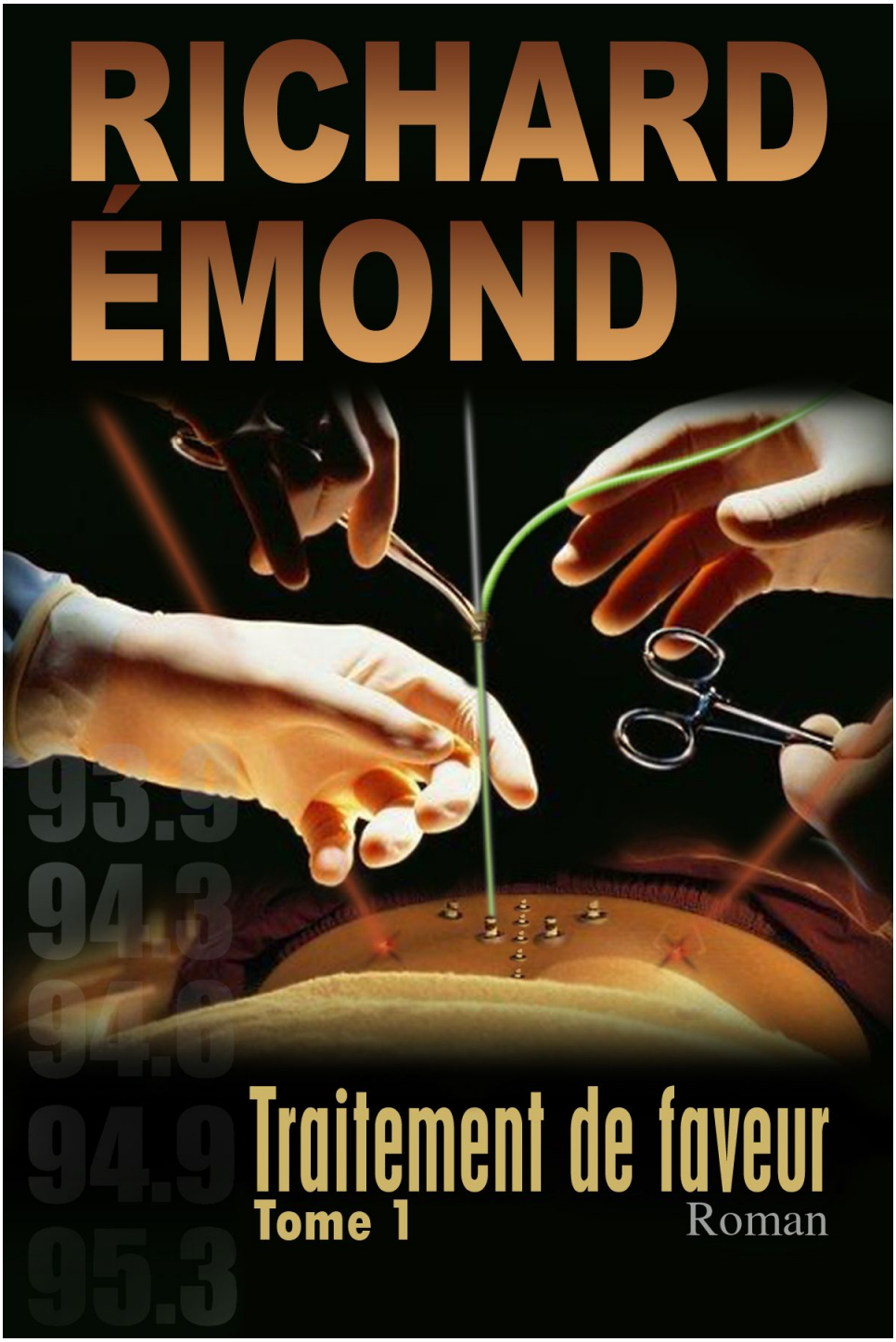

RICHARD
ÉMOND
Traitement de faveur
Tome 1
Roman

Traitement

De

Faveur

Richard Émond

1.

Lundi 26 juin

«Je devrais peut-être me tourner sur le côté droit, se dit Billy qui regardait le plafond de sa chambre à coucher. Inutile, je suis incapable de m'endormir sur le flanc. Et si je mettais sous mes genoux le gros coussin à motifs d'éléphants que m'a donné Marie? Non, y a rien à faire, ça élance toujours. Quelle heure est-il? 5 h 05!»

Ce matin-là, Billy se leva tôt, très tôt. En fait, il n'avait presque pas dormi. Il n'espérait plus profiter de ses dernières heures de repos habituelles. Les corbeaux qui croassaient dans un arbre, près de sa fenêtre évidemment, lui enlevèrent, eux aussi, tout espoir de se rendormir.

Il ne dormait pas très bien depuis quelque temps. Il s'efforçait tout de même de conserver un horaire de sommeil stable. Il avait mal au bas du dos. À l'endroit précis que le plombier dénude, penché sous l'évier. Il se sentait constamment tenu en joue par la pointe d'un revolver. Il faudrait bien qu'il se résigne à consulter un médecin, car la situation ne s'améliorait pas, bien au contraire.

Il se leva donc, doucement, en se tournant sur le côté et en s'appuyant fermement sur ses bras, tout en descendant ses jambes le long du rebord du lit. Une fois debout, il s'approcha de la fenêtre pour regarder le temps qu'il faisait. Billy avait remarqué que les corbeaux n'étaient pas de très bons indices de la température extérieure, quoique, souvent plus fiables que les prévisions météorologiques présentées à la télévision. À ce sujet, il aurait aimé connaître le nombre de diplômés en météorologie que «produisent» annuellement les universités, car il aurait certainement préféré que l'on transfère les subventions accordées à cette science de l'atmosphère aux facultés de médecine ou de pédagogie.

Il avait choisi cet appartement, entre autres, parce qu'il faisait face à un grand parc avec de nombreux arbres. De son deuxième étage, le vent, soufflant sur les érables et les chênes centenaires, lui donnait l'impression de retrouver l'air pur de la montagne près de laquelle il avait vécu son enfance. Il était un citadin d'adoption. Malgré qu'il profitât pleinement des avantages de la

vie en ville, il savait qu'il retournerait vivre à la campagne, tôt ou tard.

En admirant le magnifique bleu du ciel et en apercevant les installations sportives à la droite du parc, il se rappela qu'il devait acheter de nouvelles balles de tennis, pour son match en soirée avec Marie.

«Ah! La belle Marie… J'ai toujours autant de plaisir à échanger des coups avec elle, se surprit-il à dire à un gros chat gris qui traversait la rue.»

Marie exerçait sur lui une magie plus forte que tout ce qu'il avait vécu auparavant. Il se sentait tranquille près d'elle. Ils pouvaient discuter pendant des heures de tout et de rien. La passion des premiers moments était toujours aussi intense. Sportifs accomplis, ils jouaient régulièrement au tennis et au squash. Amants de la nature, ils adoraient les randonnées en montagne et le camping sauvage. Amateurs de vélo, ils renouvelaient sans cesse leur plaisir à découvrir de nouvelles régions. Mais Billy n'était pas prêt à s'engager «officiellement», comme elle le disait si bien. Même après un peu plus de trois années de fréquentation, ils ne partageaient toujours pas le même appartement. Le quotidien avec elle lui faisait un peu peur. D'ailleurs, partager toute sa vie avec qui que ce soit lui faisait un peu peur. Une blessure passée avait laissé sa trace. Il se confiait volontiers à Marie, partageait avec elle ses rêves, ses craintes ou ses désirs les plus fous, alors que de son côté, celle-ci lui répétait souvent qu'il était l'homme de sa vie. Elle était son amoureuse et parfois son «vieux chum». Mais, pour le moment, il avait choisi de mettre toute son énergie dans sa vie professionnelle.

Toutefois, il savait fort bien qu'elle attendait beaucoup plus de leur relation. Elle n'avait jamais caché son désir d'avoir des enfants. Le temps faisant son œuvre et la trentaine toute fraîche…

«Mais qu'est-ce qui se passe ce matin, se lamenta-t-il. La douleur monte jusqu'aux omoplates et descend dans les jambes. Une bonne douche chaude me fera du bien!»

Avec beaucoup de peine, Billy entra sous la douche et dirigea le jet directement sur la région la plus sensible de son dos. Presque brûlante, l'eau lui procura une sensation de détente et il put alors se savonner, bien que péniblement, tout le corps. Pour la première fois, la douleur l'inquiétait réellement, au point qu'il

commençait à penser sérieusement à faire un saut à la clinique médicale. Dès son retour du travail, en fait.

Heureusement pour lui, ce matin-là, il disposa de beaucoup de temps. Tous ses gestes furent lents et souvent difficiles. Il eut énormément de peine à enfiler ses chaussettes et n'arriva même pas à lacer ses souliers. Il ressentait une trop grande douleur en position accroupie. Il sortit du fond d'un placard une vieille paire de chaussures de course s'attachant avec des bandes de velcro. Il les regarda quelques instants; elles n'étaient pas trop défraîchies. Par contre, elles dégageaient une odeur de vestiaire sportif après un dur match. Ça ne le dérangeait pas de porter ses vieilles espadrilles, mais avec un complet…

«Bof, je ne rencontre pas de client aujourd'hui. De toute façon, je vais apporter des souliers dans mon attaché-case. Quand j'aurai marché un peu et que mes muscles seront réchauffés, ça ira certainement mieux, tenta-t-il de se convaincre.»

Non sans difficulté, il descendit les marches le menant au rez-de-chaussée de son appartement. Habituellement, lorsque la température le permettait et qu'il travaillait toute la journée à son bureau, il s'y rendait à bicyclette. Mais pas aujourd'hui. Chacun de ses mouvements requérant trop d'énergie, il décida de prendre sa voiture. Il descendit donc au sous-sol, où se trouvait le garage.

Son entreprise était située à une quinzaine de minutes de chez lui, tout près du centre-ville. Depuis deux ans, Billy avait sa propre firme de «chasseurs de têtes», ces consultants externes qui recrutent secrètement des candidats pour combler des postes vacants dans les organisations. Cette idée de démarrer sa propre firme lui vint un soir de déprime, quand son président d'alors lui demanda de faire le ménage dans les cadres de la compagnie. Étant directeur du personnel, ce délicat boulot lui revenait d'office. Avant que son tour ne vienne aussi, il décida de plonger et de réaliser un de ses rêves: devenir son propre patron. En plus des deux personnes responsables des tâches administratives, il s'était adjoint, avec le temps, deux professionnels avec lesquels il partageait ses mandats.

Quand il débarqua de sa voiture, la douleur était moins lancinante. Il arriva à la porte du bureau en même temps que Mélanie Comtois, responsable de l'accueil, de la téléphonie, du courrier et de toute la logistique des rencontres, rendez-vous et déplacements des membres de l'équipe.

– Vous êtes venu en «joggant»? lui demanda-t-elle.

– Non, pas du tout, répondit Billy qui avait oublié qu'il portait des souliers de course.

– Je me disais, aussi, qu'avec votre complet… Vous imaginez… toute la journée!

– Ne t'en fais pas, Mélanie, je vais changer de chaussures.

Il regarda avec elle le courrier déjà livré avant de s'éloigner en direction de son bureau. Là, il s'assit à son poste de travail et démarra son ordinateur. Il ouvrit sa valise pour en sortir des chaussures presque neuves qu'il déposa par terre. Il glissa ses pieds à l'intérieur et se pencha pour en attacher les lacets. Effectivement, il avait retrouvé un peu de sa souplesse puisqu'il réussit à les nouer, tant bien que mal.

Les autres membres du groupe arrivèrent tour à tour et l'activité fébrile des dernières semaines reprit rapidement. Billy réservait toujours le lundi matin à la planification de la semaine et aux rencontres avec chacun des membres de son équipe. Il aimait faire le point sur les dossiers en cours et à venir. Il prenait aussi le temps de partager toute l'information pouvant aider ses équipiers à satisfaire la clientèle.

❋

– Tu viens prendre une bouchée avec nous? lui demanda François.

– Déjà l'heure du lunch?

– Eh oui! C'est dommage que les journées ne soient pas plus longues pour que tu puisses nous exploiter davantage!

– Je n'ai pas le temps. Je dois aller acheter des balles de tennis ce midi.

– Achète-toi aussi de nouveaux souliers de course parce que nous allons faire une plainte à la CSST. On n'ose pas te demander de fermer ta porte, de peur que tu meures asphyxié!

– Excusez-moi. Je m'en occupe. À plus tard.

Le reste de la journée se déroula fort bien. Billy était satisfait de l'avancement des contrats en cours, et de nouveaux clients manifestaient des besoins de personnel inattendus. Des pincements réguliers au dos et aux jambes lui rappelaient qu'il devait prendre rendez-vous à la clinique. Il était déjà 18 h 30 et il

n'avait pas quitté le travail. La sonnerie du téléphone le déconcentra.

– Je savais que tu serais encore au bureau.

– Oh! Bonjour, Marie.

– Bonsoir, tu veux dire!

– Quelle heure est-il?

– 18 h 32 et le terrain est réservé à 19 h!

– Pas de problème, je suis en voiture, aujourd'hui. J'ai des balles neuves, on se retrouve au parc.

– C'est mieux...

Il rangea rapidement ses dossiers, ferma son ordinateur, mit les vieilles chaussures de sport dans le sac de balles et se dépêcha de quitter le bureau en s'assurant de bien verrouiller toutes les portes. Heureusement que la circulation était libre et les feux bien synchronisés. Arrivé chez lui, il n'eut le temps que d'enfiler ses vêtements de sport et de prendre sa raquette. À toute vitesse, il traversa la rue et se rendit à l'autre extrémité du parc où Marie devait l'attendre, près des terrains de tennis.

– 18 h 58! Comment t'as fait?

– J'avais hâte de te voir!

– Ah bon! Moi aussi. Tu m'embrasses…

– Mon dos me fait souffrir, aujourd'hui, ne me fais pas trop courir s'il te plaît.

– Bon, bon, bon! Tu veux que je ramasse tes balles au filet avec ça?

– Pourquoi pas? Je pourrai t'admirer de plus près.

Après quelques exercices d'échauffement routiniers, ils ouvrirent les échanges.

– Ça va Billy, je ne frappe pas trop fort? demanda Marie ironiquement.

– Ça va, ça va! Tu veux jouer un match?

– Quand tu voudras, monsieur Federer.

La partie fut de courte durée. À chacun de ses services, Billy ressentit une violente douleur, et Marie vit bien qu'il ne feignait pas. Elle lui suggéra d'aller s'asseoir quelques instants, le long des grillages, question de se reposer un peu.

– Dis donc, ça te fait vraiment mal!

– Tu parles! Ça devient une obsession! Je me suis traîné toute la journée, et la douleur n'a pas diminué d'un iota.

– Tu ne crois pas qu'on devrait arrêter de jouer et aller te faire examiner tout de suite. Tu ne peux plus supporter cette souffrance sans rien faire!

– Ouais. Je crois que tu as raison. Je vais chez moi me changer et je me dirige ensuite à la petite clinique, à deux pas d'ici.

– Je viens avec toi! insista Marie.

À sa grande surprise, il ne s'objecta pas à ce qu'elle l'accompagne. Ils firent donc un saut à son appartement pour changer de vêtements. Marie y avait accumulé une garde-robe presque complète. Ils arrivèrent à la clinique quelques minutes plus tard. Heureusement, seulement trois personnes étaient assises dans la salle d'attente. Ils crurent tous les deux que la clinique était sur le point de fermer.

– Le médecin quitte bientôt? s'enquit Marie auprès de la dame de l'autre côté du comptoir.

– Non, répondit-elle. C'est probablement parce que c'est une très belle soirée. Vous savez, les gens sont moins malades quand il fait beau. Vous avez votre carte?

– Ce n'est pas pour moi, c'est pour lui, répondit Marie en pointant Billy qui s'avançait péniblement vers d'elle.

– Est-ce que ce sera long? demanda-t-il.

– Je dirais… environ 45 minutes. Votre cas est urgent?

– Non, pas vraiment. Ça fait un an que je tolère mon problème, alors quarante-cinq minutes de plus ou de moins…

– Vous avez un dossier ici?

– Non, c'est ma première visite.

Ils prirent place tout près du comptoir, espérant inconsciemment être appelés plus rapidement. Billy saisit un magazine de mode. Il eut à peine le temps de contempler la publicité d'une marque de parfum que Marie l'interpella.

– Un an, tu as dit un an que ça te fait mal?

– Pas autant qu'aujourd'hui. Souviens-toi l'été dernier; je t'avais dit qu'il m'arrivait, au saut du lit, de ressentir des raideurs au bas du dos et aux jambes.

– Oui, mais tout le monde peut ressentir des raideurs, le matin, en se levant.

– Disons que… mes raideurs sont plus raides que les autres.

– Tu ne m'en as jamais reparlé et tu n'as rien fait depuis?

– J'avais beaucoup de travail et la douleur n'était pas constante. C'est un peu comme un nouveau bruit intermittent sur une voiture. On attend, en espérant que ça arrête tout seul.

– De toute façon, on ne peut plus revenir en arrière. L'important c'est que l'on s'en occupe maintenant, conclut-elle positivement.

Après trente-cinq minutes et plusieurs magazines de mode feuilletés, le docteur apparut dans le cadrage de la porte, près du comptoir.

– Boost, M. Billy Boost.

– Puis-je l'accompagner? demanda Marie.

– Certainement, répondit le médecin.

Ils longèrent un étroit corridor et pénétrèrent dans une salle aussi dénudée qu'éclairée. Une table métallique, placée au centre, occupait presque toute la place et un minuscule meuble, adossé au mur de droite, tenait lieu de bureau. Le médecin s'assit derrière, pendant que Marie et Billy prenaient place sur les chaises, le long du mur.

– Alors, monsieur Boost, qu'est-ce qui vous amène ici, par ce temps magnifique?

– Depuis quelques mois, j'ai mal au bas du dos et…

– Pas depuis quelques mois, depuis un an! insista Marie.

– Vous dites que vous avez mal au dos? reprit le docteur.

– Oui, et aujourd'hui, c'est pire que jamais. Je suis maintenant limité dans mes mouvements et la douleur est devenue insupportable.

Le médecin lui posa une foule de questions, autant sur la douleur ressentie que sur ses antécédents médicaux, sa famille et les sports qu'il pratiquait. Il lui fit préciser les mouvements ou les positions qui provoquaient le plus de douleur. Ensuite, il lui demanda d'enlever sa chemise et de se lever, tout en se tenant droit devant lui. De face, puis de dos. Il l'enjoignit à faire quelques pas sur la pointe des pieds, mais Billy en fut incapable. Il lui demanda ensuite de revenir en marchant sur les talons.

La suite fut plus difficile. Le patient dut se pencher, à droite, à gauche, vers l'avant et vers l'arrière, toujours en expliquant ce qu'il ressentait. Pour terminer, le médecin se plaça derrière lui et palpa son dos. Il descendait le long de la colonne vertébrale lorsque Billy poussa un cri.

– C'est là, dit-il le souffle coupé.

– Oui, c'est évident. Vous pouvez vous rasseoir, maintenant.

Ils retournèrent près du petit bureau. Le médecin évalua alors ses réflexes. Tout d'abord aux genoux, avec un petit marteau, et ensuite aux pieds, en passant le manche sous la plante.

– Oh! fit le docteur.

– Qu'y a-t-il? demanda son patient très nerveux.

– Regardez bien. Lorsque je passe le bout du marteau sous votre pied, les orteils se dressent en éventail.

– C'est pas normal?

– Non, ce n'est pas normal. Ils devraient plutôt se replier vers l'avant.

– C'est grave?

– Je ne peux vous le dire présentement. Vous irez passer des examens plus approfondis.

– Pourquoi?

– Je sens une masse là où la douleur est la plus intense. Il est préférable de subir des tests appropriés.

– Quel genre de test?

– Radiographie et *scan*

– Un *scan*? Vous voulez dire l'espèce de long tube dans lequel on pénètre couché?

– Non, ça, c'est une imagerie par résonance magnétique; un *scanner*, c'est plutôt comme un beigne.

– C'est urgent? Vous savez, j'ai beaucoup de travail et…

– Je vous réfère à D^{re} Carole Parley, qui est spécialisée dans les troubles musculo-squelettiques. Ma secrétaire vous rappellera pour vous donner les coordonnées du bureau des rendez-vous. En attendant, prenez ces médicaments, ce sont des anti-inflammatoires. Ils soulageront votre douleur. Je vous souhaite une bonne fin de soirée, coupa sec le bon Dr Harvey.

– C'est tout? s'inquiéta Marie.

– Pour aujourd'hui, oui. Quand j'aurai vos résultats, on se reverra.

– Merci, dirent Marie et Billy à l'unisson.

Ils remercièrent aussi la dame de la réception et se dirigèrent à l'extérieur de la clinique. Ils avaient déjà parcouru plusieurs mètres sur le trottoir avant que Marie ne risque quelques mots.

– Qu'est-ce que tu en penses? lui demanda-t-elle en lui prenant la main.

– Je crois que ça va beaucoup mieux! Dans le fond, c'est de repos dont j'ai besoin. J'ai maintenant un bon prétexte pour prendre un peu de vacances.

– Et les tests?

– Je n'aurai certainement pas de rendez-vous avant plusieurs mois. On a le temps d'aller se faire bronzer sur le bord de la mer quelques jours.

– On?

– La semaine prochaine. Qu'en penses-tu? Un professeur, c'est libre au mois de juillet, très libre, même, fit Billy sur un ton moqueur.

– Oui, mais un professeur, c'est pas riche.

– On fera du camping.

– Et ton dos?

– Avec la roulotte de mon cousin.

– Présenté de cette façon, je crois que je pourrais peut-être me libérer. Laisse-moi consulter mon agenda et je te rappellerai, dit-elle en prenant un air hautain.

Ils s'arrêtèrent à la pharmacie, adjacente à la clinique, pour se procurer les anti-inflammatoires prescrits par le médecin. Billy acheta aussi une bouteille d'eau et n'attendit point de la payer à la caisse avant d'en avaler une gorgée avec un cachet. Tout en se dirigeant vers l'appartement, ils s'arrêtèrent pour prendre une bouchée dans un bon petit resto italien qu'ils fréquentaient régulièrement. Billy y amenait souvent ses clients et le propriétaire lui en était très reconnaissant. D'ailleurs, ce soir-là, ils eurent droit à un osso-buco tout à fait savoureux.

De retour à l'appartement, la douleur avait disparu. Il n'en fallut pas plus pour qu'ils commencent déjà à planifier les activités qui agrémenteraient leurs vacances. Marie termina les

préparatifs par un inventaire rigoureux de ses vêtements de plage. Un magasinage en règle s'imposait!

2.

Mardi 27 juin

Billy avait déjà prévu parler à ses employés pour organiser le travail de la semaine suivante, pendant son absence. Malheureusement, ou heureusement, il n'eut pas à le faire. Il reçut un appel de la secrétaire médicale du Dr Harvey dès le lendemain de sa consultation. Il devait se rendre à l'Hôpital Saint-Luc le lundi suivant. La radiographie aurait lieu à 8 h 30 et le *scan*, à 11 h. «Ne pas oublier d'être à jeun depuis minuit la veille», lui avait-elle répété plusieurs fois d'un ton insistant. La rapidité avec laquelle les rendez-vous furent fixés le laissait songeur. Rarement entendait-on des personnes satisfaites de la célérité du fonctionnement du système de santé québécois.

De son côté, Marie fut très déçue de ne pas pouvoir profiter d'un peu de temps de repos avec son homme, loin de la ville, elle qui avait déjà en tête des conversations importantes, voire déterminantes, au sujet de leur avenir. Toutefois, elle était satisfaite que les tests aient lieu aussi rapidement. Elle pressentait que la situation était peut-être plus grave qu'il n'y paraissait. Elle proposa donc à Billy de l'accompagner à l'hôpital.

❋

Dimanche 2 juillet

Billy sentit grandir en lui l'anxiété provoquée par les examens du lendemain. Il eut une pensée attendrie pour tous les candidats qui suaient et qui gesticulaient nerveusement lors des entrevues de sélection qu'il leur faisait passer. La nuit fut mouvementée. Ni lui ni Marie ne parvinrent à fermer l'œil.

❋

Lundi 3 juillet

– Alors, es-tu prêt? demanda Marie, impatiente, la main sur la poignée de la porte.

– Peux-tu nouer mes lacets, s'il te plaît?

– M'agenouiller devant toi? Jamais! dit-elle. Mais si! Nous prendrons ma voiture et pendant que je stationnerai près de l'hôpital, tu te rendras en radiologie. J'irai t'y rejoindre.

– Mais nous serons en avance, il n'est que 7 h 30!

– C'est mieux comme ça!

Après avoir signifié son arrivée au département de radiologie, on l'invita à s'asseoir dans la salle d'attente. Billy était nerveux. Pour se détendre, il observa les gens qui l'entouraient. Il compta vingt-huit personnes, dont plus de la moitié revêtaient une jaquette bleue. Intrigué, il retourna à l'accueil.

– Dois-je enlever mes vêtements tout de suite? demanda-t-il candidement à la préposée.

– Si vous voulez. Mais je vais appeler la sécurité! lui répondit-elle en se trouvant très drôle, avant de regarder sa collègue, l'air de dire: «Tiens, un autre innocent». Non, dans votre cas, ce n'est pas encore nécessaire.

– Merci, répondit Billy en regagnant son siège.

Il détestait l'ambiance des hôpitaux. Y a-t-il un autre endroit où l'on rencontre des personnes respectables qui se promènent, en public, vêtues d'une jaquette bleue, ouverte à l'arrière, avec des bas et des souliers noirs, comme si de rien n'était? Il trouvait cela humiliant. Quoique… rigolo, aussi. Certains oubliaient rapidement leur tenue et prenaient des postures, parfois… assez révélatrices. D'autres refermaient l'ouverture du dos avec tellement d'insistance qu'on en était gêné pour eux.

– Je crois que j'ai fait le tour de l'hôpital dix fois, pesta Marie. Le seul stationnement qui n'était pas plein coûtait douze dollars. Il faut être riche pour accompagner un malade.

– Je te rembourserai. Je mettrai ça dans mes dépenses de bureau. Tu me donneras le reçu; je crois même que c'est déductible d'impôt.

– T'es pas en jaquette?

– Laisse faire…

L'horloge indiquait alors 10 h 05.

– M. Billy Boost, porte 17, fit entendre le haut-parleur.

– Elle est où, la porte 17?

– Aucune idée! Par là, on voit les numéros 3, 4, 7 et 9, et de l'autre côté 2, 5, 6 et 8. Où est la logique? Demande-le au comptoir.

Billy se rendit au comptoir, échangea quelques mots avec la gentille préposée et revint vers Marie.

– Elle m'a dit que c'était dans l'autre corridor. Tu viens avec moi?

– Mais oui!

À la porte 17, une technicienne attendait Billy. Puisque Marie devait attendre à l'extérieur, elle retourna dans la salle d'attente.

– Que faites-vous tout habillé? demanda la jeune dame au patient.

– On m'a dit que je n'avais pas besoin de porter de jaquette.

– Eh bien, on vous a mal informé! Tenez, prenez ça et allez vous changer derrière le paravent, là-bas. Vous pouvez garder vos sous-vêtements.

La séance de photos fut de courte durée. Debout, face à une plaque, les bras en l'air, la tête bien droite, on ne bouge plus. On se tourne sur le côté, on se tient bien droit, on lève les bras, on ne bouge plus et le tour est joué.

– Je dois me rendre au *scanner*, fit Billy Pouvez-vous m'indiquer où il se trouve?

– Certainement. Continuez au bout du corridor et tournez à droite. Mais avant, vous devez passer au comptoir d'accueil, le même qu'à votre arrivée.

– Est-ce que je garde la jaquette?

– Ce serait préférable, oui.

– Y a-t-il des choses anormales sur mes radiographies?

– Je n'interprète pas les résultats. Le radiologiste fera un rapport à votre médecin. N'oubliez pas vos vêtements.

– Merci.

Et Billy sortit de la salle 17.

– Tiens, ils t'ont donné une jaquette? Chanceux! s'amusa Marie. Et alors, qu'est-ce que ça donne?

– Je ne sais pas, j'aurai les résultats plus tard. Quelle heure est-il?

– 10 h 50.

– On passe au comptoir dire qu'on est là et on file au deuxième rendez-vous.

Billy, portant fièrement sa jaquette, avait bien hâte de revoir la gentille préposée à l'accueil.

– Bonjour, dit-elle.

– Rebonjour, dit Billy.

– Ah oui! Le petit monsieur qui voulait se déshabiller. Vous êtes beau en jaquette.

– J'ai rendez-vous pour un *scan* à 11 h.

– Attendez un peu, ma remplaçante arrive. Moi, j'ai une pause à prendre.

– Une pause! Vous en prenez combien de pauses dans une journée?

– Monsieur, c'est mon neuvième jour de travail consécutif. Moi, je respecte la convention collective. Si les patrons ont concédé des pauses pour toutes sortes de raison au syndicat, c'est leur problème. Informez-vous sur le coût et la productivité des équipes de remplacement des pauses, des absences et des congés. Là, vous aurez de quoi vous plaindre. Mais pas à moi.

Marie s'approcha de Billy pour dire:

– Je comprends ton inquiétude et ton impatience, mais tu n'arriveras pas à avoir de l'aide en bousculant les gens. Tu es le premier à dire qu'on peut faire des miracles avec un sourire.

– Je ne l'aime pas, celle-là.

– Je peux vous aider? demanda la remplaçante.

Ils prirent place sur les deux chaises, juste devant les salles de scanographie. Une infirmière apporta un verre de jus jaunâtre, que Billy dut boire avant les examens. Pour la première fois, il fit part de son inquiétude à Marie. Il lui confia qu'il avait laissé traîner son problème, presque volontairement. Il avait peur. Il sentait que quelque chose n'allait pas. Il lui prit les mains, la regarda dans les yeux et dit:

– Reste près de moi.

– Je suis toujours là. Ne t'en fais pas. Tu es fatigué. Je suis certaine que ça ira bien.

Une trentaine de minutes plus tard, on invita Billy à entrer dans l'une des salles. Marie n'y étant pas admise, il lui donna ses vêtements, puis suivit la technicienne. Il vit, pour la première fois, ce type d'appareil. Il fut soulagé de constater la circonférence du «beigne» en question. Il s'étendit sur la table; on l'installa avec précision et on lui demanda de suivre les instructions qui lui seraient dictées. La technicienne sortit de la salle et alla s'asseoir derrière un mur vitré, face à un moniteur.

La table monta de quelques centimètres. Billy avait hâte qu'elle s'immobilise. Il calcula la hauteur entre lui et le haut de l'appareil. Ensuite, la table s'avança dans l'ouverture.

– Prenez une grande inspiration et retenez-la, dit une voix qui semblait provenir du *scanner*.

– Respirez, ajouta la voix une vingtaine de secondes plus tard.

Ce manège se répéta plusieurs fois. Après quoi, la technicienne l'informa qu'elle devait vérifier la qualité des images. Billy resta immobile dans l'appareil, ne sachant trop s'il pouvait bouger. Elle aurait quand même pu le sortir de là! Il s'écoula plus d'une dizaine de minutes avant que la jeune dame ne termine ses vérifications. Tout était conforme. Elle activa la table et son patient put se relever et quitter la salle.

– Et puis, comment c'était? osa Marie.

– Y'a rien là, il y a amplement d'espace. On aurait pu s'y retrouver ensemble…

– Tiens, tu as des fantasmes? C'est bon signe!

– Donne-moi mes vêtements, s'il te plaît, je vais m'habiller.

– Tu as besoin d'aide?

Il était presque midi. Billy avait très faim. Ils profitèrent de la proximité du quartier chinois pour aller y prendre le lunch. Après quoi, il retourna compléter sa journée au bureau.

❋

De retour à son appartement, en début de soirée, il avait un message du D^re^ Parley. Elle lui demandait de la rappeler le plus tôt possible. Ce qu'il s'empressa de faire.

– Bonsoir, je suis Billy Boost. D^re^ Parley, s'il vous plaît.

– Bonsoir, monsieur Boost, je vous remercie de m'avoir rappelée aussi rapidement. Comment allez-vous?

– Bien merci.

– J'aurais besoin d'approfondir les investigations de votre dos. J'aimerais que demain matin vous passiez à mon bureau, à 7 h 15 à l'hôpital. Je suis au huitième étage ouest, porte 8412. J'aimerais faire une biopsie.

– Une biopsie? s'étonna Billy.

– Oui, un simple prélèvement de fragments de tissus situés dans la masse, au bas de votre dos. Pour y arriver, j'utilise une

seringue. Nous ferons ensuite des analyses en laboratoire pour en déterminer la pathologie. Ça ne durera que quelques minutes et ce ne sera pas douloureux.

– D'accord, j'y serai. À demain.

– Au revoir.

❋

Mardi 4 juillet

Le lendemain matin, Billy rencontra D^re^ Parley. Une très jolie femme, avec une chevelure blonde bouclée et des yeux verts d'une brillance troublante. Il avait toujours de la difficulté à se concentrer lorsqu'il rencontrait, pour la première fois, une femme dont il appréciait la beauté. Elle expliqua, un peu plus en détail, les motifs de ces tests supplémentaires. Elle lui demanda de retirer son pantalon et de s'allonger sur la table. Elle procéda ensuite à la biopsie, le tout ne durant que quelques minutes.

❋

Mercredi 5 juillet

Mercredi, il quitta le travail assez tôt. À son arrivée chez lui, il y avait un message dans sa boîte vocale. La secrétaire du Dr Lacep lui demandait de passer à l'hôpital le lendemain, à 9 heures, pour un prélèvement sanguin. Elle lui demandait aussi de la contacter durant la journée pour prendre un rendez-vous avec le médecin. Intrigué, il composa le numéro indiqué. On lui fixa un rendez-vous pour le vendredi suivant, à 16 heures. Il demanda alors s'il était possible de parler au docteur. À sa grande surprise, on le pria d'attendre quelques instants. Le docteur était déjà au téléphone et lui parlerait une fois son appel terminé.

– Docteur Lacep.

– Bonjour docteur, je suis Billy Boost. J'ai reçu un message de votre secrétaire me demandant de me rendre à l'hôpital pour une prise de sang. Pourrais-je avoir un peu plus d'informations s'il vous plaît?

– Oui… Euh… Monsieur Boost, nous avons besoin d'approfondir l'analyse de vos résultats.

– Mais quel lien peut-il y avoir entre un mal de dos et ma formule sanguine?

– Pour le moment, je ne sais pas.

– Excusez-moi, docteur, mais quelle est votre spécialité?

– L'oncologie.

Il y eut un long silence. Billy remercia le médecin et raccrocha. Il composa aussitôt un autre numéro.

– Marie, je peux passer te voir? J'aurais besoin de te parler.

– Que se passe-t-il? Tu as l'air tout à l'envers!

– J'arrive.

Marie habitait un petit trois-pièces et demi, situé sur la rue Waverly, au nord de la ville. Elle y demeurait depuis le début de ses études universitaires, voilà dix ans. Il se trouvait tout près d'une station de métro et d'une grande épicerie. De plus, l'école primaire où elle enseignait était à deux pas. Son oncle, propriétaire de l'immeuble, lui réclamait un loyer de loin inférieur au prix du marché.

Inquiète, elle rappela Billy sur son portable.

– Allô!

– Alors Billy, ça va?

– Oui, je passe sous l'autoroute Métropolitaine, ce monument à l'idiotie humaine! Les ingénieurs qui ont conçu cette voie rapide devaient être complètement gelés, et les politiciens qui l'ont acceptée, ivres morts. Je viens de voir tomber un panneau publicitaire qu'on retrouve normalement sur les côtés d'un autobus. Il tournoyait comme un *frisbee*. Si un piéton ou un cycliste s'était trouvé là, il était décapité sur le champ!

– Je vois que ça va mieux.

– Je raccroche, y a un taxi qui va connaître ma façon de penser.

– Sois prudent!

Marie regardait par la fenêtre lorsqu'elle vit la voiture de Billy tourner au coin de la rue. Elle était soulagée, bien qu'elle ne comprenait pas encore son attitude. Il débarquait rarement à l'improviste et quand il le faisait, c'était pour lui annoncer une importante nouvelle. Allait-il enfin la demander en mariage? Non… son intuition féminine lui laissait plutôt entrevoir de mauvaises nouvelles.

– Tu sais que les interdictions de stationner le long des rues résidentielles incitent les jeunes couples à quitter la ville et non pas le contraire? marmonna Billy en montant l'escalier.

– Où as-tu lu cela?

– Dans mon livre! Je peux avoir une bière?

– Avec tes médicaments, est-ce que c'est prudent?

– De toute façon, ça ne peut pas aller plus mal.

– Que se passe-t-il, s'enquit-elle en le prenant dans ses bras.

Il répéta sa conversation avec le Dr Lacep.

– Ce ne sont peut-être que des vérifications usuelles. Qu'a-t-il dit sur la radiographie, le *scan* et la biopsie?

– Rien, je n'ai pas posé de questions, j'étais sidéré. J'ai raccroché.

– On devrait appeler Dr Harvey à la clinique.

– Bonne idée!

Le docteur n'était pas là. Toutefois, la secrétaire informa Billy qu'elle n'avait pas encore reçu ses résultats de l'hôpital. Elle nota l'urgence de son message et lui garantit que le docteur le contacterait dès le lendemain.

– Qu'est-ce qu'on fait, maintenant? interrogea Billy d'un air complètement perdu.

– On va se changer les idées. Il n'y aurait pas un bon film à l'affiche, au cinéma de quartier? Tiens… *Les invasions barbares*, qu'est-ce que tu en penses?

– C'est une blague de très mauvais goût.

– Excuse-moi. Je n'ai pas réfléchi et…

– Ça va, je suis un peu nerveux.

La soirée et la nuit leur parurent une éternité.

❋

Jeudi 6 juillet

– Bonjour, Mélanie, fit Billy. J'arriverai en milieu de matinée. Je dois encore passer à l'hôpital ce matin… Non, rien de grave. À plus tard.

– Conduis plus lentement, Billy, une prise de sang, ce n'est pas la fin du monde, signala Marie en empoignant son siège.

– Ce n'est pas la prise de sang qui me rend nerveux, c'est le résultat.

– Bien justement, le résultat, on ne l'a pas encore. Alors, si tu relaxais un peu!

Billy déposa Marie au centre-ville, où elle avait des courses à faire. L'attente à l'hôpital ne fut pas trop longue. Après les prélèvements, Billy retourna à son bureau. Heureusement, il était très occupé. Il avait des rencontres avec des clients, et ça tombait très bien. Dans son bureau, à compléter des dossiers, il aurait pu tourner en rond et se perdre dans ses pensées. Alors qu'avec des clients, à définir leurs besoins de personnel pour un poste précis ou à évaluer des candidats rencontrés préalablement, il n'avait pas le temps de réfléchir à son état de santé.

❋

Vendredi 7 juillet

Le lendemain, Billy se rendit seul au rendez-vous avec Dr Lacep. Marie aurait bien voulu l'accompagner, mais sans trop de raison, il ne l'entendit pas ainsi. Le bureau du médecin se trouvait dans l'hôpital, à la clinique externe d'oncologie. Dans la salle d'attente, il regarda les patients autour de lui. Quelques-uns étaient chauves, d'autres portaient des perruques ou des foulards noués sur la tête. Presque tous étaient très maigres. On n'entendait pas beaucoup de bruit.

Une porte s'ouvrit et une infirmière l'appela. En pénétrant dans la salle de traitement, il eut tout un choc. Une vingtaine de personnes étaient assises sur de grosses chaises de type «lay-z-boy», alignées le long des murs. Ils étaient tous reliés à des solutés branchés sur de petits appareils. L'infirmière le mena à travers un corridor attenant à la salle de traitements, où se trouvaient les bureaux des docteurs. Elle l'invita à prendre un siège dans le troisième bureau, à gauche.

– Dr Lacep sera avec vous dans quelques instants, il est présentement avec un autre patient.

– Vous savez pourquoi je suis ici? demanda Billy très inquiet.

– Le docteur pourra certainement répondre à vos questions mieux que quiconque, répondit l'infirmière, visiblement très expérimentée.

– Merci quand même.

– Ça ne devrait pas être long. Bonne journée.

Billy scrutait toutes les affiches et les mémos apposés sur les murs du bureau, lorsqu'il fut soudainement saisi d'un vertige incontrôlable.

– Monsieur Billy Boost, êtes-vous naturopathe? lui lança un grand bonhomme qui au même moment, franchissait la porte.

– Vous dites? demanda Billy encore troublé.

– Pardonnez-moi, je n'ai pu résister. Boost… produit naturel… naturopathe… vous pigez? Je suis Dr Lacep.

Le spécialiste était un homme de stature imposante. Pas loin d'un mètre quatre-vingt-dix, un peu gros, certainement plus de cent kilos. Les cheveux de plus en plus clairsemés, beaucoup de sel, un peu de poivre, la cinquantaine bien entamée.

– Alors, monsieur Boost, comment allez-vous?

– Je ne sais pas, je ne sais plus. Qu'est-ce qui m'arrive, au juste?

– Il vous arrive qu'à partir d'aujourd'hui, votre vie ne sera plus jamais la même.

– J'ai le cancer?

– Les analyses qui ont été faites à partir des images et de la biopsie que nous avons prises, ainsi que celles de votre sang, nous confirment effectivement qu'il s'agit d'une tumeur maligne.

– Je vais mourir?

– Selon les différentes études disponibles sur le type de tumeur que vous avez, la médiane de votre espérance de vie est de…

– Je ne veux pas le savoir! trancha Billy. Je ne suis pas et je ne serai jamais une statistique.

– Vous avez tout à fait raison. Votre jeune âge, l'état général de votre santé et votre détermination évidente joueront inévitablement en votre faveur.

– Excusez-moi, mais je ne me sens pas très bien. Pourrais-je avoir un peu d'eau, s'il vous plaît?

– Certainement, agréa le médecin en saisissant le téléphone. Vous pourriez nous apporter de l'eau et demander à Lucie de venir à mon bureau? Évidemment tout de suite!

Quelques instants plus tard, une dame d'âge mûr frappa à la porte entrouverte du bureau.

– Billy, je vous présente Lucie Chanlat, notre psychologue. Lucie, M. Billy Boost.

– Bonjour, laissa entendre Lucie en lui tendant une bouteille d'eau froide.

– Billy a une tumeur maligne au bas du dos et vient juste d'apprendre la nouvelle. C'est un jeune homme solide et courageux. Nous pourrons certainement utiliser tout notre arsenal, si vous voyez ce que je veux dire.

– Je vois, dit Mme Chanlat.

Depuis un bon moment, Billy n'entendait et ne comprenait plus rien. Il ne pensait plus, il était juste là et ne réagissait pas.

– Monsieur Boost, venez à mon bureau, nous y serons plus confortables et nous pourrons discuter, si vous le voulez bien, lui proposa la psychologue avec beaucoup de douceur.

– Eh… Oui, c'est… Oui d'accord.

– Billy, je vous rappelle bientôt pour vous donner plus de détails sur la suite de notre aventure, fit le Dr Lacep d'un ton assuré, totalement déplacé.

Billy resta plus d'une heure avec la psychologue. Elle savait très bien qu'à ce moment précis, il ne servait à rien d'entrer dans des explications complexes ou d'entreprendre quoi que ce soit. Elle l'écouta exprimer sa détresse, sans jamais le rassurer, ayant vécu trop de drames. Elle l'aida à reformuler sa pensée, à vivre ses émotions. Elle essaya de lui faire réaliser qu'il avait une opportunité devant lui, que sa vie ne serait plus jamais la même.

L'approche réaliste, concrète et douce de Mme Chanlat eut un effet apaisant sur Billy. Du coup, il se ressaisit un peu.

– Aimeriez-vous que j'appelle quelqu'un qui pourrait venir vous chercher?

– Non, je vous remercie, ça va aller.

Billy quitta le bureau avant de traverser la salle de traitement…

Marie demeura incrédule.

– On va demander l'opinion de plusieurs médecins. Il y a sûrement une erreur. Dr Harvey a-t-il rappelé?

– Non. Du moins, je ne crois pas.

– C'est incroyable d'annoncer une nouvelle comme celle-là un vendredi, en fin de journée.

– Ah, tiens! Il y a de bonnes journées pour apprendre qu'on a le cancer?

– Non, ce n'est pas ce que je voulais dire. Mais le vendredi, on ne peut plus contacter personne. Il nous faudra attendre lundi matin.

– C'est peut-être mieux comme ça. Cela permettra de laisser retomber un peu de poussière. Je n'y vois plus clair.

– On ne peut tout de même pas rester à rien faire!

– Je dois retrouver un peu d'aplomb, Marie.

Ils tentèrent de prendre du recul en élaborant un plan de travail pour la fin de semaine. Ils commencèrent par dresser la liste de leurs parents et amis qui pourraient avoir des contacts dans le milieu médical. Pour une seconde opinion, ça risquerait d'être utile. Ensuite, ils se souvinrent que deux de leurs amis avaient vécu des situations semblables avec des proches. Ils pourraient leur expliquer comment ça se passe, normalement, au début. La liste des associations et des groupes de soutien serait aussi un outil très utile. Existait-il de meilleurs soins aux États-Unis ou en France? De nouveaux traitements encore inaccessibles ici?

Pourquoi faire tout cela? Que visaient-ils? Se donner l'impression qu'ils reprenaient le contrôle d'une situation de dépendance totale? Ils ne s'y étaient pas arrêtés. Ils ne voulaient pas y penser.

La grande quantité d'informations accessibles par Internet ralentissait souvent leurs recherches. Ils s'arrêtaient pour lire des articles sur le cancer, souvent sans y rien comprendre, ce qui ne faisait qu'augmenter leurs craintes. Malheureusement, seuls les passages négatifs retenaient leur attention. Malgré tout, ces heures passées à s'activer les gardaient en action. Ces occupations entretenaient l'illusion qu'ils pouvaient avoir une emprise sur le cours des choses.

Après ces deux jours de travail intensif, ils étaient satisfaits d'eux-mêmes. Le dimanche soir venu, ils décidèrent de se reposer et de sortir prendre un peu d'air frais, ce qui les aiderait sûrement à passer une meilleure nuit.

❋

Lundi 10 juillet

Dring! Dring! La sonnerie du téléphone enterra les cris des corbeaux!

– Oui, un instant, dit Marie.

– Quelle heure est-il? demanda Billy.

– 7 h 17.

– Oui, allô!

– Bonjour, mon cher Billy, j'espère que vous avez passé une bonne fin de semaine?

– Docteur Lacep, bonjour. Non, pas tellement.

– Je comprends très bien, et c'est pourquoi je devais absolument vous parler ce matin.

– Ah oui! Vous avez de bonnes nouvelles?

– En quelque sorte, oui. Vous savez, plusieurs types de traitement peuvent être envisagés dans votre cas.

– Ah! Le diagnostic est inchangé, si je comprends bien, fit Billy, dépité.

– Je disais donc que plusieurs traitements différents sont possibles. Pour ma part, je pilote un projet de recherche dont j'aimerais vous entretenir. Il est fait sur mesure pour vous. Je vous attends donc à mon bureau à 9 h.

– Ce matin?

– Tout à fait.

– C'est que, je ne sais pas… Les choses vont très vite et, vous comprenez, j'aurais aimé…

– Soyons réalistes, Billy, le temps n'est plus un luxe dont vous jouissez.

– Vu sous cet angle, je n'ai probablement rien à perdre.

– Ne pas profiter de mon offre serait dément. Alors, je vous attends.

Billy regarda Marie en secouant la tête et en fronçant les sourcils.

– C'était Dr Lacep, finit-il par dire.

– À 7 h du matin!

– Il veut me parler d'un de ses projets de recherche. Il croit que je pourrais en faire partie. Il veut me voir à 9 h.

– Ce matin?

– Il m'a laissé comprendre qu'il était préférable de faire vite.

– Quand même!

– On va l'écouter et on verra bien. Ce sera une autre option possible.

Ils terminèrent leur petit déjeuner en vitesse, histoire de passer plus de temps ensemble sous la douche. Marie trouvait Billy très intense depuis quelques jours et s'en trouvait ravie.

Ils consacrèrent beaucoup plus d'énergie que prévu à leur toilette matinale. Quoiqu'un peu en avance, ils prirent un taxi pour éviter d'être en retard. Ils ne voulaient pas être stressés par la circulation normalement dense et la difficulté de stationner à cette heure de la journée.

Le Dr Lacep lui-même les accueillit après qu'ils eurent signifié leur arrivée à la réception de la clinique.

– Bonjour, Billy, comment allez-vous?

– Bonjour, docteur. Je vous présente Marie Desrochers, elle m'accompagnera ce matin.

– Enchanté, mademoiselle Desrochers. Je vois que vous êtes un homme qui apprécie la beauté, Billy, dit le médecin en déshabillant Marie du regard.

– Bonjour, docteur. Tout le plaisir est pour moi, répondit-elle en esquissant un sourire crispé.

– Bon, si vous voulez me suivre.

Marie s'arrêta net lorsqu'ils entrèrent dans la salle de traitements. Elle ne put s'empêcher de fixer certains patients assis sur les chaises. Un jeune adolescent, juste devant elle, lui fit un grand sourire. Ce visage restera à jamais imprimé dans sa tête.

– Marie, tu viens? fit Billy.

– Tu as vu le jeune garçon? Il a à peine 15 ans, chuchota-t-elle à son oreille .

– Il réagit très bien aux traitements, dit le Dr Lacep. Ne vous en faites pas pour lui, c'est un jeune homme courageux et déterminé, comme votre mari!

Marie regarda Billy et fit une grimace en regardant le docteur à son insu. Il comprit rapidement que la relation entre ces deux-là s'annonçait houleuse.

– Assoyez-vous. Aimeriez-vous boire quelque chose? Café… jus? Non? Bon! Alors, ne perdons pas de temps.

– Avant de débuter, docteur, j'aimerais avoir des précisions sur mon problème, demanda Billy.

– D'accord. Une tumeur s'est logée au bas de votre colonne vertébrale. Elle n'est pas trop volumineuse pour le moment, mais elle est très mal située. Votre douleur vient de la pression qu'elle exerce entre le sacrum, l'os que vous sentez juste au-dessus du pli fessier, et la dernière vertèbre lombaire, la L5. Avec le temps, la tumeur continuera de grossir et envahira la moelle épinière.

– La moelle épinière! sursauta Marie.

– Oui, et c'est là que je peux vous aider avec mon nouveau traitement.

– Comment? réagit nerveusement Billy.

– La moelle épinière assure la transmission de l'influx nerveux entre le cerveau, les organes internes, les membres ainsi que certains réflexes. Il faut donc rapidement intervenir pour éviter que la tumeur ne fasse des siennes. Normalement, nous vous proposerions le protocole de traitement standard: radiothérapie pour diminuer la masse tumorale, chirurgie pour l'enlever, greffe osseuse pour boucher le trou et on terminerait avec une chimiothérapie adjuvante pour nécroser et brûler toutes les cellules cancéreuses pouvant s'être disséminées loin de la tumeur principale.

– Et ça fonctionne? demanda Marie.

Le Dr Lacep regarda Billy.

– Je ne veux pas connaître les données sur les moyennes, les médianes ou les hypoténuses au carré de mes chances de survie, coupa ce dernier. Je suis unique et je veux le demeurer. On ne sait jamais ce qui peut arriver, surtout quand il s'agit de réactions à ce type de traitement. Tu te souviens, Marie, que dans les recherches que nous avons consultées, la moyenne d'âge des

cohortes se situait rarement en dessous de soixante-cinq ans? À mon âge, rien n'est connu et tout est possible.

– En effet, renchérit le docteur.

– Combien de temps ces traitements durent-ils? poursuivit Marie.

– La radiothérapie prévoit normalement vingt-cinq séances à raison d'une séance par jour, cinq jours par semaine; je ne sais pas quand vous pourriez débuter. Vous connaissez aussi bien que moi les problèmes reliés aux listes d'attente pour ces traitements. La chirurgie survient normalement six semaines après et, selon votre état de santé, la chimiothérapie débute dans les trois mois suivant l'opération. Elle nécessite douze traitements, un à toutes les deux semaines, pour un total de vingt-quatre semaines. Cette séquence ne tient pas compte des aléas que l'on rencontre régulièrement dans ces situations. Comptez entre neuf mois et un an.

– Quels aléas? s'enquit Marie.

– Complications, mauvaises réactions, surprises lors de la chirurgie, disponibilités des appareils et des salles d'opération, ralentissement de travail, vacances. Est-ce suffisant?

– Est-ce que je pourrai continuer à travailler durant tout ce temps?

– Vous avez beau être jeune et en bonne santé, il y a des limites à votre résistance. Non, vous ne pourrez pas travailler durant toute cette période. La fatigue et certains autres effets secondaires vous en empêcheront. Cela vous pose un problème évidemment. Mais les circonstances imposeront un changement radical dans votre conception de la vie.

– Est-il possible que nous fassions ça pour rien? demanda Billy en fixant le regard du spécialiste.

– Pour rien, non. Que vous ne répondiez pas à 100 % aux traitements, c'est possible.

– Peut-on attendre un peu ou est-ce urgent?

– Mon cher Billy, la rapidité à laquelle une tumeur décide d'évoluer et de se propager demeure encore une énigme pour moi. J'ai traité des milliers de personnes dans ma carrière et j'ai eu des milliers d'expériences différentes. L'avantage de votre jeune âge tient au fait que vous êtes fort, énergique et en bonne

santé. Le désavantage est que l'on sait que les cancers sont généralement plus fulgurants chez les gens comme vous parce que justement, tous vos systèmes fonctionnent à pleine capacité, donc à pleine vitesse.

– Et votre projet de recherche, que change-t-il?

– Mais tout, mon cher, tout!

Marie soupira lentement, en regardant par la fenêtre.

– Je vous propose une chirurgie mineure et cinq traitements, à raison d'un par semaine. Au total, huit semaines maximum. Très peu d'effets secondaires. Pas d'arrêt de travail, si ce n'est pour la chirurgie et les traitements d'environ trente minutes chacun. C'est révolutionnaire! s'exclama le docteur tout simplement exalté.

– Est-ce que ça donne de meilleurs résultats que le protocole traditionnel? s'informa Marie.

– Je multiplie par dix l'effet des traitements conventionnels, lança le docteur en projetant ses mains ouvertes vers l'avant.

– Qu'y a-t-il de si différent? fit Marie en empruntant presque un ton d'argumentation.

– La radiothérapie irradie une partie bien précise du corps. Par exemple, dans votre cas, Billy, les radiations seraient concentrées sur la tumeur exclusivement. Ses effets en réduiraient la taille, mais ne l'élimineraient probablement pas au complet. Un de ses avantages est de faciliter, par la suite, le travail du chirurgien.

– Et la chimiothérapie?

– Elle est injectée par voie intraveineuse et se propage dans tout le corps, par le sang. Même aux endroits non désirés. On souhaite qu'elle brûle toutes les cellules affectées par la maladie. Les effets secondaires sont parfois graves, car les liquides injectés provoquent une chute drastique des globules blancs, qui sont essentiels au système immunitaire. Nous avons régulièrement des patients qui doivent être hospitalisés d'urgence parce que leur système immunitaire n'est plus en mesure de les protéger contre de simples infections.

– Et que faites-vous alors?

– Ils doivent recevoir une transfusion sanguine et être maintenus en isolation.

– Est-ce que votre approche permet d'éviter ces complications?

– Totalement. Les liquides que nous vous injecterons ne sont pas les mêmes et ne pénétreront pas dans votre sang.

– Mais alors, que faites-vous? questionna Marie cherchant l'attrape.

De plus en plus, elle percevait le Dr Lacep tel un vendeur de voitures usagées désirant à tout prix faire une bonne affaire. Elle ne comprenait pas pourquoi un professionnel comme lui se comportait de la sorte.

– Mon approche utilise les mêmes principes que la radiothérapie. Une de ses techniques est d'insérer une cathode radioactive directement dans la tumeur. Cette technique est pratique pour les tumeurs localisées dans des endroits facilement accessibles, comme la gorge. L'accès se fait par les voies naturelles, sans causer trop de dommages. Ça se complique pour celles qui se situent dans les organes, comme le foie ou les poumons.

Billy écouta attentivement les explications du spécialiste.

– Dans le dos, compte tenu de toutes les terminaisons nerveuses, ça doit être très délicat? chercha-t-il à savoir.

– Ç'est justement à cet endroit que nous avons concentré et consacré toutes nos recherches, car si nous y arrivons là, le reste du corps sera un jeu d'enfant, ou presque. Plusieurs défis se présentaient à nous. Tout d'abord, comment atteindre la tumeur sans danger? Comme vous le mentionniez si bien, la région lombaire est particulièrement délicate. Deuxièmement, comment s'assurer que les radiations éliminent complètement la tumeur? Et finalement, comment s'attaquer aux cellules affectées qui sont éloignées de la tumeur principale? Eh bien… nous avons résolu chacun de ces problèmes!

Marie savait qu'à un moment ou un autre, Dr Lacep émettrait un commentaire triomphaliste.

– Et on n'en a jamais entendu parler! lança-t-elle sur un ton on ne peut plus sceptique.

– C'est une recherche faite avec des fonds privés. Nous devons garder secrets tous les développements majeurs que nous avons réalisés. Vous savez que l'espionnage industriel est plus présent que jamais dans les entreprises pharmaceutiques du

monde entier. Ce que nous découvrirons ici pourra valoir des milliards de dollars et sauver des millions de vies.

«Et le voilà reparti», pensa Marie.

– Vous dites des fonds privés qui proviennent d'entreprises pharmaceutiques? l'interrompit Billy.

– Oui. C'est pourquoi je devrai vous faire signer un contrat de confidentialité, si vous désirez obtenir plus d'informations sur les techniques, produits ou autres secrets liés à nos travaux.

– On ne peut pas s'embarquer tête baissée. Il s'agit de sa vie, tout de même! précisa Marie, enflammée.

– Je vous comprends très bien, mais, vous savez, j'ai des contraintes parfois hors de mon contrôle.

– Vous nous demandez de vous faire confiance aveuglément. C'est difficile. Tout se passe si rapidement, signifia Billy pour adoucir les esprits.

– Si ça ne fonctionne pas, peut-on revenir en arrière et bénéficier des traitements conventionnels? demanda Marie, un peu plus calme.

– Oui. En tout temps, vous pourrez obtenir le maximum de services offerts par l'hôpital. Je m'engage aussi à vous prodiguer les meilleurs soins disponibles. Je dois vous mentionner que les traitements donnés dans le cadre de la recherche sont faits dans une clinique privée, indépendante de l'hôpital. Notre équipe est composée des plus grands spécialistes du pays. Tout notre personnel a été trié sur le volet. Nous offrons un service d'urgence et d'information vingt-quatre heures par jour et sept jours par semaine. Vous avez toujours priorité lorsque vous désirez parler à un médecin.

Il y eut un long silence. Billy se leva et se dirigea vers la fenêtre. Il ne voulait pas connaître son espérance de vie ni le temps qu'il lui restait à vivre. Il ne voulait pas non plus savoir s'il souffrirait. Mais ces deux questions trottaient constamment dans sa tête. Il aurait aimé en parler avec la psychologue. Marie s'approcha de lui, près de l'embrasure.

– Je crois qu'il faudrait que tu y réfléchisses un peu, lui suggéra-t-elle doucement.

– Nous n'avons pas beaucoup d'informations pour réfléchir, et le temps presse.

– Il va t'attendre, j'en suis certaine. Et puis, nous n'avons qu'à signer son fichu contrat et il répondra à toutes nos questions. Ensuite, on décidera ce qu'on veut.

Billy prit bien son temps, se retourna en direction du Dr Lacep et prit la main de Marie:

– J'aimerais bien réfléchir quelques jours et vous revenir avec une réponse définitive. Si vous êtes d'accord, bien entendu.

– Certainement, mon cher. Je vous attends mercredi matin à la clinique, pour vous faire visiter les lieux.

– À la clinique? s'étonna Marie.

– Oui, je crois que cela s'impose. Vous constaterez l'écart inimaginable entre les soins publics et les soins privés. Voici ma carte et voici l'adresse de la clinique. N'hésitez pas à m'appeler en tout temps. C'est un plaisir d'avoir des patients intelligents et sensibles comme vous. Je sais que vous prendrez la bonne décision et je vous assure que je ferai tout pour vous aider, quelle qu'elle soit.

– À quelle heure?

– L'heure qui vous conviendra!

4.

Il était déjà midi quand ils quittèrent le bureau du Dr Lacep. Ils mangèrent deux hot-dogs tout près du centre hospitalier, au Main Pool Room. Billy y allait jadis avec des copains, durant ses années d'études de maîtrise à l'École des Hautes Études Commerciales.

– Tu ne l'aimes pas? questionna celui-ci. Tu es encore suspicieuse. Vrai qu'il n'est pas très sympathique ni très beau…

– Non, mais il doit être riche; ça compense, idiot!

– Sérieusement, qu'en penses-tu?

– Lorsqu'il nous a garanti que tu pourrais avoir les soins réguliers si tu n'étais pas satisfait, ça m'a rassurée. Mais il y a encore quelque chose qui me tracasse. Tout le secret entourant ses recherches me semble louche. Tu ne crois pas?

– Ouais… En même temps, je comprends que les sommes investies dans ce type de projet sont certainement colossales. Aussi, comment pourrait-il se permettre de jouer avec la santé des gens sans aucun contrôle gouvernemental ou autre? Je ne sais pas, il faudrait avoir des réponses claires.

– Je devine que tu penches un peu de son côté, n'est-ce pas?

– Je t'avoue que j'ai de la difficulté à prendre du recul. Je ressens toutes sortes d'émotions en même temps. Je suis incapable de dissocier mon cœur et ma raison. Oui, j'ai peur de mourir, de souffrir ou de ne plus jamais être le même homme. De ne plus pouvoir jouer au tennis ou faire des randonnées à vélo avec toi. D'un autre côté, j'aimerais avoir la lucidité et la capacité de décider ce qui est le plus efficace, compte tenu des circonstances, des opportunités et des risques. Je suis dépendant d'un homme qui détient une bonne partie des informations dont j'aurais besoin pour prendre ma décision. Mais, de toute façon, je sais très bien qu'il n'y a aucune certitude. Il ne signera jamais de contrat garantissant la réussite complète de ses traitements. Et quel service après vente peut-il offrir? C'est probablement le contraire qui arrivera. Je signerai des consentements le déresponsabilisant, lui et toute son équipe.

– Et si l'on prenait l'après-midi pour y penser?

– Mieux que ça. On va prendre l'après-midi et la journée de demain. J'aimerais retourner au *bed and breakfast* de North Hatley où nous avons célébré mon premier mandat, il y a deux ans. C'est un de mes très beaux souvenirs.

– Maintenant? Tout de suite?

– Bien oui! On passe à l'appartement, j'appelle au bureau et on file.

– *Yes*!

Ils étaient excités comme des tourtereaux partant en voyage de noces. Les préoccupations des derniers jours s'estompaient momentanément. La pression baissait un peu. Sur la route les conduisant vers les Cantons de l'Est, Marie bécota son chum et lui susurra des mots doux à l'oreille. Le ciel bleu, le soleil et les montagnes étaient magnifiques. Elle suggéra même qu'ils s'éloignent de l'autoroute par un chemin de campagne, s'arrêtent dans un boisé et s'adonnent à leur activité favorite en pleine nature. Billy ne se fit guère prier.

Beaucoup plus détendus, ils reprirent la route une heure plus tard. Marie ne parlant plus, Billy la nargua:

– C'est ça, tu as eu ce que tu voulais et maintenant, c'est à peine si tu me regardes. Tu sais que tu es plus macho que bien des gars que je connais! Au moins me respectes-tu?

– Tu sais que je t'aime, Billy.

– Oui, je le sais, et moi aussi, je t'aime.

– Crois-tu qu'avec ta maladie… Ah! laisse faire! On parlera de ça une autre fois.

– Mais non, allez, on est là pour ça. Qu'est-ce que je crois au juste?

– Qu'on pourra… Et puis non, c'est pas important.

– Qu'on pourra quoi?

– Bien… avoir des enfants?

Il y eut un long silence. Marie s'en voulait tellement qu'elle songea à sauter de la voiture qui roulait alors à pleine vitesse. Billy la regarda, posa sa main sur sa cuisse, comme il aimait tant le faire en conduisant, et lui répondit:

– Je ne sais pas. On va s'informer. J'espère que oui.

Sa compagne eut peine à contenir sa joie. Elle le serra dans ses bras et l'étouffa presque; le pauvre éprouva toute la misère du

monde à garder le contrôle de la voiture. Ensuite, elle pleura jusqu'à la sortie de Magog, au moins quinze kilomètres plus loin.

– OK! On peut retourner à Montréal, maintenant, fit-elle entendre la mine réjouie.

– Je ne comprends pas, fit Billy en penchant un peu la tête pour mieux la regarder du coin de l'œil.

– T'occupe, je pensais tout haut.

Ils arrivèrent à destination à la fin de l'après-midi. La grande maison, de style Nouvelle-Angleterre, était toujours aussi bien entretenue avec ses fleurs, ses arbustes et ses grands arbres. La galerie, plein sud, était encore inondée de soleil. Quelques vacanciers s'y prélassaient en prenant l'apéro.

Les deux propriétaires vinrent les accueillir à l'extérieur, non sans leur offrir de l'aide pour transporter leurs bagages. Jules et Marc avaient su conserver une ambiance tout à fait unique dans la maison. Des tapisseries fleuries, des tons pastel, beaucoup de plantes et des fleurs sauvages. Une musique parfois classique et souvent *New Age*. De jolies nappes sur une multitude de petites tables et des bibelots partout. Des souvenirs de voyages, des figurines, des pots, des assiettes et des photos personnelles se mélangeaient harmonieusement. D'immenses divans épais et moelleux, installés devant la fenestration abondante, faisaient face au lac et aux montagnes. Un site de rêve, conservé avec beaucoup de soins.

– Vous avez la chambre numéro trois, la même qu'à votre dernière visite, il y a déjà fort longtemps, fit remarquer Jules. Cela vous va? Vous prendrez bien un petit apéritif sur la véranda?

– Avec plaisir, s'empressa de répondre Marie. Juste le temps de monter les valises et nous descendons.

Leurs hôtes leur proposèrent de l'aide, qu'ils refusèrent poliment.

– Mais comment a-t-il fait pour se remémorer le numéro de la chambre? demanda Marie d'un air ahuri alors qu'ils montaient l'escalier.

– Disons que… je l'ai un peu aidé, lors de la réservation.

– Tu as le don de m'enlever mes illusions de jeune fille naïve!

La température et les couleurs du ciel étaient magnifiques. Pour leur repas du soir, ils allèrent à la boulangerie du village y faire préparer des sandwichs. Dans sa voiture, Billy conservait toujours un couteau suisse avec tire-bouchon intégré, que Marie lui avait offert en cadeau. Ils ne purent s'empêcher de prendre une bouteille de vin en passant devant la minuscule Société des alcools. Ne manquaient plus que les coupes. Ils se contentèrent de verres en plastique, trouvés à l'épicerie.

Assis dans un parc, adossés à un immense orme, face au lac, et fascinés par le ciel orangé au-dessus des montagnes, ils firent un toast aux allures de serment.

– Nous en sortirons grandis, plus forts et sereins, prédit Marie.

– À partir de maintenant, chaque jour, chaque minute sera inestimable, renchérit Billy.

Évidemment, la nuit ne fut pas de tout repos, mais très réussie. Ils se levèrent assez tard, puis descendirent prendre le petit déjeuner. Lui, des œufs bénédictine et elle, des crêpes aux fruits des champs. Après avoir libéré la chambre, ils décidèrent de profiter de l'hospitalité de leurs hôtes pour l'après-midi. Ils n'avaient pas encore discuté des motifs les ayant amenés là. Il fallait prendre une décision ou à tout le moins, aborder la question le plus objectivement possible.

Une fois assis dans la véranda, on aurait dit qu'ils ne savaient pas trop qui des deux allait prendre l'initiative de la discussion. Billy plongea.

– Je crois que je vais accepter.

– Je m'en doutais bien. On pourrait faire la liste des questions à lui poser avant, suggéra Marie.

– Oui, c'est une bonne idée. Je vais chercher un crayon et un papier dans la voiture et je reviens.

Ils consacrèrent plus de deux heures à choisir les questions les plus importantes à poser le lendemain. Ils se limitèrent au court terme et aux dimensions très pratiques du déroulement des événements. Par exemple, ils retinrent des questions comme:

Pourquoi Billy en particulier? Combien de personnes font partie de la recherche et quels sont les résultats obtenus jusqu'à maintenant? Qui fait partie de l'équipe médicale? Pourquoi ici et non pas à l'hôpital? En quoi consisteront exactement

l'intervention chirurgicale et les traitements? Quels en sont les risques?

Puis ils conservèrent une autre série de questions pour plus tard: Billy pourra-t-il maintenir ses activités sportives? Pourra-t-il avoir des enfants? Quels seront les suivis? Les risques de récidive?

Sur la route du retour vers Montréal, une foule d'autres questions leur vinrent à l'esprit. Marie les nota toutes, sans exception avant de dire:

– Il vaudrait peut-être mieux contacter Dr Lacep maintenant et prendre les arrangements pour la visite de la clinique. As-tu sa carte, je vais confirmer notre rencontre vers 10 heures?

Marie composa le numéro de téléphone et c'est le docteur lui-même qui répondit.

– Bonjour docteur Lacep, je suis Marie Desrochers, l'amie de Billy Boost.

– Avec une si belle voix, je vous ai tout de suite reconnue.

– Nous aimerions vous rencontrer à la clinique, demain matin vers 10 heures, si c'est possible.

– Mais certainement que c'est possible. J'ai réservé toute la matinée pour vous.

– Alors à demain, termina Marie.

– Et puis? s'enquit Billy.

– Il nous attend, je pourrais même dire qu'il nous désire!

– Tu peux me dire l'adresse de la clinique? Elle est sur la feuille que je t'ai donnée, avec la carte?

– 3120, boulevard Industriel, à Laval. On pourrait aller dormir chez moi, ce soir, suggéra Marie. Ainsi, on serait plus près.

Au cours des dernières années, plusieurs grandes entreprises pharmaceutiques avaient choisi la ville de Laval pour y établir leurs activités. Probablement en raison des avantages fiscaux offerts par la municipalité et de l'excellence des qualifications des diplômés des grandes universités montréalaises dans ce domaine. Billy tenta de se remémorer le nom de chacune d'entre elles, ainsi que les produits qu'elles commercialisaient. Peut-être y avait-il un lien avec le projet de recherche du Dr Lacep.

Durant la soirée, ils mirent de l'ordre dans les questions qu'ils avaient préparées. Ainsi, le lendemain, ils seraient prêts.

❋

Mercredi 12 juillet

– Ah! Le boulevard Industriel est ici. 3120, c'est à gauche ou à droite? 4234… 4236… c'est à droite! s'exclama Marie alors que Billy s'était déjà engagé dans la voie de gauche.

– T'énerve pas comme ça, on a tout notre temps.

L'édifice, de construction très récente, n'avait aucune enseigne. D'allure moderne, très vitré, deux étages et pas très large de façade. Une seule porte y donnait accès.

– Bonjour! leur adressa une charmante dame derrière un immense comptoir.

– Bonjour!

– Vous êtes sûrement monsieur Boost et madame Desrochers?

– Oui, c'est ça.

– Si vous voulez vous asseoir quelques instants, je vais aviser Dr Lacep de votre arrivée.

Dans la réception de la clinique régnait une ambiance toute feutrée. Des aquariums, des sculptures, des peintures et une lumière tamisée. Aucune musique. Le contraste était frappant avec l'extérieur.

– Ah! Quel plaisir de vous revoir, s'exclama le docteur d'une voix qui électrisa l'atmosphère. Vous n'avez pas eu de difficulté à nous trouver, à ce que je vois!

– Bonjour, docteur, dit Billy

– Et la délicieuse madame Boost! Si vous voulez me suivre, nous débuterons par une visite des lieux et par la suite, nous discuterons.

Ils empruntèrent une porte, juste derrière le comptoir. Effectivement, l'aménagement contrastait drastiquement avec celui des hôpitaux. Des murs aux couleurs variées, de larges moulures, des lampes sur table et des miroirs. «Y pratique-t-on aussi la chirurgie esthétique?» se demandait Marie.

– Nous sommes à l'entrée de l'une de nos salles d'opération, poursuivit le docteur. Nous ne pouvons y pénétrer par souci

d'asepsie, mais un coup d'œil par la fenêtre sera suffisant. Tous les derniers appareils disponibles sur le marché s'y trouvent. Nos chirurgiens en rêvent la nuit! C'est impressionnant, n'est-ce pas?

– Quels types d'interventions pratiquez-vous ici? demanda Billy.

– Plusieurs de mes collègues l'utilisent pour des transplantations d'organes. Maintenant, suivez-moi vers la pièce qui vous intéressera le plus.

Ils franchirent une porte. Un peu plus loin, ils croisèrent les deux premières personnes depuis leur arrivée. Elles étaient assises dans une salle très confortable avec téléviseurs reliés à des écouteurs, ordinateurs avec accès Internet et de grandes fenêtres donnant sur un jardin intérieur. De l'autre côté, on pouvait voir de petites chambres à travers les portes entrouvertes. Une multitude de questions brûlaient la langue des deux visiteurs, mais l'endroit était tellement silencieux que, par respect pour les patients, ni l'un ni l'autre n'osa émettre un son. Puis ils traversèrent des portes coulissantes, pour ensuite entrer dans un petit bureau comptant au moins trois ordinateurs munis de deux écrans chacun, tous face au même mur. Deux personnes, techniciens en informatique, y travaillaient. Le docteur ne les regarda même pas tandis que Billy et Marie les saluèrent.

– C'est ici! annonça le docteur tout en faisant face à une baie vitrée.

La pièce devait faire environ huit mètres de profondeur par six de large. Mis à part une table, fort semblable à une table de radiologie, placée parfaitement au centre, elle parut très vide à nos deux néophytes.

– Si vous regardez au plafond, indiqua le docteur, vous pourrez voir l'appareillage qui permettra d'injecter les liquides et de les irradier. On en reparlera plus tard. Maintenant, observez les deux murs, de chaque côté, à la hauteur que la table… les petites boîtes qui y sont fixées et qui ressemblent à des caméras laissent sortir des rayons d'une précision infaillible. Une bonne partie des accessoires que nous utiliserons est enfouie derrière les murs, dans le plafond et sous le plancher. Fait à remarquer, durant les traitements, le patient ne bouge pas. Vous voyez que la table est reliée au cylindre fixé au mur à l'avant. C'est ce cylindre qui pivote. Tout est contrôlé par les ordinateurs, ici, à

côté de nous. Les dosages, la durée, l'intensité, le positionnement… tout est programmé à l'avance. Quand vous arriverez pour recevoir vos traitements, nous serons prêts à débuter. Je crois que je pourrai plus facilement répondre à vos questions dans un endroit plus approprié. Si vous voulez bien me suivre…

Le Dr Lacep savait que la visite provoquerait un effet d'étonnement et qu'elle déstabiliserait Billy. Toutefois, la partie n'était pas encore terminée. Ils s'installèrent au deuxième étage, dans une salle de conférence. Des croissants, du café et des jus les y attendaient.

– Je suis certain que plusieurs questions vous brûlent la langue. Comme je vous l'ai déjà mentionné, je vous ai révélé plus d'informations que je n'en suis normalement autorisé. Pour assurer la confidentialité des propos que nous aurons, je dois vous demander de signer ce contrat stipulant qu'en aucun temps, vous ne pourrez divulguer quelque information que ce soit sur les activités de cette clinique.

– Nous engage-t-il à autre chose? interrogea Marie.

– Absolument pas, la rassura le docteur en glissant le document sur la table. Prenez le temps de le lire, il n'a que deux pages.

Ils lurent scrupuleusement le contrat et prièrent ensuite leur hôte de les laisser seuls quelques instants, lequel s'exécuta sur-le-champ.

– Tout ce que ça dit, c'est qu'on ne peut pas parler des traitements que je recevrai, prononça Billy à voix basse.

– Des traitements et de tout ce qui se passe ici, répliqua Marie, réalisant qu'il avait dit «recevrai» et non «recevrais».

– On pourra toujours changer d'idée et retourner à l'hôpital Saint-Luc. Ce n'est pas comme si on s'enrôlait à la vie, à la mort.

Là, on frappa à la porte. Il s'agissait du docteur.

– Je peux?

– Oui, je suis d'accord avec les termes du contrat, lui signifia Billy en apposant sa signature au bas de la page. Et toi, Marie?

– Je n'irai quand même pas t'attendre dans l'auto!

– Bon! lança Lacep. Maintenant, passons aux choses sérieuses. Vous désirez avoir plus de détails sur la chirurgie et les traitements, eh bien, voici...

L'homme, visiblement dans son élément, y alla d'un long exposé. La tumeur de Billy portait le nom de «sarcome à cellules géantes», lequel se retrouve habituellement à l'extrémité d'un os, tout près d'une articulation. La plupart du temps, la tumeur est bénigne, mais il arrive parfois qu'elle soit maligne. Elle survient généralement après l'âge de vingt ans et rarement après cinquante-cinq. La cause exacte de ce sarcome demeure inconnue, quoique celui-ci soit souvent relié à des désordres osseux ou à des malformations.

Les traitements recommandés par les spécialistes varient en fonction de différents facteurs: l'âge, l'état de santé général, l'étendue de la maladie, la tolérance du patient aux médicaments ou aux traitements, le stade de développement de la tumeur et, évidemment, les choix personnels du patient.

Il avait déjà expliqué le protocole usuel, dans un cas comme Billy, s'il devait être suivi à l'hôpital. De ce fait, il s'attarda sur sa propre recherche et ses différentes étapes.

– La première étape est une chirurgie qui consiste à enlever la tumeur et les fragments d'os endommagés. Sans entrer dans les détails, il s'agit de gratter jusqu'à ce qu'aucune trace de cancer ne subsiste.

– Faites-vous cette opération vous-même? demanda Billy.

– Non. D^re^ Carole Parley, que vous connaissez déjà, est la meilleure au pays pour pratiquer ce genre d'intervention. Elle s'occupera de vous. La seconde étape vise à s'assurer que nous éliminions toutes les cellules cancéreuses qui peuvent se retrouver ailleurs dans votre corps. Les études démontrent que dans un cas comme le vôtre, les métastases se forment le long de la colonne vertébrale. Donc, il faut s'attaquer prioritairement à cette partie de votre corps.

– Est-ce que vous avez vu des métastases lors de mes examens?

– Non, mais nous devons absolument vous traiter de la même façon. Les chances de récidive avoisinent les 30 % à 40 % dans votre cas. Nous ne pouvons courir aucun risque. Alors, pour faire un ménage en profondeur, la chirurgienne installera un petit

réceptacle dans la cavité osseuse. Il servira à recevoir les liquides chimiques qui irradieront les cellules affectées lors des traitements subséquents. À cet appareil sont attachés de minuscules conduits qui seront fixés le long de votre colonne.

– Vous voulez dire… sous la peau? fit Marie qui ressentait presque une douleur lui parcourir le dos.

– Oui, mais ils sont totalement indolores et pratiquement imperceptibles. Vous pourrez les sentir au toucher seulement. Donc, ces conduits se rempliront aussi des fluides chimiques qui brûleront les cellules dommageables logées plus loin.

– Combien de temps dure cette intervention chirurgicale? questionna Billy.

– Environ cinq heures.

– Et la convalescence?

– À votre réveil, vous serez un peu fatigué et perdu, comme après toute anesthésie générale, mais le lendemain, vous vous sentirez très bien. La plaie, au niveau du sacrum, ne nécessite pas plus que cinq à huit points de suture. Nous vous garderons ici de deux à trois jours.

– Et les traitements?

– Les cinq traitements seront identiques. Vous serez allongé sur la table, à plat ventre. Tout d'abord, j'introduirai les liquides dans les conduits installés par D^re^ Parley. Ensuite, nous allons irradier le liquide avec les rayons dont il a été question tout à l'heure, en visant l'embouchure de l'appareil, juste sous la cicatrice de votre sacrum. De cette manière, le liquide irradié fera son travail durant les heures et les jours suivants. Ça prendra environ une vingtaine de minutes à chaque fois.

– Comment saurons-nous si ça fonctionne et que Billy est en voie de guérison?

– À chaque séance, nous prélèverons des échantillons sanguins et en analyserons les résultats. Le taux de présence d'une enzyme appelée C.A.S. pour «cancer antigène du sacrum» nous indiquera si les traitements réussissent. Avez-vous d'autres questions?

– Combien de patients avez-vous traités jusqu'à maintenant? l'interrogea Marie.

– Billy aura l'honneur d'être le précurseur de ce qui s'avèrera une révolution dans le traitement des cancers.

– Le premier? Vous voulez dire que je serai le premier?

– Ah oui! J'oubliais de vous dire que je me suis informé au département de radio-oncologie de l'hôpital, au cas où vous préféreriez les traitements traditionnels. L'attente pour la radiothérapie est au minimum de neuf mois. Je leur ai dit que votre cas était assez urgent, mais rien à faire. D'autres questions?

Marie regarda Billy en lui montrant la liste qu'ils avaient apportée.

– Quand pourrais-je débuter? demanda Billy à la surprise de Marie.

– Tout d'abord, je dois m'enquérir des disponibilités de D^re^ Parley et de son équipe. Ensuite, je dois vérifier si la salle d'opération est libre, et finalement, on doit vous réserver une chambre, ici, pour quelques jours. Nous sommes mercredi… À mon avis vous pourriez être opéré au cours du week-end.

– J'attendrai votre appel, docteur.

– Oui, allô!

– Bonjour, Maurice, c'est Jean Lacep. Comment vas-tu?

– Oh! Bonjour, Jean, je vais très bien et toi?

– Très, très bien merci!

– Que me vaut cet enthousiasme débordant?

– Eh bien, je crois que nous avons trouvé le candidat idéal pour commencer nos tests.

– Tu en es certain?

– Tout à fait! Il possède toutes les caractéristiques physiques que nous recherchions. En plus, il est jeune et plutôt intelligent.

– Tu me fais rêver, mon cher…

– Justement, il serait prêt à subir l'intervention chirurgicale dans les prochains jours. Pouvons-nous réunir le comité ce soir?

– Pour ma part, il n'y a pas de problème. Je m'occupe de contacter Hildège.

– D'accord. De mon côté, j'appelle Carole. Est-ce que vers 19 h 30 à la clinique pourrait aller?

– C'est parfait.

Ce qu'ils appelaient le comité était en fait un groupe chapeautant la recherche du Dr Lacep. Il n'était composé que de quatre personnes: Dr Jean Lacep, hémato-oncologue, D^re^ Carole Parley, chirurgienne musculo-squelettique, Dr Maurice Lelouarn, président de Promonde Ltée et Dr Hildège Dupuis, vice-président, recherche et développement, Promonde Ltée.

Depuis les tout débuts, voilà plus de dix ans, ils n'avaient jamais cessé de croire à l'aboutissement heureux de leurs travaux. Combien de thèses de doctorat les docteurs Lacep et Parley avaient-ils supervisées, chacune d'entre elles représentant une partie infime de la toile qu'ils tissaient patiemment. Combien d'heures à délaisser leur famille et à recommencer les mêmes expériences inlassablement, semaine après semaine. Ils avaient la foi. Celle qui donne la force de continuer et d'accepter sereinement les échecs. Cette confiance qui leur donnait la certitude qu'ils changeraient le monde, qu'ils laisseraient une marque indélébile.

De leur côté, les docteurs Lelouarn et Dupuis, des amis de longue date de Dr Lacep, avaient choisi l'entreprise privée en

raison des énormes sommes d'argent qu'elle consacre à la recherche et au développement de nouveaux produits. Ils supportaient depuis toujours les recherches de leur ancien collègue de classe qui, lui, avait choisi la pratique et le milieu universitaire. Autrefois, ils lui prêtaient gracieusement des chercheurs et des laboratoires de la compagnie. Au fil des ans, les membres de l'équipe Lacep réussirent des percées importantes par des découvertes souvent tout aussi déterminantes qu'imprévues. Depuis qu'ils avaient atteint des postes prestigieux dans l'entreprise Promonde, les deux médecins, devenus des hommes d'affaires, subventionnaient généreusement ses travaux. Ils savaient que cet homme intelligent et obstiné réussirait là où d'autres avaient échoué, faute de détermination et de courage. L'heure du retour sur leur investissement avait peut-être sonné…

– Bonjour, Carole. Jean Lacep. Comment vas-tu?

– Débordée… je suis débordée! En plus, on vient de m'apprendre que les administrateurs vont encore limiter les heures de travail supplémentaires des infirmières aux blocs opératoires et qu'ils ne prévoient pas d'embauche. Ma liste d'attente est déjà trop longue. Il faudrait peut-être laisser couler une information à un journaliste ou à un patient. Et vous, comment allez-vous?

– Eh bien, je crois que je vais apporter du soleil dans ta journée.

– C'est parfait, je n'ai pas de fenêtre!

– Tu as un patient idéal pour tester ton implant de radiations ionisantes.

– C'est pas vrai! Il a accepté… l'homme avec le sarcome à cellules géantes au sacrum?

– C'est presque signé, il attend mon appel pour connaître la date de l'opération.

– Si je me souviens bien, sa tumeur n'est pas métastatique.

– Non.

– Ce n'est pas grave. Qu'il accepte de participer à l'avancement de nos travaux est tout simplement génial!

– J'aimerais que l'on réunisse le comité ce soir à 19 h 30, à la clinique. Tu peux?

– J’attends ce moment depuis si longtemps!

Messieurs Lelouarn et Dupuis arrivèrent les premiers à la clinique, propriété de la compagnie Promonde. L’entreprise louait ses locaux aux médecins et spécialistes en fonction de leurs demandes. Elle fournissait les services administratifs, les équipements et l’entretien des lieux. Elle assurait aussi le maintien, dans un état impeccable, de tous les appareils, accessoires et outils utilisés par les équipes médicales. Des infirmières prenaient soin des patients qui y séjournaient vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

La modernité des lieux et des équipements, de même que la souplesse de l’organisation du travail des différents groupes d’employés, avaient contribué à faire de cette clinique l’une des plus recherchées au pays. Il va sans dire que la rémunération et les conditions de travail des professionnels et des techniciens de la santé qui y œuvraient ne laissaient personne indifférent.

De plus en plus, il était difficile d’obtenir des soins rapides et de qualité dans les établissements de santé publics. Leurs équipements étaient parfois désuets, et les bris majeurs d’appareils retardaient indûment les traitements. Le manque de personnel était chronique, et les règles rigides d’organisation du travail y étaient dictées par des conventions collectives désuètes. Dans certains hôpitaux, même la salubrité des salles d’opération laissait à désirer. Isolation moisie, ventilation contaminée et appareils mal stérilisés faisaient souvent les manchettes. À certains endroits, la dégradation continuelle du climat de travail avait fini par envenimer les relations entre le personnel et les patients. Les nominations douteuses et le manque de compétence des administrateurs avaient aussi contribué à miner la crédibilité des grands hôpitaux, dits universitaires.

Pourtant, souvent ces mêmes personnes, qui occupaient deux emplois, offraient un service hors pair dans les cliniques privées. Toutes ces raisons amenèrent une catégorie de la population, la mieux nantie il va sans dire, à préférer débourser des sommes exorbitantes pour obtenir les soins prodigués à même ces cliniques. Seuls les patients intégrés à des projets de recherche, comme Billy, y recevaient des soins gratuitement. La plupart de

ces cliniques demeuraient méconnues du public et elles étaient tolérées par le législateur.

– Bonsoir, lança Dr Lacep à ses deux amis au moment où il entra dans la salle de conférence. Dre Parley n'est pas encore arrivée? Ah… la voilà! Bonsoir, Carole.

– Bonsoir, messieurs. *Long time no see*, fit la dame en attachant ses magnifiques cheveux blonds bouclés à l'aide d'une grosse pince.

Tout ce beau monde se salua en déplorant le fait qu'ils ne se voyaient pas assez souvent et qu'il leur faudrait prévoir un moment pour se réunir autour d'un bon repas. Dr Lacep prit place au bout de la table, signifiant ainsi son intention de diriger la rencontre.

– Eh bien, je vous remercie d'avoir pu vous libérer avec un avis si court et surtout d'être à l'heure. Je n'aurais pas pris cette initiative si la situation ne l'avait pas mérité, vous le savez très bien.

– J'ai répété à Hildège la courte discussion que nous avons eue, signala Maurice Lelouarn. Nous t'écoutons tous avec énormément d'intérêt, mon cher Jean.

– La semaine dernière, Carole recevait les radiographies et les images du *scan* d'un jeune homme au début de la trentaine, souffrant de ce qu'elle croyait être une tumeur nommée sarcome à cellules géantes. La tumeur a été localisée au sacrum. Pour compléter les examens, elle l'a rencontré et a fait une biopsie. Les résultats de la pathologie ont confirmé son premier diagnostic.

– Précisons que la tumeur est très bien située, facilement accessible et non métastatique, ajouta Dre Parley.

– Donc, poursuivit Lacep, ce jeune homme en pleine santé se plaignait principalement de maux au bas du dos et aux jambes. Carole me l'a référé aussitôt et je l'ai rencontré vendredi dernier. Je lui ai expliqué, à ma façon, bien sûr, les vicissitudes des traitements qu'il serait susceptible de recevoir à l'hôpital.

Les trois hommes se mirent à rire en passant toutes sortes de remarques. La moins subtile vint du Dr Dupuis qui lâcha: «Si la vie vous intéresse, restez chez vous!» De toute évidence, la chirurgienne n'appréciait pas beaucoup ces enfantillages venant

de la part d'adultes ayant prêté le serment d'Hippocrate. Elle reprit donc le fil de la discussion en précisant:

– Billy Boost, c'est son vrai nom, présente donc tous les attributs que nous recherchons.

– En effet, reprit Lacep. Je lui ai exposé sommairement les objectifs de nos travaux et lui ai fait visiter, ainsi qu'à son épouse, l'ensemble de nos installations.

– Avaient-ils signé le contrat de confidentialité? s'inquiéta le président, M. Lelouarn.

– Mais oui, mais oui. Tout s'est déroulé selon la procédure chèrement obtenue de nos conseillers juridiques. Bref, après la visite et les réponses à toutes leurs questions, le jeune homme m'a demandé si nous étions prêts à procéder.

– Son cas est-il urgent ou disposons-nous d'un peu de temps pour bien préparer chacune des étapes à venir? voulut savoir le vice-président, M. Dupuis.

D^re^ Parley tenta de prendre la parole:

– Dans un cas comme le sien…

– Dans un cas comme le sien, qui est très rare, la coupa Lacep en haussant le ton, nous ne savons pas exactement à quoi nous attendre. Vous savez comme moi, chers confrères, que l'on ne doit jamais laisser traîner le traitement d'une cellule cancéreuse. Elle peut nous réserver des surprises souvent fatales.

– Oui, je sais, continua Dupuis. Mais je ne parle ici que de quelques jours. Question de réunir le personnel requis, de vérifier à nouveau l'équipement et de faire passer tous les tests préopératoires au client.

– Je m'inquiète beaucoup plus de l'influence de sa femme sur sa décision. Plus elle aura du temps pour le faire réfléchir, plus elle risque de le faire changer d'avis.

– Et si je lui parlais, moi? suggéra la chirurgienne.

– C'est une excellente idée. C'est vous qui le prendrez en charge dès la première étape, fit Lelouarn.

– La personne la plus difficile à libérer pour l'opération sera mon anesthésiste, D^re^ Sophie Plante. Outre ça, je crois que l'équipe du bloc opératoire habituelle sera libre dimanche. Qu'en pensez-vous? demanda la chirurgienne.

– Au prix que nous payons tout ce beau monde, dit le Dr Lelouarn d'une voix sarcastique, ils seraient fous de refuser. C'est combien, déjà, pour l'anesthésiste? Ah oui… 3000 $ pour quelques heures de travail. Sans compter que notre petit monsieur ne défraie absolument rien, pas même ses repas!

– Oui, je crois aussi que dimanche pourrait faire l'affaire, trancha Lacep. Il n'a pas bronché lorsque je lui ai parlé du week-end. Carole… vous vous occupez de l'équipe du bloc opératoire et de notre patient. Je prends en charge la préparation de la clinique et vous, Hildège, vous contrôlerez tous les aspects administratifs et techniques. On y va?

– Eh! Oh! Pas si vite! les arrêta Lelouarn. Je partage votre empressement, mais il faut penser à la signature de tous les papiers légaux en lien avec nos responsabilités et les siennes. Nous n'avons pas encore discuté de la forme de suivi que nous effectuerons, non pas sur son état de santé, mais sur les résultats des recherches et la suite à leur donner. Jusqu'où, dites-moi, impliquerons-nous M. Boost dans la poursuite de certains tests? L'informerons-nous des possibilités…

Très vite, Lacep l'interrompit en disant:

– Nous n'allons tout de même pas recommencer les discussions là-dessus! Je croyais que nous avions convenu de suivre attentivement le cours des choses et de nous adapter au fur et à mesure!

– Oui, mais Jean, reprit Hildège, souviens-toi de la dernière remarque de l'avocat. Si nous tenons le patient dans l'ignorance et que nous omettons de le prévenir qu'il y a un risque pour sa vie alors que nous en sommes tous conscients et que ça tourne mal, nous courrons tout droit en prison.

– Le contrat, il est en béton, oui ou non? rétorqua Lacep.

– Ne pourrions-nous pas prévoir des sous-contrats, en cours de route, pour être plus prudents? suggéra Dre Parley.

– Ça, c'est génial! s'exclama Lelouarn.

– J'achète! consentit Dupuis.

– Eh bien alors… qu'est-ce qu'on attend? Au travail! lança Lacep.

En fait, celle dont le travail comportait le plus d'impondérables et de risques était Dre Parley. Elle avait la délicate tâche de

convaincre Billy de signer les papiers et de subir l'intervention chirurgicale dès le dimanche suivant.

❋

Durant cette même soirée, chez Billy, Marie se livrait à des recherches sur le Web pour vérifier la notoriété des docteurs Lacep et Parley.

Dr Lacep avait été récipiendaire d'une multitude de prix remis par différentes entreprises pharmaceutiques. De plus, il avait reçu des prix de reconnaissance, pour ses travaux de recherche, de la part de ses pairs spécialistes et de l'association canadienne des médecins. On y faisait aussi mention de plusieurs subventions importantes qui lui avaient été octroyées tant par les gouvernements que par les universités.

Quant au Dre Parley, Marie fut enchantée de découvrir qu'elle avait été invitée à un grand nombre de colloques internationaux, à titre de conférencière. La dame comptait aussi à son actif une douzaine d'articles scientifiques parus dans des revues médicales qui lui semblaient fort prestigieuses.

Toutes ces informations la rassurèrent. De son côté, Billy aurait souhaité faire un lien entre les prix décernés au Dr Lacep, les entreprises pharmaceutiques et la clinique de Laval, mais en vain. Les recoupements ne donnaient malheureusement aucune piste intéressante. Un enchevêtrement de compagnies, détenues par des holdings internationaux, rendait extrêmement difficiles les rapprochements sans équivoque. Il fut tout de même surpris de constater que des entreprises, qu'il croyait européennes, appartenaient, dans les faits, à des intérêts américains. Entre autres, une des compagnies pharmaceutiques des plus connues, Promonde, était majoritairement détenue par les propriétaires d'une grande pétrolière, la TexPlus Co.

– Il va sûrement appeler demain, dit Marie en se dirigeant vers la salle de bain.

– S'il est fidèle à lui-même, il appellera à la première heure, renchérit Billy.

– Que vas-tu lui dire s'il te demande de préparer ta valise et de te rendre à la clinique?

– Qu'est-ce que tu ferais à ma place?

– Je dois sincèrement t'avouer que je n'étais pas très chaude à l'idée de te voir opéré ailleurs que dans un hôpital. C'est difficile

pour moi d'imaginer qu'ils peuvent te donner de meilleurs soins dans une petite clinique. Mais, à bien y penser, ce n'est pas la structure et la grosseur qui assurent la qualité, mais plutôt les gens qui offrent le service. Et dans notre cas, je crois que tu seras entre bonnes mains, entre les meilleures, même.

– Si j'ai bien compris, on plonge?

– Oui, mais pour le moment, tu plonges dans le bain avec moi…

❋

Jeudi 13 juillet

Le téléphone sonna à 7 h 30!

– Bonjour, j'aimerais parler à M. Billy Boost, prononça une voix féminine.

– Un instant, je vous prie.

Marie tendit le téléphone à Billy en faisant un signe négatif de la tête. Ce n'était pas Dr Lacep.

– Oui allô!

– Bonjour, monsieur Boost, c'est Dre Carole Parley à l'appareil. Comment allez-vous ce matin?

– Je vais bien merci, et vous?

Marie aurait bien aimé savoir de qui se cachait cette voix féminine. Elle n'était pas jalouse, comme elle le disait si bien, mais elle tolérait difficilement le fait de ne pas connaître l'identité d'une nouvelle femme rôdant dans l'entourage de son homme.

– À merveille! répondit la chirurgienne. Dr Lacep m'a fait part de votre intérêt pour nos travaux de recherche. Dans la séquence de votre chemin de croix, je serai votre premier arrêt, si je peux m'exprimer ainsi. J'aimerais vous rencontrer pour vous expliquer plus en détail l'intervention chirurgicale ainsi que nos engagements mutuels. Je dois vous dire que je suis flattée de la confiance que vous nous témoignez.

– Vous savez, docteure Parley, répliqua Billy en regardant Marie, nous avons longuement réfléchi, ma conjointe et moi, et il reste encore quelques questions en suspens.

– Je me ferai un plaisir d'y répondre au moment qui vous conviendra le mieux.

– Nous nous étions préparés à la promptitude du Dr Lacep, alors si vous pouviez nous recevoir ce matin, à 9 h, nous vous en serions reconnaissants.

– Mais certainement. Je vous attends à mon bureau, au 8412.

– Merci, au revoir.

Billy fixa Marie avec un petit sourire en coin puis lui dit:

– Ils ont ajusté leur stratégie de vente. Je crois que quelque chose les tracasse.

– Ils ont certainement conclu qu'un pauvre type comme toi perdrait probablement ses moyens devant une belle femme!

– Bon, bon, bon! Viens avec moi, et si jamais tu sens que je perds ma concentration, donne-moi un coup de pied. De toute façon, quelle femme voudrait d'un cancéreux?

– Moi. Et ne redis jamais ça. Dans quelques semaines, ce sera une histoire du passé. Disons que tu as une grippe du sacrum.

– Tu veux dire, une sacrum de grosse grippe!

✵

Lorsque Marie vit D^{re} Parley, elle n'eut plus aucun doute sur la nécessité de sa présence.

– Bonjour, docteure, je vous présente Marie Desrochers, ma conjointe.

– Bonjour, Marie! Je crois que vous avez séduit Dr Lacep. Il n'a pas cessé de me parler de vous, et ce, en termes très élogieux.

– Bonjour, docteure. C'est un enjôleur professionnel. Il doit être comme ça avec toutes les femmes.

– Non, vous vous trompez. Habituellement, il est plutôt avare de compliments.

– Bon... mesdames, coupa Billy visiblement agacé, si on parlait de choses plus importantes?

– Il subsiste des questions auxquelles vous n'avez pas eu de réponses lors de vos rencontres avec mon confrère?

– Oui, signifia Marie. Premièrement, comment se fait-il que tout cela soit aussi secret?

– C'est à la demande de notre principal bailleur de fonds. Les compétiteurs ont déjà tenté de soudoyer des membres de notre équipe de recherche pour s'approprier, à peu de frais et d'énergie, certaines de nos découvertes et leurs applications

futures. Nos travaux sont concluants, et vous serez la réussite qui viendra couronner notre labeur.

– Après les traitements de Billy, en publierez-vous les résultats dans une revue scientifique?

– Non seulement cela, mais si vous êtes d'accord, nous ferons une conférence de presse à laquelle Billy participera pour informer la planète de notre percée dans le traitement de certains types de tumeurs.

– Vous semblez très confiante, fit Billy.

– Évidemment que je suis confiante. Je crois que nous allons ouvrir la porte à une multitude de développements majeurs.

– Pourquoi choisir Billy comme premier cobaye?

– Tout d'abord, j'aimerais préciser que vous n'êtes pas un cobaye, répondit Dre Parley en regardant Billy. Vous êtes le premier, certes, mais on ne fera pas de tests. Les techniques que j'utiliserai ont fait leurs preuves. Deuxièmement, vous avez été choisi en raison de votre jeune âge, de votre très bonne santé, de votre désir de vous battre et de nos chances de réussite. Nous y sommes tous gagnants.

– Dans les études que nous avons consultées sur le Web, poursuivit Billy, on y parle des risques de récidives, même après des années de rémission. Est-ce que j'entre dans cette catégorie?

– Il est presque impossible de répondre à cette question. Des cancers réapparaissent parfois après cinq, dix et même quinze années de rémission. Je ne peux vous en dire plus.

– Pourra-t-il avoir des enfants? s'enquit Marie.

– Je vous suggère d'attendre que nous confirmions que nous ne voyons plus aucune trace apparente de la maladie avant de devenir enceinte.

– Mais nous pouvons…

– Tant que vous le voulez. Mais lorsque les traitements débuteront, je vous recommande de vous protéger.

– Pourquoi? demanda Billy.

– Étant donné la localisation de votre tumeur, il est possible que lors des traitements, votre sperme soit irradié. Alors, si vous ne voulez pas transmettre des radiations à Marie, je vous suggère d'être prudent.

– Elle pourrait devenir fluo dans le noir? ricana Billy, plutôt fier de sa blague.

Il y eut un bref silence durant lequel Billy regarda Marie. D^re^ Parley voyait bien que la décision se prenait sous ses yeux. Marie esquissa ce que l'on aurait pu interpréter comme un sourire d'approbation. Soulagé, Billy sourit à son tour.

– Bon… qu'est-ce qu'on fait, maintenant? adressa-t-il à la chirurgienne.

– Je serais prête à vous opérer dimanche matin, disons à 8 h. Vous savez que vous resterez à la clinique entre quarante-huit et soixante-douze heures, au moins, après l'opération, n'est-ce pas?

– Oui, Dr Lacep m'en a déjà informé.

– Je pourrais prendre des arrangements pour vous accommoder d'une chambre avec deux lits. De cette façon, vous pourriez accompagner M. Boost en tout temps… si vous le désirez, évidemment, dit la femme en regardant Marie.

La confiance que Marie accordait au D^re^ Parley s'établissait lentement mais sûrement. La chirurgienne avait su la toucher là où elle semblait le plus vulnérable. En effet, depuis le début de cette aventure, elle s'était beaucoup attardée au court terme et au support inconditionnellement optimiste qu'elle apportait à Billy. La médecin, en étant simple, transparente et surtout, en lui permettant de maintenir un contact physique avec son compagnon tout au long de son séjour à la clinique, venait de gagner son estime et son cœur.

– Ce serait formidable! s'exclama-t-elle.

– Maintenant, nous devons aborder des questions légales, annonça la spécialiste en leur remettant des documents. J'ai des formulaires à vous faire signer. Ils expliquent les risques potentiels de l'intervention et stipulent que vous acceptez de subir l'opération en toute connaissance de cause. Je dois vous dire que vous auriez à signer les mêmes documents pour une opération à l'hôpital. Ils sont assez standards.

– Il y est écrit que les risques de décès pendant ou à la suite de l'opération sont de l'ordre de 1 % à 3 %! lut Marie à haute voix les yeux bien ronds.

– À peu près la même probabilité que vous décédiez d'une façon quelconque avant la fin de la journée, répondit la

chirurgienne. Je vais prendre quelques instants pour tout vous expliquer.

Encore une fois, D^re^ Parley sut exposer les différents risques et leurs conséquences en mettant Billy et Marie en confiance. Sans en amoindrir les possibilités, elle prit le temps de remettre dans leur contexte toutes les phrases inscrites dans le document. Elle termina en rappelant à Billy qu'il devait être opéré pour guérir et que la même signature serait exigée par l'hôpital Saint-Luc, si l'opération s'y déroulait.

– Vous avez bien compris, maintenant? Êtes-vous rassurés?

– Rassuré, non. Mais ai-je le choix?

– Voulez-vous y réfléchir encore?

– Non, ça va aller.

Et Billy apposa sa signature au bas de la dernière page.

– Bon, nous sommes jeudi matin, et l'opération aura lieu dimanche. Je vous suggère d'arriver à la clinique samedi, à 18 heures. Ainsi, durant la soirée, nous pourrons terminer les petites choses qu'il nous reste à faire.

– Comme quoi? interrogea Billy.

– Installation du soluté… rasage… médicaments… rien de bien pénible, mais nécessaire.

– Donc, je couche à la clinique samedi?

– *NOUS* couchons à la clinique samedi!

– Oui, c'est préférable. De cette façon, tout sera prêt dimanche matin, le patient y compris! lança la docteure qui pour la première fois, fit entendre un rire. Avons-nous fait le tour de toutes vos interrogations et craintes?

– Une dernière. Lors de ma première visite au bureau du Dr Lacep, j'ai rencontré Mme Lucie Chanlat, qui est psychologue. J'aimerais pouvoir la revoir, si c'est possible.

– Mais bien sûr. Elle en sera enchantée. D'ailleurs, j'allais vous demander si vous accepteriez que l'on dresse votre profil psychologique avant de débuter les traitements.

– Pour quelle raison?

– Parce que nous savons que la maladie et ses traitements entraîneront inévitablement des modifications dans votre conception du monde et de la vie en général. Idéalement, si nous avions pu le faire avant même que vous n'appreniez la nouvelle,

c'eût été encore mieux. Nous aimerions approfondir la connaissance des aspects humains entourant nos interventions. Vous savez, le lien entre l'attitude du malade et ses chances de guérison n'est pas encore clairement établi, mais je suis convaincue qu'une attitude positive prolonge la vie.

– Dans mes activités professionnelles, à la demande de plusieurs de mes clients, je fais passer des tests psychométriques aux candidats potentiels que je leur réfère. J'ai moi-même passé ces tests il y a environ trois ans. Peut-être peuvent-ils servir à quelque chose?

– Parlez-en avec Lucie lorsque vous la rencontrerez. Et pour vous, Marie, est-ce que c'est complet?

– Oui, je vous remercie beaucoup de nous avoir consacré tout ce temps qui vous est certainement très précieux. Il est presque midi… j'ai faim, moi!

– Je vous remercie aussi, dit à son tour Billy. À samedi prochain, alors.

– Je n'ai pas à vous voir samedi. Je vous dis donc à dimanche matin. Reposez-vous bien, surtout. Désirez-vous une prescription d'Ativan pour vous détendre?

– Pourquoi pas! Si je ne les prends pas, je les vendrai aux punks, dans le parc juste à côté.

– Vous seriez plus chanceux avec des Dilaudid… c'est de la morphine. Un urgentologue m'a dit qu'ils en raffolaient.

Puis ils se quittèrent.

Au petit café végétarien où ils s'étaient rendus, Marie dévorait avec appétit une salade de sa propre confection, tandis que Billy tentait d'avaler une soupe-repas très consistante, dont la composition lui échappait. La forte odeur d'asperge en expliquait probablement la couleur verdâtre.

– Alors, Marie… es-tu satisfaite, maintenant?

– Que veux-tu dire?

– Je suis certain que j'ai pris la bonne décision. Je me demandais si la rencontre avec D^re^ Parley t'avait convaincue, toi aussi.

– Oui. Je dois t'avouer qu'elle a clairement répondu à mes questions et que sa sincérité était évidente. C'est une vraie professionnelle et elle m'a mise en confiance. Ses compétences

chirurgicales sont indéniables si l'on se fie à sa feuille de route. Et en tant que personne, elle me plaît.

– À moi aussi. On lui proposera un match de tennis quand tout sera terminé. Je l'imagine déjà en jupette au filet et…

– Tu m'épates, Billy. Malgré tout ce qui t'arrive, tu réussis à garder ton sens de l'humour. Jamais tu ne te plains, tu ne déprimes pas, tu dors bien. Tu es vraiment exceptionnel, mon amour.

– Je n'ai pas de mérite. Depuis le début, tu ne cesses de m'encourager et de me supporter. Tu sais, Marie, quand une maladie comme celle-là nous frappe, on n'a guère le choix. On dirait que des ressources insoupçonnées font surface et nous transportent.

– Oui, mais tu pourrais te laisser aller. Tant de gens baissent les bras pour des raisons combien plus futiles.

– Je constate qu'il n'y a pas beaucoup d'alternatives. J'y ai fait allusion, l'autre soir, sur le bord du lac: chaque jour qui reste doit être vécu pleinement, qu'importe le nombre. On pourrait débattre de la superficialité des valeurs qui sont véhiculées par notre société, mais les autres, toi mis à part, ne m'intéressent pas pour le moment; il est trop tard pour refaire le monde.

– Tu as tout à fait raison. Concentrons-nous sur les jours à venir. Tu y mettras tout ton courage et ta volonté, et nous passerons au travers.

❋

De son côté, la chirurgienne était elle aussi très satisfaite de la rencontre.

– Docteur Lacep? C'est Carole.

– Bonjour, éminente consœur! Comment s'est déroulée votre mission?

– Je ne me voyais pas en mission. Ce sont des personnes tout à fait charmantes et…

– Attention, docteure, vous devez conserver votre distance professionnelle et laisser vos émotions au placard, vous le savez très bien. Sinon vous y laisserez votre peau.

– Nous avons eu une excellente rencontre, et Billy… euh… pardon… M. Boost sera à la clinique samedi prochain, à 18 heures. L'opération est prévue pour 8 heures le lendemain.

– Je n'ai jamais douté un seul instant de vos immenses talents, docteure! Merci au nom de tous les membres du comité!

– Faites préparer la clinique, ce sera suffisant.

– Avec plaisir, ma chère.

Quelques heures plus tard, elle reçut un immense bouquet de fleurs composé d'oiseaux du paradis, bien ouverts et éclatants. Sur la carte, on pouvait lire:

À notre plus insigne collaboratrice!
Jean, Maurice et Hildège

Elle fut flattée et s'autocongratula d'une petite tape sur l'épaule, comme elle le faisait à ses débuts, après une intervention délicate.

❋

Billy alla rencontrer ses employés pour leur faire part de son état de santé et pour organiser les jours à venir. Il dressa la liste des clients qu'il devait lui-même contacter et transféra à ses collègues les cas qui ne pouvaient attendre. Enfin, il leur transmit des dossiers potentiels qui méritaient une attention spéciale et urgente. Ceci fait, il leur précisa qu'il serait de retour à la fin de la semaine suivante.

Au cours des dernières semaines, il avait eu le sentiment de délaisser son travail contre son gré. Toute l'énergie et le temps qu'il avait consacrés à sa nouvelle entreprise au cours des deux dernières années avaient laissé peu de place à d'autres intérêts. Il aimait modérément prendre des risques. Il prenait des risques calculés, comme il le disait si bien. Se lancer en affaires fut pour lui la décision la plus importante de sa vie. Il avait décidé seul, mettant de côté son besoin de sécurité matérielle et ses multiples angoisses existentielles.

Son travail représentait maintenant une très grande source de satisfaction. Il s'identifiait très fortement à son rôle professionnel. Il n'ignorait pas que du jour au lendemain, comme ça, tout à coup, la maladie pourrait exiger de lui qu'il redéfinisse ses priorités. Mais pour le moment, il préférait se nourrir du positivisme dégagé par D^re^ Parley et réaménager temporairement ses activités de travail.

À son retour à la maison, il avait un message de Mme Chanlat. Compte tenu de l'heure tardive, il décida de la rappeler le lendemain matin.

❋

Vendredi 14 juillet

– Bonjour. Lucie Chanlat. Puis-je vous aider?

– Bonjour, madame Chanlat. Billy Boost. Nous nous sommes rencontrés au bureau de Dr Lacep, vendredi dernier.

– Bonjour, monsieur Boost, comment allez-vous?

– Pas si mal. Beaucoup de choses se sont passées au cours de la dernière semaine. J'aimerais vous rencontrer pour discuter d'un ou deux détails qui me préoccupent.

– Certainement. Avant ou après votre opération? D^re^ Parley m'a dit qu'elle aurait lieu durant le week-end, n'est-ce pas?

– Oui, en effet. Il n'y a pas d'urgence, mais je sens parfois monter en moi une certaine agressivité et je deviens de plus en plus impatient.

– De prime abord, vous me semblez réagir tout à fait normalement aux événements qui vous arrivent. Ne soyez pas trop dur avec vous-même. Carole me disait qu'elle vous avait trouvé très bien et qu'avec une telle attitude, vous ne pouviez qu'en sortir gagnant. Accordez-vous un peu plus d'indulgence. Vous dormez bien?

– Très bien.

– Et votre conjointe, comment va-t-elle?

– Marie? Ma foi… très bien elle aussi!

– Désirez-vous que l'on se voie cet après-midi, à mon bureau? Je pourrais me libérer, disons… à 15 heures 30?

– Je crois que je vais réfléchir à ce que vous venez de me dire. Parfois, je ne réalise pas l'ampleur de ce qui m'arrive. Pouvons-nous prévoir une rencontre à la fin de la semaine prochaine?

– Jeudi à 10 heures?

– C'est parfait. Au revoir, madame Chanlat, et merci beaucoup.

– Bonne chance et à la semaine prochaine.

❋

Billy et Marie préparèrent leurs valises dès le vendredi soir.

– Mais non… pas deux paires de pantalons! Je n'aurai besoin de rien… je serai en jaquette, dans un lit. Et ça m'étonnerait qu'il faille une tenue de ville pour aller à la cafétéria!

– J'ai un cadeau pour toi. Je suis allée magasiner, ce matin, et je n'ai pu m'empêcher de t'acheter un petit rien.

– Un petit rien… Pas mal gros pour un petit rien. Wow! Un pyjama! Je n'en ai pas porté depuis au moins… 20 ans!

– À la clinique, tu seras très bien en pyjama.

– Tu crois qu'avec la cicatrice que j'aurai, juste en haut des fesses, je pourrai mettre des pantalons?

– T'es quand même pas pour te promener les fesses à l'air!

– De toute façon, je te remercie énormément. C'est un très beau cadeau.

– J'ai aussi acheté quelques revues.

– Lesquelles? Je vois… tu as dévalisé le comptoir devant la caisse à l'épicerie… toutes des revues de fond.

– Je me disais que tu n'aurais pas la force et la concentration de te casser la tête avec des articles sérieux, après l'anesthésie.

– Ah! C'est pour moi que tu les as achetées?

– Évidemment! Qu'est-ce que tu croyais? Est-ce que tu savais que des extraterrestres ont été vus au-dessus du mont Saint-Hilaire, le soir de l'éclipse lunaire, il y a deux semaines de cela? Savais-tu aussi que Chantal Boutin a de vrais seins?

– Ah! Celle-là… je ne l'aurais jamais devinée.

Après de longues négociations et surtout, beaucoup de temps perdu à lire des passages, tous plus insignifiants les uns que les autres, contenus dans les magazines que Marie avait achetés, ils finirent par boucler l'unique valise qu'ils apporteraient à la clinique.

– Oui, mais Marie… c'est à Laval. À moins de quinze minutes de chez toi, en dehors des heures de pointe. Tu pourras entrer et sortir à ta guise, sans compter qu'il y a un énorme centre commercial situé à seulement quelques rues du boulevard Industriel. S'il nous manquait quoi que ce soit, ce ne serait pas un problème.

– D’accord, d’accord. Bonne nuit. Tu dois dormir, ta psychologue te l’a dit.

– Je crois que je vais changer de psychologue avant même le premier rendez-vous. Ça t’exciterait si je mettais mon pyjama neuf?

6.

– Qu'est-ce que tu fais sous le lit, Marie?

– Je regarde le mécanisme des roulettes.

– Pourquoi? As-tu peur de rouler en dehors de la chambre pendant ton sommeil?

– Mais non! Je me demande si on ne pourrait pas coller les deux lits.

– C'est vrai. Tu vas être tellement loin. Quarante-cinq centimètres, au moins!

– Aide-moi donc au lieu de faire le jars! Tu savais que la compagnie KingMat a fourni gracieusement les matelas de cette clinique? Ont-ils des intérêts particuliers dans une entreprise pharmaceutique?

– Je ne sais pas, on vérifiera plus tard, rétorqua Billy tout en se montrant impressionné par les talents de fin limier de son amie.

Ils s'installèrent petit à petit dans la chambre Mozart, comme s'ils arrivaient à l'hôtel. Toutes les chambres étaient identifiées par des noms de compositeurs célèbres. Située au deuxième étage, la chambre Mozart n'était pas très grande, mais confortable. La fenestration en coin laissait pénétrer beaucoup de lumière. En plus des deux lits, on y retrouvait deux fauteuils, une table rectangulaire le long du mur, deux petites tables de chevet, deux tables sur roulettes pour les plateaux et une étagère remplie de produits et d'accessoires utiles au personnel médical.

La salle de bain était d'une propreté immaculée. La céramique, le lavabo et la cuvette y paraissaient neufs. Les deux arrivants furent surpris d'y trouver un bain et une douche en coin. Une garde-robe, de type *walk-in,* servait d'espace de rangement pour les vêtements et les valises.

– Ils ont prévu de très grandes garde-robes! s'étonna Marie.

– Il doit y avoir des gens qui sont hospitalisés longtemps. Tu crois qu'on peut utiliser le mot «hospitalisé» ici, Marie?

– Hum… «clinicisé» peut-être?

– Mais certainement pas en vacances, n'est-ce pas? fit Billy à une infirmière qui venait tout juste de se pointer le bout du nez.

– Non, malheureusement, personne, ici, n'est en vacances! lança-t-elle. Mais ce n'est que partie remise. Ce sera notre tour

de prendre des vacances bientôt. Vous aussi, vous verrez… tout se passera très bien. Je suis Doris Nguyen, votre infirmière, et je prendrai soin de vous jusqu'à minuit.

– Enchanté, je suis Billy Boost.

– Bonsoir, je suis Marie Desrochers.

L'infirmière Nguyen paraissait jeune, très jeune. Marie ne put contenir son étonnement.

– Tu sais si la clinique est ouverte depuis longtemps?

– Depuis maintenant deux ans.

– Et tu y travailles depuis le début?

– Non. L'année dernière, je travaillais à l'hôpital Saint-Luc. J'ai décidé de retourner aux études, à temps partiel, en septembre dernier. Les horaires, ici, me facilitent la vie.

– Pour étudier dans quel domaine? s'enquit Billy.

– Après mon baccalauréat en sciences infirmières, je voulais m'ouvrir plus de portes, alors j'ai commencé une maîtrise en administration de la santé.

– Ah bon! échappa Marie visiblement soulagée.

– Tu préfères les papiers aux gens? se moqua Billy. Ça m'inquiète!

– Pas du tout, se défendit l'infirmière, au contraire! Quand on voit de quelle façon les soins sont offerts, comment les employés sont gérés, comment les décisions d'achats d'équipement se prennent, comment les allocations de budget sont votées et que l'on constate jusqu'à quel point les priorités gouvernementales sont aussi volatiles que les résultats des sondages sur les intentions de vote des électeurs, je me dis que ce n'est pas en militant dans un syndicat que je vais brasser les vraies choses. Non, mon choix est fait. C'est en m'impliquant là où les décisions se prennent que je vais pouvoir faire la différence.

– Donc, tu veux retourner dans le secteur public?

– Pas nécessairement. On devrait pouvoir trouver un juste équilibre entre ce qui se fait ici et dans les hôpitaux. Un compromis privé et public, où le patient y trouverait son compte. Ici, vous avez les meilleurs médecins, les appareils les plus récents et les meilleurs soins, mais vous devez être riche pour en bénéficier. Il arrive que nous pratiquions des interventions très complexes et coûteuses sur des gens qui vont survivre seulement

un an et ça, pour moi, c'est du gaspillage. Dans le public, on ne pratique pas certaines interventions de base sur des personnes encore dans la force de l'âge, faute d'équipement, de budget ou de personnel. Et à mon avis, l'écart va aller en s'accentuant si nous ne recherchons pas d'autres avenues.

– Oui, mais l'État a un budget limité. On ne peut pas mettre 50 % de l'argent disponible dans la santé seulement. Le pays deviendrait un immense hôpital! argumenta Billy.

– C'est pour ça qu'on doit regarder *out of the box*, trouver de nouvelles solutions avec des personnes qui n'ont pas les paradigmes des bien-pensants actuels.

– Vous êtes combien à faire les mêmes études que toi? s'intéressa Marie.

– C'est difficile à dire. Nous n'avons pas une classe fixe. Mais pour répondre à votre question, la plupart de mes collègues étudiants se préparent à gravir les échelons traditionnels du système de santé. Ce ne sont pas tous des frustrés comme moi! Et Doris d'éclater de rire.

– Je ne dirais pas frustrée, mais plutôt lucide et déterminée. Tu sais, seuls les convaincus sont convaincants, indiqua Billy.

Ils auraient pu discuter encore longtemps, mais Doris regarda sa montre avant de se saisir d'une tablette et d'un crayon.

– Pour commencer, j'ai des questions à vous poser. Ensuite, je vous raserai et on terminera par le soluté.

– Il n'est pas très poilu, fit Marie en secouant la tête.

– C'est que nous voulons éviter tout risque d'infection lors de l'opération.

Doris posa une foule de questions auxquelles son patient avait l'impression d'avoir déjà répondu à maintes reprises au cours des deux dernières semaines. Il signa au bas du questionnaire et se vit demander:

– Maintenant, déshabillez-vous, enfilez cette jaquette et couchez-vous sur le ventre.

– Au complet?

– Vous pouvez garder vos bas si vous le voulez! répondit l'infirmière en adressant un petit sourire à Marie.

Billy n'aimait pas se faire examiner. Se faire tripoter, comme il le disait. Particulièrement à l'emplacement de sa tumeur. Il

devait souvent subir des examens et ne l'appréciait pas du tout. Couché sur le ventre, les fesses bien en évidence devant une inconnue, il devait encore piler sur son orgueil.

– Avec un rasoir à lame? s'inquiéta-t-il en voyant Doris en déballer un.

– Oui, mais ne vous en faites pas. Relaxez et ne bougez pas.

– Y'a pas de danger! le rassura Marie avant d'ajouter, tout en regardant les fesses de son chum: elles sont pas pires, hein? Mais il va falloir qu'elles recommencent à faire du vélo bientôt.

Doris n'eut aucune réaction, disant plutôt:

– Bon… maintenant je vais installer le soluté.

– Pouvez-vous me l'installer à droite, si possible?

– Comme vous voulez… si je trouve une bonne veine.

– C'est parce que Marie veut coller les deux lits. Elle a peur dans le noir.

– Pour ce soir, il ne devrait pas y avoir de problème, mais les autres soirs, ce ne sera pas possible.

– Pourquoi donc? demanda Marie.

– Parce que M. Boost recevra des soins régulièrement, durant la nuit, et nous aurons besoin d'un peu d'espace pour travailler de façon sécuritaire. Nous prendrons ses signes vitaux, changerons ses solutés, lui donnerons ses médicaments et surtout, il nous faudra vérifier son pansement.

– Oh! Je vois…

Doris installa le cathéter avec une aisance remarquable.

– Tu es vraiment une pro, constata Billy. J'ai souvent eu des prélèvements sanguins beaucoup plus douloureux.

– Merci, mais je n'ai pas de mérite. Vous avez de bonnes veines. J'avoue que ce n'est pas toujours aussi facile.

– Qu'y a-t-il dans le sac? questionna Marie.

– De l'eau et du sodium… du sel, si vous préférez. Vous ne devez plus manger ou boire quoi que ce soit à partir de 21 heures. Il est présentement 20 h 50; j'ai terminé. Si vous avez besoin de quelque chose, vous pouvez m'appeler avec ce téléphone sans fil. Pesez sur le bouton rouge, et mon téléphone cellulaire sonnera automatiquement. Il peut être accroché au poteau de votre soluté, ou juste ici, sur le montant du lit. En cas

d'urgence, vous pouvez aussi sonner en pesant sur ce bouton, au bout de la corde. Est-ce que tout va bien?

– À quelle heure m'amènerez-vous à la salle d'opération, demain matin?

– Vers 7 heures. Nous vous réveillerons à 6 h 30 pour que vous puissiez faire votre toilette.

– Bon, tout est beau, merci beaucoup.

– Nous nous reverrons demain à 16 heures. Bonne fin de soirée et aussi, bonne nuit, si on ne se revoit pas.

– Merci encore, répéta Billy.

– Au revoir, fit Marie.

Doris quitta la chambre. Billy regarda le poteau et le soluté, ses yeux suivant le fil jusqu'à son bras. Ensuite, il replaça sa jaquette, comme s'il avait froid.

– Tu veux que je t'aide à te couvrir? lui proposa son amie.

– Non merci. On dirait que je réalise un peu plus ce qui m'arrive.

– Que veux-tu dire?

– Bien… la maladie… l'opération… les traitements… tout ça. Je commence à avoir l'impression d'être dans un engrenage sans fin, duquel je ne peux pas sortir.

– Mais voyons… d'ici quelques semaines, tout sera fini et très loin derrière nous.

– Je ne sais pas. C'est probablement l'atmosphère qui règne ici. On est tout de même dans une clinique, et je serai opéré demain. J'ai des craintes. Mais je dois leur faire entièrement confiance.

– Ils savent ce qu'ils font. Aimerais-tu prendre une marche?

– Quelle bonne idée… sur le trottoir avec mon poteau et la jaquette ouverte! En moins de deux, sûr que la police recevra un appel.

– Viens, mon grand subtil, on s'en va dans le corridor, ça va te changer les idées.

– Passe-moi mon caleçon, s'il te plaît.

Ils sortirent de la chambre. Billy avait un peu de difficulté à maîtriser la stabilité du poteau. Ce qui lui paraissait le plus inusité était son téléphone accroché à la tige. Il tourna, s'approcha du mur et le longea, puis s'arrêta dans l'encoignure.

– Qu’est-ce que tu fais là?

– Regarde… on dirait que je me trouve dans une cabine téléphonique. T’aurais pas ta carte d’appel? J’ai laissé mon portefeuille dans la chambre.

Marie réussissait presque toujours à le détendre et à lui faire retrouver une attitude positive. Elle savait qu’éventuellement, il aurait besoin de parler et de se confier beaucoup plus librement, mais avait choisi de laisser cette délicate tâche à la psychologue. Du moins, pour le moment. Jusque là, son choix s’avérait être le bon.

Les distances à parcourir dans les corridors de la clinique étaient très limitées. Après quelques minutes, ils retournèrent à la chambre.

– Tu veux un coup de main, Marie?

– Non, ça va, merci. La table de chevet n’est pas lourde. Je vais la placer de l’autre côté de mon lit. Que fais-tu?

– Je cherche mon beau pyjama neuf, mais avec le cathéter et la tuyauterie, je crois que je ne pourrai porter que le bas.

– Laisse faire… j’ai trop hâte de toucher à ça, des belles fesses fraîchement épilées.

Malgré le stress provoqué par l’intervention chirurgicale qui aurait lieu une dizaine d’heures plus tard, ils réussirent à dormir légèrement. À maintes reprises, Marie se réveilla et regarda son homme, les yeux fermés, rêvant peut-être à des jours meilleurs. Elle le trouvait très beau et ne pouvait concevoir qu’une terrible maladie le rongeait de l’intérieur. Cette épreuve mettait en évidence ses qualités exceptionnelles et immensément humaines. Sa force et son courage surpassaient de loin ce qu’elle avait pu retrouver chez les personnes qu’elle avait croisées sur son chemin jusque-là.

❋

Dimanche 16 juillet

– Bonjour, M. Boost! dit un homme en s’immobilisant devant la porte avec une civière, je suis Benoît.

– Oui, bonjour… C’est l’heure?

– Prenez votre temps, nous avons quelques minutes devant nous. S’il vous reste des choses à faire, allez-y.

– Il est assis sur le bout de son fauteuil depuis au moins quinze minutes, signala Marie.

– Ah! Vous avez une infirmière très privée, à ce que je vois, monsieur Boost.

– Est-ce que je dois me coucher sur la civière? Je peux marcher, vous savez.

– Couchez-vous et laissez-moi vous conduire. J'ai obtenu mon permis hier, vous êtes entre bonnes mains.

– Ça prend un permis pour pousser une civière? s'étonna Billy.

– Mais non, mais non, pouffa Marie.

– Vos pilules ont l'air fortes, monsieur Boost.

– Il est un peu nerveux, confia Marie en jetant un regard au brancardier.

– Attention… les bras et les pieds à l'intérieur… et c'est un départ!

– Je peux vous suivre?

– Seulement jusqu'à la porte du bloc opératoire. Après, vous devrez attendre dans le salon ou ici, si vous le préférez; on viendra vous chercher à son réveil.

Devant la porte du bloc, retenant ses larmes, elle dit à Billy qu'elle l'aimait plus que tout et qu'elle serait là, tout près, à l'attendre. Il la serra très fort dans ses bras et lui promit qu'ils auraient les plus beaux enfants du monde. Ensuite, il la pria… de replacer les lits dans la chambre. Ils rirent un bon coup et s'embrassèrent une dernière fois.

Sept heures s'étaient écoulées depuis son entrée dans la salle d'opération. Il était presque quatorze heures. La chirurgienne avait estimé que la durée de son intervention serait de cinq heures. «Est-ce que tout va bien?» s'inquiéta Marie qui se trouvait assise dans le salon et qui sursauta presque lorsque la spécialiste fit son apparition.

– Bonjour, Marie, lui dit celle-ci apparemment de très bonne humeur. Tout s'est très bien déroulé. La tumeur est complètement enlevée, et mon petit appareillage est bien en place. Il devrait se remettre sur pieds rapidement. Je passerai

vous voir demain matin vers 7 h 30, avant ma journée à l'hôpital. Avez-vous des questions?

– Non. J'aimerais le voir.

– Madame Boost, si vous voulez me suivre, votre mari vient tout juste de se réveiller, lança une infirmière qui au même moment, pénétrait dans la pièce.

– À demain, fit la docteure.

– Merci et à demain, lui renvoya Marie.

Puis elle suivit l'infirmière jusqu'à une chambre sise en face de la salle d'opération. Billy, encore à moitié endormi, l'accueillit avec un grand sourire.

– C'est déjà fini? s'étonna-t-il. J'ai l'impression qu'on vient tout juste de me mettre le masque à oxygène.

– Comment te sens-tu?

– Bien, très bien, merci. Et toi?

– Monsieur Boost, nous retournons à votre chambre, annonça Benoît qui entrait dans la pièce. Voulez-vous marcher, cette fois-ci?

– Et vous, combien avez-vous perdu de points de démérite depuis hier? rétorqua Billy du tac au tac.

– Depuis ce matin, monsieur Boost, ce matin!

– Il n'est pas tout à fait réveillé, sourit Marie.

– Vos pilules sont beaucoup plus fortes que vous ne le croyez, monsieur Boost. Si j'étais vous, je ne ferais pas trop de transactions boursières au cours des prochains jours.

– Pourquoi? Que s'est-il passé?

– Laisse tomber, Billy, ce n'est pas important.

Arrivés à la chambre, la même infirmière que précédemment les y attendait. Aidée du brancardier, elle glissa Billy dans son lit.

– Alors, monsieur Boost, ça s'est bien passé?

– Bah… je ne sais pas, je dormais! C'est plutôt vous qui devriez me le dire!

– À combien évaluez-vous la douleur que vous ressentez, sur une échelle de zéro à dix, dix étant le plus douloureux?

– Bien… je ne ressens pas vraiment de douleur, juste un inconfort. Probablement dû au pansement et aux points de suture qu'on m'a faits au bas du dos.

– Cet inconfort, il est de combien?

– Deux, peut-être trois.

– Je vous suggère de vous étendre sur le côté. Vous serez beaucoup mieux si vous ne mettez pas de pression sur votre plaie. Approchez, madame Boost… je vais vous montrer comment appuyer son dos contre un oreiller ou une couverture bien enroulée.

– De quel côté puis-je me coucher?

– Celui que vous préférez. Alternez, cela vous aidera.

– Et sur le ventre?

– Coucher sur le ventre est une bien mauvaise habitude, vous savez.

– Sauf dans certaines circonstances particulières, si vous voyez ce que je veux dire… Madame Blain, risqua-t-il en regardant l'épinglette sur le sarrau de la dame.

– Bon… vous devez vous reposer, maintenant. Vous savez comment fonctionne le téléphone?

– Oui, dit Marie.

– Si tout va bien d'ici là, Doris passera vous voir dès le début de son quart de travail. À demain, j'espère.

– Merci et à demain, lança Marie.

– Je vous souhaite beaucoup de bonheur en cette fin de journée, se permit d'ajouter Billy.

Madame Blain se retourna et leva les yeux vers Marie un instant puis d'un pas lourd, quitta la chambre.

– Toute une face de bœuf! maugréa Billy.

– Elle termine sa journée. Elle est peut-être très fatiguée .

– Toute une excuse! Je vais envoyer une note de service à mes employés, à mon retour; elle se lira comme suit:

Bonjour tout le monde,

J'ai découvert une nouvelle technique moderne
de service à la clientèle pendant mon séjour
à la clinique médicale de Laval.

Dorénavant, je vous suggère fortement de bien faire sentir aux clients que vous êtes fatigué(e)s et tanné(e)s d'être encore là, à la fin d'une dure journée de labeur.
Je suis certain qu'ils apprécieront cette initiative.
Merci de votre habituelle collaboration,

Billy

Marie replaça ses couvertures, comme si elle bordait un enfant. Elle l'embrassa sur le front et lui suggéra gentiment de dormir. Quelques minutes plus tard, il s'endormit profondément. Il venait de franchir une étape importante dans son combat contre la maladie. Sa compagne s'assit alors dans un fauteuil, ouvrit une des revues à potins qu'elle avait apportées, commença un article sur les fantasmes sexuels de Véronique Bertrand et s'endormit à son tour.

– Monsieur Boost… monsieur Boost… prononça une voix aussi lointaine que faible.

– Oui! Bonjour, Doris.

– Je m'excuse de vous réveiller, mais je dois prendre vos signes vitaux et vérifier votre pansement.

– Certainement. Quelle heure est-il?

– 16 h 15.

– Marie s'est endormie sur le fauteuil, on ne la réveillera pas.

– Ouvrez la bouche. Allongez le bras.

Tout était normal. Doris jeta un œil sur le pansement et jugea utile de le changer. Elle en fit un beaucoup moins épais qui serait plus confortable.

– J'ai une petite injection à vous faire, aussi. Je vais y aller très lentement et si c'est douloureux, vous me le dites.

– Qu'est-ce que c'est? voulut savoir Billy.

– Du Dilaudid. C'est un antidouleur.

– À base de morphine?

– C'est un parent de la morphine. Ne vous en faites pas, vous n'en aurez pas besoin assez longtemps pour devenir accro.

– Il paraît que les jeunes punks en raffolent.

– En effet. Quand je travaillais à l'urgence de Saint-Luc, on soignait régulièrement des overdoses.

Sur ces paroles, Marie s'éveilla.

– Bonjour, Doris, comment vas-tu?

– Très bien merci et vous?

– J'ai rencontré D^re^ Parley à sa sortie de la salle d'opération et elle m'a rassurée: tout s'est très bien déroulé.

– Effectivement, son rapport ne contient aucun élément spécifique à surveiller. C'est bon signe.

– Je suis content de l'apprendre, émit Billy à qui on n'avait encore rien dévoilé sur le déroulement de l'intervention.

– Y a-t-il autre chose que je puisse faire pour vous? interrogea Doris. Sinon, on se revoit dans deux heures.

– Est-ce que je peux me lever et marcher un peu?

– Aujourd'hui, ce ne serait pas prudent. Demain matin, un préposé viendra vous donner un coup de main pour vous lever en toute sécurité.

– D'accord. À quelle heure est le souper?

– Je ne crois pas que vous soupiez ce soir. Votre premier repas est prévu pour demain matin. Pour vous, madame Desrochers, il serait mieux de vous présenter à la cafétéria et de vous assurer qu'ils vous prépareront un repas régulier. C'est la première fois que je vois une conjointe dormir ici!

– D'accord, merci.

– À plus tard, Doris, articula Billy alors que l'effet du Dilaudid commençait à se faire sentir. Je crois que je vais dormir encore un peu, bâilla-t-il la bouche grande ouverte.

La soirée fut très calme. Marie reçut son repas à la chambre et en profita pour terminer la lecture du dernier roman de Dan Brown. Doris venait régulièrement faire ses vérifications, mais malgré ses visites répétées, Billy dormit comme un loir jusqu'au lendemain matin.

Marie et lui dormaient encore lorsque le préposé entra dans la chambre.

– Bonjour, monsieur Boost! Vous allez prendre votre petit déjeuner dans le fauteuil, ce matin.

– Bonjour. Quelle heure est-il?

– 7 h 15.

– Ah! Mais c'est Jacques Villeneuve.

– Le talent peut-être, mais pas l'arrogance et la prétention! Vous allez ramener vos jambes vers moi.

– Ça tire à l'endroit de mon opération!

– Allez-y doucement, il ne faut pas que vous ayez mal outre mesure.

Marie observait la scène, assise dans son lit.

– Je peux vous aider? proposa-t-elle.

– Non merci. Il doit faire de petits efforts. Maintenant, vous descendez vos jambes le long du lit; c'est ça. Je vais passer ma main sous vos épaules, et vous redresserez votre corps. Parfait! Hey… vous n'avez pas besoin de moi! Je me place devant vous, tendez les bras vers moi pour que je vous supporte; on se lève lentement, et voilà. Marchez vers le fauteuil, je suis derrière vous. Tournez-vous, penchez-vous en tenant les bras de chaque côté et assoyez-vous… Oh! Attendez un instant… j'oubliais votre petit déjeuner.

Le préposé attrapa un coussin rond qu'il avait déposé sur le lit.

– C'est un beigne. Utilisez-le chaque fois que vous ressentirez une douleur en vous assoyant et gardez-le aussi longtemps que vous le jugerez nécessaire. Attention: après un certain temps, il peut couper légèrement la circulation sanguine dans les jambes. Vous le rapporterez à la clinique plus tard.

– J'espère que tu n'avais pas trop faim. En tout cas, moi je ne mangerai pas de beigne écrasé, fit Marie en riant de bon cœur.

– J'apporte vos repas dans un instant, indiqua Benoît.

Puis D^re^ Parley entra dans la chambre. Vêtue très élégamment, classique, les cheveux détachés, elle semblait en grande forme.

– Vous êtes sorti du lit? s'étonna-t-elle.

– Bonjour, docteure, lui servit Billy en guise de réponse.

– Oups… je n'avais pas pensé à ce détail, s'excusa Marie qui avait oublié la visite de la chirurgienne.

– Ce n'est pas grave. Billy, vous êtes assez en forme pour vous déplacer. Allez! Levez-vous doucement… vous retournez dans le lit. Je dois vous examiner.

Billy se leva et se recoucha sur le ventre, sans trop de mal.

– En vous examinant, je vais changer votre pansement. Comment vous sentez-vous?

– Très bien.

– Et la douleur?

– Aucune douleur.

– Parfait. Je vais modifier votre prescription de Dilaudid avant que vous n'y preniez goût. C'est très beau, vous récupérez plus vite que prévu. C'est très beau.

– Quand vais-je retourner à la maison?

– Mercredi matin, si tout va bien. Mais je vous interdis toute activité importante avant lundi prochain; des petites marches, c'est tout. Vous devez vous reposer. N'oubliez pas que vous commencez les traitements dans deux semaines. Vous devez arriver en pleine forme. Si vous vous fatiguez indûment, vous reculerez au lieu d'avancer. Avez-vous des questions?

– Vous avez dit à Marie que vous aviez enlevé toute trace de la tumeur.

– Oui, il n'y a plus rien de visible au niveau de l'os. J'ai inséré l'implant dans votre sacrum et il ne devrait pas vous incommoder; les minuscules conduits non plus, d'ailleurs. Présentement, il y a un peu d'œdèmes qui disparaîtront au cours des prochaines semaines. De toute façon, on se revoit demain. Des questions vous viendront sûrement à l'esprit d'ici là.

– Non, c'est parfait. Merci et à demain.

– Vous avez une belle robe de nuit Marie.

– Merci. Bonne journée, docteure.

Sur ce, D^re^ Parley quitta la chambre aussi vite qu'elle y était entrée. À ce même moment, Benoît apporta les plateaux.

– Comment… vous êtes déjà fatigué? Rebonjour, madame Boost. On retourne au fauteuil, monsieur Boost!

– Nous avons eu de la belle visite.

– Ah! Je jouerais bien au docteur avec elle, moi aussi, mais je n'aimerais pas qu'elle me charcute.

– Bon, qu'est-ce qu'on mange ce matin? saliva Billy. J'ai faim!

– Céréales… rôties… banane… jus de pomme et café. À tout à l'heure!

– Merci, firent entendre en chœur les deux chambreurs.

Les journées du lundi et du mardi se déroulèrent sensiblement de la même façon. Les repas, les visites des infirmières, les petites marches de plus en plus fréquentes et longues dans les corridors, à la cafétéria et dans le jardin intérieur. Billy appréciait beaucoup le pyjama que Marie lui avait offert. Il n'avait plus de soluté, et sa plaie guérissait très bien.

Il aurait préféré avoir un téléviseur dans sa chambre, plutôt que d'aller s'asseoir dans les fauteuils du salon où les positions qu'il pouvait adopter étaient moins confortables que dans son lit. Étant donné qu'il était l'un des seuls patients à se rendre au salon, du moins pour le moment, on transporta un appareil sur roulette directement dans sa chambre. Une télé à écran plat au plasma faisant près de quatre-vingt-dix centimètres et offrant un choix de 152 canaux. Même à la maison, il n'avait pas tel luxe.

Le couple s'interrogeait sur le nombre de patients présents à la clinique. C'est qu'outre le personnel, ils ne voyaient presque personne. Dans leur corridor, l'ambiance était toujours la même: cinq chambres, dont deux avec les portes constamment fermées et deux autres inoccupées. Aucun bruit. Même les chariots sur roulettes ne faisaient pratiquement pas de bruit. Tout le personnel parlait à voix basse, et la majorité d'entre eux portaient des souliers à semelles molles. Sauf madame Blain.

Le mardi soir, alors qu'elle leur semblait moins occupée, Billy et Marie en profitèrent pour interroger Doris sur les activités de la clinique.

– Tout est très bien, monsieur Boost, votre pression, votre pouls et votre pansement. Nous pourrions même cesser complètement les antidouleurs. J'en parlerai au docteure Parley. Qu'en pensez-vous?

– D'accord. C'est bien tranquille ici, Doris. Est-ce que c'est toujours comme ça?

– Non, c'est très variable. Parfois, c'est l'enfer.

– Pour quelles raisons? demanda Marie.

– La plupart des opérations qui se passent ici sont des cas très lourds. Si nous en avons deux ou trois en même temps, ça représente beaucoup de travail.

– Le Dr Lacep nous a mentionné qu'il y avait des transplantations d'organes… c'est ce que tu appelles des cas lourds, j'imagine?

– Je ne suis pas au courant de tous les cas.

– Nous avons signé un contrat de confidentialité sur les activités de la clinique; tu peux donc nous parler en toute confiance, la rassura Billy.

– Eh bien oui. Les cas de transplantation sont toujours très délicats, vous devez vous en douter. Mais c'est surtout le type de clientèle qui est particulier.

– Que veux-tu dire? fit Marie, intriguée.

– Nous recevons des Américains parfois très âgés et apparemment très riches. Ils se présentent souvent avec une équipe médicale complète, des gardes du corps, des secrétaires, des agents de relations publiques et j'en passe. Tous ces gens sont normalement très discrets et très respectueux. Comme s'ils étaient au service du pape… c'est pas des blagues! Mais en même temps, un patient requiert beaucoup de soins particuliers de notre part.

– Si je peux me permettre une question à mille dollars, Doris, d'où proviennent les organes? risqua Billy.

– Je ne sais pas. Ils arrivent avec le patient. Je ne crois pas qu'ils proviennent de nos hôpitaux.

– Est-ce que tu sais pourquoi on pratique spécialement des transplantations? voulut encore savoir Marie.

– Vous êtes bien curieux! Êtes-vous journalistes?

– Non, mais on ne savait pas que ces pratiques existaient ici, mentionna Billy.

– Je crois que la clinique appartient à une entreprise pharmaceutique qui se spécialise dans les médicaments qui minimisent les rejets à la suite de transplantations. En plus de leurs produits réguliers, ils font beaucoup de recherches et ils testent leurs découvertes. Vous savez, les gens riches sont prêts à tout essayer pour rester jeunes ou ne pas mourir. Regardez les

actrices et les animatrices de *talk-show,* aux États-Unis. C'est pas toujours des réussites. On dirait qu'elles ont de la difficulté à fermer la bouche et quand elles y arrivent, les yeux leur ferment, pouffa Doris.

– Ces opérations sont-elles pratiquées par nos médecins? s'enquit Marie.

– Souvent, mais pas toujours. Ça se fait en équipe. Il y a un spécialiste d'ici pour faire les suivis et avec qui nous transigeons par la suite. Vous savez que nos cardiologues et nos chirurgiens hépatiques ont une réputation enviable partout dans le monde! glissa-t-elle avec fierté.

– Ouais, c'est pas la qualité de nos spécialistes qui m'inquiète, soupira Billy. Ils ont des conditions de travail de moins en moins intéressantes, et des contacts avec l'extérieur, comme ça se fait ici, doivent certainement les attirer ailleurs. Vous savez combien ça gagne un cardiologue aux U.S.A.?

– Assez pour marier une actrice refaite! échappa Marie mi-figue, mi-raisin.

– Bon et bien… c'est plaisant de discuter avec vous, mais je dois poursuivre mon travail. D^re^ Parley viendra vous voir demain matin et décidera du moment de votre congé.

– Tu es vraiment une infirmière hors pair! la complimenta Marie. Nous te remercions énormément pour ton attention et tes soins.

– Ce fut un plaisir pour moi aussi, et je vous souhaite la meilleure des chances.

– Ne lâche pas tes études, et merci pour tout! ajouta Billy.

Doris sortit de la chambre alors qu'il était près de 23 h 30. Marie et Billy se regardèrent quelques instants avant d'aborder le sujet qui leur brûlait la langue. S'ils hésitaient à en parler, c'est qu'elle ne voulait pas l'inquiéter davantage, alors que lui refusait d'avouer que son intuition du début était peut-être justifiée.

– Il faut trouver à qui appartient cette clinique, avança Billy.

– Tu n'as rien d'un cardiaque américain fortuné. Pourquoi as-tu toute cette attention gratuitement? questionna Marie.

– On va faire des petites investigations sur le Web dans le salon?

– Si tu veux, mais il est tard!

– Si nous étions sortis voir un film et que nous revenions du resto, il serait à peu près la même heure, n'est-ce pas? Et qu'est-ce que tu fais, normalement, quand on revient à l'appartement?

– On prend une douche, risqua Marie qui sentait l'entourloupette.

– Et tu me sautes dessus jusqu'aux petites heures du matin!

– N'en mets pas trop! Disons qu'il y a des soirs où…

– Bon, bon! On y va faire cette enquête?

En entrant dans le salon, ils saluèrent un jeune préposé à l'entretien ménager qui écoutait de la musique avec un baladeur, tout en nettoyant avec minutie les tapis.

– Ça va être propre, signala Billy.

– Je n'ai plus de télé, alors je travaille plus fort!

– Tu la récupéreras demain, je m'en vais.

– Je vous taquinais. Je n'ai pas le temps de regarder la téloche.

Marie s'assit devant l'ordinateur tout en approchant un fauteuil pour que Billy soit plus confortable, les petites chaises droites n'étant pas assez rembourrées à son goût.

– Bon… qu'est-ce que je tape? demanda-t-elle.

– Commençons par transplantation cardiaque, qu'en penses-tu?

– Tarnpslanttion acrdiique… Voyons, j'ai les doigts engourdis, on dirait. Transplantation… cardiaque… bon, ça y est. Cherche ma belle, cherche.

– Tu lui parles comme à un chien.

– 11 700 titres en français seulement!

– Ajoute médicaments.

– 4 731 titres.

– Ajoute antirejet.

– Regarde… cet article semble assez intéressant. Il aborde justement les transplantations d'organes. Allons voir!

Après trois heures de recherches et d'innombrables trouvailles, ils se sentaient tous les deux épuisés. Ils décidèrent donc de passer en revue le résultat de leur travail.

Ils apprirent notamment que trois médicaments étaient principalement utilisés pour prévenir le rejet des greffes cardiaques: la ciclosporine, l'azathioprine et la cortisone. Malheureusement, ce petit cocktail fort appétissant s'avérait assez toxique pour les reins et le foie. De plus, il provoquait des effets secondaires très désagréables pour les patients, tels que: l'insuffisance rénale, le gonflement des gencives et une pousse exagérée des poils. Ils furent particulièrement intéressés par la décalcification de la colonne vertébrale. Près de 80 % des transplantés passaient le cap des cinq ans, mais aucun n'avait survécu plus de vingt ans. Les alternatives technologiques, du type pompe en plastique, et les organes d'animaux semblaient représenter les deux axes de recherche principaux.

Le problème fondamental auquel sont confrontés les malades et les médecins demeure toujours la disponibilité des greffons. La pénurie fait en sorte que les listes d'attente, dans certains pays du monde, contiennent parfois dix fois plus de noms que le nombre d'organes disponibles. Sans compter les problèmes de compatibilité. D'où provenaient les organes qu'apportaient les patients? Toutes ces histoires abracadabrantes de touristes qui reviennent avec un rein en moins sans s'en être rendu compte ou de disparitions d'individus inexpliquées leur donnaient des frissons. Y avait-il des liens?

L'actualisation rapide, faite par Billy, du contenu d'un rapport gouvernemental datant d'une dizaine d'années, chiffrait les coûts totaux d'une transplantation cardiaque entre 300 000 $ et 350 000 $ pour toute la durée de vie moyenne des patients, soit environ treize ans. Ces coûts comprenaient: l'évaluation, la chirurgie, le suivi, l'obtention d'organes, la coordination et le personnel. Le coût des immunosuppresseurs, principalement la ciclosporine, s'avérait être plutôt impressionnant. À eux seuls, ces médicaments pouvaient représenter jusqu'à 40 % des coûts totaux, soit la jolie somme de 140 000 $ par patient, toujours selon l'évaluation sommaire de nos apprentis comptables. «Une très belle niche, avec un marché mondial très lucratif de plusieurs milliers d'acheteurs potentiels» devaient-ils conclure. Les investissements en recherche et développement en valaient certainement la peine.

Poursuivant leurs investigations, ils découvrirent que deux entreprises semblaient être les chefs de file en matière de

recherche dans ce domaine: Fujiswa au Japon et SangStat aux États-Unis. Malheureusement, aucun lien ne pouvait être établi avec les entreprises implantées au Québec. Ils regardèrent alors les noms des entreprises fabricant et distribuant de la ciclosporine. Une d'entre elles avait pignon sur rue à Montréal, Wyeth-Ayerst, et deux autres à Laval, Novartis et Promonde.

«Bingo!» devait s'exclamer Marie à la vue du nom de Promonde. Elle se souvenait très bien que, lors de sa recherche sur la notoriété du Dr Lacep, cette entreprise figurait parmi celles qui avaient généreusement subventionné ses travaux. De son côté, Billy se remémora que Promonde appartenait aux mêmes propriétaires que la multinationale du pétrole TexPlus Co. Quels pouvaient être les liens entre Promonde, le Dr Lacep, les transplantations d'organes, les vieux riches Américains, la ciclosporine, le cancer du sacrum, la D^re^ Parley et son implant révolutionnaire?

Ils n'avaient plus la force d'y réfléchir. Tout de même satisfaits, ils retournèrent à leur chambre.

❋

Mercredi 19 juillet

– Bonjour, les amoureux, c'est le petit déjeuner! annonça Benoît en entrant avec les plateaux. Oh! Vous avez l'air bien endormi, ce matin. Moi, avec une aussi belle fille dans ma chambre, je n'aurais pas envie de dormir.

– Bonjour, Benoît, quelle heure est-il?

– 7 h 30.

– Merci. Est-ce que tu as vu D^re^ Parley?

– Non, mais elle ne devrait pas tarder. Elle a laissé une note pour nous aviser que vous nous quitterez probablement aujourd'hui. C'est dommage, vous…

– Oui, je sais. Marie te manquera.

– Bonjour, Benoît. Encore des céréales, des rôties, une banane, un jus de pomme et du café, ce matin?

– Oui, mais pas dans le même ordre. Je vous souhaite un bon appétit, et à plus tard! laissa-t-il en sortant de la chambre.

– Marie, dit Billy, comment pourrait-on obtenir les noms des personnes qui ont été opérées ici au cours des deux dernières années?

– Je ne sais pas, mais j'aimerais bien le savoir…

Sur ces paroles, D^re^ Parley fit son entrée.

– Bonjour, vous deux! Oh… j'arrive durant votre petit déjeuner. Comment allez-vous?

En prononçant ces paroles, elle poussa la table devant Billy qui s'était assis dans un fauteuil pour prendre son repas. Il comprit rapidement qu'il devait retourner s'étendre sur le lit et qu'il terminerait son repas plus tard.

– Bon… regardons cela. C'est beau, c'est très beau. Je refais votre pansement et je vous donne votre congé, mon cher! Vous reviendrez lundi prochain pour un prélèvement sanguin, faire enlever votre pansement et les points. En passant au poste des infirmières avant votre départ, n'oubliez pas de prendre un rendez-vous et votre prescription.

– Docteure Parley, demanda Marie, peut-on avoir la liste de tous les médicaments que Billy a reçus depuis qu'il est ici?

– Mais certainement. Vous n'avez qu'à consulter son dossier. Si vous avez besoin d'aide, demandez à votre infirmière.

– Madame Blain? ironisa Billy en regardant Marie.

– Cherchez-vous quelque chose en particulier?

Marie hésita.

– Oui… un immunosuppresseur… de la ciclosporine, par exemple.

– Je n'en ai pas utilisé dans ce cas-ci. Mon mari a eu beaucoup de succès avec le tacrolimus, un nouveau médicament qui nous vient du Japon.

– Qu'est-ce qu'il fait votre mari? se montra curieuse de savoir Marie.

– Il est cardiologue. Je dois vous quitter, je suis déjà en retard. J'ai des patients beaucoup plus mal en point que vous à rencontrer à l'hôpital. Bonne journée.

– Quand nous reverrons-nous? s'enquit Billy.

– Je jumellerai une rencontre en même temps que l'un de vos prochains traitements, dans quelques semaines, après que vous ayez passé un nouveau *scan* et d'autres prélèvements sanguins. S'il y a quoi que ce soit entre-temps, n'hésitez pas à m'appeler.

– D'accord, merci, à la prochaine.

– Merci, docteure, dit Marie.

Il y eut un silence durant lequel Marie et Billy se regardèrent l'un l'autre. Elle était fière, et il le savait.

– Crois-tu qu'on peut avoir la liste des cardiologues qui travaillent ici, questionna-t-il.

– Toi, tu n'es pas assez évolué pour pouvoir apprécier mon intelligence à sa juste valeur.

– Peut-être... On finit notre repas, on s'habille et on fait la valise. On passe au poste des infirmières, tu fouilles dans mon dossier et on s'en va. O.K. Sherlock Holmes?

– Tu l'as dit, bouffi!

Avec l'aide de l'infirmière, Marie établit la liste de tous les médicaments et autres produits apparaissant dans les notes déposées au dossier de Billy. Madame Blain, de plus en plus impatiente, se montra tout de même intriguée, tant par l'insistance de Marie que par ses nombreuses questions.

– Y a-t-il d'autres endroits où il pourrait y avoir des informations sur les soins qui lui ont été prodigués?

– Je ne crois pas, mais je n'assiste pas à toutes les réunions des médecins. Vous savez, ici, nous sommes beaucoup plus impliquées que dans un hôpital, mais nous avons nos limites.

– Merci beaucoup de votre aide, bonne journée.

– Y'a pas de quoi. Si je découvre quelque chose d'inhabituel, je vous contacterai sans faute. Bonne chance à votre mari.

Billy était déjà à l'extérieur de la clinique. Le soleil était radieux, et la température idéale. Sans trop savoir pourquoi, il fit le tour de l'édifice, scrutant les murs, la cour, le toit, cherchant tout et rien. Puis il s'arrêta devant le bac à ordures.

«Mais non, Billy. Tu ne feras pas ça. On n'est pas dans un film de série B», se dit-il à voix basse en regardant partout autour de lui.

Eh oui, il le fit! Sur le bout des pieds, penché au-dessus des sacs verts, le corps presque entièrement rentré dans le conteneur, il cherchait un bout de papier sur lequel pourrait être inscrit le nom d'une entreprise pharmaceutique.

– Mais qu'est-ce que tu fais là? le gronda presque Marie en arrivant tout juste derrière lui. Nous t'avons vu passer devant une fenêtre, l'infirmière et moi. Je croyais que tu prenais une marche.

– Je cherchais des pistes, et regarde ce que j'ai trouvé!

– Des pistes de raton laveur ou de putois?

– Il y a des sacs remplis de papiers déchiquetés. Penses-tu ce que je pense?

– Je pense qu'ils devraient faire davantage de recyclage. Tu n'aurais pas dû fouiller là-dedans. Si tu restes dans cette position, tu n'auras pas besoin de revenir lundi prochain pour faire enlever tes agrafes.

– Aide-moi, s'il te plaît.

– Allez, c'est brillant! Une chance que D^re^ Parley t'a dit de ne faire aucun effort. Allez… on retourne à la maison.

Dans la voiture, Marie donna la liste à Billy. Elle lui expliqua que l'infirmière avait été très coopérative et qu'elle ne voyait rien d'anormal ou de nouveau dans ces produits. C'était, selon sa vaste expérience, tout ce qu'il y avait de plus standard.

– En arrivant, je ferai des recherches sur les cardiologues, ajouta-t-elle.

– Je vais appeler au bureau pour prendre des nouvelles et voir s'ils peuvent se passer de moi pour le reste de la semaine. Demain, j'ai un rendez-vous avec la psy.

7.

Jeudi 20 juillet

– Je peux quand même prendre l'ascenseur seul!

– Je sais. Mais je vais t'accompagner jusqu'à la porte de son bureau et j'attendrai qu'elle te reçoive.

– Tu ne vas tout de même pas m'attendre dans le corridor pendant une heure?

– Je ne sais pas, peut-être…

Marie accompagnait Billy à son rendez-vous avec la psychologue. Non pas qu'elle redoutait l'effet de la psychologie, mais bien parce qu'il s'agissait de sa première sortie officielle depuis l'opération et qu'elle voulait s'assurer que rien de fâcheux n'arriverait. Elle avait remarqué qu'il était très fatigué et que son jugement s'en trouvait parfois altéré. Il se comportait comme si rien ne lui arrivait d'anormal, comme s'il avait le plein contrôle de la situation.

Ils annoncèrent leur arrivée, et Mme Chanlat les reçut aussitôt.

– Bonjour, monsieur Boost. Bonjour, madame Desrochers. Si vous voulez bien me suivre.

– Je vais vous laisser, indiqua Marie.

– Je ne vois aucun inconvénient à ce que vous soyez là, signifia Mme Chanlat, bien au contraire!

– Non merci. Peut-être une autre fois. Je vais aller prendre un jus à la cafétéria.

Sur ces mots, elle remit le beigne à Billy, au cas où les chaises de la psychologue ne seraient pas suffisamment confortables. Puis, elle descendit au département des ressources humaines pour demander la liste de tous les médecins spécialistes travaillant à l'hôpital Saint-Luc.

– Prenez ce divan, Billy. Je peux vous appeler Billy? Je crois que vous y serez plus à l'aise. On m'a dit que votre opération s'était très bien déroulée et que vous récupérez exceptionnellement vite…

– Oui, je me sens bien. Je peux marcher librement et je ne suis pas trop fatigué. D^re^ Parley m'a dit qu'elle avait enlevé toute la tumeur.

– Et ça vous rassure?

– Je serai rassuré quand j'aurai les résultats de mes tests sanguins, dans deux semaines. On saura alors s'il y a encore des traces de cancer dans mon sang.

– Est-ce que vous ressentez encore de l'agressivité?

– De l'agressivité, non. De l'injustice, encore un peu. Mais j'y ai bien réfléchi et je l'accepte beaucoup mieux, maintenant.

– Vous acceptez quelle injustice?

– Pourquoi moi? Au début je me disais qu'il y a plein de gens qui se piquent, qui baisent sans protection, qui ont cinquante livres en trop, qui fument, qui boivent, qui tuent des gens, qui exploitent les autres, *et cetera*. Et ils ont de belles vies. Ils prennent des vacances dans le Sud, ils ont tout ce qu'ils veulent et meurent de leur belle mort à quatre-vingt-quatre ans. Moi, j'ai eu une vie saine, tout ce qu'il y a de plus valorisé par la société nord-américaine. Enfance choyée, bon à l'école, études supérieures, des groupes d'amis partout où je suis passé, jamais de conflits importants, très travaillant, pas de dettes, pas de contraventions, en amour, et bang! La maladie frappe.

– Vous ne le méritez pas…

– Pas plus que tous ceux qui se font tuer par un chauffard ivre. Pas plus que tous ceux que la guerre tue. Pas plus que tous ceux qui se noient. Pas plus que le père qui perd son unique fils. Pas plus que tous ceux qui ne le veulent pas. Mais la vie est ainsi faite.

– Que voulez-vous dire?

– On nous inculque des valeurs de beauté, de jeunesse, de récompense pour l'effort fourni, de reconnaissance sociale et d'accomplissement personnel, en oubliant de nous préparer à la dure réalité qu'est la fin de la vie. Pour l'apprivoiser, on gave les plus inquiets de religion. Mais au fond, ce n'est qu'illusion. Le hasard fait en sorte que la fourmi avait malheureusement décidé de traverser le trottoir, exactement là où j'ai mis le pied. Et tout est maintenant terminé pour elle.

– Êtes-vous croyant?

– Je n'ai jamais pratiqué. En fait, je me suis rendu compte que je lève les yeux au ciel et que je parle à Dieu quand je veux obtenir une faveur ou avoir de la chance. Par exemple, je vais demander d'obtenir un contrat en disant que je le mérite, que j'ai

travaillé fort. Ou encore, que c'est à mon tour de mériter une faveur. C'est toujours dans le même sens. Je demande, en souhaitant qu'on m'écoute quelque part. Quant au reste…

– Quel reste?

– Je persiste à croire que si je me tourne vers la spiritualité, c'est que j'aurai décidé de ne plus me battre. Que j'aurai capitulé. Que la maladie aura gagné. Que je serai en phase d'accepter la mort et de m'y préparer. Il n'en est pas question, pas en ce moment. La mort a toujours représenté le vide à mes yeux. On s'endort, et c'est fini. C'est pas pour moi que c'est apeurant, mais pour ceux qui m'aiment.

– Votre famille?

– Je n'ai plus de famille. J'ai été adopté quand j'étais bébé alors que mes parents adoptifs étaient au début de la quarantaine. Ils sont morts tous les deux, aujourd'hui. Ma seule famille, c'est Marie, et elle est très forte jusqu'à maintenant. C'est quand on est malade et que l'on souffre que l'on reconnaît ceux qui nous aiment vraiment. Ce n'est pas ton banquier et ton patron qui viennent te voir tous les jours à l'hôpital!

– Est-ce que vous voyez ce qui vous arrive comme une période difficile à passer et qu'après, tout redeviendra normal?

– Au début, oui. Mais plus maintenant.

– Qu'est-ce qui a changé?

– En réfléchissant et en me ressourçant à travers certaines lectures, il y avait une constante qui revenait et qui me touchait. Saisir cette opportunité pour faire le bilan de ma vie. Recentrer mes comportements, mes gestes et mes attitudes sur ce que je valorise réellement et sur le sens que je veux donner à mon passage ici. Mais par où commencer? Est-ce que les décisions que je prendrai seront les bonnes?

– Vous vous voyez comment?

Billy se définit alors comme un homme simple et tranquille. Il avait été éduqué à travers des valeurs de respect, de rigueur, de justice et d'ouverture. Il avait reçu beaucoup d'amour de ses parents, pour lesquels il était le centre de l'univers. Il lui arrivait souvent d'avoir de la difficulté à accepter la médiocrité, le favoritisme, les fautes volontaires sans conséquence… bref, il était pas mal prévisible. Il ne voulait pas nécessairement changer

le monde, mais il espérait se tailler une place de choix qui lui permettrait d'être plus libre.

– Ça vous touche quand on vous dit qu'il vous faut saisir cette opportunité pour améliorer votre vie?

– Oui, beaucoup, parce que j'ai l'impression de m'être trop souvent laissé porter par la vague.

– D'être une victime…

– Ouais… en quelque sorte. Lorsque je me suis pris en main en démarrant mon bureau de consultation, j'étais très fier de moi. Aujourd'hui, c'est dans ma vie personnelle que je voudrais faire des changements.

– Vous n'êtes pas heureux?

Cette question trottait depuis un bout de temps dans sa tête. «Suis-je heureux? Qu'est-ce que le bonheur? S'il me reste peu de temps, que dois-je en faire?» Il eut une longue réflexion à voix haute. La psychologue l'écoutait pendant qu'il se livrait tel un livre ouvert, passant d'une théorie à une autre.

– Votre relation avec Marie est satisfaisante?

– Tout à fait. J'aime Marie.

– Et…

– Vais-je me satisfaire de ce que l'on vit présentement pour les vingt-cinq prochaines années?

– Qu'est-ce qui vous ferait le plus plaisir?

– Marie voudrait avoir un enfant.

– Et vous?

– Je veux la rendre encore plus heureuse.

– Voulez-vous avoir un enfant avec Marie?

– Je ne sais pas si je ferais un bon père.

– Qu'est-ce qu'elle en pense?

– Je ne sais pas.

– Pourquoi ne pas lui en parler et poursuivre là-dessus lors de notre prochaine rencontre? Mais avant que vous ne partiez, je vais vous remettre des tests permettant de dresser votre profil psychologique. Prévoyez au moins six heures pour les compléter. Si possible, ne soyez pas trop interrompu entre le début et la fin de chacun.

– Je sais, j'en ai déjà complété il y a trois ans. Pourraient-ils être utiles?

– Certainement. Apportez-les à notre prochaine rencontre. Nous comparerons les résultats quand ceux-ci seront analysés.

– On pourrait se revoir après mon premier traitement, dans deux semaines?

– Attendez… Jeudi à 10 heures, dans deux semaines. Ça vous va?

– C'est parfait. Merci beaucoup et à la prochaine.

– Reposez-vous, c'est votre principale tâche pour les prochains jours.

Billy sortit du bureau de Mme Chanlat et retrouva Marie, assise dans le couloir, affairée à décortiquer une liste informatique.

– Qu'est-ce que tu regardes, Marie?

– C'est la liste des médecins qui travaillent ici, leur spécialité et leur département.

– Pourquoi fais-tu ça?

– Je regarde les noms et peut-être que plus tard, on pourra établir des liens avec les spécialistes qui opèrent à la clinique de Laval. Comment s'est déroulée ta rencontre?

– Très bien. Ça me fait du bien de verbaliser mes réflexions et de croire que ça intéresse quelqu'un.

– Je suis certaine qu'elle est très intéressée par tes propos.

– En tout cas, ça m'oblige à mieux articuler mes pensées, et je vais devoir me mettre en mouvement.

– Te mettre en mouvement? Fais donc ça en me donnant ton beigne et tes papiers; je mettrai tout ça dans mon sac.

Ils quittèrent le corridor de la psychologue et pénétrèrent à la course dans l'ascenseur bondé. Billy était appuyé sur Marie qui elle, faisait face à la porte et tenait son sac dans ses bras. Par-derrière, il la prit par les hanches et lentement, glissa sa main droite sous sa blouse. Il mit son index sur son nombril, puis frôla doucement son ventre jusqu'à la boucle de son soutien-gorge. Marie en eut des frissons sur les bras tout en se gardant bien de bouger. Elle sentait la chaleur émise par la main de Billy sur ses côtes. Très lentement, il remonta son pouce, mais soudain, l'ascenseur s'immobilisa et la dame derrière eux s'excusa, du fait qu'elle souhaitait sortir. D'autres personnes la suivirent.

Marie se retourna, regarda Billy et soupira profondément. Arrivés au rez-de-chaussée, ils sortirent à leur tour.

– Attends-moi ici, je vais chercher la voiture, lui dit-elle.

– Je vais m'asseoir près des fenêtres en t'attendant.

Assis dans le hall d'entrée de l'hôpital, Billy surveillait avec beaucoup d'intérêt les allées et venues des gens. Tout à coup, il sentit une main sur son épaule.

– Bonjour, Billy, comment allez-vous? demanda D^re^ Parley, accompagnée d'une petite fille d'environ cinq ans.

– Bonjour, docteure, je vais très bien merci et vous? Et toi, comment t'appelles-tu?

– Je m'appelle Évelyne Gonthier, répondit la petite.

– C'est votre fille?

– Mais oui. Vous avez l'air en forme! Que faites-vous ici?

– Je suis venu rencontrer Mme Chanlat. Elle m'a remis les tests dont vous m'aviez parlé.

– Avez-vous la date de votre premier traitement?

– Non, pas encore.

– J'en parlerai au Dr Lacep. À bientôt.

– Bonne journée, docteure. Bonne journée, Évelyne.

Quelques minutes plus tard, Marie avança la voiture devant la porte de l'entrée principale. Billy sortit et prit place péniblement sur le siège du passager. S'asseoir dans une automobile et mettre ses chaussures étaient les deux mouvements qui lui occasionnaient le plus de douleurs. Marie dut démarrer rapidement, car un chauffeur de taxi poussa presque sur son parechoc arrière.

– Où est la liste des médecins que tu regardais tout à l'heure?

– Dans le coffre arrière. Pourquoi?

– Arrête et va la chercher, s'il te plaît.

– Tout de suite!

– J'ai une surprise pour toi, Sherlock!

– Pas au milieu de la rue, quand même! Laisse-moi me ranger de façon sécuritaire.

Marie se gara sur le bord de la rue, sans se rendre compte qu'elle était dans une zone réservée au transport en commun. Elle quitta la voiture quand un autobus de la Communauté

urbaine vint se placer juste derrière elle. Elle fit signe au chauffeur qu'elle prenait quelque chose dans son coffre et qu'elle n'en avait que pour une seconde. Toutefois, le chauffeur de l'autobus se rapprocha si près de sa voiture, qu'il n'y eut plus d'espace pour qu'elle puisse passer derrière et ouvrir le coffre. Elle pria l'homme de reculer, mais l'autre fit comme s'il ne l'entendait pas, regardant droit devant lui. Billy, suivant la scène par le rétroviseur, n'en croyait pas ses yeux. Il réussit à se pencher, tant bien que mal, et tira sur la manette intérieure, près du siège du conducteur, pour ouvrir la valise. Marie, sur le côté de la voiture, se pencha dans le coffre et réussit à mettre la main sur le sac contenant la liste, alors même que le malotru riait. Elle referma la porte du coffre et regarda le chauffeur en lui présentant son majeur, bien haut et bien senti.

– Tu parles d'un con! ragea-t-elle en reprenant sa place puis en lançant le sac à Billy.

– On comprend vite pourquoi les relations de travail sont si pourries, dans cette compagnie! lâcha ce dernier. On voit tout de suite qui mène la barque. Et dire qu'ils sont payés en grande partie avec nos impôts!

– J'espère que c'était important, Billy!

– Comment ça marche? demanda-t-il.

– Par département et ensuite, par ordre alphabétique.

– Cardiologie… Amar… Chicoine… Gonthier. Je le savais!

– Tu savais quoi?

– Dans le hall de l'hôpital, j'ai rencontré D^re^ Parley avec sa fille. Je lui ai demandé son nom et elle a répondu Évelyne Gonthier. Donc… papa et maman. Tu comprends?

– Tu sais qu'on fait une équipe du tonnerre, toi et moi! Maintenant, on pourrait peut-être aller terminer ce que tu as commencé dans l'ascenseur…

– Qu'est-ce que j'ai fait dans l'ascenseur?

– Ta main sous ma blouse.

– De quoi parles-tu?

– Ta main sur mon ventre!

– C'était pas moi.

La convalescence de Billy se déroula très bien. Le lundi suivant, il se rendit à la clinique pour faire enlever son pansement, retirer ses agrafes et subir son premier prélèvement sanguin. L'infirmière l'avisa de plus que son premier traitement aurait lieu le lundi suivant, à 9 heures, ajoutant qu'il devrait arriver un peu plus tôt, soit à 8 h 30, pour passer un *scan*. Elle lui remit deux contenants qu'il lui faudrait boire à 6 heures, le matin de son examen. Pour en améliorer le goût, elle lui suggéra d'y ajouter du Quick au chocolat. «Mais pas aux fraises!», le prévint-elle en riant. Évidemment, il devrait être à jeun depuis minuit la veille.

Au cours de la semaine précédent le début de sa série de traitements, Billy alla travailler normalement. Quoiqu'un peu nerveux, il crut que c'était la meilleure façon, pour lui, de passer le temps. Tous ses employés étant alors en vacances, il était donc l'unique responsable. Il se sentit utile, même si les activités du bureau roulaient au ralenti en cette fin de juillet. La grosse période de vacances battait son plein. Il était difficile de joindre des candidats tandis que plusieurs clients avaient carrément fermé boutique. Alors il prit le temps de remplir tous les tests psychologiques qu'il devait remettre à Mme Chanlat. Il s'acquitta de cette tâche avec le plus grand sérieux. Au cours des dix dernières années, il avait rempli des tests semblables à quatre reprises. Jamais les résultats ne furent les mêmes. D'un naturel réservé et timide, il passa à une personnalité d'entrepreneur fonceur en seulement quelques mois! Il se demandait encore une fois comment on pouvait établir son profil psychologique en le faisant choisir entre des énoncés comme:

1-Lorsqu'une nouvelle situation se présente et entre en conflit avec vos projets, essayez-vous en premier lieu:

a) de changer vos projets pour vous adapter à la situation, ou

b) de changer la situation pour l'adapter à vos projets?

2-J'aimerais mieux épouser quelqu'un qui est capable:

a) de garder la famille intéressée à ses propres occupations

b) entre les deux

c) de faire participer la famille à la vie sociale du voisinage.

Ce n'était probablement pas ce qu'il choisissait qui était important, mais le degré de sa persévérance, de sa naïveté ou de sa tolérance au stress que l'on mesurait.

Parfois, le téléphone sonnait. La plupart du temps, il s'agissait de Marie. De son côté, elle profitait de la belle température. Elle allait régulièrement chez ses parents, en banlieue de Montréal, pour y prendre du soleil et se baigner. Ils étaient à l'extérieur du pays, et elle entretenait la maison. Elle faisait aussi des recherches sur le Web. Ce jour-là, elle s'intéressa à l'un des donateurs de la clinique: la compagnie KingMat, qui fabriquait des matelas. Elle découvrit des informations très intéressantes, qu'elle voulut aussitôt partager avec Billy.

– Bonjour, Billy, tu réponds toujours à tes tests?

– Oui, j'ai presque terminé.

– J'ai fait des recherches sur KingMat, l'entreprise qui a fourni les matelas de la clinique. Tu te souviens, quand je voulais déplacer les lits?

– Mais oui.

– Bon… eh bien… voici ce que j'ai trouvé. KingMat, multinationale américaine, appartient en partie à la TexPlus, pétrolière du Texas. Et souviens-toi… lorsque tu tentais d'établir des liens entre les différentes pièces de notre puzzle, quelle était l'entreprise pharmaceutique appartenant à la TexPlus?

– Promonde!

– Maintenant, sais-tu d'où vient le nom de KingMat?

– Pas la moindre idée.

– De ses deux fondateurs, Lee King et Mat Law.

Billy riait tellement que Marie craignait qu'il ne s'étouffe.

– En tout cas, c'est dans le rapport aux actionnaires qu'on trouve sur leur site Internet.

8.

Lundi 31 juillet

– Et puis, qu'est-ce que ça goûte? questionna Marie.

– C'est pas bon du tout. La texture ressemble un peu à celle des huîtres. C'est épais et gluant. Mais j'y arriverai.

Avant de passer son *scan,* Billy devait boire le liquide blanchâtre qu'on lui avait remis à la clinique.

Après avoir réussi à avaler la première bouteille, assis à la table de cuisine, il fixa la deuxième sans bouger durant plusieurs minutes, se demandant comment il pourrait s'y prendre pour mettre fin à son calvaire. Marie l'imaginait en kimono, comme un karatéka qui se concentrait, s'apprêtant à casser des briques avec sa tête. Il se tourna vers elle pour lui dire, d'un air sombre.

– Est-ce qu'on a ça du Quick au chocolat?

– Oui… enfin… je crois.

Elle ouvrit la dépense et en ressortit une petite bouteille brune, en plastique, en forme de lapin obèse.

– Il n'est pas en poudre. C'est du jus. Euh… du sirop. Ça coule. C'est liquide en tout cas!

– C'est parfait!

– Pas trop! Elle a dit une cuillerée à table maximum.

– Je n'en ai pas ajouté à la première bouteille.

Il finit par ingurgiter la totalité du liquide. Pendant ce temps, Marie s'était cachée dans la salle de bain où elle avala, à toute vitesse, deux croissants avec de la gelée de pommes. Elle ne voulait pas manger devant lui, car elle craignait deux éventualités. Tout d'abord, elle savait que Billy ne pouvait se passer de petit déjeuner et qu'elle ne ferait que le martyriser en mangeant devant lui. Ensuite, elle avait tout simplement peur de le rendre malade après qu'il eut réussi à ingurgiter ses deux bouteilles de liquide médicamenté.

– Marie, lui cria-t-il, tu en as encore pour longtemps dans la salle de bain? Je dois vraiment y aller.

– Souviens-toi que tu n'as pas le droit d'uriner avant ton *scan*.

– C'est vrai, j'avais complètement oublié. De toute façon, ouvre la porte, je vais prendre une douche.

– Euh… oui. Juste un instant.

Non sans difficulté, Marie se mit le deuxième croissant d'un seul coup dans la bouche, déposa le pot de gelée dans l'armoire en poussant sur ce qui l'emplissait déjà à ras bord et cacha le couteau sous le tapis.

– Mais qu'est-ce que tu fabriques?

– Gnien, répondit Marie qui avait la bouche pleine.

Une fois Billy sous la douche, elle put ramasser le couteau et terminer de mastiquer son croissant lentement. Ensuite, elle le rejoignit sous l'eau pour lui signifier une dernière fois son amour, avant le début des irradiations.

– Bonjour à vous, monsieur Boost et Mme Desrochers! Si vous voulez bien vous asseoir, ce ne sera pas long.

La responsable de l'accueil saisit son téléphone pour annoncer leur arrivée. Presque aussitôt, une infirmière vint les chercher et les conduisit à la salle du *scanner*. Elle invita Billy à se changer dans une petite pièce et à la rejoindre une fois prêt. Ceci fait, il entra dans la salle d'examen où l'infirmière procéda d'abord à un prélèvement sanguin. Par la suite, une technicienne en radiologie lui demanda de prendre place sur le lit du *scanner*. Pendant ce temps, Marie prit place dans un petit salon, situé à proximité, et en profita pour faire quelques recherches sur le Web.

Une quinzaine de minutes plus tard, Billy ressortit avec la technicienne, qui les conduisit, lui et Marie, à la même salle de traitement qu'ils avaient visitée avec le docteur Lacep, quelques semaines auparavant. Chemin faisant, il en profita pour faire un arrêt aux toilettes.

– Billy et la très agréable Marie! Je vous salue tous les deux! fit le Dr Lacep qui les attendait dans la salle des ordinateurs, adjacente à celle de traitement. C'est aujourd'hui le grand jour!

Pour la première fois, depuis qu'ils fréquentaient cette clinique, ils y virent beaucoup de monde, en même temps et au même endroit. En plus du Dr Lacep, se trouvaient trois personnes assises devant les ordinateurs, plus deux jeunes dames en sarrau blanc, debout près de la porte, et un autre homme en complet, qui fixait Billy.

– Approchez, poursuivit le docteur. Je vais vous présenter tout ce beau monde. Durant les prochaines semaines, ils prendront soin de vous comme de la prunelle de leurs yeux. Richard, Sylvain et Josée sont responsables de tout le volet informatique. Audrey et Julie, technologues en radio-oncologie, seront mes assistantes pendant les traitements, et le dernier, mais non le moindre, le docteur Hildège Dupuis, un collègue qui suit mes travaux avec beaucoup d'intérêt. À tous, je vous présente M. Billy Boost et Marie, sa délicieuse épouse.

– Bonjour, dirent Billy et Marie.

– Billy, si vous voulez me suivre de l'autre côté, c'est un départ!

Billy, Lacep, Audrey et Julie traversèrent les portes coulissantes et entrèrent dans la salle de traitement. Rien n'y avait changé depuis sa première visite, sinon la présence de draps blancs, bien étendus sur la table. Audrey ouvrit une porte derrière laquelle plusieurs appareils étaient entreposés. Elle en ressortit un genre de montage en métal avec deux bandes caoutchoutées, qu'elle déposa à une extrémité de la table. De son côté, Julie sortit un crayon-feutre de l'une de ses poches. Billy observait tous les moindres détails, en tentant d'imaginer la suite des événements.

– Maintenant, je vais vous expliquer le déroulement du traitement, commença le Dr Lacep. À chaque fois, il se répétera de façon identique. Tout d'abord, vous vous étendrez à plat ventre sur la table.

– La face vers le mur ou de l'autre côté?

– Du côté du cylindre, vers le mur où Audrey a placé le support. Mais ne le faites pas tout de suite. Je vais terminer toute la séquence du traitement, et ensuite, nous procéderons. Comme je le disais, vous serez étendu à plat ventre. Le support, que vous voyez, sert à y insérer votre visage, en appuyant votre front et votre menton sur les coussinets placés en haut et en bas de l'armature. Vos bras sont allongés en avant, et vos mains viennent tenir les deux poignées que vous voyez sur les côtés de la table, à la hauteur de votre tête. Vous devrez demeurer immobile pendant que Audrey et Julie vous positionneront très précisément, en déplaçant la table et en alignant votre corps. Pour assurer la précision des radiations, elles feront trois

marques sur vos fesses. Une à gauche, une à droite et la dernière au centre. Vous vous souvenez des petits boîtiers, dans les murs, de chaque côté de la salle? Chacun laisse échapper un faisceau lumineux qui servira à vous placer rigoureusement de la même façon lors de chaque traitement, en les alignant directement sur les marques de vos fesses. Le rayon du plafond sert à aligner les radiations qui, elles, seront dirigées dans l'implant du D^re^ Parley. Une fois que vous serez parfaitement positionné, j'injecterai un liquide dans l'implant à l'aide d'une seringue. Vous ressentirez la même douleur que celle d'une simple piqûre. À partir de la semaine prochaine, je retirerai le liquide déjà présent dans votre implant pour faire place au nouveau. Une fois toutes ces opérations terminées, Julie et Audrey s'assureront que vous êtes toujours bien positionné. Ensuite, nous quitterons la salle pour commencer les radiations. Je serai de l'autre côté de la vitre que vous voyez à droite. Je vous parlerai via le système de communication. Je vous demanderai de demeurer immobile, et le traitement débutera peu après. À ce moment, vous entendrez un bruit sourd qui durera environ quinze secondes. C'est pendant ce temps que les rayons irradieront l'implant. Dois-je vous rappeler de ne pas bouger, particulièrement à ce moment-là? Si vous bougez, les rayons toucheront d'autres parties de votre corps, et comme vos bijoux de famille sont de l'autre côté, tout près de la trajectoire du rayon… Cela dit, lorsque le bruit cessera, le traitement sera complété. Vous pourrez vous détendre, mais ne bougez pas tant et aussi longtemps que nous ne vous en donnerons pas l'autorisation. Quand Audrey ou Julie reviendront près de vous, dans la salle, tout sera terminé. C'est compris?

– Oui, enfin je crois. Mon rôle est assez simple. Je me couche sur le ventre. Je me fais aligner et placer les fesses par deux jolies filles et après, je ne bouge plus.

– Bon, c'est presque ça. On y va?

Billy s'allongea sur la table, inséra sa tête dans le support et saisit les deux poignées.

– Excusez-moi, monsieur Boost, mais je dois baisser votre caleçon. Pourriez-vous soulever vos hanches légèrement, s'il vous plaît? demanda Audrey.

Encore une fois, Billy se retrouvait nu-fesses devant deux inconnues. Elles montaient la table un millimètre à la fois, la

redescendaient, un peu à gauche, un peu à droite. 94,6 disait l'une, 93,9 disait l'autre. Elles se relançaient des chiffres jusqu'à ce qu'elles aient trouvé l'alignement idéal. Ensuite, elles marquèrent d'une croix les emplacements, à l'aide du crayon-feutre, de chaque côté et au milieu, exactement comme l'avait précisé le Lacep.

– Vous allez sentir une petite piqûre. Respirez profondément.

Billy ne sentit presque rien. Audrey et Julie vérifièrent à nouveau sa position. Tout était prêt.

– Maintenant, nous quittons la salle. Ne bougez pas.

Plusieurs minutes s'écoulèrent avant que la voix du docteur ne se fasse entendre. Ces minutes parurent très longues dans l'esprit de Billy.

– Billy… ne bougez pas, le traitement va commencer.

Un bruit semblable à celui d'un système de ventilation qui démarre se fit entendre. Ensuite, on entendit le son d'une turbine qui se met à tourner en accélérant, puis en décélérant graduellement.

– C'est terminé, signifia Lacep. Ne bougez pas.

Billy, qui avait toujours la tête dans le support, entendit la porte s'ouvrir et des pas se rapprocher de lui.

– Attendez que je baisse la table avant de descendre, lui indiqua Julie.

Pendant que la table reprenait sa position initiale, il en profita pour remonter son caleçon.

– Vous pouvez descendre, maintenant. Suivez-moi… le docteur veut vous parler.

Il descendit de la table, chaussa les sandales en papier qu'on lui avait remises et retourna dans la pièce, de l'autre côté de la vitre teintée. Lorsqu'il arriva, il eut l'impression qu'il y régnait une ambiance comparable à celle que l'on retrouve à la N.A.S.A. après le lancement réussi d'une navette spatiale. Personne ne le regardait, et tout le monde se félicitait. Il ne voyait pas Marie. Elle l'enlaça soudainement par-derrière et l'embrassa dans le cou.

– Ça s'est bien déroulé. Ici, tout le monde est content, lui murmura-t-elle.

– Oui, peut-être. Mais on aurait dit qu'ils craignaient le pire, ou à tout le moins, qu'ils n'étaient pas certains de ce qui se produirait!

– En tout cas, ça n'a pas paru durant le traitement.

– Le Dr Lacep aimerait que vous le rejoigniez au bureau Pasteur, rappela Julie. C'est au bout du corridor, au deuxième étage. Prenez les escaliers là-bas et vous arriverez juste en face. Vous pouvez vous habiller, maintenant.

– Comment te sens-tu? s'informa Marie.

– Comme si de rien n'était. Je ne ressens aucune différence.

Il se rhabilla, mais avant de se rendre au bureau du docteur, il s'arrêta à la cafétéria pour y prendre un muffin et un jus d'orange.

– Tout s'est très bien passé! s'exclama le docteur. Qu'en pensez-vous, dites-moi?

– Je n'en pense pas grand-chose, de rétorquer Billy. J'ai juste hâte de voir les résultats de mes tests sanguins, la semaine prochaine.

– Oui, certainement. Je dois vous aviser que certains effets secondaires sont possibles suite au traitement que vous venez de recevoir.

– Ah oui? Lesquels? s'inquiéta Marie.

– Nous appelons cela de l'hypersensibilité périphérique et peut-être un peu d'hyperactivité.

– L'hyperactivité? À quel point? Et la sensibilité machin… ça ressemble à quoi? s'inquiéta à son tour Billy.

– Eh bien… l'hyperactivité, c'est très relatif à chacun. Peut-être sentirez-vous un peu de nervosité. Certains patients parleront beaucoup. J'en connais un qui a planté une haie de cèdres sur tout un côté de sa maison. D'autres n'auront presque pas de réactions.

– Et la sensibilité?

– L'hypersensibilité périphérique se manifeste aux mains, aux pieds et au visage. Autrement dit, aux extrémités. Mais c'est plutôt rare.

– Quelles en sont les manifestations? interrogea Marie.

– Eh bien, c'est très variable…

– Par exemple? insista-t-elle.

– Bien… vous pouvez réagir au froid et au chaud de façon excessive. Mais tout rentre dans l'ordre après quelques jours et aucun effet à long terme ne demeure.

– Y a-t-il autre chose que l'on aurait avantage à savoir? demanda encore Marie.

– Non, je ne vois rien d'autre. On se revoit lundi prochain à 9 heures.

– Pas de *scan*? s'enquit Billy.

– Non, mais un prélèvement sanguin. Bonne semaine à tous les deux, et n'hésitez pas à m'appeler en cas de besoin.

– Merci, à la semaine prochaine.

Un peu abasourdis, ils quittèrent le bureau Pasteur. Ils attendirent d'être dans l'escalier avant d'émettre leurs commentaires. Jamais ne leur avait-on laissé entendre qu'il pourrait y avoir des effets secondaires aux traitements que Billy subirait. Ils savaient que les traitements standards de chimiothérapie et de radiothérapie provoquaient une panoplie de réactions désagréables, allant des nausées à la neutropénie en passant par une grande fatigue, mais ils étaient déroutés par les effets secondaires décrits par le Dr Lacep.

– Comment te sens-tu? fit Marie.

– Bien, très bien. Hypersensibilité aux extrémités… réactions au chaud et au froid… mais il a spécifié que c'est peu fréquent. On verra.

En passant devant le comptoir, ils remercièrent la dame, puis se dirigèrent vers la voiture de Marie, garée dans le stationnement. Le soleil était radieux.

– Que dirais-tu d'aller prendre une bouchée? demanda Marie. Mais pourquoi essuies-tu ton visage?

– J'ai reçu une petite bruine froide sur les joues. Tu ne la sens pas?

– Mais non. Regarde… le ciel est bleu mur à mur!

– C'est peut-être de la condensation venant d'un air conditionné qui tombe du deuxième étage…

Ils levèrent tous les deux les yeux vers le deuxième étage de l'édifice, mais aucun système de climatisation n'était apparent.

– D’après moi, tu as reçu un petit cadeau d’un gros oiseau gris et blanc qui revenait des poubelles du restaurant, là-bas.

– Je sens encore un picotement sur la peau de mon visage.

– Regarde-moi de plus près. Tu es très rouge… on dirait un coup de soleil. Retourne-toi et ne regarde pas en direction du soleil…

– Le picotement diminue! s’exclama Billy.

– C’est ça de l’hypersensibilité périphérique! dit Marie, stupéfaite. Tu réagis à la chaleur des rayons ultraviolets.

– Toute une chance que ce soit peu fréquent! ironisa Billy en regardant en direction du bureau du Dr Lacep.

La voiture était rangée en plein centre du stationnement. Son intérieur foncé avait certainement absorbé toute la chaleur accumulée durant l’avant-midi.

– Prends garde, Billy, la poignée doit être brûlante!

– Non, ça va. Je vais laisser ma porte ouverte pour évacuer un peu l’air chaud. Pourquoi n’as-tu pas choisi un modèle avec l’air conditionné?

– Parce que c’était une option contenue dans un paquet d’options qui venaient toutes ensemble et qui coûtaient 3 000 $. Ne touche à rien, une fois assis, et garde tes mains sur tes cuisses. Tu es très rouge, encore. Comment va ton visage?

– Ça ne peut pas être si sérieux que ça, voyons!

– Vaut mieux prévenir que guérir!

– Regarde, je peux toucher à tout sans aucun problème. Il n’y que mon visage qui réagit.

Billy s’amusa à toucher à tout ce qu’il pouvait pendant que Marie conduisait. Il lui arrivait de pousser des cris de mort, laissant croire que d’autres effets secondaires avaient commencé. Il simula des douleurs atroces aux mains et il lui demanda de le conduire d’urgence à l’hôpital. Marie n’en pouvait plus. Elle stoppa la voiture à une intersection et menaça de le faire sortir s’il n’arrêtait pas ses conneries. Il n’aurait qu’à faire de l’auto-stop au gros soleil et ainsi, avoir de vrais problèmes au visage. À sa grande surprise, Billy ouvrit la portière et descendit de la voiture. Il monta sur le trottoir et se mit à marcher droit devant lui.

– Mais qu’est-ce que tu fais? As-tu perdu la tête?

– C’est une bonne idée. Je retourne à Montréal en marchant. Ça me fera le plus grand bien!

Perplexe, Marie le regarda s’éloigner, alors qu’il poursuivait sa route, la tête bien haute, marchant d’un pas rapide et leste. Ce n’était franchement pas normal. Billy n’adoptait jamais de tels comportements. Et soudain, elle comprit.

– Hyperactivité! murmura-t-elle.

Elle avança lentement son véhicule pour se rapprocher de lui, mais il ne la regarda même pas. Il sifflait comme s’il marchait dix kilomètres tous les jours. Elle le devança un peu, et lui fit signe de s’arrêter et de remonter dans la voiture. Là encore, il ne réagit pas. Elle sortit la tête par la fenêtre et le somma d’arrêter son manège. Les passants qui les regardaient crurent assister à une scène de ménage. Elle lui demanda à nouveau d’arrêter, car elle devait absolument lui parler. Elle comprenait ce qui se passait, mais il l’ignorait complètement, l’air parfaitement détaché, comme s’il était sur une autre planète. Marie rangea la voiture et en sortit. Elle l’agrippa par le chandail, l’obligeant ainsi à se retourner.

– Billy! lança-t-elle à bout de souffle, écoute-moi…

– Tu veux marcher avec moi?

– Souviens-toi de l’un des effets secondaires dont nous a parlé le Dr Lacep… l’hyperactivité. Tu ne crois pas que tu en es victime, présentement? Regarde ce que tu fais… tu veux retourner à Montréal à pied. Crois-tu que c’est logique?

– L’hyperactivité… le gars qui a planté une haie tout seul... moi, je veux tout simplement marcher jusqu’au centre-ville.

Et après réflexion.

– Disons que tu as un point de vue intéressant, ici.

– Je t’offre un service de limousine gratuit jusqu’à la porte de chez toi. Qu’en penses-tu?

– Une limousine pas d’options? D’accord, mais à une condition…

– Laquelle?

– Tu me laisses repeindre l’appartement à notre arrivée.

– Ça, ce serait de l’hyperactivité constructive!

Après quelques instants passés à s’embrasser et à se dire des petits mots doux, ils décidèrent de regagner la voiture. Deux

femmes, de l'autre côté de la rue, qui les observaient depuis le début, se mirent à applaudir. Ils regardèrent partout autour d'eux, cherchant la raison de ces applaudissements. En fin de compte, ils décidèrent de retourner directement à l'appartement de Billy pour y prendre le lunch, Marie croyant qu'il aurait grandement besoin de se détendre; elle voulait de plus l'avoir bien à l'œil. Sagement, Billy contacta son adjointe et l'informa qu'il ne serait de retour au bureau que le lendemain matin.

– Mon cœur bat à tout rompre, fit-il savoir à Marie après avoir raccroché. Je vais appeler Lacep. Où est ton téléphone portable?

– Dans le petit coffre, entre les deux bancs. Son numéro est dans mon répertoire.

– Dans ton répertoire? C'est vrai qu'il doit être riche. Je vais me méfier!

Puis il composa le numéro. On lui répondit, à la clinique externe d'oncologie de l'hôpital Saint-Luc, que le Dr Lacep ne s'y trouvait pas et qu'il n'y était pas attendu aujourd'hui. Il laissa un message, demandant à être rappelé le plus tôt possible. On leur avait dit qu'ils auraient droit à une assistance vingt-quatre heures par jour, sept jours sur sept, mais ils ne connaissaient même pas le numéro de la clinique de Laval. Il appela l'assistance téléphonique pour en obtenir le numéro, mais une voix automatisée lui répondit qu'aucun numéro de téléphone ne correspondait à l'adresse fournie. Il rappela donc l'assistance téléphonique dans l'espoir de trouver une branche du message qui le mènerait à une vraie personne. Rien à faire. Grâce au merveilleux système automatisé, on avait réussi à éliminer tous les emplois dans ce service de l'entreprise.

– Nous allons faire demi-tour et retourner à la clinique, suggéra Marie.

– Non, ce n'est pas nécessaire. Mon cœur bat vite, mais je ne crois pas que ce soit inquiétant. Je vais essayer de me détendre un peu et tout se passera bien.

– Ton visage est moins rouge, mon beau homard du Nouveau-Brunswick!

– Un homard de course! renchérit Billy.

Ils arrivèrent à l'appartement à 12 h 30. Billy monta les escaliers sans ressentir de douleur, et ce, pour la première fois

depuis très longtemps. Debout, devant le frigo, il proposa à Marie de lui préparer une salade de saison de son propre cru.

– Tu ne crois pas que tu devrais aller te reposer un peu? Je vais me charger du repas. Tu as vécu beaucoup de stress depuis le début de la journée.

– Tu as bien raison, maman. Je vais m'assoupir un moment sur le lit.

Lorsque Marie termina les sandwichs, il dormait déjà profondément. Un peu plus tard dans l'après-midi, le téléphone sonna: c'était le Dr Lacep. Marie lui raconta en détail leur retour à la maison. La bruine au visage, les rougeurs, la marche et les battements du cœur. Le docteur n'y vit rien d'alarmant, affirmant que les effets secondaires s'estomperaient dans les jours à venir et que la nervosité de Billy disparaîtrait au cours de la journée. Le repos s'avérait être la meilleure cure. Il en profita pour lui donner son numéro de téléavertisseur, via lequel il pouvait être contacté en tout temps. Il lui dit d'ajouter 911 à la suite de son numéro, en cas d'urgence.

Billy se réveilla vers la fin de l'après-midi. Il engouffra le sandwich qu'avait préparé Marie et lui proposa d'aller prendre une marche dans le parc d'en face. Son cœur avait retrouvé son rythme normal. Elle lui fit part de sa discussion avec le Dr Lacep, ce qui le rassura un peu, quoique les rayons du soleil lui causaient encore des problèmes. Son visage se plaqua de rougeurs et les picotements qu'il ressentait se faisaient de plus en plus incisifs. Curieusement, ça le picotait comme en hiver, les jours de grand froid, quand le facteur éolien fait descendre le mercure à moins quarante et que les deux joues commencent à geler. Il lui était déjà arrivé, très jeune, d'avoir des plaques blanches dures et épaisses sur les joues après une randonnée en motoneige avec son père. Mais en ce moment, la température avoisinait plutôt les trente-deux degrés. Il se mit dos au soleil, les mains sur le visage, et les symptômes s'atténuèrent.

Lorsqu'ils retournèrent à la maison, il fit très attention de ne pas faire face au soleil tout en se couvrant au besoin. Cette promenade d'environ une heure l'avait épuisé. Il retourna se coucher pour ne se relever que le lendemain matin.

Pendant ce temps, Marie entreprit à nouveau des recherches. Elle avait été surprise par la présence du Dr Hildège Dupuis lors

du traitement. Elle feuilleta, en premier, la liste des médecins de l'hôpital Saint-Luc. Aucune trace du mystérieux médecin. Elle tapa son nom dans son moteur de recherche et découvrit que le Dr Hildège Dupuis ne pratiquait pas la médecine. Il apparaissait plutôt sur le site de la compagnie pharmaceutique Promonde. Il y était fièrement présenté comme le vice-président à la recherche et au développement. Fourbue, minuit approchant, elle alla se blottir contre le dos de Billy et s'endormit profondément.

– Tiens, le beau au bois dormant qui se réveille, douze heures plus tard.

– Bonjour, quelle heure est-il?

– 6 h 20. Est-ce que tu te lèves ou…

– Je dois rencontrer un client à 9 h, ce matin.

– J'ai retracé le Dr Hildège Dupuis, hier, pendant ton sommeil. Il est vice-président à la recherche et au développement chez Promonde.

– Tu es géniale! Maintenant, nous connaissons la provenance des fonds de recherche du Dr Lacep! Je dois me lever.

– Tu es certain que c'est une bonne idée?

– Aïe! cria Billy en tentant de poser ses pieds sur le sol avant de se laisser retomber lourdement sur le lit.

– Qu'est-ce que tu as?

– Regarde sous mes pieds… ils sont rouge et mauve!

– Pire que ton visage hier! Ça fait mal?

– On dirait que je marche sur un tapis d'aiguilles!

– On voit toutes les petites veines sous ton pied et on a l'impression de voir circuler le sang à travers ta peau! s'étonna Marie qui tenait le pied droit de Billy dans ses mains. Ça te fait mal quand j'y touche?

– Un peu.

– Essaie de te relever.

– Debout, c'est extrêmement douloureux. J'ai une étrange sensation. Je sens des dizaines d'épingles me transpercer le dessous des pieds. C'est un peu comme si je marchais sur du gravier.

Billy se dirigea vers la salle de bain en s'appuyant sur tout ce qu'il pouvait, alors que Marie faisait de son mieux pour lui prêter main-forte. Il s'assit sur le rebord du bain pour reprendre son souffle et se leva ensuite pour s'emparer d'une bouteille de crème hydratante dans le but de s'en enduire les pieds une fois sa douche prise.

– Marie, dit-il en la regardant dans le miroir, pourquoi y a-t-il un pot de gelée de pommes dans l'armoire de la salle de bain?

– Ah, euh… c'est une nouvelle sorte de masque facial qui prévient les rides.

– C'est de la gelée qu'on a achetée chez un pomiculteur de Rougemont!

– Oui, mais je la mélange avec d'autres produits naturels.

– Vous m'épaterez toujours avec vos mixtures inutiles! Tu me prêtes la crème jaune que tu t'étends si sensuellement sur le corps chaque matin?

Billy entra lentement sous la douche en se tenant fermement au porte-savon, pendant que Marie rapportait le pot de gelée de pommes dans la cuisine. Il se sentit soulagé lorsque ses pieds trempèrent dans l'eau. Il resta immobile plusieurs minutes, le jet dirigé sur ses pieds, à savourer ce moment de détente. Une fois sorti, assis sur le cabinet d'aisances, il réalisa que la douleur diminuait passablement lorsqu'il n'exerçait aucune pression sur ses pieds. Il se créma si généreusement, des chevilles aux orteils, qu'il faillit glisser à la renverse lorsqu'il marcha sur la céramique. Il s'agrippa *in extremis* au rebord du lavabo. Marie, qui avait entendu tout ce vacarme, fit irruption dans la pièce pour y trouver Billy suspendu par les bras.

– Tu t'es fait mal?

– Non merci, ça va.

– C'est un sport extrême, se mettre de la crème!

– Tu voudrais m'apporter des bas s'il te plaît?

– Tu dois absolument aller au bureau?

– Oui.

Il s'habilla lentement, embrassa Marie et sortit de l'appartement. Debout, immobile devant l'escalier, il prit son courage et la rampe à deux mains, et il entama péniblement sa descente. Il le fit une marche à la fois, non sans s'arrêter à

chacune. Plus il descendait, plus la douleur était vive. Il s'assit un instant, la douleur diminua, puis il repartit. Il songea à rebrousser chemin, mais le devoir l'attendait. Il réussit à monter dans sa voiture. Une fois assis, il relaxa un peu. Marie, en jaquette, arriva dans le garage une seconde plus tard.

– Alors, ça va, «Big Foot»?

– Oui. Quand je suis assis, ça va beaucoup mieux.

– Je viens de parler au Dr Lacep. Il dit que tu fais une réaction pieds-mains.

– Une réaction pieds-mains?

– Oui, et il dit que ce n'est pas très grave. C'est douloureux, mais ça passe. Il n'y a pas de solution magique, sauf que tu pourrais essayer de te mettre de l'huile de pis de vache sur les pieds.

– De l'huile de pis de vache!

– Oui… de l'huile de thuya, c'est un conifère. Ils en enduisent les pis de vache avant de les traire pour ne pas qu'ils s'irritent à la longue.

– Tu connais ça?

– Oui, j'en mets dans la gelée de pomme et…

– O.K., O.K.!

– On ne peut plus blaguer, maintenant. Je lui ai donné le numéro de téléphone de la pharmacie, au coin de la rue, il te fera une prescription.

– Une prescription?

– Oui. Ce n'est pas préparé de la même façon pour les humains et les animaux. Savais-tu qu'une chanteuse connue avait fait la manchette en disant qu'elle s'en mettait sur le visage et que c'était le secret de son infinie beauté? Eh bien, les petites madames se sont mises à acheter le produit non raffiné, utilisé par les cultivateurs, beaucoup moins dispendieux, et elles s'en enduisaient gaiement le visage.

– T'es pas sérieuse?

– Oui monsieur. Et quand c'est pas raffiné, c'est plus visqueux que de la vaseline et ça sent le petit sapin suspendu.

– Elles s'en mettaient dans le visage?

– Faut souffrir pour être belle! Je vais aller chercher ta potion magique à la pharmacie et j'irai te rejoindre à ton bureau un peu plus tard. Bonne journée, ma belle Holstein d'amour.

– Ouais…

Billy se rendit au travail pendant que Marie remontait à l'appartement. Durant tout le trajet, il ressentait les mêmes douleurs chaque fois qu'il appuyait sur l'accélérateur ou le frein. Puis les picotements aigus se transformèrent en chaleur intense, comme s'il avait attrapé un très gros coup de soleil sous les pieds. Arrivé à destination, il descendit de la voiture en posant, avec beaucoup de précautions, ses pieds sur l'asphalte. Il gravit péniblement le court escalier qui menait à la porte et fit son entrée.

– Bonjour, monsieur Boost, l'accueillit Mélanie. Comment allez-vous?

– Curieusement, Mélanie, ce ne sont ni l'opération ni le traitement qui me préoccupent, mais mes pieds.

Sur ces mots, ses autres collaborateurs vinrent à sa rencontre. Ils le regardèrent tous attentivement, comme s'ils cherchaient des preuves ou des confirmations que son état de santé était grave. Non, Billy ne perdait pas ses cheveux et n'avait pas perdu de poids non plus. Sa peau, un peu rougie, lui donnait des airs de vacancier. Sa voix bien placée et forte ne trahissait aucune fatigue accumulée. «Mais quel était donc ce type de cancer et son traitement sans conséquence?»

– Bonjour, tout le monde, lança Billy en s'assoyant sur une des chaises prévues pour les visiteurs. J'espère que vous allez bien?

– Oui, mais toi? demanda François.

– Tout s'est très bien passé jusqu'à maintenant, autant l'opération que le premier traitement. Présentement, je ressens un petit effet secondaire plutôt dérangeant. J'ai le dessous des pieds qui brûle et qui est extrêmement sensible lorsque je marche. Une fois assis, la douleur disparaît presque.

– Les nausées, les vomissements, les maux de tête, la perte des cheveux et les autres effets secondaires fréquents? l'interrogea Mélanie, dont une amie était récemment décédée des suites d'un cancer du sein.

– Aucun. Je devrai rester assis à mon bureau le plus possible, aujourd'hui. Je crois que mon agenda s'y prête assez bien, n'est-ce pas, Mélanie?

– Oui, très bien. Je conduirai les gens des deux entreprises que vous devez rencontrer directement à votre bureau… après vous avoir annoncé leur arrivée, évidemment.

– Parfait, au travail!

❋

La matinée se déroula très bien. Les clients de Billy comprirent la situation, insistant pour aller chercher eux-mêmes un rétroprojecteur dans une salle voisine. Ils lui souhaitèrent le plus grand des courages et lui firent part d'un projet qu'ils aimeraient réaliser avec son équipe: prendre en charge tout leur recrutement en impartition. C'était exactement ce dont il avait besoin pour renforcer sa confiance et lui redonner de l'énergie. Sans accepter sur-le-champ, il les remercia et demanda un temps de réflexion, histoire d'en discuter avec ses coéquipiers.

Un peu avant midi, Marie arriva avec le lunch. Elle savait qu'il préférerait ne pas sortir et en profita pour partager son repas avec lui. Elle avait cuisiné une quiche aux asperges et une salade César. Billy était si heureux, qu'il n'en finissait plus de l'embrasser pour la remercier. Tout au long du repas, il lui parla de l'offre que ses clients venaient de lui faire. Marie savait très bien qu'en ce moment, c'était pour lui la meilleure thérapie. Le lunch terminé, elle sortit l'huile de pis de vache du sac de la pharmacie.

– Maintenant que tu es plein, je vais te masser les pieds.

– Montre-moi un peu à quoi ça ressemble.

La crème remplissait un petit pot blanc de cinquante grammes, à peu près de la grosseur des petits contenants de film noirs pour les anciennes caméras. Elle était d'un rose très pâle et d'une texture comparable à d'autres crèmes plutôt épaisses. L'odeur de sapin, assez prononcée, fit en sorte que Billy eut un léger recul lorsqu'il approcha son nez au-dessus du pot.

– Tu ne vas tout de même pas me mettre ça! protesta-t-il.

– Quand tu m'embrassais, il y a quelques minutes, est-ce que je sentais le sapinage?

– Mais non, tu sentais le CloClo Uno.

– Eh bien, je m'en étais mis sur le cou pour faire un test. Après quelques minutes, l'odeur disparaît. Je ne croyais pas la pharmacienne quand elle me l'a dit, mais c'est vrai!

– Bon d'accord, j'enlève mes chaussures et mes bas. Ça ne peut pas être pire que présentement.

Pendant ce temps, à la réception, Mélanie tentait de retenir deux clients qui désiraient se rendre directement au bureau de Billy. Ils disaient connaître son état de santé et voulaient le fatiguer le moins possible. Malgré son insistance, ils traversèrent le corridor.

– Monsieur Boost, s'excusa Mélanie devant la porte en tentant de cacher la vue des deux hommes, j'ai tout fait pour les retenir, mais…

– Bonjour, Billy, firent messieurs. Poirier et Lanoie. Marie… que fais-tu là, à genoux? s'étonna Poirier. On va revenir plus tard, ricana Lanoie.

– Non, non! Salut, les deux ex-fonctionnaires! C'est pas ce que vous pensez. Assoyez-vous. J'ai une hypersensibilité périphérique!

– Bonjour, messieurs, adressa Marie aux deux hommes qu'elle connaissait.

– De quelle périphérie parles-tu, au juste? chercha à savoir Louis Lanoie en fronçant les sourcils.

– Les pieds. J'ai les pieds en feu et Marie me met de l'huile de pis de vache.

– De l'huile de pis de vache! Tu donnes du lait, maintenant? Peut-être devrais-tu arrêter tes traitements secrets, se moqua André Poirier.

Billy prit quelques minutes pour expliquer à ses deux amis ses péripéties des derniers jours. Marie en profita pour les saluer et s'éclipser du bureau. Ensuite, les trois hommes discutèrent du recrutement d'un ingénieur mécanique expérimenté en transport aérien.

Heureusement, le reste de l'après-midi se déroula fort bien. Billy n'eut qu'à se déplacer sur de courtes distances et la crème miraculeuse semblait réellement remplir son rôle.

À sa sortie du bureau, la chaleur était accablante. Il fit un petit détour par le supermarché pour y acheter de la crème glacée au

double chocolat, sa saveur préférée. Debout, devant le congélateur, il laissa la porte ouverte quelques instants pour choisir sa marque. Le froid dégagé par les produits congelés fit qu'il sentit rapidement des picotements envahir son visage. Il referma aussitôt la porte en saisissant le bon contenant qu'il avait préalablement repéré.

En se dirigeant vers la caisse enregistreuse, il ressentit des picotements de plus en plus intenses dans sa main droite, qui tenait la crème glacée. À un point tel, qu'il dut s'arrêter et déposer le récipient sur une étagère. Il avait l'impression d'avoir la main complètement gelée. Soudain, il perdit toute sensation aux doigts, qu'il n'arrivait plus à bouger. La paume de sa main devint insensible elle aussi.

Billy voulait tout de même manger de la crème glacée. Il alla chercher un panier, saisit le contenant congelé en se servant de la manche de sa veste et le déposa de la main gauche. Il demanda de l'aide à la caissière en lui expliquant avoir les mains trop endolories pour mettre lui-même son achat dans un sac. Ce qu'elle fit avec un grand sourire, en plus d'appeler un jeune emballeur pour transporter son unique sac jusqu'à sa voiture. Il la remercia en riant et lui dit qu'il se débrouillerait bien seul. Il saisit le sac par la poignée et partit.

Curieusement, le soleil n'avait plus d'effet sur son visage, et sa main recommençait à picoter, comme si elle dégelait. Il poursuivit donc son chemin.

Marie n'était pas encore à l'appartement. Il enfila les mitaines pour le four et ouvrit le contenant de crème glacée. Il s'en servit deux grosses boules dans un bol en plastique, moins conducteur que le verre, et alla s'asseoir sur le balcon avant. Il emplit sa cuillère généreusement et la porta à sa bouche. Instantanément, sa langue se mit à réagir, tout comme son palais et ensuite, l'intérieur de ses joues. Il eut l'impression qu'un bloc de glace d'une froideur incroyable le brûlait systématiquement. Son seul réflexe fut d'avaler la bouchée. Erreur! La crème glacée resta prise dans sa gorge. Il éprouva alors la même sensation que s'il eût tenté d'avaler un «Popsicle» entier, d'un seul coup. Au même moment, Marie gara sa voiture en face de l'appartement et lui fit de grands signes pour le saluer.

Quand elle descendit de son automobile, il était littéralement étouffé, plié en deux. Il toussait et il avait toute la misère du

monde à inspirer. Marie monta en coup de vent le rejoindre sur le balcon. Ne sachant trop que faire, elle lui asséna de bonnes tapes dans le dos.

– Qu'est-ce que tu as?

Il était incapable de répondre.

– J'appelle une ambulance.

Elle composa le 911. La répartitrice tenta de la calmer. Elle lui posa quelques questions et lui expliqua les mesures à prendre rapidement. Se mettre derrière lui, l'entourer avec ses bras et mettre ses poings ensemble sur son sternum et appuyer violemment pour faire sortir ce qui pouvait obstruer sa respiration. Rien ne sort? Le coucher sur le dos, soulever son cou, vérifier si quoi que ce soit était coincé dans sa gorge, lui parler sans arrêt et lui donner de l'air par le bouche-à-bouche. En très peu de temps, les ambulanciers arrivèrent. Billy était presque bleu. Il ne respirait pratiquement plus.

– Que lui est-il arrivé? demanda le premier ambulancier.

– Je ne sais pas, il était étouffé quand je suis arrivée.

– Il a la gorge toute rouge. Raoul… appelle à l'urgence.

– À Saint-Luc, parce qu'il y est traité pour un cancer.

– Il a des traitements pour le cancer présentement? Cancer de quoi?

– Cancer du sacrum.

– Aide-moi, Raoul, on le descend en civière et on se dirige à Saint-Luc. Venez avec nous, madame. Apportez ses cartes. C'est la première fois qu'il a une réaction comme celle-là?

– Oui, pourquoi? C'est fréquent?

– Non, mais certains nouveaux produits utilisés en chimiothérapie ont des effets secondaires de plus en plus variés et surprenants. Mon père était atteint d'un cancer… il a fumé toute sa vie, même à l'hôpital.

– On dirait qu'il respire un peu mieux…

– Oui, je crois qu'il vous en doit une!

À l'urgence de l'hôpital, il fut tout de suite dirigé dans une salle d'examen où un urgentologue, avec sa ribambelle d'étudiants en médecine, l'attendait. Pendant qu'on l'examinait,

Marie résuma la situation de Billy, sa maladie, son opération, ses traitements et les différents effets secondaires qu'il avait ressentis depuis deux jours. On lui fit une perfusion de corticostéroïdes à action systémique pour soulager la douleur et l'inflammation. L'injection procura un soulagement remarquable des symptômes. Le spécialiste lui expliqua qu'il avait probablement réagi au froid dégagé par la crème glacée. Il était fréquent de ressentir une douleur qui s'apparentait à un vilain mal de gorge avec certains produits de chimiothérapie, mais une telle réaction le surprenait. Il lui apparaissait impératif que Billy en parle rapidement à son oncologue. Il fut gardé en observation pendant deux heures, puis on lui remit une prescription à utiliser au besoin, si la douleur revenait.

Pendant qu'il était sur une civière dans le corridor de l'urgence, Marie sortit de l'hôpital et téléphona au Dr Lacep. Elle laissa un message sur son téléavertisseur. Il la rappela dans les minutes qui suivirent.

– Bonjour, Dr Lacep, nous sommes présentement à l'urgence de l'hôpital Saint-Luc et Billy est en observation.

– Bonjour, Marie, que s'est-il passé?

– Il a fait une «mauvaise» réaction en mangeant de la crème glacée et il s'est étouffé. Si je n'étais pas arrivée à temps, le pire aurait pu survenir. Le médecin de garde nous a dit qu'il s'agissait probablement d'une réaction à son traitement.

– Oui… en effet. La réaction au froid peut aussi se manifester au niveau de la bouche et de la gorge.

– Pourquoi ne pas nous en avoir informés, docteur? Nous aurions été plus prudents.

– Parce que ça se produit dans moins de 1 % des cas, et le traitement que reçoit Billy ne devrait pas donner ce type d'effet secondaire. Je ne croyais pas que ça arriverait. Je suis vraiment désolé. On lui a donné une injection de cortisone et il est mieux maintenant?

– Oui.

– Je lui conseille de ne consommer que des aliments à la température de la pièce, incluant les liquides. Lundi prochain, je retirerai de son implant le produit que je lui ai injecté au premier traitement, et il sera soulagé de ces malencontreux désagréments. A-t-il encore mal aux mains et aux pieds?

– Je ne sais pas, nous n'avons pas eu l'occasion d'en reparler.

– Ne vous gênez surtout pas pour me rappeler si quoi que ce soit vous préoccupe. Vous savez combien la santé de votre mari me tient à cœur!

– Oui, je m'en doute. Merci. Mais vous devriez être plus généreux dans les informations que vous nous donnez. La confiance est la pierre angulaire de notre relation...

– Je comprends très bien vos craintes, avec tout ce qui s'est passé cette semaine… Mais rien de ce qui arrive à Billy n'a d'effets durables, je vous l'assure.

– Vais-je devoir être près de lui en tout temps pour éviter qu'un autre effet imprévu et non durable entraîne son hospitalisation d'urgence?

– Non, je ne crois pas.

Marie raccrocha la ligne avant de retourner au chevet de son amoureux. Il respirait beaucoup mieux et sa voix était maintenant audible, quoique très faible.

– Tu es allée fumer une cigarette, lui demanda-t-il en esquissant un sourire.

– Non, mon amour, je discutais avec le Dr Lacep. Il dit que la possibilité que tu t'étouffes avec des aliments froids était très mince, et c'est pour ça qu'il ne nous en a pas parlé. Il réitère que les réactions que tu as eues jusqu'à maintenant seront temporaires et que lorsqu'il retirera le liquide qu'il t'a injecté lundi, tu seras totalement libéré de ces inconvénients. Il est désolé. Ta santé lui tient à cœur. Il suggère de ne rien ingurgiter de froid avant lundi. As-tu revu le médecin?

– Non, mais une infirmière est passée il y a quelques instants. Tout va bien.

– As-tu ressenti des malaises aux pieds et aux mains durant la journée?

– Mes pieds vont beaucoup mieux. Il faut dire que je n'ai pas beaucoup marché. Quant à mes mains, elles ont carrément gelé quand j'ai pris le pot de crème glacée au supermarché, mais ça n'a duré que quelques minutes. Pourquoi?

– C'est Lacep qui voulait savoir.

– Marie, est-ce qu'il sait où il s'en va? Il ne nous dit pas tout. Que se passera-t-il lors des prochains traitements?

– Si on appelait D^re^ Parley? suggéra-t-elle.

– C'est une excellente idée!

Billy avait de moins en moins de difficulté à avaler. Sa respiration redevenait normale. Le médecin lui rendit visite et lui donna son congé. Ils quittèrent l'hôpital vers 22 h. Ni l'un ni l'autre n'avait encore avalé quoi que ce soit. Ils retournèrent à la maison et grignotèrent un peu. Bien qu'ils eurent beaucoup de difficulté à s'endormir, ils réussirent tout de même à prendre quelques heures de sommeil.

❋

Mercredi 2 août

Le lendemain matin, Billy se sentait bien. Lorsqu'il se leva, il eut des sensations étranges sous les pieds. Les picotements et la chaleur avaient disparu mais par contre, il avait l'impression que les lattes de bois du plancher de la chambre n'étaient plus égales. Comme si le sol avait «travaillé» et que chacune des planches s'était bombée, gonflée d'humidité. Dans la salle de bain, la céramique lui semblait arrondie elle aussi. Il palpa le dessous de ses pieds pour se rendre compte que les contours en étaient très durcis et enflés, alors que la plante, elle, était normalement tendre. Maintenant habitué aux changements imprévus de son corps, il n'en fit pas de cas. Toutefois, sous la douche, il dut être très prudent, glissant parfois dangereusement. Il appliqua à nouveau de la crème de pis de vache sous ses pieds en espérant que ça en atténue l'enflure.

Marie se leva, réveillée par le bruit de la douche. Elle déposa des croissants et du beurre d'arachide sur la table, pressa des oranges et alla rejoindre Billy dans la salle de bain. Il avait le visage très rouge et des plaques un peu partout.

– Bonjour chéri, dit-elle en l'embrassant. As-tu pris une douche froide?

– Non, l'eau était tiède. Ça me brûle un peu, mais c'est supportable. Je ne me raserai pas, ce matin. Je crois que les gens comprendront.

– Essaie l'huile de pis de vache!

– Sur le visage?

– Pourquoi pas!

– O.K.! Ça rafraîchit. On verra bien.

– Tu me jures que si tu ressens quoi que ce soit qui t'inquiètes, tu m'appelles aussitôt?

– Oh oui! Tu peux en être certaine.

– Et si on dînait ensemble, ce midi?

– D'accord. Que dirais-tu de sandwichs avec des breuvages tièdes?

Lorsque Billy saisit le volant de sa voiture, il ressentit de légères crampes aux bras, dans les muscles extenseurs des poignets et des doigts, accompagnées de sensations plus prononcées aux pouces. Puis, aux muscles des mollets. Lorsqu'il relâchait l'accélérateur ou le volant, les contractions diminuaient. Il n'en fit pas de cas, mais encore une fois, le Dr Lacep avait été muet sur la probabilité de ces effets secondaires.

Les activités à son bureau étaient encore plus lentes en ce début du mois d'août. Il se concentra sur la recherche de cadres que ses clients souhaitaient trouver pour le début de l'automne. Il travailla aussi à une nouvelle approche pour définir les besoins de ses clients, qui, trop souvent, ne ciblaient pas de façon assez réaliste le lien entre les responsabilités et les compétences recherchées. Un nouveau formulaire installé sur le site Internet de Boost Consultation, à compléter par le client à qui on remettait un code temporaire, réduisait de beaucoup le temps perdu en rencontres et en dîners d'affaires trop longs. Les clients ayant participé gracieusement à l'élaboration du questionnaire en étaient enchantés.

À 12 h 05, Marie se pointa à son bureau. Au cours des deux dernières années, ils avaient rarement lunché ensemble. Deux fois dans la même semaine constituaient un précédent. La jeune femme se montra très contente en constatant que son ami allait bien et que plus rien ne semblait l'incommoder outre mesure.

– Je vais quitter tôt, cet après-midi, l'avisa-t-il. Que dirais-tu d'aller faire une petite balade à la campagne et de revenir plus tard en soirée? On pourrait aller prendre une bouchée sur une terrasse à Saint-Denis ou à Saint-Charles, sur le bord de la rivière Richelieu…

– Certainement, accepta Marie, mais n'oublie pas ton rendez-vous avec la psy, demain matin.

– Oh mon Dieu! Je l'avais complètement oublié! Je n'ai rien à ajouter à notre dernière rencontre. Elle m'avait donné quelques

pistes de réflexion et un petit travail à faire, et je n'ai rien fait. Dans le fond, ce qui me préoccupe le plus, ce sont mes traitements médicaux et leurs conséquences physiques. Je vais l'appeler cet après-midi pour lui en glisser un mot, mais ce n'est pas elle qui pourrait m'aider en ce moment.

– Pourquoi pas! Sur ce, je te quitte. Ne fais pas de folies sans m'inviter. À plus tard.

Et ils s'embrassèrent longuement tout en savourant l'excitation d'un lieu interdit.

Billy appela Mme Chanlat pour annuler leur rencontre du lendemain, prétextant qu'il n'avait pas encore obtenu les résultats des tests sanguins et du *scan*, qu'il attendait avec un peu d'anxiété. Il lui proposa de fixer la semaine suivante, même jour, même heure, leur prochain rendez-vous. La psychologue sentit un certain inconfort chez lui, bien qu'elle le jugeait entier et franc. Il lui paraissait calculateur et hésitant, tout à coup.

– Quelque chose vous préoccupe en ce moment, est-ce que je me trompe? lui demanda-t-elle.

– Oui, mais c'est médical; mon moral va très bien.

– Il y a des complications?

– Si on veut. Des effets secondaires imprévus.

– Et ça vous inquiète?

– Ce qui m'inquiète, c'est le mutisme du Dr Lacep. Ou bien il ne veut pas m'informer adéquatement, et ce, délibérément pour une raison que j'ignore, ou bien il ne contrôle pas parfaitement ce qu'il fait. Dans un cas comme dans l'autre, je ne me sens pas rassuré.

– Lui en avez-vous parlé?

– Non, je le ferai lundi prochain, lors de mon traitement.

– Avez-vous demandé à Marie si elle croyait que vous feriez un bon papa?

– Avec la semaine de fou qu'on a eue, je n'en ai pas eu le loisir ni le temps.

– Ah non?

– Pas encore. Bon, on se reparle la semaine prochaine. Bonne journée, madame Chanlat.

– Bonne journée, Billy.

Le reste de la semaine se déroula sans anicroche, car ils prirent toutes les précautions nécessaires. Les effets secondaires connus avaient tous disparu et aucun nouveau n'apparut.

9.

Lundi 7 août

– As-tu contacté D^{re} Parley? s'informa Marie alors qu'ils étaient en route pour le second traitement à la clinique de Laval.

– Oui, mais non. Elle est en vacances jusqu'à la semaine prochaine.

– On aurait dû se préparer beaucoup mieux que nous le sommes pour la rencontre de ce matin avec le Dr Lacep.

– C'est assez simple. Tout d'abord, je veux connaître les résultats de mon C.A.S. Ensuite, ceux du *scan* et évidemment, j'exigerai qu'il nous indique l'ensemble des effets secondaires, réactions et autres possibilités en lien avec les traitements.

– Je te sens un peu tendu, ce matin.

– Oui, un peu. Tu as parfaitement raison. Il devra être très convaincant!

Dès leur entrée à la clinique, une infirmière les accueillit. Ils furent surpris par son empressement à les conduire dans la pièce où on lui ferait sa prise de sang hebdomadaire. Billy, le bras étendu, la laissa faire son travail sans mot dire. Lorsqu'elle voulut le conduire à la salle de traitement, il la regarda sans bouger de son siège.

– Avant le traitement, dit-il, je veux voir le Dr Lacep.

– Le docteur est présentement occupé.

– J'attendrai. Dites-lui que je ne recevrai pas de traitement sans le voir au préalable, s'il vous plaît.

– Bien sûr. Si vous voulez me suivre dans le salon, de l'autre côté.

Billy attrapa la main de Marie, debout devant une peinture de Jean-Paul Riopelle, et la traîna presque dans le petit salon.

– Mais qu'est-ce qui te prend? lui demanda-t-elle, surprise par son comportement.

– Le docteur est occupé. Mais nous allons l'attendre le temps qu'il faudra. Pas de discussion, pas de traitement!

– *All right*!

Ils étaient assis et attendaient patiemment quand une agitation inhabituelle anima la clinique. Ils entendirent plusieurs

personnes, à la réception, qui parlaient en même temps. Marie ne put s'empêcher de s'étirer le cou pour mieux voir ce qui se passait tandis que Billy déplaça carrément sa chaise pour mieux observer. Trois hommes, dont l'un transportait une valise carrée ressemblant étrangement à une glacière, sortirent de la réception et longèrent le corridor, juste en face d'eux. Ils eurent le temps de bien les voir et même, de les saluer. Le trio traversa ensuite les portes coulissantes conduisant aux salles d'opération.

– T'as vu ça? fit Marie.

– Est-ce que tu crois ce que je crois?

– Un cœur… un rein… un foie… ou quoi d'autre?

L'agitation reprit dans le hall d'entrée. Les discussions s'y déroulaient exclusivement en anglais. Billy crut reconnaître un accent du sud des États-Unis, de l'ouest peut-être, un peu western. Un vieil homme en chaise roulante, accompagné par une équipe médicale complète, était branché sur des appareils poussés par un des membres de l'équipe; ils passèrent juste sous leurs yeux. Billy et Marie les saluèrent et le vieux monsieur leur esquissa un sourire. Ils le suivirent des yeux jusqu'aux portes, au bout du couloir. Deux dames, très élégantes et fraîchement maquillées, marchaient à sa suite. Le nez en l'air, elles ne les regardèrent même pas.

– C'est certainement une personne très importante! dit Marie.

– J'ai l'impression que le visage de l'homme assis dans le fauteuil m'est familier.

À ce moment, le Dr Lacep s'approcha du petit salon, l'air moins fantasque qu'à son habitude.

– Bonjour, vous deux, vous allez bien? demanda-t-il simplement.

– Oui, merci, et vous? répliqua sèchement Billy.

– Si vous voulez me suivre à mon bureau, les invita le médecin en tournant les talons.

Aucun mot ne fut échangé durant le trajet les menant au bureau Pasteur. Assis devant le grand spécialiste, Billy tenta de contenir ses émotions et de suivre le pseudo plan de match qu'il avait élaboré dans sa tête. Mais le docteur prit les devants.

– Vous avez été surpris par les effets du traitement, n'est-ce pas?

– Surpris n'est pas le mot. Mais avant de revenir sur ces malencontreux événements, j'aimerais connaître les résultats des tests que j'ai passés la semaine dernière, en commençant par ceux de ma formule sanguine.

– Évidemment. Ce n'est pas votre formule sanguine qui nous donne le meilleur indice de la présence de cellules cancéreuses encore actives dans votre corps. Votre taux de C.A.S. nous permet de détecter la présence d'une enzyme sécrétée habituellement par les cellules qui se reproduisent à un rythme anormalement rapide, comme dans le cas des cellules malades.

– Et il est de combien mon taux?

– Il y a un mois, lors de votre premier prélèvement sanguin à l'hôpital Saint-Luc, il était de 28.

– Et maintenant? demanda Billy.

– La semaine dernière, il était de 4,3.

– La normale est de combien… zéro? risqua Marie.

– La normale pour les non-fumeurs se situe entre 0 et 3,5. Pour les fumeurs, c'est entre 0 et 5.

– Alors, je suis presque retombé dans la fourchette des gens normaux, comme vous le dites.

– Cette mesure doit être évaluée en regardant les tendances. Un résultat ponctuel, dans votre cas, n'est pas significatif en soi. Les variations du taux sont les meilleurs éléments prédictifs de l'évolution de la maladie.

– Ce qui veut dire? demanda Marie.

– Il faudra les comparer avec les échantillons d'aujourd'hui, qui seront envoyés dans un laboratoire pour fins d'analyses.

– Et vous les aurez quand, ces résultats?

– Pas avant mercredi.

– Et le *scan*? poursuivit Billy.

– À propos de votre *scan*, la radiologiste nous a remis un premier rapport sommaire qui indique qu'aucune trace de lésion n'a pu être décelée sur les images qu'elle a examinées. Autrement dit, il n'y a pas de métastases apparentes.

– C'est bon signe, n'est-ce pas?

– Oui, mais comme je vous le disais, on ne doit pas tirer de conclusions trop hâtives en se basant sur les résultats d'une seule

semaine. Il faut mettre toutes les chances de notre côté en s'assurant que les succès perdurent.

– Peut-on attendre mercredi pour procéder au prochain traitement? soumit Marie.

– C'est vous qui décidez. Mais je peux vous assurer que les effets de ce traitement-ci ne seront pas du tout comparables à ceux que vous avez connus, articula le docteur en empruntant un ton qui se voulait rassurant.

– Mais il y en aura? reprit Billy.

– Je retirerai complètement le liquide qui se trouve actuellement dans votre implant, pour le remplacer par un autre totalement différent. Celui que vous avez reçu est à base de platine et il agissait sur les terminaisons nerveuses de votre corps. Le prochain n'aura aucun effet direct. Ce sont plutôt les radiations qui feront le travail, cette fois-ci. Les réactions aux radiations sont beaucoup plus limitées avec les doses que j'utilise. Fatigue, peau sensible au niveau de l'implant et des conduits seront fort probablement les seuls effets que vous ressentirez.

– Fort probablement? souligna Marie.

– Le corps de chaque personne s'ajuste et peut réagir différemment. Je peux vous dire que toutes les personnes qui ont eu des traitements aux radiations ont ressenti de la fatigue. Certaines étaient épuisées et d'autres avaient juste besoin d'un peu plus de sommeil. Quant aux réactions cutanées, je vous suggère fortement de ne pas vous exposer inutilement au soleil. Par exemple, vous pouvez vous baigner, mais ne vous faites pas bronzer. Il y a des patients qui ont vu d'immenses plaques se former sur leur corps, alors que d'autres ont tout simplement bruni un peu plus qu'à l'habitude. Je vous recommande aussi de porter des vêtements amples qui ne frotteront pas sur votre implant et sur les petits canaux. Y aura-t-il d'autres effets possibles? Pas selon les études que nous avons entre les mains et pas selon mon expérience. Nausées, vomissements, diarrhées? Je ne crois pas. Je sens que votre confiance en a pris un coup avec tous les désagréments que vous avez vécus. Je me sens responsable de votre bien-être et de votre guérison. Si je commets des erreurs ou si nous ne nous comprenons pas toujours

parfaitement, je m'en excuse. Voulez-vous réfléchir quelques instants?

– Oui, répondit promptement Billy.

Dr Lacep sortit du bureau. Marie et Billy avaient une importante décision à prendre. La santé de Billy s'améliorait, mais les traitements les inquiétaient énormément. Faire confiance au médecin chercheur, ou retourner dans le système de santé publique où les délais pourraient être excessifs et les soins minimaux? Ils en vinrent à la conclusion qu'il valait mieux continuer. Pour cette fois-ci, du moins. Ils rencontreraient Dre Parley la semaine suivante et prendraient en considération ses recommandations. À chaque semaine suffirait sa peine.

Le téléphone sonna. C'était la réceptionniste qui leur demanda si le docteur pouvait se joindre à eux.

– Vous prenez le bon chemin, leur dit-il.

– Nous sommes inquiets, tempéra Billy.

– Ce traitement vous rassurera pour l'avenir et je suis persuadé que vos prochains résultats le confirmeront. On y va?

Ils se dirigèrent vers la salle de traitement. Billy enfila une jaquette et les deux technologues l'escortèrent jusque dans la salle. Il se coucha sur le ventre, baissa ses boxers et appuya sa tête contre le support, tout en saisissant les poignées. La table monta. «95,3», dit Julie. «94,7», dit Audrey. La table recula, puis se stabilisa. Le Dr Lacep mit ses doigts sur l'implant.

– Vous allez sentir une petite piqûre, car je dois retirer le liquide. Prenez une grande respiration. C'est parfait. Maintenant, j'injecte le nouveau produit. Prenez une autre respiration. Bon… c'est fait.

Les deux demoiselles vérifièrent une dernière fois la position de ses fesses et lui signifièrent de ne plus bouger, car le traitement allait bientôt débuter. Cela dit, elles quittèrent la salle en compagnie du docteur.

– Ne bougez pas, le traitement commence, répéta Lacep de l'autre côté du mur.

Le bruit sourd se fit entendre pendant une quinzaine de secondes et quelques instants après, tout était déjà terminé. Audrey entra dans la salle. Elle baissa la table pendant que Billy remontait ses boxers. Il la remercia et partit se rhabiller. À sa sortie de la cabine, il regarda tout le monde, les remercia et prit

aussitôt le chemin de la sortie. Marie le suivait, un peu gênée, encore une fois surprise par son attitude. Il marcha d'un pas rapide et déterminé. Il attendit sa copine en lui ouvrant les portes de la réception et, une fois dehors, s'immobilisa. Il se tourna face au soleil, leva la tête et demanda:

– Est-ce que je rougis?

– Non, répondit-elle.

– Monte dans la voiture, on s'en va manger de la crème glacée!

Il prit le volant et chercha l'épicerie ou le bar laitier le plus près. Il en trouva un, quelques rues plus loin, et s'y arrêta. Il descendit sans attendre Marie et se précipita vers le comptoir.

– Un cornet deux boules, double chocolat, s'il vous plaît. Tu veux quelque chose, Marie?

– Non merci, fit cette dernière, très nerveuse.

La jeune serveuse remit le cornet à Billy, qui alla s'asseoir à une table en plein soleil.

– Ça passe ou ça casse! s'exclama-t-il en regardant Marie, qui comprenait enfin son comportement.

– Au moindre malaise, tu me fais signe! le somma-t-elle en le pointant du doigt.

– O.K., on y va!

Billy porta la crème glacée à sa bouche et en mit sur ses lèvres, pendant que Marie avait les yeux ronds comme des ballons. Rien ne se produisait. Il croqua une bouchée de chocolat. Rien à signaler. Il en avala une petite quantité. Tout allait bien.

– Elle est très bonne, tu sais. Tu es certaine que tu n'en prendrais pas un peu pour te rafraîchir?

– Tu sais ce que je ferais pour me rafraîchir, espèce de tête de plastique?

– C'était sa dernière chance. Si j'avais eu la moindre réaction, c'était fini. On retournait à la clinique et il m'enlevait tout de suite son satané liquide… et sa quincaillerie en prime.

– Tu aurais pu me prévenir!

– Je m'excuse, mon amour, j'étais…

– Ça va, je comprends. J'ai eu peur.

– Bon, maintenant que tout va bien, je vais retourner au travail.

Effectivement, rien d'inhabituel ne se produisit durant tout le reste de la journée.

Le lendemain matin, mardi, ils se levèrent et encore là, aucun effet secondaire ne semblait vouloir se manifester.

– Tu veux des rôties? demanda Billy.

– Non merci, je prendrai des fruits.

Il mit deux tranches de pain dans le grille-pain. Lorsqu'il baissa la manette pour enfoncer le pain, il y eut soudainement un court-circuit qui dégagea une petite fumée grise. Pourtant, l'appareil, presque neuf, n'était que rarement utilisé.

– Est-ce que j'ai conservé la facture du grille-pain?

– Certainement pas! Moi, j'ai encore les reçus de mes frais de scolarité, mais toi, tu ne penses à ces choses-là que depuis que tu fais toutes sortes de combines avec la comptabilité de ton bureau. Un jour, tu te…

– Voyons donc! Elles sont bonnes les oranges?

Ce jour-là, Billy devait se rendre chez un client au centre-ville. La circulation lourde et les nombreux travaux de réfection de la chaussée le retardant, il aboutit dans le hall d'entrée de la tour où se situait le siège social de son client alors même qu'il était déjà l'heure de son rendez-vous. Il fonça vers la première porte d'ascenseur qui s'ouvrit. Quatre personnes s'y trouvaient déjà. Il appuya sur le dix-sept; les portes se refermèrent et l'ascension débuta.

Billy, encore face au tableau des commandes, fit un quart de tour vers sa gauche et s'adossa au mur. Il ouvrit son porte-documents pour être fin prêt dès son arrivée à l'étage. Tout à coup, il ressentit une chaleur qui lui parcourait la colonne vertébrale, du bas vers le haut. Ensuite, il éprouva des petits chocs électriques tout le long de la nuque. Il voulut s'éloigner du mur, mais y resta collé. Puis soudain, l'ascenseur s'immobilisa entre deux étages. Les lumières s'éteignirent et seule une lampe de secours s'alluma. Les cinq passagers se regardèrent tandis que Billy put enfin bouger et s'éloigner du mur.

Il enfonça différents boutons sur le tableau de contrôle, mais rien n'y fit. Un des hommes saisit le téléphone d'urgence et tenta

de contacter la sécurité. Aucun signal. Le même homme essaya d'insérer ses doigts dans la fente des portes pour les entrouvrir, mais en vain. De plus en plus nerveux, il poussa Billy et frappa violemment sur tous les boutons des étages. Les autres occupants le fixèrent sans mot dire. Après quoi, l'homme regarda vers le haut pour examiner le carrelage du plafond. Un des passagers lui mit la main sur l'épaule en le priant de se calmer, ajoutant qu'il n'y avait aucun danger et que l'ascenseur repartirait sous peu.

Du coup, l'homme se retourna et lui demanda de se pencher pour lui servir d'appui afin qu'il puisse grimper. L'autre refusa, expliquant que les ascenseurs étaient sécuritaires et qu'il suffisait d'être patient. L'homme, paniqué, affirma qu'il devait sortir sa tête par le plafond pour pouvoir prendre de l'air. Au même moment, ils entendirent une voix provenant de l'extérieur.

– Ici la sécurité. Restez calmes. Asseyez-vous sur le sol, si c'est possible. Nous allons ouvrir les portes.

Ils entendirent des bruits métalliques, juste avant que les portes ne s'écartent lentement et qu'ils aperçoivent les jambes des membres du personnel de la sécurité, en haut de la porte. Ils étaient à moins d'un mètre du prochain étage. On leur tendit un escabeau et tous purent remonter. Ils étaient au quatorzième.

– Que s'est-il passé? demanda l'un des employés.

– Je n'en ai aucune idée, répondit l'un des passagers qui avaient su garder son calme.

– Je crois qu'il y a eu un court-circuit dans le mur, près du panneau, souligna Billy.

– Avez-vous vu ou entendu quelque chose? Y a-t-il eu de la fumée ou une odeur de fumée?

– Non, j'étais appuyé contre le mur et j'ai senti un courant me traverser le dos et tout s'est arrêté.

– Comment vous sentez-vous, maintenant? Asseyez-vous, j'appelle les services médicaux!

– Non, non. Tout va bien, je n'ai rien.

– J'insiste, monsieur. Ne bougez pas.

Des secours médicaux arrivèrent rapidement. Ils l'examinèrent, lui posèrent quelques questions et remplirent un formulaire. Billy refusa de se rendre à l'hôpital malgré leur insistance. Il s'engouffra dans un autre ascenseur et se pointa à son rendez-

vous avec deux heures de retard. Il raconta son aventure à son client, lequel était déjà au courant de l'incident et des conséquences qu'il avait entraînées.

À la fin de la journée, de retour à la maison, Billy raconta à Marie l'histoire de son fameux périple en ascenseur. Il n'en fallut pas davantage pour qu'elle veuille tout de suite examiner son dos. Dr Lacep les avait prévenus de la sensibilité de sa peau, surtout autour de l'implant et des conduits. Il enleva sa chemise et Marie put voir de façon distincte un cercle bleu de la grandeur d'une pièce de dix cents sous la cicatrice de son opération au sacrum. Probablement l'implant. De même, elle pouvait suivre les conduits qui telles de minuscules veines saillantes, montaient le long de sa colonne vertébrale.

– Est-ce que c'est douloureux?

– Non. Passe donc tes doigts doucement? demanda Billy en se regardant le dos par le truchement du miroir de la salle de bain.

– Comme ça?

– Oui. Je ne sens rien d'anormal.

– Tu sais que dans les cas d'électrocution, les symptômes ne sont pas toujours apparents?

– Oui, je sais. Mais je ne sens ni brûlure ni engourdissement, aucune contraction musculaire, mon pouls est normal, je n'ai pas perdu conscience et je n'ai eu aucune difficulté respiratoire. On m'a posé toutes ces questions déjà.

– D'accord, je m'inquiète toujours trop.

– En tout cas, j'ai eu une journée électrique! Le grille-pain au petit déjeuner et l'ascenseur ce matin! Je ne touche plus à rien. Sauf à toi, évidemment. Tu veux être ma prise de courant?

– Dommage que tu n'aies pas de rallonge!

Durant la soirée, le dos de Billy retrouva son apparence normale, ce qui rassura Marie. À la blague, quoiqu'avec un peu de nervosité, il avoua qu'il craignait d'allumer le téléviseur. Finalement, il saisit la télécommande et activa l'appareil. Pendant qu'il prit place devant celui-ci, Marie, elle, s'installa devant l'ordinateur pour approfondir les recherches qu'elle avait laissées de côté depuis quelques jours. Elle tentait désespérément

d'établir des liens entre les médecins, les interventions chirurgicales, les recherches et les entreprises pharmaceutiques. Ils se couchèrent tôt, et Billy passa une bonne nuit.

– Je ne t'offrirai pas de rôties, ce matin, Marie.

– Fais-moi réchauffer un muffin au micro-ondes! Et puis non… c'est pas la peine.

– Ah oui! Ça m'est revenu! Tu te souviens du vieux monsieur que nous avons vu entrer à la clinique, lundi? Je crois que j'ai retrouvé son nom. C'était Johnny «Blanket» Summersweet, le crooner de Las Vegas.

– Oh là là! Tu en es certain? Comment le connais-tu?

– Ma mère. Elle avait tous ses disques.

– Ça fait longtemps qu'on n'en entend plus parler.

– Il avait été très présent lors de la campagne électorale de Bush père. Ensuite, on l'a vu auprès du fils lors de ses débuts. Tu te souviens? Il allait encourager les troupes en chaise roulante, en Irak, comme pour leur dire d'arrêter de se plaindre: «Regardez-moi, je suis magané et je me plains pas, courage les enfants!»

– C'est ton interprétation libre, ça. Mais je m'en souviens vaguement. Mon père croyait qu'il était proche de la mafia.

– De la mafia, je ne sais pas, mais du parti républicain, ça c'est certain.

Billy s'habilla plutôt décontracté, à la surprise de Marie. Un polo rayé, un pantalon de coton et des souliers sport. Il allait rencontrer un ami qui se lançait en affaires. Production de spectacles et gérance d'artistes. Il avait obtenu des fonds d'un organisme gouvernemental et désirait monter une petite équipe. Il savait que Billy pourrait l'aider dans la recherche et le choix de son personnel.

– Comment s'appelle-t-elle? demanda Marie un sourire en coin.

– Je vais voir Luc dans ses nouveaux bureaux du Vieux-Montréal.

– Tu sais ce que je pense de lui!

– Oui, et je partage un peu ton opinion, mais c'est un ami de jeunesse et il a besoin d'aide. Je vais prendre le métro. Hier, je suis arrivé trop juste, à mon rendez-vous, à cause de la circulation et des travaux de repavage.

– Crois-tu terminer tôt?

– Je ne sais pas. Pourquoi?

– Penses-y un peu!

– À ce soir, beauté des îles.

Il marcha jusqu'à la station de métro située à une dizaine de minutes de chez lui. Il chercha en vain ce qu'il pouvait bien y avoir de spécial, aujourd'hui. Anniversaire de qui? Fête de quoi? Visite? Ah non! Pas de la visite. Ils avaient officialisé l'anniversaire de leurs trois années de fréquentations au printemps… la fête de Marie était en décembre… qu'est-ce que ça pouvait bien être?

Arrivé à la station de métro, il y avait foule, la ligne passant près de chez lui étant la plus achalandée du réseau. En plus, un mercredi matin, en plein milieu de la semaine, en direction du centre-ville… en plein l'heure et la journée de la plus grande affluence. Ne parvenant pas à entrer dans le premier train qui se présenta au quai, il dut se faufiler de peine et de misère pour réussir à prendre le second, quelque trois minutes plus tard. Les wagons étaient presque ronds tellement les gens étaient entassés les uns contre les autres.

Il prenait régulièrement le métro. Rapide et efficace, ce moyen de transport lui permettait de se rendre chez la plupart de ses clients du centre-ville. Dans certains cas, il n'avait même pas à sortir à l'extérieur, une fois dans le réseau. La quantité de tunnels et la diversité des aménagements conçus par les architectes permettaient d'avoir accès à la majorité des tours à bureaux par des voies souterraines ou protégées.

Les nouveaux locaux de son ami se situaient sur la même ligne que la sienne. Billy n'eut donc pas à débarquer au terminus Berri où une bonne partie des passagers doivent faire une correspondance pour accéder à une autre station. Malgré tout, les entrées et les sorties de voyageurs, dans son wagon, furent très nombreuses. Il demeura debout près de la porte. Il devait sortir trois stations plus loin, près du Vieux-Montréal.

Luc était un touche-à-tout qui connaissait énormément de monde dans le milieu artistique. Il avait débuté comme homme à tout faire pour une petite troupe de théâtre. Menuisier, chauffeur, éclairagiste, même maquilleur, il avait tout fait. C'était d'ailleurs un personnage à inviter pour qu'un souper soit coloré et très animé.

Billy avait toujours gardé un bon contact avec lui, ami fidèle, à travers les multiples hauts et les fréquents bas de ses affaires. Ils avaient grandi ensemble, au pied du mont Saint-Hilaire. Il n'allait certes pas le laisser tomber aujourd'hui, surtout qu'il avait promis de le payer!

Lorsque le train quitta la deuxième station pour s'engager dans le tunnel, il y eut plusieurs petites secousses, comme cela se produisait assez fréquemment. Pour ne pas perdre pied, Billy appuya sa main sur le mur, tout près de la manette prévue pour les arrêts d'urgence. Curieusement, il sentit des picotements au bout de ses doigts et dans la paume de sa main. Il tenta de la retirer de la cloison de fibre de verre, se croyant encore victime d'une défectuosité électrique. Peine perdue. En une fraction de seconde, il sentit une décharge lui parcourir le bras, allant des doigts vers l'épaule. Des pétillements envahirent son dos et se dispersèrent en descendant vers ses hanches. Il ressentit alors une brûlure, juste à l'endroit de son implant. La décharge poursuivit son chemin le long d'une de ses cuisses, dans son genou, le long de son tibia, pour finalement atteindre son pied gauche. Tous les muscles de son corps se contractèrent et sa respiration s'interrompit, alors même qu'il avait l'impression d'être soufflé au plafond.

Le train s'immobilisa presque instantanément, projetant ainsi les passagers en déséquilibre vers l'avant. Seul Billy resta en place, et ce, en raison de sa main encore rivée bien à plat au mur et d'un de ses pieds qui, celui-là, n'était pas sorti de sa chaussure, vissée au plancher. Son autre jambe, en l'air, ballottait comme un drapeau au vent, malgré que sa deuxième chaussure, elle aussi, soit restée collée au sol. Tout à coup, il retomba. Toutes les lumières du train s'éteignirent. Seul l'éclairage du tunnel permettait de voir à l'intérieur du wagon. Les voyageurs debout étaient encore aussi entassés les uns contre les autres.

Couché sur le plancher, Billy ne bougeait plus. Les yeux fermés, il ressentait une immense fatigue. Personne ne vint l'aider. Au contraire, les gens s'éloignaient le plus possible de lui, sachant qu'il était très dangereux de toucher à une personne victime d'électrocution. Il ouvrit lentement les yeux pour ensuite voir une infinité de points jaunes. Graduellement, sa vision s'améliorait lorsque dans sa tête, il entendit un vrombissement à basse fréquence. Il regarda autour de lui; tout le monde avait les yeux fixés sur lui, épiant ses moindres gestes. Il se traîna par terre, sur le derrière, en reculant, pour s'appuyer contre la base d'un des bancs. Du coup, tous les passagers reculèrent en même temps.

Pendant les quelques minutes qui suivirent, personne ne bougea. Puis les secours finirent par arriver. Des pompiers ouvrirent les portes en priant les gens de rester calmes. Après quoi, ils demandèrent s'il y avait des blessés. Heureusement, personne ne l'était. Un des pompiers se dirigea rapidement vers Billy. Sans le toucher, il lui demanda son nom, son adresse, où il allait et une foule d'autres questions anodines dans le but de lui faire reprendre ses esprits. Il appela du renfort et une civière à l'aide de son walkie-talkie. Billy se ressaisit peu à peu.

– Vous avez actionné le frein d'urgence? voulut savoir le sapeur-pompier.

– Je ne crois pas. Il y a eu un court-circuit et j'ai servi de conducteur entre le mur et le plancher.

– De conducteur, vous dites?

– Oui. J'ai senti le courant me traverser le corps, de la main jusqu'au pied.

– Détendez-vous et tout ira bien. Nous vous conduirons rapidement à l'hôpital.

– Je dois aller à l'hôpital Saint-Luc; j'y suis traité, présentement.

– D'accord. Ne vous en faites plus, maintenant, reposez-vous.

Les passagers furent évacués par l'intérieur du tunnel. Ils marchèrent jusqu'à la station suivante, qui n'était qu'à une centaine de mètres. Des services d'autobus temporaires étaient déjà en opération pour permettre à chacun de se rendre à destination. Quant à Billy, on l'embarqua dans une ambulance et

on l'amena à toute vitesse à l'urgence de l'hôpital Saint-Luc, tout près de la station de métro.

– Monsieur Boost! Quel bon vent vous amène aujourd'hui? lui demanda l'infirmière qui l'accueillit en premier à la salle de triage. Je vais vous aider à mettre cette belle jaquette! J'ai aussi des questions à vous poser.

– On se connaît?

– Certainement. J'étais là lors de votre empoisonnement, la semaine dernière.

– Vous travaillez tout le temps!

– Presque. Le médecin ne va pas tarder. Bon… Boost, Billy.

L'infirmière remplit le questionnaire puis fit signe à un préposé.

– Transportez-le dans la salle numéro six, s'il vous plaît.

– J'ai un service à vous demander. Auriez-vous l'amabilité d'appeler ma conjointe au numéro inscrit dans mon dossier? Vous seriez une femme exceptionnelle dont je me souviendrai toute ma vie, je vous le jure.

– Se souvenir… se souvenir… c'est pas très excitant, ça, un souvenir! Avec plaisir, monsieur Boost. Je trouve que vous n'êtes vraiment pas chanceux par les temps qui courent.

On transporta Billy dans la salle six où de jeunes, très jeunes apprentis médecins, discutaient déjà de son cas. Une électrocution semblait être un cas très intéressant, tout comme une interruption du service de métro. Quand Billy les salua, ils le regardèrent tous comme s'ils espéraient apercevoir des traces de quelque chose.

– Mes pieds sentent le brûlé, leur dit-il le plus sérieusement du monde.

Ils s'approchèrent donc de ses pieds. Billy ne put retenir un sourire quand il vit l'une des stagiaires prendre une grande inspiration, très discrètement, comme si elle ne voulait pas qu'on la voie. Ensuite, il leur dit que ses cheveux avaient pris feu et que ses ongles étaient tous tombés.

– Bonjour, monsieur Boost.

Une petite femme, un peu plus vieille que les autres, fit son entrée dans la salle. À voir la réaction des futurs médecins, il s'agissait sûrement de la patronne.

– Vous vous amusez à congestionner la ville à ce qu'on m'a dit?

– Bonjour, docteure. Pas du tout. J'ai pris le métro pour éviter la circulation, répondit Billy en adoptant un air innocent.

– C'est étrange! lança la dame alors qu'elle l'auscultait en vérifiant attentivement ses pieds et ses mains.

– Qu'est-ce qui est étrange?

– Vous n'avez aucune séquelle apparente. Comme si le courant avait tout simplement traversé un fil électrique. Comment vous sentez-vous?

– Seulement un peu fatigué.

– Nous allons effectuer différents tests pour évaluer votre système nerveux et votre cœur. Pour ce faire, nous allons vous brancher comme on le fait habituellement pour un électrocardiogramme. Il y aura un peu plus de fils, c'est tout.

– Vais-je être hospitalisé longtemps?

– Je ne peux le dire présentement. Pour vingt-quatre heures, c'est certain. On va vous transférer dans la salle d'observation.

Peu de temps après la visite de la docteure, un brancardier le transféra de la salle six à la salle d'observation. Une trentaine de civières y étaient adossées aux quatre murs, entourant le poste des infirmières, vitré et bien au centre de la pièce. On apporta des appareils près de lui. Une technicienne fort gentille sortit une ribambelle de fils dont l'extrémité était garnie de ce qui ressemblait à de petites ventouses. Après lui avoir expliqué les détails de sa procédure, elle appliqua une crème aux points de connexion sur son corps: la tête, le thorax, l'abdomen, les cuisses et les pieds. Pour les extrémités de son corps, les orteils et les doigts, elle se servit de petites pinces. Elle mit les appareils en marche, le remercia de sa collaboration et se dirigea vers un autre patient.

Il resta là, couché, pendant que les appareils enregistraient les données sur les battements de son cœur. Il était sur le point de s'endormir lorsqu'il sentit un doux baiser sur son front.

– Bonjour, Monsieur 100 000 volts, ça va? laissa entendre Marie en faisant de son mieux pour retenir ses larmes.

– Bonjour, ma belle, certainement que je vais bien.

– J'ai vu l'évacuation du métro en direct à la télé. Je ne savais pas que c'était toi la cause. Ils ont dit qu'un passager avait malencontreusement déclenché un arrêt d'urgence.

– Mais non, pas du tout. Je n'ai jamais déclenché la commande manuelle. J'ai provoqué un court-circuit, comme dans l'ascenseur. Je…

– Repose-toi, mon homme. On reparlera de tout ça plus tard.

– Tu ne me crois pas?

– La question n'est pas là. Tu dois ménager tes énergies.

– Veux-tu appeler Luc le plus tôt possible et lui expliquer la situation, s'il te plaît?

– À condition que tu dormes un peu.

Marie quitta la salle d'observation pour aller téléphoner. Billy, de son côté, n'avait aucune envie de dormir. Il réalisa qu'il aurait beaucoup de difficulté à convaincre les gens, y compris Marie, qu'il était devenu un conducteur de courant humain. Lorsqu'il était en présence d'un champ électrique, il véhiculait le courant d'un point à un autre, en l'occurrence entre ses mains et ses pieds. Il orientait le mouvement naturel des électrons. Pourquoi? C'était probablement un des effets secondaires de son deuxième traitement. Plus il y réfléchissait, plus il en était convaincu. Marie revint, une chaise pliante entre les mains. Elle l'installa, se pencha au-dessus de lui et l'embrassa.

– Tu ne me crois pas!

– Je ne crois pas quoi?

– Que je provoque des pannes électriques ou plutôt, des surcharges électriques. Mardi matin le grille-pain, mardi après-midi l'ascenseur et ce matin le métro. Regarde mon dos, tu verras bien!

En disant ces mots, Billy se tourna sur le côté. Marie tenta de le retenir pour éviter qu'il ne débranche tous les fils, mais rien à faire. Il ouvrit sa jaquette.

Elle fut stupéfaite. Elle distingua nettement le cercle de l'implant, sous la cicatrice, maintenant d'un rouge très vif. Tous les petits conduits étaient, eux aussi, d'un rouge écarlate. Elle en effleura un du bout du doigt. Elle eut un mouvement de recul lorsqu'elle ressentit un petit choc et qu'elle aperçut une étincelle

jaune et bleu au bout de son index. «Comme de l'électricité statique!», fit-elle en refermant la jaquette.

– Tu me crois maintenant, Thomas? dit Billy, fier de sa démonstration.

– Ça alors! s'exclama Marie en se laissant choir sur sa petite chaise métallique.

– Peux-tu trouver Lacep pour qu'il vienne voir ça?

– Tu as court-circuité le courant d'un train du métro! Ça alors! Tu as aussi stoppé un ascenseur entre deux étages avec ton dos! Comment te sens-tu?

– Très bien. L'urgentologue ne comprend pas comment ça se fait. Mais je vais très bien. Essaie de trouver Dr Lacep, s'il te plaît.

– Oui, j'y vais. C'est pas tous les jours que je rencontre un super héros en chaire et en os. Laisse-moi respirer un peu.

Marie se leva et partit à la recherche du docteur. Pendant ce temps, Billy tenta de se remémorer toutes les situations au cours desquelles il avait été en contact avec des appareils ou des installations électriques. Pourquoi, dans certains cas, provoquait-il des catastrophes alors que d'autres fois, rien ne se produisait? Ses connaissances limitées en électricité ne l'aidaient pas beaucoup. Dans le fond, l'important était d'éviter de reproduire un événement potentiellement dangereux pour son intégrité physique ou celle de son entourage. Serait-il aux prises avec ce handicap encore longtemps, ou y avait-il une solution simple et efficace pour le soulager rapidement de ce stress plus que considérable? Une trentaine de minutes plus tard, Marie revint à son chevet.

– Tu l'as trouvé?

– Oui, il est occupé avec des patients. Il viendra aussitôt que possible.

– Qu'est-ce qu'il en pense?

– Je ne lui ai pas parlé, son adjointe va lui transmettre les informations.

Sur ces mots, un petit homme rondouillard, habillé tout en noir, les cheveux rasés, boucles d'oreilles et une barbichette au menton entra dans la salle d'observation. Il était très agité et

regardait partout, des fleurs dans une main et son cellulaire dans l'autre.

– Ah! Mon frère, tu es là! s'exclama la caricature ambulante.

– Hé, hé! Luc, que fais-tu ici? s'écria Billy, étonné.

– Bonjour, Marie.

Il dut l'embrasser en se mettant sur le bout des pieds, car elle ne se pencha pas d'un centimètre.

– Je croyais bien, aussi, t'avoir vu à la télévision, au restaurant en face de mon bureau. Quand j'ai reçu le coup de téléphone de Marie, je n'en revenais pas. Qu'est-ce qui t'a pris? Arrêter le métro à cette heure-là, tu n'y penses pas!

– Je n'ai pas arrêté le métro, j'ai…

– T'es pas trop amoché. Je croyais que tu serais tout noir avec de la boucane dans les cheveux et les yeux exorbités. T'es fait fort! Tiens, Marie, je t'ai apporté des fleurs.

– Ferme ton cellulaire, ça peut affecter les appareils que tu vois autour de toi, lui transmit-elle en guise de remerciement.

– Je vous ai aussi apporté une paire de billets pour un spectacle, samedi soir. C'est un nouvel artiste ukrainien qui fait des trucs sensationnels, du genre multimédia. Je l'ai fait venir pour deux représentations et si ça marche, je vais devenir son agent pour l'Amérique au complet, mon ami. Bon, eh bien!… Je ne peux rien faire de plus pour toi en ce moment. À samedi. Je vous aime.

Et Luc de sortir aussi vite qu'il était entré.

– Ça jure dans le décor, un épouvantail comme lui dans un hôpital! pouffa Marie.

– Tu ne lui as toujours pas pardonné?

– Non. Me faire tasser dans un coin par un gars complètement ivre qui essaie, comme une pieuvre, de mettre ses tentacules sur moi, je m'excuse, mais je ne pardonne pas ça.

– Il se traînerait à tes pieds, si tu lui demandais, pour faire la paix et…

Dr Lacep franchit la porte et se dirigea vers le poste des infirmières. Marie et Billy l'avaient vu entrer en coup de vent et l'observaient attentivement. Il saisit un dossier, probablement celui de Billy, le parcourut des yeux et s'adressa à l'une des infirmières présentes. Elle lui fit un signe de la tête avant qu'il

ne quitte le poste d'un pas rapide. Là, il rouvrit le dossier et s'assit. Après quelques minutes, l'infirmière revint vers lui, accompagnée de l'urgentologue qui avait examiné Billy. Ils eurent une assez longue discussion. À maintes reprises, la spécialiste, qui resta debout, leva les deux bras, haussa les épaules et secoua la tête comme pour exprimer un sentiment d'incompréhension. Après de longues minutes, pour la première fois, Lacep eut un regard en direction du lit de son patient. L'urgentologue quitta le poste et le docteur se leva, resta immobile, sortit, puis s'arrêta en regardant devant lui, arborant un air songeur. Il tourna à gauche et marcha enfin vers Billy.

– Bonjour, le beau petit couple, dit-il en contournant le lit voisin.

– Bonjour docteur, lui répondit Billy.

– Vous avez eu toute une aventure, aujourd'hui, à ce qu'il paraît?

– Pas seulement aujourd'hui, rétorqua Marie.

– Vos résultats sont normaux. Il semble que vous soyez né sous une bonne étoile, émit-il en souriant.

– Je vais d'abord vous raconter ma petite histoire des deux derniers jours, docteur. Ensuite, vous examinerez mon dos et nous conviendrons des actions à prendre, à très court terme, enchaîna Billy d'un ton ferme.

Il débuta par l'épisode du grille-pain, raconta les détails de la panne d'ascenseur et termina par sa récente balade en métro. Il insista sur les sensations qu'il avait ressenties d'un bout à l'autre de son corps après que le courant électrique eut envahi puis circulé à travers ses muscles. Le docteur l'écouta religieusement. Billy avait toujours eu une façon assez imagée et convaincante de faire ses démonstrations. Une fois son récit terminé, il invita le docteur à examiner son dos. Se tournant sur le côté, il demanda à Marie de l'aider à entrouvrir sa jaquette.

En voyant le cercle qui bleuissait et les petits canaux qui enflaient, l'oncologue fronça les sourcils. Il effleura l'implant de ses doigts et une petite étincelle jaune jaillit. Il toucha un des conduits et le même phénomène se reproduisit. Il palpa son dos à d'autres endroits, l'ausculta, le fit respirer profondément et jeta un coup d'œil sur les résultats de son électrocardiogramme. Manifestement, il cherchait une explication, ou à tout le moins,

une réponse à donner rapidement. Il scrutait le dos de Billy; on aurait pu lire sur son front l'effort déployé par son cerveau de grand spécialiste, chercheur universitaire *honoris causa*.

– Impressionnant, n'est-ce pas? signifia Marie.

– Oui, en effet. Je dois avouer que les coïncidences dont vous avez été victime ont peut-être interféré avec mes traitements et je crois…

– Les coïncidences dont j'ai été victime? Alors vous croyez que ce sont de malencontreux événements qui se sont produits fortuitement et que j'ai eu la malchance de me trouver là, au mauvais moment?

– De prime abord, je ne vois aucun lien avec les soins que je vous ai prodigués. Je vous dirais même que selon D^re^ Lessard, qui vous a examiné à votre arrivée à l'hôpital, c'est un miracle que vous ne soyez pas mort. C'est probablement grâce aux radiations contenues dans votre corps que vous avez servi de conducteur, et non de résistance, aux décharges électriques. Bien au contraire, mon cher Billy, je crois vous avoir sauvé la vie. Toutes ces rougeurs disparaîtront graduellement. Maintenant, je dois retourner voir mes malades. Je serai ici toute la journée. Ne vous gênez pas si vous désirez me voir. Bonne journée et reposez-vous.

Le docteur salua Marie de la tête et retourna à la clinique d'oncologie. Marie et Billy se regardèrent un moment. Elle se rassit sur la chaise pliante, sans faire de bruit. Couché sur le dos, Billy préféra regarder le plafond sans rien dire. Voyant cela, sa copine s'approcha et lui prit la main, pendant qu'il la regardait tendrement.

– Tu veux monter la tête de mon lit, s'il te plaît?

– Ne veux-tu pas plutôt dormir un peu?

– Non, j'ai un peu faim. Quelle heure est-il?

– 14 h 22. On a sauté le repas, l'informa-t-elle.

– Est-ce que tu crois que c'est possible?

– De quelle version parles-tu?

– De celle du Dr Lacep…

– La sienne est peut-être vraisemblable, je n'ai pas les connaissances pour en juger objectivement. Mais si on prend le problème dans l'autre sens…

– Dans l'autre sens… Que veux-tu dire?

– Laisse-moi finir, et tu comprendras. Si on réfléchit au fait que tous les autres événements que tu as vécus se sont produits sur un laps de temps de deux jours et que c'est survenu à un gars qui a un implant radioactif dans le dos, alors là, la probabilité est, à mon avis, plus qu'infime!

– Autrement dit, on devrait logiquement valider ce qu'a dit Lacep?

– Exactement. Et ce, avant le prochain traitement!

– Je connais un peu les administrations municipales comme celle du métro. Je suis certain qu'ils ont commandé une enquête sur les perturbations du service de ce matin. Je vais les appeler et leur offrir mon entière collaboration.

– Ouais… mais tu ne sortiras pas d'ici avant demain. Comment peux-tu téléphoner? Tu es branché et…

– Passe-moi ton cellulaire.

– Tu n'as pas le droit!

– Ferme les rideaux et lis-moi le journal à voix haute, s'il te plaît.

Pendant que Marie lisait le journal pour camoufler ses appels, Billy finit par rejoindre le service des relations publiques de la Société de transport de la ville.

Effectivement, une enquête était en cours, et la dame, fort contente de lui parler, lui proposa de le transférer au département d'ingénierie, qui menait les travaux. Elle lui demanda son autorisation pour publier un communiqué sur son état de santé et mentionner qu'il participerait à l'enquête. Billy accepta, voyant qu'il les avait mis dans une position extrêmement délicate en lien avec la sécurité du métro.

Les ingénieurs avaient une multitude de questions à lui poser. Ils avaient complètement mis en pièces le mur où le court-circuit s'était produit et n'avaient absolument rien trouvé d'anormal. Aucun fil, aucune connexion, aucune résistance, aucun fusible, rien n'était endommagé. Et qui plus est, tout fonctionnait parfaitement. Les politiciens n'étaient pas du tout enchantés par ces conclusions. Que diraient-ils pour rassurer la population? Un passager tire sur une manette d'urgence et se fait électrocuter sans que l'on trouve de coupable à crucifier! Les ingénieurs

auraient aimé rencontrer Billy, qui leur proposa de les voir plus tard. Ils comprirent la situation et lui demandèrent de prendre contact à nouveau avec le service des relations publiques pour transmettre ses coordonnées, ce qu'il accepta de faire.

– Maintenant Marie, continua-t-il après avoir fermé le cellulaire, il faudrait contacter le service de sécurité de la Place des Patriotes, l'édifice où est situé mon client.

– Qu'ont dit les gens du métro?

– Ils n'ont absolument rien trouvé d'anormal. Pour eux, ce ne sont pas leurs installations qui ont causé l'interruption. Ils veulent me rencontrer un peu plus tard.

– Je vais voir s'ils ont un bottin téléphonique au poste des infirmières.

– Laisse tomber. Appelle l'assistance téléphonique.

– Ce que tu peux être paresseux! Quelle est l'adresse exacte, s'il te plaît?

Billy s'entretint avec les mêmes personnes qui l'avaient secouru lors de la panne d'ascenseur. Ils avaient effectivement fait une révision complète des tous les mécanismes pour en garantir la sécurité. Quelque chose avait provoqué un court-circuit, mais ils maintenaient que ça ne provenait pas d'une défectuosité interne. Ils étaient convaincus qu'un élément externe avait été mis en contact avec la boîte de contrôle électrique, située à angle droit avec le panneau de commande des étages. Exactement là où Billy avait appuyé son dos. Les spécialistes avaient conclu qu'un conducteur de courant avait probablement permis à des bornes, éloignées d'environ trente centimètres à l'intérieur du mur, de se toucher. Comme si quelqu'un les avait reliées avec un fil électrique. Billy les remercia, non sans les rassurer en leur répondant que non, il n'entendait pas entreprendre des poursuites judiciaires.

– Alors, demanda Marie, que s'est-il passé?

– Peux-tu mesurer la distance entre mon implant et le bout du conduit le plus haut dans mon dos?

– Mesurer quoi?

– Ils ont dit qu'un conducteur de courant avait probablement été placé contre le mur et qu'il avait provoqué un «*bypass*», ou

un pont, entre deux bornes éloignées d'environ trente centimètres.

– O.K., et le pont, c'est ton implant?

– Peut-être…

– Tourne-toi. Une feuille comme celle-là a onze pouces. Attends un peu… Je dirais que la distance est de quatorze pouces.

– En centimètres?

– Il y a quinze centimètres dans six pouces, soit deux centimètres et demi par pouce… donc, trente-cinq centimètres… Ça marche! Tu es le premier pont humain que je connaisse! Mais que s'est-il passé dans le métro? Tu n'étais pas adossé au mur, pourtant.

– Bonne question.

– Je vais chercher des lunchs à la cafétéria. Toi, continue à réfléchir, dit-elle en l'embrassant du bout des lèvres.

Pendant que Marie était à la cafétéria, D^re^ Lessard passa examiner Billy. Après l'examen de routine, il lui montra son dos, qu'elle n'avait pas encore vu. Elle fut très impressionnée par le travail de D^re^ Parley, très précis et presque invisible. Les rougeurs disparaissaient lentement et il ne s'y dégageait plus aucune statique. Billy la questionna sur la probabilité que l'implant, avec les conduits remplis d'un liquide radioactif, puisse avoir les caractéristiques d'un matériau conducteur d'électricité.

La spécialiste des urgences avait apparemment reçu des consignes de Dr Lacep. Par contre, elle n'aimait pas particulièrement son collègue qui agissait de façon plutôt misogyne avec les jeunes femmes de sa profession, surtout les plus indépendantes. Elle lui donna donc des pistes de réponses, sans pour autant se montrer catégorique. Elle suggéra à Billy de questionner Dr Lacep sur l'effet des radiations dans le sang. Elle lui expliqua, rapidement, que l'une des composantes du sang, le plasma, est formée de particules neutres, d'ions et d'électrons. À son état naturel, le plasma n'est pas conducteur. Mais soumis à la chaleur, il peut donner naissance à des réactions inattendues.

– Merci, docteure Lessard. Merci mille fois!

– Vous me remercierez quand je vous donnerai votre congé.

– Demain matin? espéra Billy.

– Si votre état est toujours aussi stable, c'est fort probable.

Marie revint avec deux soupes et un club sandwich qu'ils partageraient. Billy lui fit part de son échange avec D^{re} Lessard.

– Que fait-on? On lui demande tout de suite ou on attend encore un peu?

– On attend quoi? Que tu t'électrocutes une bonne fois pour toutes!

– Certainement pas! Je vais demander à le voir avant de quitter l'hôpital, demain matin.

– Je vais vérifier s'il sera là demain et je lui dirai que nous voulons absolument discuter du traitement de la semaine prochaine. Je suis certaine qu'il va se libérer.

– Bonne stratégie. Justement, parlant du traitement de la semaine prochaine, j'aurais aimé rencontrer D^{re} Parley. Elle voulait m'examiner et me parler de mes résultats.

– Eh bien, dis à Dr Lacep que tu retarderas le traitement. Tu verras… D^{re} Parley sera libre très tôt lundi matin, j'en suis certaine!

– Pourquoi n'y a-t-il pas de téléphone ici? se plaignit Billy.

– Regarde autour de toi et tu auras la réponse.

Il regarda les patients alités autour de lui et comprit l'allusion de Marie, qui sortit de la salle pour aller transmettre leur message au docteur. Quelques instants plus tard, elle était de retour avec un air de preux chevalier.

– Le docteur se fera un plaisir de te voir demain matin, à l'heure qui te conviendra. Quant au D^{re} Parley, elle est de garde en fin de semaine et il lui demandera personnellement de t'appeler à la maison. Pas si mal, hein?

– Tu es l'amour de ma vie! Approche que je te prenne dans mes bras.

Le reste de la journée se déroula sans imprévu. Marie quitta l'hôpital vers 21 heures et Billy passa une bien mauvaise nuit. Les allées et venues du personnel, les ronflements de ses voisins et l'éclairage beaucoup trop fort l'empêchèrent de s'endormir profondément. À 7 h 30, D^{re} Lessard lui rendit visite.

– Tout est beau! Si votre état se maintient, vous pourrez partir à 10 h. J'en avise l'infirmière. En passant, si cela vous intéresse,

Dr Lacep est aussi hématologiste; il a fait beaucoup de recherches sur le sang, entre autres sur les globules rouges, les globules blancs et les plaquettes (elles baignent dans le plasma). Bonne journée, monsieur Boost!

– À vous aussi, une très bonne journée, D^{re} Lessard, et merci encore.

La docteure lui fit un clin d'œil complice, ce qui n'échappa pas à Marie qui venait tout juste de faire son entrée dans la salle d'observation. Elle tenait dans ses mains des croissants et des chocolats chauds.

– Bon matin, Marie de mes rêves!

– C'est D^{re} Lessard qui te rend si gai?

– Oui, écoute bien ça. Elle vient tout juste de me dire que Dr Lacep est hématologiste et qu'il a fait des recherches sur le sang.

– Elle te trouve aussi à son goût, je crois!

– Je pense plutôt qu'elle n'aime pas Lacep. Tu dois comprendre ça. Et si tout va bien, je pourrai sortir à 10 h.

– Est-ce que je lui demande de venir nous voir maintenant ou plus tard?

– Prenons notre petit déjeuner et on le rencontrera plus tard.

Un peu après 8 heures, Dr Lacep se pointa dans la salle d'observation. Il se dirigea vers le poste, feuilleta le dossier de Billy, posa quelques questions à l'infirmière près de lui et vint rencontrer le couple.

– Bonjour Billy, bonjour Marie. Je vois que tout va bien, ce matin!

– Oui, merci .

– Montrez-moi votre dos. Bon… tout est normal. Vous nous quittez avant midi, je crois?

– À 10 heures. Docteur… au premier traitement, vous nous avez dit que le liquide que vous m'aviez injecté était un dérivé de platine… quel est celui qui est présentement dans l'implant?

– C'est une solution ionique. Et oui, elle peut être un excellent conducteur si elle est soumise à un champ électrique. Mais je maintiens qu'elle n'a pas provoqué les courts-circuits dont vous avez été victime. Comme je vous le disais, votre implant et les conduits vous ont probablement protégé en faisant librement circuler le courant à travers votre corps. Je sais que

tout cela peut vous paraître invraisemblable. J'en ai discuté avec mon fils qui est ingénieur, et il m'a dit que des phénomènes semblables sont rares mais possibles. Il m'a fourni des exemples de golfeurs et de campeurs qui ont été foudroyés, et qui s'en sont sortis indemnes. Pourquoi? On ne l'explique pas toujours.

– Avant le traitement de lundi prochain, je veux absolument voir D^re^ Parley.

– Oui, votre épouse m'en a glissé un mot. Je vais lui demander de vous appeler durant le week-end. Peut-être pourra-t-elle vous voir dimanche pour ne pas perturber notre programme. Il vous faudrait passer un *scan* avant le traitement.

– Vous avez eu les résultats de mon C.A.S., hier? Est-ce que c'est toujours normal?

– Le laboratoire les a transmis à la clinique et malheureusement, je n'y suis pas encore passé cette semaine.

– Quel liquide prévoyez-vous m'injecter lundi?

– Ce ne sera pas un liquide. J'injecterai un gaz qui n'aura aucun effet secondaire.

– J'ai déjà entendu cela quelque part, murmura Marie.

– Bon. Alors on se revoit à la clinique lundi à 9 h 30 pour le *scan* et le prélèvement sanguin, puis à 10 heures pour le traitement. Bonne journée!

À 9 h 45, la technicienne qui avait branché les différents appareils la veille vint libérer Billy de ses attaches. Une infirmière procéda aux derniers examens de routine et ensuite, il put enfin partir.

– Je vais chercher la voiture.

– Mais non, je suis en pleine forme, j'y vais avec toi.

– Il faudra être très vigilant, Billy.

– Pourquoi, au juste?

– Je doute encore de la version de Dr Lacep. Je ne lui fais pas du tout confiance. L'histoire de son fils ne m'impressionne pas.

– Ouais, un homme averti en vaut deux.

– Si c'est toi qui es responsable de ces malheurs, alors il faut absolument que tu évites tout contact avec ton dos.

– Sans oublier que je ne dois pas relier quoi que ce soit par mes mains et mes pieds. On ne sait jamais ce qui se cache derrière un mur!

– Pourquoi ne lui as-tu pas demandé de retirer le liquide tout de suite, pendant que nous étions ici?

– Je souhaite tout de même que le traitement produise les effets escomptés. Je ne veux pas supporter tout ça inutilement!

– Tu as donc encore confiance?

– Ai-je réellement le choix? Je n'ai passé qu'une seule journée, ici, et je suis très heureux de partir. Tu imagines s'il fallait que j'y passe plusieurs jours ou même, plusieurs mois! Terminons ce que nous avons commencé et espérons que les résultats nous donneront raison.

– D'accord. Mais en attendant, marche au centre du corridor, les mains dans les poches et les yeux bien ouverts.

Billy retourna au travail le jeudi après-midi. Rien de fâcheux ne se produisit. Marie, de son côté, était très nerveuse. Elle débrancha tous les appareils ménagers qui se trouvaient dans l'appartement: le nouveau grille-pain, le four à micro-ondes, le four, le réfrigérateur, les radios, le téléphone sans fil, la hotte du poêle, la cafetière, le téléviseur, le système de son, toutes les lampes, l'ordinateur, le radio-réveil, le chargeur à batteries… tout! Billy dut se raser avec un rasoir à lames. Il n'eut plus le droit d'allumer une lumière ni même de toucher aux commutateurs.

La jeune femme avait aussi veillé à se rendre chez le propriétaire de l'immeuble pour obtenir un plan complet du système électrique de l'édifice. Elle savait donc exactement où passaient tous les fils, et ce, dans chacun des murs. Sa plus grande hantise, c'était le sous-sol où le panneau central se trouvait. Plus question, pour son amoureux, d'y stationner sa voiture. Dès lors, c'est dans la rue qu'il devrait la garer. Billy, lui, était beaucoup plus détendu. Bien qu'il jugeait que Marie exagérait, il lui était tout de même très reconnaissant pour toutes ses attentions.

Quand il revint du bureau, le vendredi soir, il nota qu'elle avait inséré des petites plaques en plastique, habituellement utilisées pour la sécurité des jeunes enfants, dans toutes les prises de courant. Du coup, il pouffa de rire.

– J'imagine qu'on aura de la fondue au menu, ce soir. Ça me rappelle le verglas de 1998!

– Tu peux bien te foutre de ma gueule, mais tu seras encore en un seul morceau lundi matin, je te le promets!

– En fin de semaine, on pourrait aller faire du camping, qu'en penses-tu?

– Ah non! Maintenant que j'ai sécurisé tout l'appartement, on reste ici et on se détend.

– Bon ça va, c'était juste une suggestion.

Malgré tout, ce soir-là, Marie éprouva du mal à se détendre. Puis le lendemain matin, Billy reçut un appel sur son téléphone cellulaire. C'était D^re^ Parley. Elle pouvait le rencontrer dès 18 heures, le lendemain, à son bureau de l'hôpital, à moins, bien sûr, qu'une urgence ne vienne chambarder son horaire. Ce coup de téléphone eut un effet salutaire sur les nerfs de Marie. À un point tel, qu'elle ressortit les deux billets de spectacle que Luc leur avait donnés lors de sa visite éclair à l'hôpital.

– Est-ce que ça te dirait de sortir ce soir?

– Sortir? Tu veux dire, aller sur le balcon?

– On pourrait aller voir Andreï Kovalev, le *performer* que ton ami veut exploiter.

– C'est une excellente idée!

Évidemment, le spectacle n'avait pas lieu dans une salle connue. Ils se retrouvèrent dans le centre-sud de la ville, où plusieurs édifices étaient abandonnés ou très délabrés. Ils passèrent une première fois devant l'adresse inscrite sur le billet, mais sans la remarquer. Ils rebroussèrent donc chemin et s'immobilisèrent devant la porte.

– C'est ici? s'étonna Marie.

– C'est la bonne adresse en tout cas. Regarde… il y a des gens qui entrent.

– Je crois que nous n'avons pas mis le bon déguisement, dit-elle en éclatant de rire.

– Cuir, pitons et pantalons d'armée déchirés. Il fait près de vingt-neuf degrés et on dirait qu'ils ne s'en rendent pas compte!

– Parce que tu crois qu'ils se rendent compte de quelque chose…

– Qu'est-ce qu'on fait? On retourne sur notre balcon, en sécurité?

– Non, non! Je suis curieuse de voir ce que ça donne à l'intérieur. Si c'est trop *"heavy*", on partira.

– 10-4, mon capitaine!

Ils stationnèrent la voiture sous un lampadaire pour se donner l'illusion qu'elle y serait un peu plus à l'abri des cambrioleurs. Comme ils arrivèrent devant l'entrée, quelqu'un leur ouvrit la porte. Un immense portier chauve avec des anneaux dans le nez, sur les lèvres, à travers les oreilles, sur les arcades sourcilières, mais aucun sur les lobes d'oreilles, leur souhaita la bienvenue.

La salle était très grande et le plafond, très haut. Ils avaient l'impression d'être entrés par l'arrière. L'aménagement, en rond, et des sièges tout dépareillés lui donnaient l'allure d'une piste de cirque. C'était sombre, très sombre, et une musique pour le moins contemporaine faisait très urbaine. La moitié des places étaient occupées, voire une cinquantaine. Les spectateurs se ressemblaient tous, à l'image de ceux qu'ils avaient vus entrer. À la nuance près de leurs cheveux. Certains en avaient de toutes les couleurs et de toutes les formes tandis que d'autres n'en avaient pas du tout. Marie était fascinée, tellement elle les trouvait originaux, alors que Billy ne pouvait s'empêcher de les juger: «Où peuvent-ils bien travailler? Comment vivent-ils? Quelles drogues prennent-ils? Toute cette belle jeunesse gaspillée!», songea-t-il en son for intérieur.

– Quelle belle surprise! s'exclama Luc.

– Ça, pour une surprise, c'en est toute une! fit Billy.

– Venez, venez, je vais vous présenter Andreï.

Luc traîna littéralement Billy par le chandail. Il conduisit ses deux invités tout près de la «scène»; des rideaux camouflaient quelque chose. Probablement la loge de l'artiste. Effectivement, le *performer* se trouvait là, entouré de toute une panoplie d'accessoires. Luc le présenta. L'homme ne parlait ni français ni anglais, uniquement le russe. Une belle grande brune aux yeux aussi verts que troublants leur servit d'interprète. Ils purent donc échanger quelques banalités.

– Suivez-moi, je vais vous montrer certaines de ses créations, proposa Luc en faisant le tour des objets qui jonchaient le sol, tous plus bizarres les uns que les autres.

– Qu'est-ce que c'est que ça? s'enquit Billy en s'immobilisant devant une sorte de chaise.

– C'est un fauteuil roulant modifié. Il le dirige avec une commande à distance. Au début du spectacle, il se tient debout au centre de la piste et il fait approcher le fauteuil vers lui. Il se laisse choir dedans comme un pantin. Je ne te raconte pas la suite, car c'est trop pété ce qu'il fait là-dessus. Vas-y, assieds-toi.

Et Luc poussa presque Billy, qui n'eut d'autre choix que de s'exécuter.

– Nooon! s'écria Marie, qui avait remarqué que la chaise était branchée. Ça va Billy? lui demanda-t-elle en le tirant par le bras pour le relever.

– Mais oui, ce n'est rien.

– Qu'est-ce qui se passe? s'inquiéta Luc. J'ai fait quelque chose que je n'aurais pas dû faire? As-tu mal quelque part? Excuse-moi, je ne savais pas que tu étais blessé. C'est à cause de ton accident? Je m'en veux tellement. Je m'excuse.

– Arrête, tout va bien.

Billy et Marie retournèrent s'asseoir alors que les sièges étaient maintenant occupés aux trois quarts. Tout à coup, les faibles lumières s'éteignirent. Assez longtemps pour que Billy ait le réflexe de chercher les indications, normalement visibles, des sorties de secours. En vain, il va sans dire.

Le spectacle débuta.

Andreï se tenait debout au centre du grand cercle. Un très fort éclairage en forme de faisceau, directement au-dessus de lui, donnait l'impression qu'il allait s'envoler doucement vers la lumière.

Il avait les bras bien allongés le long du corps et ses mains étaient tournées vers l'intérieur, le long de ses cuisses. Ses vêtements noirs, sa tête qui regardait la lumière au plafond et son visage blanchi lui donnaient des airs un peu sinistres. Marie remarqua qu'il appuyait légèrement sur sa cuisse avec l'index de sa main droite. Probablement que la commande à distance se trouvait dans une poche de son pantalon. Il appuya à nouveau, de

façon discrète. Il baissa les yeux très lentement, regarda droit devant lui et appuya encore une fois sur sa cuisse.

Le pauvre homme restait là, immobile, sans que rien ne se produise. Aucune chaise à l'horizon. Les spectateurs purent aisément se rendre compte qu'il avait saisi, à travers son pantalon, quelque chose qui avait à peu près la taille d'un paquet de cigarettes. Il frappa de plus en plus fort sur sa cuisse, pendant que Marie et Billy se regardaient en souriant. Quelque chose ne tournait pas rond. Soudain, l'artiste avança un pied, puis l'autre, et on se perdit dans le noir. L'intense lumière, elle, resta allumée.

Après une longue attente, curieusement, Luc se présenta sous le projecteur. Il avait l'air complètement dévasté. En sueurs, se tenant les mains, il prit la parole.

– Nous nous excusons pour ce léger contretemps, mais nous allons prendre une pause.

La réaction de la foule fut instantanée. Une avalanche d'objets fut projetée dans sa direction. Même des bouteilles furent lancées par terre dans le but évident de faire dégénérer la situation. Le portier calma quelques trouble-fêtes de façon fort brutale, ce qui fit que la bagarre éclata. Voyant cela, Marie et Billy se levèrent de leur siège pour prendre le chemin de la sortie. Ce faisant, ils croisèrent Luc.

– Que s'est-il passé? lui demanda Billy.

– Ça fait cent fois qu'il fait ce numéro et tout va toujours comme sur des roulettes; il fallait que ça m'arrive à moi! pesta-t-il, découragé. La foutue pile de sa chaise était complètement à plat! On n'a aucune idée de ce qui a pu arriver. Il avait fait un test au moins une heure avant le spectacle et tout était en ordre.

– Bon… euh… la situation se corse, ici, alors nous on se pousse. Bonne chance, Luc!

– La police va bientôt arriver. Ciao!

Ils réussirent à sortir par une grande porte qui devait autrefois servir aux livraisons et se trouvant de l'autre côté de l'édifice. Sur le trottoir, ils marchèrent d'un bon pas pour ne pas avoir à donner d'explications à la police. La voiture était garée un peu plus loin, intacte. Ils démarrèrent rapidement et prirent la direction de l'appartement.

– Est-ce que tu crois ce que je crois? interrogea Marie.

– Je n'ai rien senti. Attends… je vais me garer là-bas et tu regarderas mon dos.

Billy rangea la voiture, s'avança sur son siège et Marie souleva son chandail.

– Et puis, est-ce que c'est de ma faute?

– Oui… enfin, je crois. Je vois des petites veines rouges, légèrement enflées. Tu as déchargé la pile de la chaise, super héros de mon cœur!

Ils se regardèrent puis s'esclaffèrent. Ils riaient tellement que Marie en pleurait. Billy avait encore une fois de la difficulté à reprendre son souffle. Ils rirent ainsi durant un bon moment, incapables de retrouver leur sérieux.

– Pauvre Luc! Pauvre Luc! répétait Billy en croulant de rire.

– Et Andreï qui tapait sur sa télécommande, renchérit Marie en essuyant ses larmes.

– C'est quand même un professionnel, convint Billy un peu plus calme. T'as vu sa sortie? On aurait cru que ça faisait partie du spectacle.

– Arrête! Je vais faire pipi dans mes petites culottes, supplia Marie qui n'en pouvait plus.

Ils terminèrent leur soirée en beauté, non sans suivre les conseils du D^re^ Parley et se protéger adéquatement pour éviter que Marie ne soit irradiée ou encore, qu'elle n'attrape un quelconque truc. Pour eux, deux semaines d'abstinence constituaient un record. Leurs ébats furent très sportifs, tout en étant ponctués de rires interminables à la mémoire d'Andréï et Luc.

Le lendemain, dimanche, fut très tranquille. On aurait dit qu'ils se préparaient des heures à l'avance en vue de leur rendez-vous de 18 heures. Ils commençaient des choses, mais ne terminaient rien. Pourtant, la journée était radieuse. En fin d'après-midi, ils finirent par prendre une longue marche qui les mena jusqu'à l'hôpital.

– Bonjour, docteure. Vous avez passé de belles vacances? demanda Billy.

– Oui, mais… trop courtes, évidemment. Comment allez-vous?

– Ce qui m'est arrivé est assez incroyable.

Et Billy raconta sa dernière semaine, en détail, pendant que la chirurgienne l'écoutait jusqu'à la fin, sans l'interrompre.

– Je ne suis pas une spécialiste en ce domaine, mais il me semble que vous avez un impact sur les courants électriques. L'épisode de la chaise roulante est éloquent. De toute façon, demain Dr Lacep retirera le liquide et vous serez débarrassé de ces effets non désirés. J'ai regardé le rapport de votre *scan* et les nouvelles sont excellentes. Il n'y a aucune trace de cellules atypiques. Votre C.A.S. se situe dans la fourchette normale à 2,3. Ce qui est une diminution par rapport à l'avant-dernier prélèvement sanguin.

– Vous êtes allée à la clinique en fin de semaine? la questionna Marie.

– Non, pourquoi?

– Comment avez-vous eu le résultat de son C.A.S.?

– Le laboratoire nous envoie les résultats des analyses de nos patients par courrier électronique, aussitôt qu'ils sont disponibles.

– Et quand les avez-vous reçus? se montra curieux de savoir Billy.

– Attendez un instant… Mercredi, à 9 h 47.

Marie et Billy se regardèrent un moment. Pourtant, jeudi, à l'hôpital, Dr Lacep leur avait bien dit qu'il n'avait pas vu les résultats. Pourquoi leur avoir menti?

– Malgré ce que je vous ai raconté, vous me recommandez de poursuivre les traitements? reprit Billy.

– Vos résultats sont très encourageants; est-ce uniquement en raison des traitements? Je l'ignore. Je vous dirais d'y aller une semaine à la fois. Demain, vous aurez un autre *scan* et une nouvelle analyse sanguine. Nous pourrions nous revoir vendredi, si vous voulez. Nous regarderons vos récents résultats et nous réévaluerons la pertinence de continuer. Qu'en pensez-vous?

– Oui, ça me semble correct. Et toi Marie, qu'en penses-tu?

– Je me sens mieux avec vous dans les environs. Si quelque chose tournait mal, pourriez-vous lui enlever l'implant?

– Oui, mais l'implant n'est pas responsable des effets secondaires, ce n'est qu'un véhicule.

– Je sais, mais si Dr Lacep ne peut pas ou s'il ne veut pas retirer ce qu'il injectera, ça me donne un filet de sécurité, vous comprenez?

– Oui, mais ce ne serait pas aussi simple que cela. Vous comprenez aussi, j'en suis certaine. Mais nous sommes ici pour examiner mon travail, n'est-ce pas? Maintenant, retirez votre chandail et couchez-vous sur le ventre.

La chirurgienne examina Billy méticuleusement et lui posa une foule de questions. Tout était normal. L'implant et les conduits étaient parfaitement en place. Les décharges électriques n'avaient pas eu d'effets néfastes sur l'appareillage et son bon fonctionnement.

10.

Lundi 14 août

– As-tu parlé avec la psychologue la semaine dernière? demanda Marie alors qu'ils étaient en route pour la clinique de Laval.

– Non, j'ai complètement oublié!

– Elle ne t'a pas appelé?

– Non, je ne crois pas. Je vais la contacter en revenant du traitement, sans faute.

– Peut-être était-elle au courant de ton hospitalisation. Jeudi matin, tu étais encore en observation.

– C'est vrai. Mais je veux garder de bonnes relations avec madame Chanlat et la tenir au courant de l'évolution de mon état de santé. Elle m'a suggéré de te poser une question, à mon sujet, et je ne l'ai pas encore fait.

– Ah oui? Laquelle?

– Je t'en reparlerai plus tard; ici ce n'est pas approprié.

– Oui, je le veux!

– Cette question-là, je dois la poser à ton père en premier. Il faudrait que je lui envoie un courrier électronique, à Tunis. Au fait, quand revient-il?

– Il ne le sait pas. L'université lui a proposé de renouveler son contrat pour la prochaine année. Il avait prévu prendre une semi-retraite et ma mère s'ennuie un peu. Ils aimeraient que j'aille les voir à la fin du mois, mais ils comprennent la situation. Ils apprécieraient beaucoup que tu leur donnes des nouvelles par toi-même, de temps en temps.

– Oui, tu as raison. Je les ai négligés ces derniers temps.

– Ils te considèrent comme leur fils, tu le sais.

– Mais alors… on ne peut pas se marier!

– Est-ce que les dirigeants de la Société de transport t'ont rappelé?

– Non, et je préfère ça ainsi. S'ils me harcèlent, je vais leur dire que je songe à intenter une poursuite. On n'en entendra plus parler.

– Et une poursuite contre Lacep, tu y as songé?

– On verra ça plus tard. Je crois que son contrat le protège contre à peu près tout.

– Et la question que tu dois me poser?

– Moi et ma grande gueule!

Ils arrivèrent à la clinique à 9 h 20. Lorsqu'ils stationnèrent la voiture, une limousine noire et un gros 4 x 4 bleu marine escortant une ambulance se placèrent juste derrière eux. Les ambulanciers débarquèrent les premiers avec une équipe médicale. Ils descendirent un homme en civière, branché à plusieurs appareils, et entrèrent en trombe dans la clinique. Au moins six autres personnes sortirent des voitures pour les accompagner. L'une d'entre elles, venue en 4 x 4, transportait ce qui semblait être une glacière. Marie et Billy, debout près de leur véhicule, épiaient leurs moindres mouvements.

– Marie, peux-tu lire ce qui est écrit sur la mallette du deuxième monsieur, à ta droite?

– *Trimus Eng., 25th anniversary*, en jaune. Il y a un autre mot inscrit en rouge, très petit, mais je suis incapable de le lire.

– Trimus Engineering… ça me dit quelque chose…

– On les retrouvera assurément sur le Web, fit Marie.

– Tu as mon entière confiance!

Ils suivirent les derniers accompagnateurs du malade jusqu'à la réception de la clinique. Déjà, l'équipe médicale et le porteur de ce qui devait être l'organe à transplanter avaient franchi les portes, au bout du corridor, comme s'il s'agissait d'une urgence. Les autres accompagnateurs furent escortés par la réceptionniste vers l'escalier menant au deuxième étage. Billy et Marie s'assirent près du comptoir en attendant son retour.

– Je vais aller voir si les véhicules ont des plaques d'immatriculation américaines, chuchota Marie à l'oreille de Billy.

– Vas-y si tu veux, Columbo, mais je serais très surpris qu'un Américain aussi riche ne soit pas venu en jet privé.

– Regarde une revue de mode, Bozo! Il y a plein de photos de ce qui fait plaisir aux femmes.

Elle sortit de la clinique. Billy saisit ce message en se disant qu'il n'avait pas fait de cadeau à sa compagne depuis déjà un bon bout de temps. Des soutiens-gorges… des parfums… de la

lingerie. «Ah! De la lingerie… Elle va encore dire que je me suis fait plaisir à moi. Des souliers… des robes… des bijoux… tiens, un bijou! Ça, c'est une bonne idée!»

Marie rentra bredouille de son enquête. C'étaient effectivement des plaques du Québec. Voilà qui semblait étrange, car les lettres VIP, pour: *very important person*, y étaient inscrites en gros. En plus, les véhicules provenaient d'ADM pour «Aéroport de Montréal».

La réceptionniste accourut vers eux en s'excusant plus d'une fois pour son retard. Tout en les saluant, elle s'informa de la santé de Billy et complimenta Marie sur sa jolie robe fleurie. Elle voulut ainsi leur démontrer qu'elle se souvenait d'eux et qu'elle leur garantirait un service hors pair à l'avenir. Billy profita de la gentillesse de la dame pour tenter de lui soutirer certaines informations pendant qu'elle les guidait à la salle d'imagerie médicale.

– Ne vous en faites pas, dit-il, nous savons que la clinique reçoit des patients… euh… comment pourrais-je dire… très importants, et qu'ils défraient à grands coûts les services que vous leur donnez.

– Mais je n'ai aucune raison de vous négliger! À mes yeux, vous êtes aussi important que ce président de compagnie.

– Une grande compagnie américaine, je présume?

– Je crois, oui. Des ingénieurs du Texas. Ce n'est pas la première fois qu'ils viennent. Leur patron semble très malade.

– Une transplantation cardiaque? questionna Marie.

– Je ne pourrais vous le dire.

– La semaine dernière, nous avons été très impressionnés de croiser M. Johnny Summersweet, poursuivit Billy

– C'est un homme tellement attentionné. Il a fait parvenir des bouteilles de champagne californien à chaque membre du personnel de la clinique.

– Wow! s'exclama Marie.

– Vous connaissez d'autres célébrités qui viennent ici? tenta Billy.

– Oui, mais je suis tenue au secret professionnel. Ceux que vous voyez, je crois que je peux vous en parler, mais les autres, c'est confidentiel.

– Je respecte votre professionnalisme, conclut Billy en apercevant la technologue en radiologie.

Il entra dans la salle et se dévêtit pour enfiler une jaquette. On lui fit un prélèvement sanguin et après quoi, il alla s'installer sur la table du *scanner*. Cette fois-ci, on lui injecta un liquide, du mercure, pour accentuer certains contrastes sur les images. Il éprouva une sensation de chaleur, laquelle partait de la nuque avant de se répandre lentement jusqu'au bas de la colonne vertébrale. Les examens furent identiques, selon sa perception, aux précédents. Quelques minutes plus tard, il ressortit de la salle puis la technologue lui indiqua, encore une fois, le chemin de la salle de traitement.

– Donne-moi tes vêtements, le pria Marie.

– Une bouteille de champagne à chaque membre du personnel de la clinique… Et si on leur apportait des belles boîtes de bonbons la prochaine fois? Après tout, c'est l'intention qui compte!

– C'est vrai, je m'en occupe.

Tout le personnel était en place pour le traitement. Il ne manquait que le Dr Lacep. Audrey invita Billy à la suivre de l'autre côté des portes où Julie les attendait. Il se coucha sur le ventre, baissa son caleçon et appuya la tête sur le support.

– Vous êtes-vous baigné dans une piscine forte en chlore? lui demanda Julie.

– Non, pas cette semaine. Pourquoi me demandez-vous cela?

– Les trois marques sont presque effacées. Nous allons devoir reprendre nos mesures.

– Excusez-moi. Je vais demander à Marie de retenir ses pulsions durant nos ébats amoureux. Y a-t-il des égratignures?

– Vous êtes en forme, aujourd'hui, monsieur Boost!

– Je suis très heureux que Dr Lacep retire enfin le liquide de mon implant.

– 95,2 fit Julie.

– 94,9 répliqua Audrey. Pourriez-vous vous glisser vers nous de quelques centimètres, s'il vous plaît, monsieur Boost? Merci.

– 95,1 dit Julie en remontant un peu la table.

– Parfait, acquiesça Audrey.

Elles remarquèrent les trois points de référence avec le stylo-feutre. Sur ce, Dr Lacep fit son entrée.

– Bonjour, Billy, on est prêt? Ne bougez pas, prenez une respiration… ça pique… et voilà! Je retire l'ancien liquide. Maintenant, j'injecte le gaz qui lui, ne devrait vous causer aucun problème. C'est terminé. Ne bougez surtout pas! Elles vont vérifier votre position et nous quitterons la salle.

– Je ressens une fraîcheur sur mon postérieur, est-ce normal? demanda Billy.

– C'est peut-être le système de ventilation, répondit Julie. Tout est bien en place. Ne bougez plus, nous sortons.

– Ne bougez pas, l'irradiation débute, prononça la voix du Dr Lacep à travers les haut-parleurs.

Le traitement fut le même. Des bruits sourds pendant quelques secondes, et c'était terminé. Billy remonta son sous-vêtement avant même que la technicienne n'entre dans la pièce. Il s'assit sur la table et en descendit prudemment. Quand Audrey l'aperçut, elle ne fut pas très fière de lui. Il la remercia tout de même, et les deux ressortirent ensemble. Il s'habilla, remercia tout le monde, saisit la main de Marie et emprunta le chemin la sortie.

– On ne va pas rencontrer le docteur? s'étonna cette dernière.

– Pourquoi? On a obtenu toute l'information à l'hôpital. Il m'a répété qu'il n'entrevoyait aucun problème, tout à l'heure, quand j'étais sur la table.

– Il peut bien nous dire ce qu'il veut. Tu te souviens des résultats de tes tests? Sûr qu'il les avait reçus, mais il a préféré ne pas te les transmettre car il craignait d'influencer ta décision en lien avec le troisième traitement.

– Tu as bien raison, mais le gaz est là, maintenant. On va donc vivre avec jusqu'à notre rendez-vous de vendredi avec Dre Parley.

– Ce serait mieux de l'appeler tout de suite pour en fixer l'heure. N'oublie pas d'appeler la psychologue, aussi.

– Oh oui! Merci.

Billy laissa Marie à son appartement et se dirigea vers son bureau. Sur la route, il contacta madame Chanlat.

– Bonjour, Lucie Chanlat, puis-je vous aider?

– Bonjour, madame Chanlat, c'est Billy Boost. Comment allez-vous?

– Mais très bien, et vous-même?

– Disons que j'ai eu une grosse semaine et que je tiens à m'excuser de ne pas vous avoir contactée plus tôt.

– Je suis au courant. Vous avez dû être hospitalisé. Ça va mieux?

– Oui, ce matin Dr Lacep a retiré le liquide responsable de mes mésaventures et m'a injecté un nouveau produit. Celui-ci est prétendument sans effets secondaires.

– Pourquoi dites-vous «prétendument»?

– Parce que je n'ai plus tellement confiance en ce qu'il dit. Il me cache délibérément des informations ou minimise les réactions possibles, probablement pour éviter que je me retire du projet.

– Vous en êtes certain?

– Vous savez mieux que moi que nos perceptions prennent souvent le pas sur la réalité et influencent nos interprétations des faits. Dans ce cas-ci, disons que les expériences passées m'ont indéniablement amené à développer un réflexe de protection.

– Oh! Ça semble sérieux.

– Oui et d'ailleurs, je réévaluerai la situation à chaque semaine avec Dre Parley. Je vais d'ailleurs la rencontrer à ce sujet, vendredi prochain. Son approche et sa sincérité tranchent radicalement avec celles du Dr Lacep.

– Croyez-vous que je pourrais vous aider de quelque façon que ce soit? Voulez-vous que l'on discute de ce conflit pour vous aider à y voir plus clair et choisir le meilleur chemin qui s'offre à vous? Vous avez énormément de pression sur les épaules, présentement. Est-ce judicieux de faire des choix aussi importants sans tenter de prendre du recul?

Pour la première fois, Billy trouva la psychologue un peu trop insistante. Quel intérêt avait-elle, tout à coup, à vouloir l'aider à tout prix? Il n'avait jamais fait affaire avec des membres de cet ordre professionnel. C'était probablement dans leur code d'éthique de s'assurer qu'un client, en période difficile, reçoive toute leur attention, histoire d'éviter qu'il ne se sente trop seul. Sans plus de question, il la remercia chaleureusement pour sa

proposition, lui promit de la rappeler après sa rencontre avec D^re^ Parley et raccrocha.

Mme Chanlat garda son appareil en main et composa tout de suite un autre numéro.

– Bonjour, Jean, nous avons un problème…

– Boost?

– Oui. Il croit que tu lui caches des choses. Que tu as probablement un agenda caché et que tu ne veux pas le perdre en lui disant la vérité.

– Il est plus brillant que je ne le croyais…

– Tu as tendance à sous-estimer les gens.

– Bon, tu m'analyseras plus tard.

– Ce soir, chez moi?

– Non. Ce soir, c'est impossible. Ma femme a des billets pour un concert de l'orchestre symphonique. Elle m'a fait promettre de l'accompagner. Demain soir, si tu veux. Tu m'appelleras sur mon téléavertisseur et je partirai comme s'il s'agissait d'une urgence. Au fait, j'ai mis la main sur une nouvelle pilule actuellement testée en laboratoire et qui arrive à amplifier les transmissions électriques vers toutes les terminaisons nerveuses de la fonction sexuelle. Il paraît que bientôt, le Viagra sera complètement dépassé. Son côté innovateur est qu'elle s'adresse autant aux femmes qu'aux hommes.

– Tu sais bien que c'est pour ton cerveau que je t'aime.

– À demain.

❋

Billy retourna à la maison assez tôt, soit en fin d'après-midi. Marie, assise à l'ordinateur, établissait des liens entre les informations qu'ils avaient recueillies à la clinique.

– Bonjour, Billy. J'ai rebranché les appareils électriques. Tu veux faire quelques essais?

– Non, ça va, merci. J'ai déjà tout essayé au bureau et rien d'anormal n'est survenu.

– Écoute bien ça: Trimus Eng. est une filiale de la géante TexPlus Co. C'est cette firme d'ingénierie qui a reçu la part du lion dans la reconstruction et la gestion du réseau de pipeline du Koweït, dans les années 80, et plus récemment, en Irak.

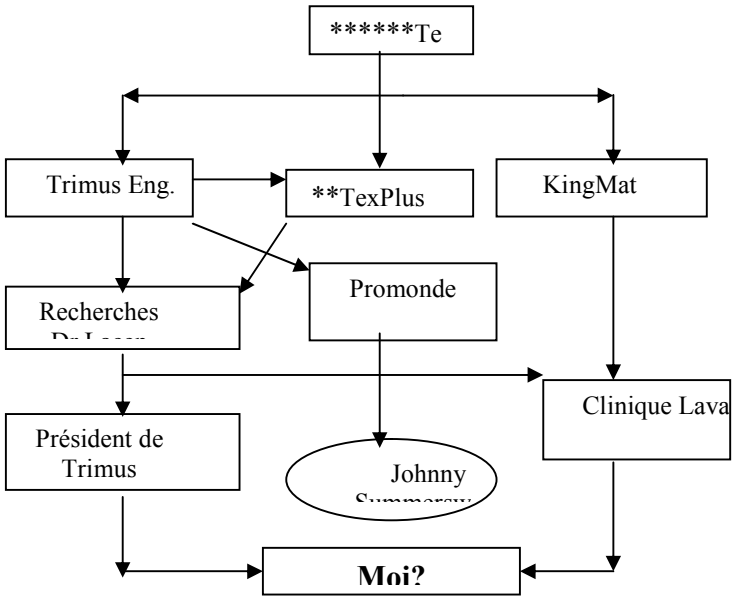
– Il n'y a pas un journaliste français qui aurait écrit un livre là-dessus? Si ma mémoire est bonne, le gouvernement américain en avait interdit la distribution sur son territoire…

– Tout à fait. Maintenant, assieds-toi et suis-moi! Trimus appartient à TexPlus, Promonde appartient à TexPlus et KingMat appartient à TexPlus. Johnny Summersweet se fait traiter à la clinique, et c'est un proche du parti républicain. Et maintenant, la cerise sur le *Sunday:* sais-tu qui a le plus contribué à la caisse électorale du parti républicain lors des dernières présidentielles américaines?

– TexPlus? risqua Billy.

– Oui monsieur!

– Tu es géniale. Maintenant, si on faisait un petit schéma comme celui-ci… qu'en penses-tu? proposa-t-il en prenant place auprès d'elle.



– Qu'est-ce que je viens faire là-dedans?

– Je crois qu'on le saura bientôt...

– Je n'ai pas aimé l'attitude de madame Chanlat au téléphone.

– Ah non! Qu'a-t-elle dit qui te préoccupe?

– Je lui ai parlé de ma méfiance à l'endroit de Dr Lacep et de mon intention de consulter D^{re} Parley avant d'accepter le prochain traitement. Je l'ai senti agacée par ma décision.

– Qu'est-ce qu'elle t'a dit?

– Elle m'a offert de me rencontrer pour m'aider à gérer mon conflit avec Lacep.

– Qu'y a-t-il de surprenant là-dedans?

– Son empressement et la pression qu'elle exerçait pour que j'accepte son aide.

– Tu te méfies d'elle, maintenant?

– Je ne sais pas. Je suis peut-être sur le point de devenir paranoïaque.

– Mais non! Tu veux prendre le contrôle d'une situation qui t'échappe, tout simplement.

– Je suis un peu fatigué. Que dirais-tu de manger bientôt? J'aimerais me coucher tôt, ce soir.

– Mais certainement.

À 20 heures, Billy était déjà au lit. Après chacun des ses traitements il ressentait une grande fatigue. Marie aurait préféré qu'il se repose plutôt que d'aller travailler, mais il ne voulut rien entendre.

❋

Le lendemain matin, il était très en forme. Il se rendit au travail à bicyclette, lentement mais sûrement. Il ne ressentait aucune crainte particulière et sa cicatrice ne le faisait pas du tout souffrir. Sur une échelle de 0 à 10, il aurait répondu 0 à l'infirmière Blain. En avant-midi, il rencontra un client potentiel.

– Monsieur Boost, M. Didier du Groupe Didier est arrivé.

– Merci, Mélanie, j'y vais.

Monsieur Didier était à la tête d'une entreprise de portes et fenêtres. Il venait tout juste de terminer la construction d'un vaste entrepôt. Il savait que Billy avait déjà travaillé dans ce secteur d'activité et il voulait faire appel à ses services pour l'aider à combler son poste de responsable de l'entreposage et de la distribution.

– Bonjour, monsieur Didier. Comment allez-vous?

– Bonjour, monsieur Boost. Très bien merci, et vous?

– Vous voulez me suivre, s'il vous plaît?

– Vous êtes très bien installés ici. Vos bureaux sont clairs et bien entretenus.

– Merci. Pour ma part, je suis passé voir vos nouvelles installations dans l'ouest de la ville. Félicitations, très impressionnant! Quarante pieds?

– Quarante-quatre, pour être exact.

– Pourquoi avoir construit aussi haut pour des portes et des fenêtres?

– Vous êtes perspicace. J'ai un projet encore confidentiel dont je pourrai vous entretenir plus tard.

– Ah! Ces sacrés entrepreneurs! Toujours un pas en avance!

– Vos affaires vont bien aussi, à ce qu'on m'a dit.

– Je ne peux pas me plaindre. Je sais que certains de mes compétiteurs ont moins de mandats, actuellement. Alors, vous désirez trouver la perle rare qui gérera vos nouvelles installations.

– Oui. Je vous ai apporté le formulaire que vous désiriez que je remplisse sur Internet.

– Vous n'aviez qu'à me le retourner en cliquant sur…

– Vous savez, moi, ces nouveautés-là, c'est pas mon fort!

– Je vous montrerai ça plus tard. Excusez-moi un instant, fit Billy.

Il se leva, contourna la table et regarda derrière M. Didier.

– Qu'y a-t-il? demanda son client.

– Rien. Je croyais qu'une lumière était allumée derrière vous et je ne vous voyais pas très bien.

– Voulez-vous que je change de place?

– Non, non, je vais m'ajuster. J'ai eu un traitement médical, hier matin, et ma vision est peut-être un peu affectée.

– Rien de trop grave, j'espère?

– Non, merci de vous en inquiéter.

– Bon et bien… si on travaillait un peu! s'impatienta M. Didier.

Tout au long de la rencontre, le flou lumineux entourant la tête de M. Didier réapparut sporadiquement et intrigua Billy. Il arriva

même que la couleur s'intensifie, passant de très faible à plus foncée. Toujours bleue, mais souvent avec des points turquoise à l'intérieur. À la fin de la rencontre, Billy accompagna son client vers la sortie. Les deux hommes se saluèrent, visiblement satisfaits du travail accompli.

Lorsqu'il revint à son bureau, Billy chercha partout ce qui pouvait bien avoir reflété cette lumière derrière la chaise de M. Didier. Il examina l'angle de la fenêtre en repositionnant le siège, exactement au même endroit. Sachant que dans son bureau, il n'y avait aucune lumière artificielle à cette heure de la journée, il regarda par la fenêtre. Y avait-il un camion avec des panneaux faisant réfléchir le soleil stationné devant l'édifice? Non, aucun, et rien d'inhabituel à signaler.

Il appela Mélanie et lui demanda de venir à son bureau un instant. Lorsqu'elle se fut exécutée, il lui demanda de s'asseoir à l'endroit même où monsieur Didier s'était assis, pendant qu'il reprenait sa place, de l'autre côté de la table, en lui expliquant que le reflet d'une lumière l'avait incommodé tout au long de son dernier entretien. Mais la lumière n'était plus apparente. Probablement en raison de la rotation du soleil. Mélanie vérifia la fenêtre à son tour puis Billy la remercia de son aide.

Durant l'après-midi, il compléta l'offre de service qu'il avait promis de faire parvenir à monsieur. Didier le plus tôt possible. Connaissant maintenant l'inconfort de ce dernier avec Internet, il en ferait faire une copie papier qu'on irait lui porter le lendemain.

❋

– Tu as eu une bonne journée? de s'informer Marie lorsqu'il rentra chez lui.

– Oui. Je crois que je vais travailler avec un nouveau client.

– Parfait, alors tu vas payer la pizza!

Billy changea de vêtements et s'installa ensuite dans l'un des divans du salon, face à Marie. Elle lui confirma que D^re^ Parley les attendait vendredi à 16 h, à son bureau. Après quelques instants, il commença à apercevoir un genre de contour, très clair, entourant la tête de Marie. Durant leur discussion, d'autres reflets lumineux longèrent quelques fois ses mains et aussi, ses épaules.

– Marie! dit-il en l'interrompant brusquement.

– Mon Dieu! Mais qu'est-ce qu'il y a?

– Je vois de la lumière autour de toi. Surtout autour de ta tête. J'ai vu la même chose autour de monsieur Didier, ce matin. J'ai cherché partout d'où elle pouvait bien provenir, mais je n'ai rien trouvé.

– De la lumière?

– Oui, autour de ta tête et parfois, près de tes épaules et de tes mains. Dans ton cas, elle est plutôt rose et parfois verte. Celle de monsieur Didier, elle, semblait bleue.

– Beaucoup de lumière?

– Non. Comme un mince ruban d'environ deux ou trois centimètres, collé sur toi. Dans celle que je voyais ce matin, il y avait parfois des points turquoise qui apparaissaient.

– Tu es certain que ce n'était pas son affreuse cravate? Se moqua Marie en se levant pour aller répondre au livreur de pizza.

– Non. Ah! Tiens… c'est disparu.

Pendant le repas, Billy observait Marie. La lumière qui l'entourait apparaissait et disparaissait constamment, changeant parfois d'intensité, mais demeurant dans les teintes de rose et de vert.

– Pourquoi me regardes-tu comme ça?

– Je crois que je vois ton aura.

– Mon aura?

– Oui, tu sais, ce phénomène parapsychologique?

– Tu ne serais pas un peu fatigué? Tu as eu une grosse journée, après tout…

– Marie, je te le jure! Il y a comme une sorte de lumière floue qui rayonne autour de toi.

Elle le regarda, songeuse. Il n'avait vraiment pas l'habitude d'aborder des sujets de ce genre. Surtout pas en adoptant un ton aussi sérieux et convaincu.

– Tu me fais une blague!

– Ah! Tu viens de changer de couleur! Ton auréole rose est maintenant plus foncée. Et on dirait que des taches brunes commencent à apparaître aux extrémités.

– Billy, arrête, ce n'est plus drôle du tout! lâcha Marie en se levant de table.

– Chaque fois que tu bouges, la couleur disparaît. Comme s'il fallait que tu sois devant moi pour que je puisse la voir. C'était la même chose avec monsieur Didier. Quand il se déplaçait, ou lorsque mes yeux n'étaient pas pointés sur lui, je ne voyais plus de reflets lumineux. Mais après un certain temps à le dévisager, la couleur réapparaissait.

– Tu es vraiment sérieux?

– Ai-je l'air de plaisanter?

– Non, justement, c'est ce qui m'inquiète. De quelle couleur suis-je, présentement?

– De moins en moins rose et de plus en plus brune… je dirais moutarde.

– Eh bien ça alors! Que dirais-tu d'aller prendre une marche dans le parc?

– C'est une bonne idée, ça fera descendre la pizza.

Ils descendirent l'escalier, traversèrent la rue et empruntèrent l'un de ces sentiers fort bien aménagés qui contournaient tout le parc. Le coucher du soleil laissait de longues traînées de lumière rose, rouge et orange. Marie demanda à Billy s'il croyait que la terre pouvait, elle aussi, avoir une aura.

Plusieurs couples avaient eu la même idée qu'eux et profitaient de cette très belle soirée en se délassant un peu partout dans le parc. Marie eut soudainement une idée et imagina un petit jeu pour vérifier la véracité des prétentions de son ami.

– Et si on s'assoyait sur un des bancs, un peu plus loin? lui suggéra-t-elle.

Ils s'arrêtèrent le long du petit chemin, puis elle veilla à choisir un banc qui leur procurerait la meilleure vision possible sur tout ce qui les entourait.

– Billy, poursuivit-elle, je voudrais faire une expérience avec toi.

– Une expérience?

– Les couleurs que tu vois autour de moi, est-ce que tu peux les voir ici, autour des gens?

– Attends un peu… je dois me concentrer, prétendit-il en se tenant les tempes avec les deux index.

– Ce que tu peux être con!

– Quand les personnes bougent, y'a rien à faire. Je ne vois absolument rien.

– Regarde le couple qui est enlacé près du gros arbre, juste à ta gauche… les deux ne bougent pas tellement, alors… tu devrais arriver à voir quelque chose.

– D'accord.

Et après quelques instants:

– Ça alors! La fille a une sorte de halo rouge vif qui lui entoure la tête et les mains.

– Et le gars?

– Lui… c'est moins évident. C'est très léger, transparent. La couleur se confond avec le brun de l'arbre. Je ne pourrais te le dire exactement…

– Jusqu'à maintenant, tu as vu du rose, du bleu, du vert, du rouge et maintenant, du brun. Comment expliques-tu ça?

– Aucune idée! Est-ce que ça provient de moi et de mes émotions quand je les regarde ou est-ce que ce sont les personnes qui les émettent elles-mêmes? C'est une très bonne question! Mais que se passe-t-il, ma chère, commencerais-tu à me croire?

– Faisons un autre test. Tu vois le vieux monsieur, assis de l'autre côté de la table? Il est de quelle couleur?

– Maintenant, je sais que je dois fixer la personne un certain temps avant que la couleur n'apparaisse. Alors, ne bougeons plus… Ça y est! Ça marche! s'écria Billy pendant que Marie lui mit la main sur la bouche pour étouffer ses cris.

– Il est de quelle couleur?

– Gris… un gris assez net, et c'est plus large que les autres. Je dirais… pas loin de cinq à six centimètres.

– Gris… encore une autre couleur, fit Marie, intriguée.

– C'est pas moi qui décide. Enfin… je ne crois pas!

Le soleil disparut presque complètement derrière les silhouettes des arbres et des immeubles et les lampadaires s'allumèrent les uns après les autres.

– Je ne vois plus rien. Veux-tu retourner à l'appartement? proposa Billy.

– Oui, je voudrais faire quelques recherches.

– Je m'y attendais un peu! Des recherches sur quel sujet au juste?

– L'ésotérisme… les phénomènes inexpliqués… la clairvoyance… je ne sais pas trop.

– Crois-tu que ça puisse avoir un lien avec mon dernier traitement?

– C'est exactement la question qui me trottait dans la tête… Est-ce qu'on fait de la télépathie en plus?

Ils se levèrent et rebroussèrent chemin d'un pas nonchalant, bras dessus, bras dessous, s'arrêtant régulièrement pour s'embrasser, partager leurs émotions sur les événements des dernières semaines et ainsi réaliser à quel point leur vie avait changé, laquelle ne serait probablement plus jamais la même. Billy prit sa compagne par les épaules, l'immobilisa et se plaça droit devant elle quand enfin il se décida à lui demander:

– Est-ce que tu crois que je ferais un bon père?

L'autre hésita, les yeux pleins d'eau, la gorge serrée. Puis elle dit:

– Le meilleur père du monde, mon amour.

Ils s'enlacèrent tendrement. Billy se sentait extrêmement bien. Marie, quant à elle, paraissait complètement transportée dans un autre monde. Elle ne parlait plus et marchait en fixant le sol. Tant et si bien, qu'elle faillit bousculer une dame qui s'amenait en sens inverse. Elle s'excusa, retrouvant ses esprits du même coup. Entrée dans l'appartement, elle n'avait plus du tout la tête à effectuer des recherches sur le Web. Avec son bellâtre, elle s'étendit sur le divan et les deux s'endormirent paisiblement, bien collés.

❋

Mercredi 16 août

– Je crois que j'ai un torticolis, ce matin. Marie, à quelle heure sommes-nous passés du divan au lit?

– Il devait être près de 2 heures.

– Bon, je vais faire vite. Je n'avais pas réglé le réveil et je suis un peu en retard.

Billy se leva du lit, prit une douche rapide, s'habilla à la hâte puis ramassa une banane en passant devant le plat de fruits.

Avant de partir, il retourna dans la chambre pour embrasser Marie.

– S'il t'arrive quoi que ce soit d'inhabituel, tu m'appelles, le prévint cette dernière. C'est bien promis?

– Oui, sans faute. Bonne journée, ma belle petite biche des rocheuses!

– Bonne journée, mon gros caniche à cravate!

Elle sauta du lit aussitôt qu'il eut refermé la porte derrière lui. Elle fit rapidement sa toilette, enfila le t-shirt que Billy portait la veille tout en humant son odeur et attrapa une orange avant de s'asseoir devant l'ordinateur. Elle débuta ses recherches en tapant le mot «paranormal» dans son moteur de recherche, mais les titres suggérés ne lui convenaient pas du tout. Elle essaya «parapsychologie». Là non plus, la piste n'était pas fameuse. Elle inscrivit alors tout simplement le mot «aura». Quelle ne fut pas sa surprise de constater la quantité de textes traitant de ce sujet!

Elle précisa sa demande en ajoutant «couleur». Là encore, elle trouva plusieurs textes recensés par le moteur de recherche, mais seulement quelques-uns lui semblaient pertinents. Elle en commença donc la lecture. Ce qu'elle lut la renversa. La description qu'on y relatait de l'aura correspondait, presque exactement, à ce que lui avait décrit Billy: le halo, le reflet lumineux, le ruban et l'auréole. Mais ce qui la stupéfia encore davantage fut la liste des couleurs et des significations de chacune. Elle téléphona au bureau de Billy pour lui faire part de ses découvertes.

– Bonjour, Billy, je m'excuse de te déranger, mais il faut absolument que je te parle de ce que j'ai trouvé au sujet de tes hallucinations.

– Écoute… malheureusement, je n'ai pas beaucoup de temps. Si on lunchait ensemble, vers 12 h 30?

– J'apporte le repas ou tu me sors?

– Du thaï, ça te va?

– Parfait!

Marie retourna aux principaux textes qu'elle avait consultés et imprima les meilleurs passages. Elle surligna les paragraphes les plus intéressants et mit le tout dans une enveloppe qu'elle apporterait au lunch. De son côté, Billy tenta, chaque fois qu'il

en avait l'occasion, de visualiser la couleur des personnes qu'il côtoyait. À exactement 12 h 30, Marie arriva, tenant solidement son enveloppe, comme si elle renfermait un immense secret.

– On y va? lança-t-elle d'un ton impatient.

– Qu'est-ce que tu caches dans ton enveloppe?

– Mais voyons! Le rose, c'est l'amour, évidemment…

– Mais de quoi parles-tu?

Elle n'attendit pas d'être assise à la table pour entreprendre son exposé. En se dirigeant vers le restaurant, elle marchait à vive allure tout en parlant en même temps. Tant et si bien, que Billy tirait de la patte, restant toujours quelques pas derrière elle. De ce fait, il n'arrivait même plus à la comprendre. La pauvre ne s'en rendit compte qu'à la porte du resto.

– Qu'est-ce que tu disais à propos des couleurs? lui demanda-t-il en lui ouvrant la porte.

– Tu n'as rien compris?

– Tu marchais si vite et tu parlais tellement que je n'ai pas pu te suivre.

Le serveur leur assigna une table près des fenêtres, grandes ouvertes, au niveau du trottoir. Marie, un peu froissée, reprit lentement ses explications. Elle sortit les textes de l'enveloppe et débuta par les définitions qu'on y donnait sur l'aura.

– L'aura est, paraît-il, la vibration électrophotonique d'un objet en réponse à une stimulation extérieure.

– Oh *boy*! Ça va être long…

Elle ne se laissa guère distraire.

– On appelle aussi «aura» une sorte d'atmosphère fluide, provenant de la condensation des forces fluides que tout homme dégage. Il paraît même qu'on pourrait voir quelque chose de semblable lors d'une imagerie par résonance magnétique.

Poursuivant ses lectures, elle décrivit chacune. En résumé, l'aura y était décrite comme une sorte de lumière floue qui rayonne autour du corps. Elle serait composée de radiations et directement reliée à l'intensité des activités conscientes du corps. Elle refléterait ainsi l'état émotionnel ou le degré d'évolution de la personnalité. Elle est généralement collée sur le corps et dépasse rarement deux à trois centimètres.

– Et maintenant, Billy, le clou de la journée! renchérit-elle. Étant donné qu'elle est connectée à nos fluides et à ce que notre corps dégage comme énergie, elle peut apparaître sous différentes couleurs.

– Continue, je suis suspendu à tes lèvres!

– Bien voilà… il paraît que l'aura démontre la vraie nature et les intentions profondes de chacun. Si je m'en remets aux différentes tables des couleurs que j'ai trouvées, avec les significations qui y sont associées, tu peux interpréter l'état réel des personnes que tu regardes. Reprenons, par exemple, le couple qui était dans le parc, sous un arbre. Tu te souviens?

– Oui, bien sûr. Elle était rouge vif et lui… brun, si on peut dire.

– Bon. Écoute bien ceci.

Elle avait mémorisé cette réplique et attendait ce moment depuis des heures.

– Elle était folle de désir et de passion, alors que lui s'interrogeait probablement sur son orientation sexuelle.

Billy fut incapable de retenir complètement la gorgée d'eau qu'il venait tout juste de prendre. Aussi, en aspergea-t-il son assiette et une bonne partie de la table.

Les occupants des tables voisines le regardèrent du coin de l'œil pendant que le serveur s'empressa de lui apporter une serviette.

– Merci, fit Billy en s'excusant.

Et Marie d'enchaîner:

– Et si je reviens au vieux monsieur qui était assis de l'autre côté de la table à pique-nique…

– Il était gris, celui-là, la coupa Billy tout en essuyant la table.

– Exactement. Eh bien… probablement qu'il avait des problèmes de santé ou à tout le moins, un malaise important.

– Est-ce que les différentes définitions retrouvées dans les listes se recoupent?

– Oui, presque toutes. Il y a parfois des nuances, mais en gros, elles s'entendent sur les couleurs et leurs différentes significations.

– Et pourquoi est-ce que moi, maintenant, depuis deux jours, je suis en mesure de les voir?

– C’est la question qui me revenait constamment à l’esprit. Ils disent que certaines personnes, qui sont très évoluées spirituellement, ont de la facilité à percevoir les auras et bien d’autres choses, encore.

– Ce n’est pas mon cas…

– Pour les autres, ils suggèrent des exercices et des mises en situation facilitant l’apparition des ondes. Le choix des vêtements, des décors, bref… un cours 101 sur «comment voir les auras».

– J’en reviens à ma première impression, continua Billy. Le dernier traitement y est certainement pour quelque chose.

– Je suis de ton avis.

❋

Le vendredi venu, ils étaient bien préparés pour leur rencontre avec D^re^ Parley. Plusieurs sujets figuraient à leur ordre du jour. Billy se sentait très bien. Probablement au meilleur de sa forme depuis plusieurs mois. Aucune douleur au dos ou aux jambes depuis longtemps, ses extrémités réagissant normalement aux écarts de température, sa gorge bien dégagée et pas de surcharge électrique à craindre. Seulement des couleurs autour des gens!

– Bonjour, docteure!

– Bonjour, vous deux. Vous avez l’air en grande forme, Billy!

– Oui, en effet, je me sens vraiment bien.

– Si vous le voulez, nous débuterons par les résultats de vos tests sanguins.

Les résultats s’avéraient normaux. Plus aucune trace de cellules cancéreuses et aucune donnée sur la présence de l’enzyme sécrétée par des cellules atypiques.

– Regardons les images de votre *scan*, maintenant.

Encore là, tout était parfait. Absolument aucune apparence de ce qui pouvait ressembler à une tumeur, une métastase ou une cellule inquiétante ne pouvait semer un doute dans l’esprit de la spécialiste.

– Laissez-moi vous examiner.

La docteure tira le rideau qui séparait la table d’examen du reste de la pièce. Billy se coucha sur la table, le visage contre la

feuille de papier qui la recouvrait. Il releva son chandail et la chirurgienne procéda à son examen.

– Aucun changement. Tout est bien en place, affirma-t-elle en se dirigeant vers le lavabo pour s'y laver les mains.

Ils retournèrent près du petit bureau, au-devant de la pièce, où Marie, assise, les attendait.

– Il s'est encore produit des réactions inattendues, cette semaine, après le traitement, confessa Billy.

– Lesquelles? demanda D^re^ Parley.

– J'ai beaucoup de difficulté à aborder ça avec une scientifique comme vous. Je vous porte en très haute estime et je crains que vous ne me jugiez, alors…

– Il voit des couleurs autour de la tête des gens qu'il fixe, lança spontanément Marie.

– Des couleurs?

– Oui, tout à fait, valida Billy. Présentement, je vois comme un beau ruban vert pâle autour de votre tête.

– Un ruban vert pâle… autour de ma tête?

– Et le vert, vous savez ce que ça signifie? lui demanda Marie tout sourire.

– La nature… l'espoir? risqua son interlocutrice.

– Très juste! confirma Marie. Le vert est associé au calme, à l'harmonie et à l'habileté à prendre soin des autres.

– Je vois aussi des petites pointes bleues, un peu plus foncées, ajouta Billy.

– Et le bleu représente l'équilibre et l'énergie. Vous avez une belle personnalité, la complimenta Marie.

Il y eut un silence durant lequel la chirurgienne fixait le moniteur posé sur le coin de son bureau. Pendant ce temps, ses clients, eux, la regardèrent, attendant sa réaction. Billy ne se sentait plus aucunement gêné, ayant la certitude de voir ce qu'il voyait. De son côté, Marie croyait fermement que les traitements y étaient pour quelque chose.

La docteure réfléchit. Elle savait que le comité avait accepté que Dr Lacep pousse ses recherches plus loin que la simple guérison des tumeurs. Mais jusqu'où? Elle n'avait pas été impliquée dans les discussions autres que celles concernant son implant et son fonctionnement. Ils l'avaient, Lelouarn, Dupuis et

Lacep, souvent mise à l'écart relativement aux résultats de certains tests. Néanmoins, elle connaissait très bien la multiplicité des possibilités en lien avec son travail. Connecté à la colonne vertébrale et à la moelle épinière, qui transmet des influx nerveux directement au cerveau, son dispositif permettait des applications innombrables. Elle eut soudain un grand vertige. Elle s'épongea le front discrètement et se retourna vers Billy pour lui dire:

– Eh bien moi, tout ce que je peux vous dire, c'est que vous me paraissez guéri.

– Guéri! répéta Billy incrédule. Vous en êtes certaine?

– Oui, absolument!

– Alors, il peut arrêter les traitements? s'empressa de conclure Marie.

– Vous devez en parler avec Dr Lacep. Moi, je ne suis que votre chirurgienne. Je suis responsable de l'intervention chirurgicale et de sa réussite. Pas des traitements.

– Autrement dit, vous préférez que je discute avec lui avant de prendre ma décision?

– Je serais plus confortable ainsi; c'est lui le maître d'œuvre de cette étude. Y a-t-il d'autres questions auxquelles vous aimeriez que je réponde?

– Pas pour le moment, fit Billy un peu sous le choc de la nouvelle.

– Pouvons-nous vous contacter en tout temps? demanda Marie.

– Mais certainement. En tout temps, assura la chirurgienne.

– Merci pour tout! s'exclama Billy en la serrant dans ses bras.

– Merci, merci! rajouta Marie, folle de joie.

– Prenez bien soin de vous et surtout, soyez prudents...

Puis Marie et Billy se dirigèrent vers l'ascenseur, sous le regard de la spécialiste qui se tenait sur le pas de la porte de son bureau. Ses clients partis, elle retourna s'asseoir et saisit son téléphone. Elle composa un numéro nerveusement, se trompa et composa à nouveau.

– Christina? C'est Carole. Peux-tu demander au Dr Gonthier de venir me parler au téléphone, s'il te plaît?

– Mais certainement, Madame, un instant.

– Bonjour, Carole.

– Chéri, je crois que Promonde utilise mes travaux à d'autres fins que celles qui étaient prévues. Ces espèces de faux jetons! Je ne me sens pas très bien.

– J'arrive, ne bouge pas!

Et regardant Christina, le docteur Gonthier ajouta: «Je dois aller chercher Carole à l'hôpital. Évelyne est dans sa chambre. Nous serons de retour dans une heure.»

– Que se passe-t-il?

– Ne vous en faites pas, tout va bien.

Dans l'ascenseur, Marie et Billy tentèrent de contenir leur joie. Bien qu'ils n'étaient pas seuls, la jeune femme était littéralement pendue au cou de son amoureux.

– Guéri! Tu as entendu? Tu es guéri mon amour! Quelle était sa couleur? Disait-elle la vérité?

– Oui, je crois. Elle était verte avec un peu de jaune pâle. Tu te souviens? Le jaune signifie qu'elle se sentait détachée, libérée probablement.

– Et maintenant… Lacep, nous voilà!

Ils se rendirent au bureau de ce dernier, mais il avait quitté la clinique d'oncologie depuis quelque temps déjà. Billy tenta alors de rencontrer Mme Chanlat. Heureusement, la psychologue était présente et elle put le recevoir.

– Bonjour, madame Chanlat.

– Bonjour, Billy, vous avez rencontré D^re^ Parley?

– Oui, justement, je voulais vous en parler.

– Alors, comment vous rétablissez-vous? s'enquit-elle.

– Il semble que je sois complètement rétabli.

– C'est ce qu'elle vous a dit?

– Oui, et elle a dit que j'étais guéri.

– Eh bien, je suis très heureuse pour vous. Vous continuerez vos derniers traitements à titre préventif seulement, c'est une excellente nouvelle. Plutôt rassurant, n'est-ce pas?

– Pourquoi continuer, alors?

– Eh bien… pour être certain de minimiser les chances de récidive, voyons!

– S'il n'y a plus rien, pourquoi subirais-je encore des traitements? Ça ne changera rien aux chances de retour de la maladie!

– Ce n'est pas une question de choix, jeune homme! Vous vous êtes engagé dans une étude et vous devez en assumer la responsabilité jusqu'à la fin. Il y a des personnes de renom qui vous ont fait confiance. Allez-vous manquer à votre parole? poursuivit-elle d'un ton quasi menaçant.

– Tout au long des discussions avec Dr Lacep, il a été très clair que je pouvais décider moi-même, et en tout temps, de la suite que je donnerais aux traitements, rétorqua fermement Billy.

– Oui, mais c'était pour vous mettre en confiance. Vous n'aviez pas le profil du candidat idéal pour faire face à toutes ces nouveautés. Alors il fallait vous sécuriser.

– Parlons-en de la confiance! Présentement, savez-vous quelle est la couleur qui se dégage de votre tête?

– Pardon?

– Orangé. Et l'orangé représente le désir de contrôler les gens, la soif du pouvoir et l'ambition.

– Mais qu'est-ce que vous me dites?

– Je crois que notre discussion est terminée et que notre relation l'est tout autant! Bonne fin de journée, madame la psychologue!

Billy sortit du bureau en claquant la porte. Il regarda Marie en lui faisant un clin d'œil, lui prit la main et l'entraîna vers la sortie. L'autre n'y comprenait rien, mais n'osait rien dire. Les portes de l'hôpital franchies, il brisa le silence.

– Elle était orange, toute sa tête était enveloppée d'un genre de turban, épais et orangé.

– Tu parles! C'est vrai que la plupart des psychologues sont spéciaux, mais je la croyais beaucoup plus classique…

– Pas son habillement! Son aura.

– Orange… la couleur de l'ambition, de la soif du pouvoir et de quoi déjà?

– Du besoin de contrôler les autres.

– Que s'est-il passé?

– Elle ne veut pas que je cesse les traitements. Elle m'a traité d'irresponsable, d'anxieux et elle a ajouté que je manquerais à ma parole donnée à des gens de renom.

– Wow! Ça doit être ça une «réalité thérapie»!

– Quel intérêt peut-elle bien avoir dans ce projet?

Ils arrivèrent au stationnement où se trouvait la voiture. Ils prirent place à bord. Machinalement, Billy démarra et s'engagea dans la première rue longeant l'hôpital. Au premier feu rouge qu'ils rencontrèrent, Marie reconnut D^re^ Parley dans un véhicule utilitaire de luxe, tout près d'eux. Elle avait beau lui faire des signes de la main, la chirurgienne ne regarda en aucun temps dans sa direction. Marie put de même remarquer qu'elle s'essuyait fréquemment les yeux, comme si elle pleurait. L'homme, près d'elle, la tenait par l'épaule et semblait vouloir la réconforter.

– Regarde Billy, c'est D^re^ Parley, dans le camion, à gauche.

– Elle n'a pas l'air dans son assiette…

– Ne la gêne pas. Démarre!

– C'est rouge!

– Bien, recule!

– Ça ne va pas? Il y a au moins trois taxis derrière nous!

De retour à l'appartement, ils avaient tout le week-end pour décider si Billy subirait son quatrième traitement. Mais avant de trancher, celui-ci voulait parler à Lacep. D'une part, il désirait savoir s'il lui donnerait l'heure juste quant à son état de santé et, d'autre part, il voulait vérifier si le docteur lui confirmerait le lien entre son dernier traitement et ses visions. Il devrait le rencontrer en personne, histoire d'être en mesure de visualiser son aura pendant qu'il répondrait à ses questions. Avec Marie, il convint d'entrer en contact avec lui dès le lendemain matin.

❋

Au lever du lit, bien que c'était un samedi matin, Marie composa le numéro du téléavertisseur du médecin. Elle entra le numéro de Billy et y ajouta 911. Peu de temps après, le téléphone sonna à l'appartement.

– Vous m'avez appelé?

– Oui, bon matin, docteur, c'est Billy.

– Bonjour, Billy, comment allez-vous?

– Assez bien, merci. Docteur, pour ce qui est de notre rendez-vous de lundi, je voudrais que nous nous rencontrions avant pour discuter de mon état de santé.

– Mais certainement, soyez présent vers 9 heures et nous en parlerons. Vous êtes un jeune homme intelligent et je suis certain que vous comprenez toutes les implications de votre décision.

– De quelle décision parlez-vous?

– Eh bien! Euh… de celle que vous prenez chaque semaine et qui vous tiraille à chaque fois, voyons!

– Lundi, à la clinique, à 9 heures. Bon week-end, docteur.

– À vous de même, mon cher, et mes salutations à votre épouse.

Billy déposa le téléphone en regardant distraitement par la fenêtre. Il semblait un peu absent.

– À quoi penses-tu? s'inquiéta Marie.

– Il savait!

– Il savait quoi?

– Ma rencontre avec D^re^ Parley et avec madame Chanlat.

– La chirurgienne ne lui a certainement pas parlé. M^adame^ Chanlat, avec les couleurs qu'elle dégageait, serait probablement la personne toute désignée pour tenter de profiter de certaines informations à son propre avantage.

– Oui, tu es en plein dans le mille. D'ailleurs, il m'a appelé jeune homme, comme elle l'avait fait, elle aussi. Il a ajouté que j'étais intelligent, probablement pour me faire oublier les propos de la psychologue, et que je comprenais les implications de ma décision.

– C'est clair!

– On doit se préparer un autre plan de match. Je ne sais pas s'il est en contrôle de ses expériences et s'il sait que je vois les auras…

– Chanlat lui a sûrement fait un rapport détaillé.

– Ouais, mais c'est un scientifique, la croira-t-il?

– Et s'il avait tout prévu depuis le début? L'hypersensibilité, les courants électriques, la vision… s'il connaissait exactement les effets des radiations sur les nerfs de ta colonne vertébrale?…

11.

Le samedi même, en après-midi, Dr Lacep convoqua d'urgence le comité, à la clinique de Laval. Il n'invita pas D^re^ Parley, qu'il associait maintenant à tous ses problèmes. Par contre, une invitée *ad hoc* se joignit au groupe.

– Bonjour tout le monde! Je vous remercie énormément pour votre disponibilité en ce bel après-midi. La situation est critique. Avant tout, je vous présente Mme Lucie Chanlat, chef du service de psychologie à l'hôpital Saint-Luc. Elle nous sera d'un précieux secours pour interpréter les gestes et paroles de notre patient et, je l'espère, pour prévoir ses réactions futures.

– Enchantés, firent Lelouarn et Dupuis.

– Je dois tout d'abord y aller d'un bref résumé de la situation, en tenant compte des développements survenus récemment. Lors du premier traitement, Billy, pris par surprise, a accepté que les effets secondaires fassent partie des risques qu'il courait. Au second, la difficulté qu'il a eue à établir un lien, sans équivoque, entre les radiations et les réactions électriques de son corps, nous a, en quelque sorte, sauvés. Mais à ce coup-ci, il y a une nouvelle donnée. D^re^ Parley, qui brille par son absence, vous l'aurez remarqué, lui a annoncé qu'il était guéri.

– Elle lui a dit ça! maugréa Maurice Lelouarn.

– Mais pourquoi? demanda Hildège Dupuis.

– Intuitivement, je vous dirais qu'elle n'accepte pas que nous utilisions son implant à d'autres fins que celles pour lesquelles elle l'avait elle-même développé.

– Nous aurions peut-être dû l'impliquer plus à fond dans le second volet de nos recherches avec la TexPlus, émit Lelouarn.

– Si vous me permettez, s'interposa Mme Chanlat, je crois qu'elle aurait refusé. C'est une femme entière, mère de famille, dévouée à ses patients. Une chirurgienne hors du commun. Mais encore une jeune femme idéaliste et…

– De toute façon, qu'est-ce qui se passe, maintenant? s'impatienta le Dr Dupuis.

– Il se passe que Billy va probablement refuser le quatrième traitement.

– Il va quoi? sursauta Lelouarn.

– Au fil des semaines, Lucie avait réussi à établir une relation de confiance avec lui. Il est allé la voir hier et lui a clairement fait comprendre qu'il ne voyait aucune raison valable pour continuer. Il croit que je lui cache des choses ou que je ne suis pas en contrôle.

– Sommes-nous réellement en contrôle? fit Lelouarn en regardant Dupuis d'un air sarcastique.

– La question n'est plus de savoir si les effets secondaires correspondent précisément à ceux que nous avions anticipés. Nous avons découvert encore plus que nous ne pouvions l'imaginer, se défendit Dupuis en voulant amoindrir la gravité de la situation.

Le président Lelouarn poursuivit alors sur un ton empreint d'autorité. Il s'avança sur sa chaise, s'accouda à la table et joignit ses deux mains. Ses yeux ne laissaient aucune place à l'interprétation.

– S'il cesse les traitements lundi, vous savez pertinemment ce à quoi nous nous exposons, tous les trois.

Il y eut un silence plus que révélateur. Les trois hommes connaissaient les sommes astronomiques que la TexPlus avait investies dans ce projet. Mais surtout, ils savaient que le fils du propriétaire de cette compagnie, M. Larry Carson junior, éminent neurochirurgien, démontrait un vif intérêt dans son avancement. Lacep reprit la parole.

– Une des solutions de rechange serait de demander à Parley d'installer son appareil sur une autre personne.

– Oubliez ça! dit aussitôt la psychologue. Elle serait plutôt du genre à persuader Billy de lui enlever le sien! Le plus rapidement possible, même.

– Je crois que vous avez raison, convint Dupuis.

– Et si on lui faisait une offre qu'elle ne pourrait pas refuser? suggéra Lelouarn.

– Ça va pas, non? Nous ne sommes tout de même pas la mafia! s'objecta Lacep.

– Je voulais dire de l'argent. Mais tu me donnes une idée Jean…

– Elle ne carbure pas à l'argent, riposta Lacep en s'appuyant sur son dossier de chaise, et vous le savez très bien. Non,

messieurs… la seule façon de s'en sortir, c'est de convaincre Boost de poursuivre.

– Disons que c'est le plan A, agréa le président.

– Mais il y a un hic, ajouta Lacep.

– Lequel? demanda Lelouarn.

– Il voit les fluides dégagés par la chaleur du corps.

– Ça marche alors! s'exclama Dupuis visiblement fou de joie.

– Trop bien. Il s'est documenté et il interprète les couleurs à l'aide des élucubrations des parapsychologues. Il croit qu'il peut déceler, par sa couleur, l'intégrité d'une personne.

– Excellent! Nous avons affaire à un jeune homme brillant, de renchérir Dupuis.

– Ça se complique quand on doit le rencontrer, répliqua Lacep, beaucoup moins enchanté.

– Et pourquoi? interrogea Lelouarn.

– Raconte ta petite aventure d'hier avec lui, Lucie, s'il te plaît…

La psychologue résuma en détail sa rencontre avec Billy. La couleur qu'il disait voir se dégager de sa tête, son interprétation de celle-ci et la porte claquée. Dr Dupuis, plutôt calme et ennuyant de nature, était exalté. Il n'arrêtait pas d'interrompre Lucie, soit pour obtenir des précisions ou pour poser une multitude de questions. Lorsque cette dernière se tut, les trois hommes fixèrent la table, comme pour mieux réfléchir.

– J'ai une suggestion, osa la psychologue.

– Allez-y, fit Lelouarn.

– Si vous le rencontriez dans une de mes salles prévues pour des observations psychologiques, munies de miroirs opaques… Comme vous seriez de l'autre côté, il pourrait vous entendre, mais sans vous voir.

– Comment lui faire avaler une pareille manigance? douta Lacep.

– En lui disant qu'à titre de scientifique, vous trouvez complètement loufoque sa prétention et que vous ne voulez surtout pas que ça influence sa décision. Vous voulez qu'il demeure le plus objectif possible et donc, il ne doit pas vous voir.

– Je l'ai toujours rencontré à la clinique. De toute façon, si l'on pouvait lui administrer le quatrième traitement par injection, il vaudrait mieux être sur place. On pourrait ainsi le lui faire rapidement, avant qu'il ne change d'idée.

– Et pourquoi ne pas lui retirer le gaz qu'il a présentement dans son implant, tout juste avant la rencontre? proposa le président.

– Il refusera et verra cette manœuvre comme une manipulation. De toute façon, il considère certainement son «pouvoir» comme un avantage sur nous, avança Mme Chanlat.

– J'ai peut-être une autre piste, dit Dupuis. S'il voit réellement les émanations du corps, il faut absolument que la personne qu'il regarde soit immobile. Sinon, les vapeurs se dispersent.

– Où veux-tu en venir, Hildège? questionna Lelouarn qui anticipait déjà la réponse de son collègue.

– Et bien… il faudrait que Jean le rencontre en étant constamment en mouvement!

– Mais oui! C'est ça! approuva Lelouarn.

– En mouvement, en mouvement! râla Lacep peu enchanté par l'idée. Facile à dire! Il se doutera de quelque chose au bout de deux minutes! Je ne me vois pas tourner autour d'un bureau ou d'une table de conférence pendant une heure ou encore, de me lever à tout moment en faisant semblant que je dois bouger, sous prétexte que j'ai mal au dos ou ailleurs!

– Ne pourrait-il pas revêtir un uniforme ou une tunique qui empêcherait les couleurs de se propager? proposa Lucie.

– Vous disiez que c'est au niveau de votre tête qu'il avait capté les vôtres? la relança Dupuis.

– Oui, en effet. Si je me souviens bien, il a dit que ça se dégageait de ma tête.

– Je crois que nous approchons d'une solution. On prend un petit café. Je dois passer un appel et nous reprendrons dans quelques minutes, suggéra Dupuis en se levant.

Les trois autres participants se levèrent à leur tour et se dirigèrent vers la salle de repos, réservée aux employés. Madame Chanlat posa une foule de questions sur les activités de la clinique auxquelles les deux hommes n'apportèrent que des

réponses vagues. Pour ne pas rendre tout le monde inconfortable, Dr Lacep lui proposa une visite sommaire des installations. Ils partirent donc tous les deux, laissant Dr Lelouarn seul, attablé près des machines distributrices.

Au bout d'une quinzaine de minutes, les trois étaient de retour dans la salle de réunion. Il ne manquait plus que Dupuis. Il fit son apparition une bonne vingtaine de minutes plus tard, un peu à bout de souffle.

– Je l'ai! lâcha-t-il en entrant dans la salle. Excusez-moi, ils ont mis un peu temps à le retrouver.

– Qu'est-ce que tu as, Hildège? demanda Lelouarn.

– Le bonnet, répondit-il en brandissant un petit chapeau fort commun que les professionnels de la santé portent dans les salles d'opération.

– Quel bonnet? insista le président.

– Celui que nous avions spécialement confectionné pour prendre les radiographies des femelles chimpanzés. Tu te souviens?

– Il y a au moins dix ans de ça! Est-ce que tu gardes tous les gadgets que nous utilisons pour nos travaux de recherche?

– Ma foi… presque!

– Et qu'est-ce qu'il a de spécial, ce bonnet? demanda Lacep.

– Il est recouvert d'une mince couche de plomb à l'intérieur. Il servait à protéger le cerveau des singes surexposés aux doses de radiations que nous leur administrions.

– Cette pratique était certainement interdite! s'indigna madame Chanlat.

– Généralisée, oui. Mais nous n'avons fait cela que…

– La question n'est pas là, et il se fait de plus en plus tard, coupa le président. Hildège, tu crois qu'avec ce bonnet, Boost ne pourra pas voir les couleurs se dégager de la tête de Jean?

– Positif. Le bonnet est parfaitement hermétique et retiendra toutes les émanations de son brillant cerveau.

– Si je comprends bien, récapitula Dr Lacep, vous voulez que je me coiffe d'un chapeau de chimpanzé pour rencontrer un de mes patients… Vous me prenez pour qui à la fin?

– Regarde la chose autrement, Jean, lui soumit Lelouarn. Tu n'as qu'à lui dire que tu reviens tout juste d'une urgence et que

tu as gardé le chapeau sur ta tête par distraction. Vous, madame Chanlat, y verriez-vous une astuce si vous étiez à la place de Boost?

– Eh bien… je ne crois pas.

– Maintenant, établissons notre stratégie de vente! poursuivit Lelouarn.

Leur objectif était clair: amener Billy à accepter le quatrième traitement. Mais comment y arriver? C'est relativement à cette question que l'apport de madame Chanlat était jugé important. Elle sortit donc deux rapports sur l'évaluation du profil psychologique de Billy. L'un datant d'il y a trois ans et l'autre, de quelques semaines.

– Je dois tout de suite mettre en perspective qu'il a complété son dernier profil pendant une période de crise. Il venait d'apprendre qu'il était atteint d'une maladie potentiellement grave.

– Sont-ils valides ou non, ces résultats? s'enquit Dr Dupuis.

– Ils vous donneront assurément de bonnes pistes.

Sur certains points, les contrastes étaient assez frappants. D'un jeune homme plutôt réservé et assez timide, il était maintenant un être beaucoup plus ouvert et aventureux. D'autres facteurs, qui retinrent l'attention de la psychologue, avaient trait à l'assurance que Billy avait acquise, probablement depuis qu'il dirigeait sa propre boîte. Il possédait une grande maîtrise de lui-même, avait confiance en ses moyens et, allant de pair avec les traits de sa personnalité, il débordait d'enthousiasme.

Autrefois beaucoup plus soupçonneux et indépendant, il donnait à madame Chanlat l'impression qu'il s'était rapidement épanoui, en prenant lui-même en charge sa destinée professionnelle. Elle ajouta qu'il fallait aussi compter que les remises en question, engendrées par l'annonce de sa maladie, de même que le repositionnement de ses valeurs, faisaient de lui un homme beaucoup plus mature.

Dr Lacep aurait donc, en face de lui, un jeune homme coriace et indépendant, susceptible de chercher la confrontation. Pour la spécialiste des comportements et des sentiments humains, la franchise était certainement la meilleure approche à adopter.

– Il n'a pas à savoir pourquoi Promonde est impliquée dans un projet beaucoup plus vaste que parraine la TexPlus, trancha le président.

– Oui, je comprends. Mais ne peut-on pas l'embarquer dans l'équipe un peu plus? suggéra Dr Dupuis.

– Il n'en est pas question!

– Tu sais, Maurice, deux semaines et c'est fini, dit Dr Lacep.

– Non, non et non! Ce n'est pas du tout dans notre mandat. Et Parley, elle, qu'est-ce que vous en faites? Elle a obtenu son brevet malgré tous nos contacts au gouvernement et les pressions que nous avons exercées sur ces derniers. Quand monsieur Carson va apprendre ça, on sera dans la merde!

– Ne change pas le sujet Maurice; Carole, on s'en occupera plus tard, tenta Lacep pour le calmer. Tu sais, les arguments que j'ai sont rendus minces. Nous avions basé notre approche sur les probabilités de récidive et sur la nécessité de «nettoyer» sa colonne. Il nous a fait confiance au début, et cette confiance était basée sur notre parole, ma réputation, celle de Carole et sur la modernité de la clinique. Mais maintenant, cette confiance n'existe plus.

– J'ajouterais qu'elle a fait place à une très grande méfiance et même, à de la rancune, renchérit madame Chanlat.

– Cette discussion tourne en rond! Boost doit recevoir son traitement, lundi matin, tel que prévu. Je compte sur vous pour trouver une solution d'ici là. Pour ma part, c'est terminé! Hildège… tu me tiens au courant.

Sur ces mots, le président de Promonde se leva et sans même saluer ses acolytes, quitta les lieux.

12.

Lundi 21 août

Ce matin-là, Marie et Billy quittèrent l'appartement de la rue Waverly à 8 h 15. Ils avaient passé une très belle fin de semaine à découvrir de nouveaux endroits à la campagne. Dans leur tête régnait un esprit de fête, un peu comme celui que ressentent les sportifs après une victoire chèrement acquise. C'était, à leurs yeux, la fin d'un cauchemar surréaliste.

L'annonce de la maladie, la décision quant aux traitements les plus efficaces, les effets secondaires, le mystère entourant la clinique et la méfiance qui s'était installée avaient fait place à un doux sentiment d'apaisement. Ils avaient repris le contrôle de leur vie. Pour la première fois, ils rencontreraient Dr Lacep d'égal à égal.

Dès qu'ils pénétrèrent dans le stationnement de la clinique, Marie s'étira le cou pour vérifier les plaques d'immatriculation des voitures.

– Oublie ça, Marie. On s'en fout de ce qui se passe ici. On ne prend pas de photos de nos mauvais souvenirs.

– Peut-être, mais ces médecins-là t'ont tout de même guéri!

– C'est vrai, et c'est pour ça, malgré tout, que je vais toujours avoir un grand respect pour Dr Lacep.

– Oui, moi aussi. Mais surtout pour D^{re} Parley.

L'accueil de la réceptionniste fut très chaleureux. Elle confirma leur arrivée au docteur et quelques instants plus tard, celui-ci vint à leur rencontre avant des guider vers son bureau. Après qu'ils se soient confortablement installés, il leur offrit des jus, frais pressés.

– J'imagine que vos derniers jours ont été beaucoup plus joyeux que les précédents?

– Vous ne pouvez dire mieux, confirma Billy.

– J'ai une lourde tâche, ce matin, confessa Lacep. Je dois vous convaincre de poursuivre les traitements, d'autant plus que ma journée a débuté plus tôt, en raison d'une urgence.

– Effectivement, vous paraissez un peu fatigué, docteur, si je peux me permettre, osa Marie.

Plusieurs minutes s'étaient écoulées, et Billy n'arrivait toujours pas à percevoir l'aura du docteur. L'effet du gaz avait-il disparu? Les radiations étaient-elles maintenant trop faibles? Marie jeta régulièrement des regards vers lui, dans l'espoir qu'il lui fasse un signe quelconque. C'est qu'ils s'étaient inventé un code pour qu'il lui transmette la couleur et la forme de ce qu'il voyait. Mais jusque là, rien.

– Donc, Dre Parley vous a dit que vous étiez guéri?

– Oui, ce sont les mots qu'elle a employés.

– Vous savez que sa spécialité est la chirurgie et non l'oncologie?

– Tout à fait.

– De son point de vue, son opération et le fonctionnement de l'implant ont été un succès, n'est-ce pas?

– Chaque fois qu'elle m'a examiné, elle semblait satisfaite de ce qu'elle voyait. Malgré les différents effets secondaires…

– Oui, je comprends son enthousiasme. Vous savez qu'elle a fait une faute d'éthique très grave et que j'en suis le premier surpris…

– Que voulez-vous dire? s'inquiéta Marie.

– A-t-elle les compétences pour confirmer, hors de tout doute, que les chances de retour de la maladie sont nulles? À moins qu'ils aient changé le programme d'études en chirurgie musculo-squelettique pour y insérer au moins cinq années supplémentaires sur l'oncologie, j'en serais très surpris!

– Vous voulez dire qu'elle aurait manqué de jugement? s'étonna Billy.

– Je ne sais pas, mais au tout début, je l'avais prévenue de ne pas trop s'attacher à vous.

– Que voulez-vous dire, exactement? intervint Marie.

– Eh bien… elle vous trouvait très sympathiques et elle était emballée à l'idée de pouvoir enfin démontrer à toute la planète que ses recherches portaient ses fruits. En somme, elle tenait à vous.

– Je ne comprends pas! lança Billy.

– Si nous annoncions tout de suite les résultats, lors d'une conférence de presse, par exemple… Elle a sûrement dû vous

glisser un mot au sujet d'une éventuelle conférence de presse, non?

– Oui, au début.

– Donc, si nous annoncions tout de suite la réussite de son intervention, en minimisant encore davantage la durée des traitements, elle deviendrait automatiquement la grande gagnante de tout ceci.

– Pourtant, elle ne semble pas être une femme ambitieuse et manipulatrice? douta Marie.

– Vous la connaissez depuis quand? rétorqua le docteur.

– Quelques semaines… deux mois, peut-être.

– Moi, depuis quinze ans…

Sur ces mots, une grosse goutte de sueur perla sur son front. Le petit bonnet enduit de plomb commençait à être un peu lourd sur sa tête et, surtout, extrêmement chaud. Heureusement, son téléphone sonna.

– Oui, j'arrive. Si vous voulez m'excuser… mon urgence de ce matin, fit le docteur en reculant sa chaise.

– Pas de problème, répondit Billy.

Le docteur tourna à gauche après avoir traversé la porte du bureau. Il franchit le corridor et entra sans frapper dans le dernier bureau du fond, à droite.

– Hildège, tu ne …

– Chut! siffla Lelouarn.

Les deux hommes, Hildège Dupuis et Maurice Lelouarn, avaient les yeux rivés sur un écran de télévision où l'on apercevait Marie et Billy, de face. La caméra était cachée dans le cadre de la peinture suspendue au-dessus du bureau de Lacep. Ils avaient aussi, devant eux, deux petites enceintes acoustiques qui transmettaient tous les sons provenant du bureau Pasteur.

– Mais pourquoi ne me fais-tu aucun signe? entendit-on très nettement lorsque Marie s'adressa à Billy.

– Tout simplement parce que je ne vois rien.

– Comment ça, tu ne vois rien?

– Il ne dégage aucune couleur, rien du tout! L'effet des radiations est peut-être terminé!

– Ça tombe plutôt mal.

– Les arguments du docteur me surprennent un peu.

– C'est de la foutaise, répliqua Marie. Jamais D^re^ Parley ne commettrait une faute professionnelle aussi grossière. Souviens-toi de ses couleurs. Elle ne mettrait jamais ta vie en danger. Lorsqu'elle pleurait dans la camionnette, l'autre jour, je suis certaine que c'était en lien avec toi. Elle veut que tu cesses, mais elle ne peut pas te le dire ouvertement. Elle est coincée.

– Oh! Marie… en te regardant, la couleur revient! Comment se fait-il que je puisse voir ton aura et pas la sienne?

– Discutons-en en allant aux toilettes, suggéra-t-elle.

De l'autre côté du corridor, les trois hommes suivaient attentivement leur conversation, jusqu'à ce qu'ils se lèvent et sortent du bureau pour se rendre à la salle de bain.

– À leurs yeux, la crédibilité de Parley est beaucoup plus grande que la tienne, convint Lelouarn en posant son regard sur Lacep.

– Elle avait le beau rôle, dans tout ça, se défendit ce dernier.

– Je ne crois pas que nous réussirons à les faire changer d'idée aujourd'hui, se résigna Lelouarn. Jean, je suggère que nous gagnions du temps. Ce matin, tu acceptes de retirer le gaz de l'implant et tu les informes que Carole va les contacter le plus tôt possible. Entre-temps, je vais la rencontrer et lui expliquer la gravité de la situation.

– Bonne chance, Maurice!

– Je ne suis pas rendu où je suis parce que j'ai été chanceux. Ce n'est certainement pas une petite chirurgienne qui va m'arrêter!

– Je te fais confiance, l'assura Dupuis.

– Je dois y aller... ils sont de retour, annonça Lacep en se précipitant vers le corridor.

Billy et Marie reprirent leurs places et le docteur les rejoignit aussitôt.

– Maurice… vite… passe-moi le téléphone.

– Pourquoi?

– Il a oublié son bonnet, maugréa Dupuis en voyant le petit chapeau que leur confrère avait laissé sur leur table.

En moins de deux, le téléphone sonna dans le bureau. Le docteur simula un autre appel d'urgence et sortit en coup de vent. Il s'assit un instant avec les deux autres pour écouter Marie

et Billy. Mais aucun mot ne sortait de leurs bouches. Même que Marie feuilletait une revue médicale. Lacep retourna donc les rejoindre. Dès qu'il revint, ses clients le regardèrent en esquissant un petit sourire.

– Je m'excuse de vous faire perdre du temps, improvisa-t-il, mais le devoir m'appelle et…

– Oui, oui, nous comprenons, l'interrompit Billy.

Ce qui surprit le docteur.

– Alors, où en étions-nous?

– Vous faisiez de la médisance sur D^re^ Parley, si je me souviens bien, lui rappela Billy.

– De la médisance? Vous avez de ces mots, mon ami. Mais jamais de la vie. J'ai dit qu'elle avait peut-être fait une erreur, c'est tout!

– Docteur, quels étaient les effets secondaires possibles de mon dernier traitement?

Et dans l'autre bureau:

– Patron, ça va mal. Il faut le sortir de là, signifia Hildège.

– Je crois aussi qu'ils se doutent de quelque chose, ajouta nerveusement Lelouarn.

Dans le bureau Pasteur:

– Mais aucun!

Une autre grosse goutte de sueur se fraya un chemin sur la tempe gauche du spécialiste. Puis, une autre à droite.

– Vous vous sentez bien? demanda Marie.

– Grosse journée vous savez…

À nouveau, le téléphone sonna. Pendant que Billy regardait Marie, leur interlocuteur se saisit du téléphone comme on s'agrippe à une bouée de sauvetage. Il écouta sans rien dire, puis raccrocha.

– Bon, alors… l'équipe nous attend en bas pour le traitement, on devrait y aller.

– J'ai une proposition à vous faire, lui adressa Billy.

– Une proposition? Allez-y…

– Ce matin, vous retirez le gaz de l'implant, et rien de plus.

– Mais voyons… ce n'est pas sérieux… votre survie en dépend!

– Je reviendrai peut-être plus tard. Mais pour le moment, c'est ma décision.

– Mais voyons, Billy, soyez réaliste. C'est du pur suicide, s'exclama le docteur qui suait maintenant à grosses gouttes.

– C'est non négociable. J'ai besoin de réfléchir quelques jours.

– Bon… eh bien… je devrai vous faire signer des papiers pour refus de traitement.

– J'accepte.

– Si c'est comme ça, suivez-moi!

– Nous connaissons le chemin, dit Marie.

Et dans l'autre bureau:

– Dans le fond, on gagne du temps, Maurice, comme prévu.

– Oui, mais je n'aime pas son attitude, il est trop sûr de lui.

– La psy nous avait prévenus…

En route vers la salle de traitement, Marie se rappela qu'elle avait apporté des boîtes de chocolats. Elle les avait bien protégées de la chaleur en les conservant dans une glacière dans le coffre de la voiture. Elle sortit donc de la clinique, pendant que Billy alla se préparer.

– Bonjour tout le monde! fit entendre celui-ci en souriant.

– Bonjour, monsieur Boost, répondirent les techniciens.

– Aujourd'hui, le traitement sera différent, déclara Dr Lacep. Je ne ferai que retirer le contenu de l'implant. La formule sanguine de Billy est malheureusement moins bonne cette semaine. Nous reprendrons le traitement plus tard. Billy… si vous voulez bien me suivre.

Les deux hommes franchirent les portes coulissantes; Billy s'installa sur la table, baissa son pantalon et cala sa tête dans le support. Dr Lacep prépara une seringue et put enfin retirer son bonnet, juste à temps avant de se retrouver complètement déshydraté.

– Prenez une bonne respiration… ça pique… et voilà! C'est terminé.

Ceci fait, il sortit de la salle, suivi de son patient. De l'autre côté, Marie distribuait les chocolats. Quand elle aperçut le docteur, elle ne put se retenir.

– Docteur Lacep, lui fit-elle remarquer en souriant, vous avez encore oublié votre bonnet!

– Nous sommes déjà vendredi, Maurice, s'impatienta Hildège. As-tu contacté Carole Parley?

– Oui, mais elle ne m'a pas laissé le temps de placer un mot. Elle a eu le culot de me transférer à son adjointe pour qu'elle me fixe un rendez-vous!

– C'est quand?

– Dans cinq mois, le huit janvier.

– Jean peut-il nous aider?

– Il a bien essayé. Il est allé directement la voir entre deux opérations. Elle lui a dit que son implication avec Promonde était terminée et que, dorénavant, elle se consacrerait exclusivement à son travail à l'hôpital. Il va tenter d'utiliser la psychologue. Peut-être aura-t-elle une approche plus convaincante.

– Avons-nous des recours légaux contre elle?

– J'ai rencontré nos avocats et ils étudient ses obligations. Aux dernières nouvelles, l'implant nous appartiendrait, mais on ne peut en produire un autre sans son autorisation. Elle n'a aucune subordination professionnelle vis-à-vis de nous. Souviens-toi, nous ne faisions que subventionner les travaux de Jean, pas les siens.

– Nous ne nous ferons plus jamais prendre avec ces belles petites chercheuses aux airs de sainte nitouche! promit Hildège avec de la rancune dans la voix.

– Ce n'est pas tout, ajouta Maurice Lelouarn. Le fils du président de TexPlus, Larry Carson junior, m'a téléphoné hier.

– Et?

– Il voulait savoir si le troisième traitement avait eu les effets escomptés sur Billy.

– Qu'as-tu répondu?

– Je lui ai dit la vérité et il était très emballé. Ensuite, il m'a demandé si le quatrième traitement allait aussi bien.

– Oh là là!

– Pire que ça. Quand je lui ai expliqué ce qui se passait avec Parley et la décision de Billy, j'ai eu droit à tout un cours sur les responsabilités qui viennent avec le poste de président de Promonde. Autant il était enthousiaste au début de notre appel,

autant il voulait m'arracher la tête à la fin. Sur le coup de l'émotion, il m'a ordonné de couper tous les budgets associés aux travaux de Jean, et ce, pour une période indéterminée.

– Mais cela nous place dans un cul-de-sac!

– J'espère que ça se limitera à ça, soupira Maurice en regardant au plafond. Il a ajouté que dorénavant, il se chargeait lui-même de mener le projet à terme.

– Lui-même?

– Il a exigé que je lui transfère tout le dossier de recherche, y compris le dossier médical de Boost…

❋

Lundi 28 août

Marie et Billy, pour leur part, reprirent leur train-train quotidien. Elle préparait la rentrée scolaire pendant que lui, travaillait sur plusieurs nouveaux mandats. Le lundi, un peu avant midi, il était assis à son bureau lorsque son assistante, un peu étonnée, lui annonça:

– Monsieur Boost? monsieur Don Bowman, l'ambassadeur des États-Unis d'Amérique au Canada, est sur la ligne et désire vous parler.

– Qui? s'étouffa presque Billy.

– L'ambassadeur des États-Unis d'Amérique.

– L'amb…. passe-le-moi, Mélanie, pouffa Billy en flairant la blague.

– Vous êtes en communication.

– Bonjour monsieur l'ambassadeur, Billy Boost à l'appareil.

– Bonjour, monsieur Boost, je suis Don Bowman, lui retourna l'ambassadeur dans un très bon français. C'est un réel plaisir de vous parler aujourd'hui. J'espère que vous allez bien?

– Certainement que je vais bien, monsieur Bowman, ma santé est excellente. Que me vaut l'honneur de votre appel? L'ambassade des États-Unis a-t-elle des postes vacants à combler?

– L'ambassade, non. Mais les États-Unis, peut-être…

– Les États-Unis! Que voulez-vous dire?

– J'aimerais vous rencontrer à mes bureaux de Montréal, demain matin… si vous êtes disponible, évidemment.

– Vous savez, monsieur l'ambassadeur, je suis très occupé et je crois même être forcé de refuser un mandat par manque de temps. Ce n'est pas que…

– excusez-moi de vous interrompre, monsieur Boost, mais j'aimerais également que madame Desrochers vous accompagne. Si c'est possible… bien sûr.

– Elle ne travaille pas avec moi, monsieur l'ambassadeur, elle est professeure.

– Et une professionnelle des recherches sur le Web, en plus!

– Pourquoi dites-vous cela?

– Eh bien… si vous voulez bien passer me voir, demain matin à 9 heures, à mes bureaux de la rue Président-Kennedy, nous parlerons de tout cela. Je n'aime pas beaucoup discuter de sujets concernant la sécurité nationale de mon pays au téléphone.

– Sécurité nationale?

– Alors, à demain, monsieur Boost, et mes salutations à madame Desrochers!

L'ambassadeur ferma la ligne. Billy resta immobile, le téléphone appuyé sur son oreille. Il réfléchit, puis demanda à Mélanie de retracer l'appel. Mais ce ne fut guère nécessaire puisque cette dernière lui confirma tout de suite que c'était bel et bien le numéro de l'ambassade américaine qui apparaissait sur son afficheur. Il appela donc Marie.

– Marie, fit-il sans même la saluer, as-tu fait de nouvelles recherches sur le Web?

– Bonjour, monsieur Boost, je suis contente de voir que vous avez repris votre rythme normal. Quand?

– Je ne sais pas… depuis une semaine.

– Plusieurs, pourquoi? Si tu m'expliquais, ce serait plus simple.

– On peut luncher ensemble? Je serai chez toi dans trente minutes!

– Avec plaisir. Mais tu pourrais au moins m'inviter au restaurant!

– J'arrive!

Tout en conduisant, Billy tenta de comprendre ce qui se passait. Des recherches sur le Web ne pouvaient être à l'origine d'un appel aussi important. Marie n'avait jamais démontré

d'intérêt pour les questions de sécurité nationale, sauf au sujet des aéroports.

À son arrivée, elle l'attendait devant son appartement, profitant du soleil.

– Bonjour, ma belle.

– Bonjour, Billy. Mais qu'est-ce qui se passe?

– Monte, on s'en va chez Lajeunesse.

Il attendit d'être attablé avant de l'entretenir au sujet de l'appel qu'il venait de recevoir. Les allusions de l'ambassadeur les laissèrent tous deux perplexes.

– Les seules recherches que j'ai faites se rapportaient à la préparation de mes cours et à la pédagogie, affirma Marie. Parfois de petites incursions dans des recherches européennes sur les enfants avec des troubles d'apprentissage, mais rien en lien avec la sécurité de nos voisins du sud.

– Tu pourras m'accompagner?

– Ah! Ça oui!

– Ce soir, est-ce que ce serait le bon temps pour faire un petit Boost?

– Mais on avait dit qu'on chercherait une maison avant de…

– On peut au moins s'exercer.

❋

Au cours de l'après-midi, Billy pria un collègue de le remplacer à l'occasion d'une rencontre prévue le lendemain matin avec un client. Après quoi, il demanda à Mélanie de rappeler l'ambassade américaine pour confirmer sa présence, ainsi que celle de Marie, au rendez-vous du lendemain. C'était pour lui une façon de valider le sérieux de cette histoire. L'employée s'exécuta sur-le-champ, avant d'entendre la représentante de l'ambassade lui dire qu'elle était très heureuse de recevoir M. Boost et sa compagne dans ses bureaux de Montréal. Donc, monsieur Don Bowman les attendait réellement…

❋

– Comment me trouves-tu? voulut savoir Marie, laquelle resplendissait dans sa robe moulante rouge pompier, au décolleté juste assez plongeant et suffisamment courte pour mettre ses cuisses bien en évidence.

– Wow! Tu es… Wow! Tu es *full* belle.

– On y va?

Les bureaux de l'ambassade étaient situés dans une ancienne maison de pierres, très cossue, au flan du mont Royal. Plusieurs caméras, accrochées à la façade de l'immeuble, ne laissaient aucun doute quant à l'importance accordée à la sécurité des lieux. D'ailleurs, les portes étaient barrées et avant de leur permettre l'accès, on s'enquit de leur identité via un système d'interphone. Ceci fait, un gardien de sécurité peu souriant leur ouvrit la porte.

– Madame Desrochers, monsieur Boost… si vous voulez bien me suivre, l'ambassadeur vous attend.

L'intérieur de l'édifice était à l'image de son extérieur. Vieux, mais extrêmement bien conservé. Des boiseries jusqu'au plafond, des lustres immenses, des tapis avec des motifs représentant des scènes de batailles dans des champs verdoyants et de magnifiques chaises recouvertes de velours rouge vin, rayé or. Évidemment, les murs regorgeaient de peintures exhibant d'anciens et récents présidents des États-Unis. Au fond du corridor, un immense aigle de bronze aux yeux menaçants maintenait fermement la terre entre ses serres.

Ils empruntèrent un escalier en acajou pour se rendre au deuxième étage. À première vue, il semblait y avoir très peu de personnel et seulement quelques bureaux occupés. Le gardien les présenta à l'adjointe de l'ambassadeur qui elle, les invita à s'asseoir, le temps qu'elle informe son supérieur de leur arrivée.

– Bonjour, monsieur Boost, comment allez-vous? Bonjour, madame Desrochers! Quelle journée magnifique, lança l'ambassadeur sans quitter des yeux la robe de Marie.

L'homme semblait au début de la cinquantaine. Cheveux gris, très courts, grand et mince, très chic. Il portait un nœud papillon et une chemise rayée bleue, le tout enveloppé d'un complet marine.

– Désirez-vous un bon jus d'orange de la Floride fraîchement pressé? offrit-il.

– Certainement, répondirent les deux invités.

– Si vous voulez bien me suivre, Veronica nous apportera nos breuvages dans quelques instants.

Le bureau de monsieur Bowman était à l'image du reste de l'ambassade. Boiseries, tapis avec un énorme aigle au centre, photos de l'actuel président et photos de l'ambassadeur serrant la main à une foule d'autres politiciens étrangers. Des drapeaux, petits et grands, venaient compléter le décor. L'ambassadeur les invita à s'asseoir dans les deux fauteuils faisant face à son immense bureau aux pattes de lion. Il prit ensuite sa place et attendit brièvement avant de prendre la parole.

– Vous vous questionnez certainement sur le motif incitant le représentant du président des États-Unis d'Amérique au Canada à insister pour vous rencontrer personnellement… je me trompe?

– Vous avez mentionné que la sécurité nationale était en jeu, se rappela Billy.

– Oui, en quelque sorte. Elle le sera, avec votre aide.

– Avec notre aide? s'étonna Marie.

– Laissez-moi vous expliquer. Comme vous le savez, Dr Lacep travaille, depuis longtemps, sur un projet de recherche extrêmement innovateur et potentiellement révolutionnaire. Tous ses travaux ont été supportés par l'entreprise pharmaceutique Promonde. Madame Desrochers a fort bien travaillé, là-dessus. Toutes mes félicitations. Dr Maurice Lelouarn, qui préside la compagnie, tient constamment informés ses supérieurs des progrès réalisés par l'équipe de Dr Lacep. Je ne connais pas les détails des dernières percées qu'ils ont réalisées, mais on me les a qualifiées de spectaculaires.

– C'est le moins que l'on puisse dire! ne put s'empêcher d'émettre Billy.

– Donc, on m'a dit que vous étiez maintenant un… trésor national, bientôt international, qu'il faut protéger.

– Qui ça, on? demanda Marie.

– J'y arrive. Les docteurs Lacep et Lelouarn avaient reçu comme consigne de ne pas divulguer quelque information que ce soit sur les effets des traitements que vous avez reçus. Ce que j'en ai compris, c'est qu'ils ont suivi la consigne à la lettre.

– En plus de créer un climat de méfiance et de tension, maugréa Billy.

– Je n'en doute point, et nous nous en excusons, poursuivit le diplomate. Je réponds maintenant à votre question, madame

Desrochers, dont il avait de la difficulté à ne pas regarder les superbes cuisses. Promonde appartient en majorité à monsieur Larry Carson, président et principal actionnaire de la TexPlus; encore là, toutes mes félicitations, vos recherches étaient bien ciblées.

– Comment savez-vous pour nos recherches? se montra curieuse de savoir Marie.

– Vous avez utilisé les ordinateurs de la clinique, de même que vous avez inscrit votre code d'accès et votre mot de passe pour vérifier vos courriels personnels. Vous savez, Big Brother est de moins en moins une utopie. De plus, vous avez interrogé plusieurs employées de la clinique. Donc… je poursuis. Le fils de monsieur Carson, Larry Carson junior, est chirurgien consultant au département de la Défense américaine. C'est lui qui m'a téléphoné et qui désire vous rencontrer.

– Département de la Défense? répéta Billy.

– Oui.

– Et pourquoi veut-il me rencontrer, exactement?

– Vous rencontrer tous les deux, spécifia l'ambassadeur.

– Moi aussi?

– Il paraît que vous faites une paire indissociable.

– Je ne comprends toujours pas, rétorqua Billy. Pourquoi intéresserais-je le département de la Défense américaine?

– Je ne connais pas cette réponse. Je crois que vous êtes mieux placé que moi pour répondre à cette question. Vous avez ressenti des effets apparemment assez particuliers, suite aux traitements. Les explications y résident peut-être. Maintenant, j'aimerais vous expliquer ce que l'on fait ici, ensemble, ce matin, et pourquoi on a fait appel à mes services. Vous parlez anglais, je présume?

– Oui.

– Parfait. Mes services d'interprète ne seront donc pas requis. Le lieutenant-colonel Carson…

– Le père ou le fils? l'interrompit Billy.

– Le fils. Le lieutenant-colonel Dr Larry Carson junior veut vous rencontrer à la base militaire de Plattsburgh, vendredi matin à 10 heures.

– À la base militaire de Plattsburgh? s'étonna Marie.

– Oui.

– Je croyais qu'elle avait été fermée après la vaste restructuration des activités militaires en sol américain, enchaîna Billy.

– Vous avez en partie raison. Nous y avons conservé un centre de formation, encore en opération pour une période indéterminée, ainsi que certaines activités administratives. Alors, Dr Carson sera à la base, vendredi matin, expressément pour vous voir. Je vous y accompagnerai.

– Excusez-moi, monsieur l'ambassadeur, objecta Billy, mais… mettez-vous à ma place un moment. Il y a quelques semaines, j'apprenais que j'étais atteint d'un cancer et j'acceptais d'être pris en charge par les meilleurs spécialistes en ville. En raison de leurs traitements, j'ai vécu toutes sortes de mésaventures plus rocambolesques les unes que les autres. J'ai appris la semaine dernière que j'étais guéri et que dans un mois, ma chirurgienne enlèverait l'implant qui est en grande partie responsable de tout ça. Je suis présentement dans le bureau de l'ambassadeur des États-Unis et il faudrait que je rencontre un lieutenant-colonel chirurgien, propriétaire de la TexPlus, sur une base militaire américaine, et ce, avant la fin de la semaine!

– À vingt ans, monsieur Boost, j'étais pompiste dans une station-service appartenant à la TexPlus. Monsieur Carson, père, avait instauré un concours national parmi tous ses employés et les enfants des ses employés. Il offrait vingt bourses d'études à ceux qui correspondraient le mieux à ce qu'il avait appelé «la relève de la nation». Mes parents n'avaient pas les ressources financières pour défrayer les frais d'études universitaires, beaucoup plus élevés chez nous que chez vous. J'ai donc rempli les questionnaires. J'ai rencontré les différents comités de sélection et ils ont retenu ma candidature. Quelques années plus tard, je recevais mon diplôme en droit de l'université Harvard avec énormément de fierté. Ma mère pleurait à chaudes larmes, et mon père me serrait fièrement dans ses bras. J'ai pratiqué le droit pendant vingt-cinq belles années. Je peux vous dire, aujourd'hui, que certaines opportunités ne se présentent qu'une fois dans la vie et qu'elles en façonnent le reste. Je ne sais pas ce que veut vous dire Dr Carson, mais à votre place, je n'hésiterais

pas à aller l'écouter. Cet homme ne se déplace jamais pour rien. S'il le fait, c'est qu'à ses yeux, vous le méritez.

– Oui, reprit Billy, mais je crois que je ne réalise pas tout à fait ce qui nous arrive. Nous vivons encore dans le mystère et je dois vous faire confiance. Nous allons de surprise en surprise.

– Je comprends très bien vos émotions. Je suis certain qu'après la rencontre de vendredi, toute la lumière sera faite sur vos interrogations. Pour ce qui est de la confiance, si importante dans nos relations, j'y veillerai. C'est ma raison d'être en tant que diplomate.

– Bon, eh bien… vous avez bien dit vendredi matin, 10 heures, à Plattsburgh, et vous nous accompagnerez?

– Je serai à votre porte dès 8 heures. Habillez-vous confortablement, et si vous avez quelque question que ce soit, voici le numéro où vous pourrez me joindre en tout temps. Avez-vous d'autres points dont vous aimeriez discuter? Madame Desrochers? Non? Alors à vendredi, termina monsieur Bowman en se levant pour raccompagner ses invités à la porte de son bureau. Veronica va appeler la sécurité pour vous escorter jusqu'à la sortie. C'est la procédure.

– Merci et à vendredi, émirent en même temps Marie et Billy.

– En passant, madame Desrochers, votre robe vous va à ravir.

– Votre nœud papillon est pas mal aussi, répliqua Marie.

Après quelques secondes, le même homme qui les avait accueillis à leur arrivée vint les chercher. Il leur fit descendre l'escalier et avant de leur ouvrir les portes, attendit d'en obtenir l'autorisation par l'entremise de son *walkie-talkie*. Probablement qu'un autre agent de sécurité devait vérifier à l'extérieur, à l'aide des caméras, pour s'assurer que l'entrée était libre et sécuritaire. L'homme ouvrit enfin les portes et les salua avant de les regarder s'éloigner.

– Ils veulent poursuivre les traitements… je devrais plutôt dire les tests, fit Billy en ouvrant la portière de la voiture pour Marie.

– Si la vie vous intéresse, engagez-vous qu'ils disaient, engagez-vous! L'oncle Sam a besoin de vous!

– Mais de quoi parles-tu?

– Des slogans des forces armées canadiennes, des Romains dans *Astérix* et de nos voisins.

– Tu crois qu'on va nous demander à nous d'entrer dans l'armée américaine?

– Je me demande ce qu'ils vont inventer pour te convaincre.

– En tout cas, moi, j'ai bien hâte à vendredi. Ça va faire de bonnes histoires à raconter aux enfants pour les endormir… Et c'est alors que maman et papa sont allés voir le petit garçon du président des États-Unis exprès pour boire un jus d'orange fraîchement pressé par Minnie Mouse que…

– Ça ne te préoccupe pas tellement, on dirait…

– On verra. Il n'y pas si longtemps, j'avais peur de mourir. Vendredi on va juste rencontrer un lieutenant-colonel, junior, chirurgien, fils de l'un des hommes les plus influents de la planète. Je suis certain qu'encore une fois, on sortira de là complètement estomaqués!

– Tu as raison. Pour le moment, on ne peut rien faire d'autre que fabuler. Et si on allait manger au centre-ville?

❋

Pendant ce temps, l'ambassadeur appela le Dr Carson.

– Bonjour, Larry, c'est Don. Je te confirme que nous serons à la base de Plattsburgh à 10 heures, vendredi, tel que prévu.

– Bon travail, Don! Que penses-tu de ces jeunes?

– Ils sont attachants, très intelligents et surtout, très ouverts. Beaucoup mieux que bien des recrues que j'ai rencontrées. Il y a ce petit côté indépendant et curieux qui caractérise les francophones du Québec. Je doute qu'ils se montrent aussi loyaux et patriotiques que nos brebis américaines.

– Je m'occupe de cela. Tu peux régler les papiers canadiens et américains en quelques jours?

– C'est comme si c'était déjà fait.

– Dis à la jeune femme que nous avons prévu, pour elle, une visite du centre de formation et une petite escapade en F-22. Elle sera accompagnée par la caporale Tyson, la directrice de la formation des pilotes. Elle sera entre bonnes mains. Pendant ce temps, je rencontrerai M. Boost.

– Une balade en Raptor? N'est-ce pas un peu prématuré? Ne crois-tu pas l'effrayer?

– C'est exactement ce que nous voulons évaluer.

– D'accord. Je lui présenterai la chose comme un privilège que des millions d'Américains rêvent vivre un jour.

– C'est ça, je compte sur toi. Au fait, comment va ta femme?

– L'état de Sharon est toujours stable. La sclérose en plaques est une maladie plutôt imprévisible, tu le sais mieux que moi.

– Bon courage et à vendredi.

– Merci et embrasse Tracy de ma part.

14.

Vendredi 1er septembre

Marie et Billy étaient assis sur le balcon et terminaient leur jus de pommes. Il était 8 heures et déjà, la température était idéale. La journée s'annonçait chaude et collante. Marie fut la première à voir apparaître la limousine de l'ambassadeur. Couleur marine, un petit drapeau des États-Unis en guise d'antenne, assez grande, mais rien de démesuré.

– Billy, regarde… notre limousine arrive. Est-ce qu'on descend tout de suite?

– Oh! Difficile de la manquer.

Ils retournèrent dans l'appartement. Marie prit son sac et Billy passa à la salle de bain. Ils étaient un peu fébriles. Ils n'avaient pas beaucoup échangé sur cette nouvelle aventure, mais, même sans en parler, ils savaient qu'ils partageaient les mêmes émotions. Avec ce qu'ils avaient vécu au cours des dernières semaines, ils se sentaient désormais outillés pour faire face à n'importe quelle situation. Même à l'armée américaine.

– Alors, tu viens, Billy? Ah… enfin!

– Ce n'est pas moi qui dis ça d'habitude?

– Comment me trouves-tu? demanda Marie qui avait choisi des petits pantalons trois quarts parfaitement bien ajustés et un chemisier blanc, sans manches.

– Très bien.

– C'est tout?

En guise de réponse, Billy se contenta de lui ouvrir la porte et de lui faire signe de descendre. Lorsqu'ils arrivèrent à l'extérieur, le chauffeur les attendait près de la voiture. Il ouvrit une portière, les salua cordialement puis leur demanda de prendre place et de boucler leurs ceintures. Ils étaient assis à l'arrière, au fond.

– Bonjour, Marie. Bonjour, Billy. Vous permettez que je vous appelle par vos prénoms? proposa l'ambassadeur assis en face d'eux.

– Bonjour, monsieur l'ambassadeur. Mais oui, certainement.

– Alors appelez-moi Don. Je suis enchanté de vous revoir. J'ai confirmé notre rencontre avec Dr Carson, et il vous envoie ses salutations.

Sur ces paroles, la voiture démarra. Le couple éprouvait un curieux sentiment, se sentant tels des étrangers dans leur propre ville. Autant les passants que les autres automobilistes fixaient la limousine, bien que les vitres teintées ne leur permettaient pas de voir qui se trouvait à l'intérieur. Peut-être bien qu'ils s'imaginaient qu'il s'agissait d'une *rock star* ou d'un acteur célèbre.

– Puis-je vous offrir quelque chose à boire… jus, café?

– Non merci, répondirent Marie et Billy, manifestement beaucoup plus intéressés à leur environnement qu'à leur hôte.

– Bon, eh bien… j'ai obtenu un peu plus de détails sur le déroulement de cet avant-midi. En ce qui vous concerne, Billy, vous rencontrerez Dr Carson, qui sera accompagné d'un représentant de la CIA et d'un conseiller spécial de la Maison-Blanche.

– CIA… Maison-Blanche… vous êtes sérieux?

– Billy, à partir de maintenant, tout ce qui se passera vous concernant, vous et Marie, sera classé par les autorités américaines comme étant «top secret».

– Top secret? s'exclama Marie.

– De votre côté, Marie, vous bénéficierez d'un privilège rarement accordé à un civil, et encore moins à un Canadien. Vous débuterez par une visite de notre centre de formation des pilotes de chasse. Pour ce faire, vous serez accompagnée par la caporale Lucy Tyson, qui en est la directrice.

– Zut! J'aurais dû apporter ma caméra.

– Ensuite, elle vous enseignera sommairement les rudiments que doit connaître tout bon copilote de F-22.

– Les nouveaux jets? fit Billy en écarquillant les yeux.

– Exactement, confirma monsieur Bowman. Et préparez-vous à faire une petite balade dans le ciel avec la caporale.

– J'irai en avion de combat faire des manœuvres dans les airs?

– Tout à fait, Marie. Cela vous emballe?

– Wow! Si ça m'emballe? Ça m'effraie un peu, mais je suis certaine que je vais m'éclater!

– Que vous allez éclater?

– M'éclater… prendre mon pied… avoir beaucoup de plaisir.

– Ah! D'accord…

– Vous avez dit «top secret», reprit Billy incrédule.

– Oui, top secret, répéta l'ambassadeur. Le lieutenant-colonel Carson vous dévoilera des informations stratégiques concernant les services secrets américains. Je tiens tout de suite à vous aviser que nous nous attendons à ce que vous les gardiez confidentielles, à moins d'ordre contraire.

– Pourquoi moi?

– Parce que vous représentez un atout important pour notre service de renseignements. Les traitements que vous avez reçus ouvrent la porte à une multitude de possibilités que Dr Carson vous expliquera.

– Donc, il va me demander de poursuivre les tests avec l'implant et les liquides irradiés?

– En effet.

– Combien de temps? Que se passera-t-il ensuite?

– Je ne sais pas. Vous aurez toutes ces réponses bientôt.

– Et s'il refuse? intervint Marie.

– Ne soyez pas si impatients. Attendez d'entendre ce qu'il a à vous proposer. Pour terminer, Marie, après votre éclatante sortie en F-22, vous viendrez nous rejoindre. Nous ferons en sorte que vous assistiez à la portion qui couvrira la proposition qui vous sera faite.

– J'en fais partie?

– Non seulement en faites-vous partie, Marie, mais vous êtes indispensable à sa réalisation. Comme je vous le disais mardi, à nos yeux, vous êtes indissociables. Malheureusement, je ne peux vous donner d'autres détails sur le déroulement de la rencontre. Alors, aviez-vous des projets pour les mois à venir?

– Oui, rétorqua Marie. Acheter une maison et faire un bébé.

Il y eut un bref silence durant lequel Marie soutint le regard de l'ambassadeur. Bien qu'il conservait son sourire, il n'était visiblement pas préparé à une telle réponse. Il avait bien dit au Dr Carson que le petit couple était ouvert et libre de toute attache. Comment allait-il se sortir de cette impasse?

– Acheter une maison et avoir un enfant… Ah!… Vous me rappelez mes trente ans. Après mes études, je me suis marié et, tout comme vous, nous nous sommes installés dans ce que nous croyions être, à l'époque, notre nid douillet. Mais la vie en a voulu autrement. Peu de temps après s'être confortablement installés, ma femme, avocate elle aussi, s'est vu offrir un poste inespéré à mille cinq cents kilomètres de notre havre de paix.

– Qu'avez-vous fait?

– J'avais la chance de travailler dans un cabinet ayant une filiale dans la même ville. J'ai demandé un transfert, qui a été accepté, et je l'ai suivie sans hésitation. Nous avons reporté nos projets familiaux de quelques années, et ma femme m'en a été extrêmement reconnaissante.

– Avez-vous des enfants?

– Oui, deux. Un garçon qui termine des études en administration à Boston et une fille ingénieure. Elle vit d'ailleurs à Ottawa. Elle veut demeurer près de sa mère dont la santé est fragile.

– Si je comprends bien votre message, monsieur, il faut toujours être ouvert aux opportunités qui se présentent? répliqua Billy en regardant Marie.

– Je vous ai déjà raconté ma propre histoire. L'achat d'une propriété et la naissance d'un enfant seront toujours possibles un peu plus tard. Mais l'offre qui vous sera faite aujourd'hui, quant à elle, j'en doute.

Le reste du voyage se déroula dans une atmosphère de détente. Ils abordèrent plusieurs sujets, dont la position américaine dans les dossiers du bœuf, du bois d'œuvre et du mariage entre conjoints du même sexe. Billy donna son opinion sur l'exode des cerveaux canadiens au profit des entreprises américaines offrant des conditions salariales et des avantages impossibles à supplanter. Nul ne se rendit compte que pendant ce temps, ils avaient franchi la douane.

Ils ne réalisèrent que bien plus tard qu'ils avaient gagné les États-Unis, en raison du roulement beaucoup plus doux de la voiture, les routes américaines étant nettement moins crevassées que celles du Québec. «Que savent donc les ingénieurs civils américains que les nôtres n'apprennent pas à l'école? Que savent

donc les politiciens de l'oncle Sam que nos politiciens n'ont pas encore compris?» se questionna Billy.

Ils arrivèrent à la base militaire à 9 h 50. Des gardes, à la guérite de ce qui semblait être la seule entrée, demandèrent à tous les passagers de s'identifier avant que l'ambassadeur ne leur tende un document. Ils consultèrent leur ordinateur pour vérifier si les visiteurs étaient bien attendus et ceci fait, les saluèrent en plus de leur souhaiter un bon séjour. La limousine redémarra et s'introduisit sur le terrain de la base.

Plusieurs maisons de type «bungalow», brunes pour la plupart, ainsi que des parcs, longeaient la rue principale. Un peu plus loin se trouvaient des édifices administratifs dont le plus haut n'abritait que deux étages. C'est alors que la voiture s'immobilisa.

– C'est ici, indiqua l'ambassadeur. Billy, vous me suivez et quant à vous, Marie, John va vous conduire au centre de formation où la caporale Tyson vous attend.

– Bon tour d'avion, ma belle, souhaita Billy en embrassant sa compagne.

– Ne signe rien sans moi! l'enjoignit-elle en le serrant dans ses bras.

– On y va? s'impatienta l'ambassadeur.

Ils franchirent les quelques marches les menant à l'intérieur de l'immeuble pendant que Marie se dirigeait vers les hangars, un peu plus loin. Dans le hall d'entrée, un militaire assis derrière un petit bureau se leva très rapidement pour les accueillir.

– Monsieur l'ambassadeur, monsieur Boost, si vous voulez bien me suivre, s'il vous plaît, le lieutenant-colonel Carson vous attend.

Ils gravirent un étage. Le long corridor, plutôt sombre, donnait accès à quelques portes, probablement des bureaux et des salles de rencontre. Le soldat frappa à l'une d'elles, entra et invita ses deux compagnons à faire de même. La salle était assez grande, faisant environ dix mètres de large par quinze de profondeur. Complètement au fond, trois hommes, debout, entouraient un immense bureau. La lumière du soleil, pénétrant par les fenêtres, couvrait pratiquement tout le mur derrière eux, ne permettant que de distinguer leurs silhouettes. En s'approchant, Billy put les

voir un peu mieux. L'un des trois s'approcha et lui tendit la main.

– Monsieur Boost, je suis enchanté de vous rencontrer. Je suis Larry Carson.

– Bonjour, monsieur Carson.

– Don, comment allez-vous?

– Très bien, merci, nous avons eu quelques prises de bec sur le supposé protectionnisme américain, mais rien de trop physique.

– Protectionnistes… nous? Ça alors! Monsieur Boost, nous dépensons des milliards pour aider les autres pays à nous concurrencer. Je vous présente monsieur Paul Elliott, du bureau du directeur de la CIA, et monsieur Tony Liotta, de la Maison-Blanche.

– Bonjour, messieurs, les salua Billy en leur offrant une poignée de main.

– Bon… eh bien… si vous voulez vous asseoir, nous avons beaucoup de pain sur la planche.

Les chaises étaient bizarrement disposées. Dr Carson prit place derrière le bureau alors que tous les autres lui faisaient face, de l'autre côté. Billy, à peu près au centre, l'ambassadeur à sa gauche, une chaise libre à sa droite et ensuite, les représentants de la CIA et de la Maison-Blanche au bout.

❋

Le chauffeur ouvrit la porte de Marie qui descendit de la limousine. Courant vers elle, une femme vêtue d'un uniforme de pilote d'avion lui tendit la main.

– Bonjour, Marie, je suis la caporale Tyson, directrice du centre de formation des pilotes de la base de Plattsburgh.

– Bonjour, caporale. On est dans le même domaine… je suis enseignante!

– Voici notre programme pour les prochaines quatre-vingt-dix minutes. Tout d'abord, nous ferons un tour rapide des installations avec ma jeep, qui est juste là-bas. Ensuite, vous m'accompagnerez à bord d'un F-22 Raptor, ce qui est tout un privilège! Plusieurs de mes élèves en rêvent encore. Je ne sais pas qui vous êtes, mais il y aura beaucoup de jaloux pour vous regarder.

– Qu’est-ce que c’est, un Raptor F-22?

– Suivez-moi vers la jeep, nous n’avons pas beaucoup de temps. C’est le tout dernier-né des avions de combat. C’est un appareil qui peut être utilisé pour une multitude de missions différentes.

– Ce qui veut dire?

– On peut faire de très longues distances, de très courtes, des bombardements très ciblés et des arrosages de grandes surfaces. Il peut être pratiquement invisible, atteindre des vitesses inégalées et faire des manœuvres spectaculaires.

– Pourquoi ai-je toute cette attention?

– Je ne sais pas, j’obéis aux ordres!

❋

– Je sais que vous avez vécu toutes sortes d’émotions au cours des dernières semaines, mon cher Billy. Vous permettez que je vous appelle Billy?

– Pas de problème.

– J’en suis en grande partie responsable. Je tenais à garder secrets les résultats des traitements qui vous étaient administrés.

– Pourriez-vous m’éclairer sur vos liens avec la clinique de Laval, si vous le voulez bien?

– Mais certainement… excusez-moi, je croyais que Don vous avait mis au courant!

– Billy a plusieurs questions auxquelles je n’ai pu répondre, Larry, précisa Don.

– Je vois. Je suis Larry Carson junior, fils de Larry Carson, propriétaire de la TexPlus, compagnie pétrolière que vous connaissez. J’ai choisi les études médicales plutôt que de reprendre les affaires de mon père. Nous sommes en excellents termes malgré tout. Il a vite compris que je n’avais pas la bosse des affaires. Par contre, mes talents de chirurgien étaient évidents. Donc, après mes études, je suis devenu chirurgien dans un des complexes hospitaliers du département de la Défense. De fil en aiguille, je me suis investi dans la recherche et mes travaux ont intéressé les services de renseignements. Entre autres, ceux au sujet des liens entre le système nerveux qui entoure la colonne vertébrale, la moelle épinière et les réactions cérébrales. Vous me suivez?

– Oui, je commence à comprendre.

– Je n'en doute pas. L'entreprise Promonde appartient à TexPlus. Les docteurs Lacep et Parley ont réussi des percées inespérées en matière de transmission d'influx nerveux vers les zones qui m'étaient alors inaccessibles. Du moins… sans danger. J'ai donc encouragé nos gestionnaires de Promonde à subventionner généreusement leurs travaux.

– Vous n'êtes pas vraiment intéressé aux traitements des cellules cancéreuses, si j'ai bien saisi?

– Au contraire, c'est en cherchant de ce côté que tout le reste est devenu possible. Mais vous avez raison… ce n'est pas pour vous parler de votre sarcome à cellules géantes que je désirais vous rencontrer. D^re^ Parley a fait un excellent travail et tous les résultats de vos derniers tests sont très encourageants.

– Mais alors, qu'est-ce que je fais ici?

❋

– Je constate que votre intérêt pour les hélicoptères et les jets de combat est maintenant à la baisse, Marie. Nous pourrions tout de suite passer à la visite de nos salles de cours. Nous y avons des simulateurs de vol très sophistiqués.

– Ce n'est pas que ça ne m'intéresse pas, se défendit l'autre, c'est que je regarde le temps filer et… je ne voudrais pas manquer mon tour d'avion.

– Votre tour d'avion! éclata de rire la directrice. Bon! Allons tout de suite faire… un tour d'avion!

La jeep prit la direction d'un hangar qu'elles n'avaient pas encore visité. Des militaires saluèrent officiellement la caporale lorsqu'elle stationna son véhicule. Puis elles empruntèrent une étroite porte permettant l'accès à un vestiaire.

– Vous êtes assez grande, mais très mince, dit la directrice. Tenez… déshabillez-vous et enfilez cette combinaison. Ensuite, déposez vos vêtements dans le casier derrière vous. Vous enlevez tout… même vos sous-vêtements.

– C'est un peu comme du lycra, signifia Marie, c'est confortable…

– Maintenant, essayez cet uniforme, il devrait vous aller. Quelle est la taille de vos pieds?

– Huit.

– Vous avez une belle petite tête… qui devrait entrer dans ce beau petit casque. Des gants, et nous sommes prêtes! Suivez-moi de l'autre côté, je vais vous présenter au Raptor.

❋

– Je veux tout d'abord vous dire pourquoi le département de la Défense américaine, la CIA et la Maison-Blanche s'intéressent tant à vous.

– Et à Marie, ajouta Billy.

– Comme vous le savez, nos services de renseignements ont connu des dérapages qui ont malheureusement été médiatisés, suite aux enquêtes conduites après les attaques terroristes du onze septembre 2001 et le début de la guerre contre l'Irak. Nos méthodes, tant sur le terrain que durant les interrogatoires de prisonniers, nous ont valu une réprobation, autant de la part de nos citoyens que de celle de la communauté internationale. L'efficacité de nos agents, les moyens de communication, l'échange d'informations, la qualité et l'intégrité des différentes directions des services, bref… tout y a passé. Pour ma part, j'ai toujours cru que la meilleure façon de contrer la menace ennemie était de connaître ses réelles intentions et ce qui à la base, la motive. Pour ce faire, il ne suffit pas de suivre les déplacements de son arsenal militaire à l'aide de satellites, plus puissants les uns que les autres, ou encore, de tenter d'infiltrer des agents, comme des chercheurs de haut calibre qui s'adonnent à de l'espionnage industriel. Nous avons utilisé, ces dernières années, des informateurs qui nous ont fourni toutes sortes d'informations plus ou moins utiles et véridiques. Certains d'entre eux, ceux qui avaient compris que l'administration en place n'attendait que des confirmations de ses propres convictions, disaient exactement ce qu'il fallait pour justifier les positions, souvent déraisonnables, de certains de nos hommes de guerre. Ceux que nous appelions autrefois des espions se sont mis à travailler pour leurs propres intérêts et non les nôtres. Nous devons percer ce qui nous est encore inaccessible. Nous devons aller chercher nous-mêmes le fond de la pensée des hommes qui nous défient ou qui planifient de le faire.

– Mais où voulez-vous en venir?

– C'est avec votre aide que nous allons y arriver.

– Je n'ai rien d'un espion et ça ne fait nullement partie de mon plan de carrière!

– Un espion? Pas tout à fait… le terme diplomate serait plus juste.

– Diplomate?

– Revenons aux traitements et vous comprendrez pourquoi vous êtes, désormais, un des futurs rouages névralgiques de nos services de renseignements.

❋

Les deux femmes traversèrent une suite d'étroits corridors aux accès contrôlés et pénétrèrent dans un hangar. Le F-22 Raptor y scintillait comme un joyau, bien gardé par deux soldats à la mine patibulaire. Lorsqu'ils reconnurent la caporale Tyson, ils se détendirent un peu.

– Avant de vous donner les premières instructions, je dois communiquer avec la tour de contrôle. Dans le bâtiment que vous apercevez là-bas se trouvent des techniciens et des contrôleurs qui suivront rigoureusement notre vol.

La caporale n'informa guère Marie de la présence de la D^re^ Anna Boyle, spécialiste des sciences du comportement humain du MIT (Massachusetts Institute of Tecnology), laquelle avait comme mandat d'évaluer ses habiletés et ses réactions durant l'envolée.

– Bon, tout est prêt! Nous pouvons monter à bord.

La caporale aida son invitée à insérer ses pieds dans les quelques appuis servant de marches. Marie enjamba ensuite le fuselage et s'assit dans le siège arrière du cockpit. La caporale la suivit et se pencha au-dessus d'elle pour brancher des fils à son casque et y fixer un petit boyau. Elle attacha solidement ses ceintures de sécurité et releva sa visière.

– Écoutez-moi bien, Marie. Au décollage, vous ressentirez une grande pression, comme si vous étiez écrasée au fond votre siège. Ne vous en faites pas, une fois le Raptor stabilisé, la pression diminuera. Avant chaque manœuvre, je vous préviendrai. Par exemple, je vous dirai: Marie, on tourne à gauche. À ce moment, vous vous sentirez complètement déportée et vous aurez l'impression de tomber dans le vide. Lorsque je redresserai l'appareil, vous aurez encore l'impression

d'être écrasée au fond de votre siège. Si vous ne pouvez pas supporter la pression ou si vous ressentez un malaise quelconque, comme une crise de panique ou des maux de tête, il y a un bouton rouge, ici, sur lequel vous pouvez appuyer. Il dégagera un gaz, dans votre casque, qui vous permettra de vous détendre. Vous êtes prête, soldat Desrochers?

– Oui, mon caporal!

Cette dernière rabaissa la visière du casque de Marie et s'installa à la place du pilote, à l'avant. Elle contacta la tour de contrôle, la vitre du cockpit se referma et la grande porte du hangar s'ouvrit lentement.

– Tour de contrôle, Raptor 02, nous avançons vers la piste.

❋

– Comme je vous le disais Billy, les recherches du Dr Lacep m'intéressent au plus haut point. Il semble avoir réussi ce que je tente de réaliser depuis des années. Mes propres travaux, comme neurochirurgien, visent à évaluer les effets de stimulations extérieures, que ce soit sur l'influx nerveux ou sur certains neurotransmetteurs du cerveau.

– Vous êtes neurochirurgien?

– Oui. Je disais donc que mes travaux ont permis d'isoler des neurones qui sont responsables d'une partie encore non exploitée de nos capacités cérébrales.

– Par exemple?

– Vous avez été en mesure de percevoir les fluides colorés dégagés par le corps des personnes que vous regardiez, n'est-ce pas?

– Oui, en effet.

– Eh bien… ce n'est là qu'un début. Que diriez-vous de lire les pensées, d'apprendre à la vitesse grand V, de prévoir les gestes des gens avant même qu'ils ne bougent, d'influencer leurs réflexions, de rêver à l'avenir, de faire bouger des objets à distance ou de réaliser tout autre exploit que le cerveau humain est susceptible de nous faire réaliser? Seul Dieu sait où cela peut nous mener…

– C'est pour cela que vous avez besoin de moi… pour poursuivre les tests en m'injectant de nouveaux produits et en les irradiant… hum… je vois.

– Vous me suivez très bien.

– Pourquoi ne pas utiliser un de vos agents? Je vous donnerai mon implant avec plaisir… une fois celui-ci retiré de mon dos, évidemment!

– Primo, ce n'est pas réutilisable et secundo, seule D^re^ Parley est capable d'une telle intervention. D'autre part, je doute qu'elle accepte. Et puisque nous savons que sur vous, c'est une réussite, pourquoi prendre des risques avec une autre personne? En plus, votre profil psychologique, vos habiletés et votre intelligence correspondent à merveille au type de missions que nous allons vous confier.

– Des missions?

❋

– Tour de contrôle, Raptor 02, prêt à décoller.

– Permission accordée, Raptor 02. Piste 1.

Dans la tour, trois contrôleurs étaient en communication avec la caporale Tyson et suivaient les moindres mouvements de l'appareil. D^re^ Boyle, quant à elle, avait les yeux rivés sur un écran qui projetait l'image de Marie, dans le cockpit. De cette façon, elle pouvait voir et analyser chacune de ses réactions: l'expression de ses yeux et de son visage, les mouvements de son corps, les battements de son cœur… enfin bref, tout ce qui saurait lui être utile pour évaluer sa capacité à faire face à l'inconnu, à la pression, aux mouvements brusques et à tout ce que comporte un vol en avion de combat.

– Eh Jimmy! rigola le contrôleur de droite. Deux dollars qu'elle utilise le gaz après le premier virage!

– Cinq dollars qu'elle mouille sa combinaison! renchérit son interlocuteur.

– Dix dollars qu'elle s'évanouit pendant le décollage, poursuivit le contrôleur du centre.

– Dix dollars qu'elle s'amuse comme une enfant! leur lança la psychologue.

– Tenu! acceptèrent les trois hommes. On n'a jamais vu ça. En tout cas… pas une femme.

Le Raptor prit très rapidement de la vitesse et en moins de deux, quitta le sol, comme s'il était projeté par une fronde. En quelques secondes, il avait atteint cinq mille pieds.

– O.K., Marie, toujours là? s'enquit la caporale.
– Oui.
– On vire à gauche!
– O.K.éééééééééééééééiiiiiiiiiiiiiiiiii!!!!
Dans la tour de contrôle:
– Elle ne s'est pas évanouie!
– Caporale Tyson, tour de contrôle.
– Caporale Tyson, j'écoute.
– Vous pourriez faire mieux que ça, caporale?
– Combien avez-vous parié les gars? Marie?
– Oui.
– On va descendre à cinq cents pieds du sol… prête?
– Ouiiiiiiiiiiiiiiiii!!!!!!!!
Dans la tour de contrôle:
– Qui va me payer mes dix dollars? demanda la psy en esquissant un petit sourire.

❋

– J'ai dit mission, mais le mot dossier serait plus approprié. Vous ne serez pas un James Bond des temps modernes! Non… vos assignations s'apparenteront beaucoup plus à de la haute voltige politique, à l'intérieur même des cercles du pouvoir international du nouvel ordre mondial.
– Alors pas de karaté à dix pieds dans les airs et pas de voiture sport?
– Si vous voulez une voiture sport, on pourra arranger cela. Vous serez mis en contact avec les gens les plus influents de la planète. Vos nouvelles capacités mentales seront votre seule arme pour nous informer, influencer et changer le cours des choses.
– Dans l'intérêt des tout-puissants Américains, bien sûr. Sauf que je ne partage pas votre vision de l'équilibre mondial…
– Et voilà pourquoi vous êtes notre candidat idéal.
– Je ne comprends pas!
– Nous non plus n'endossons pas les actions de nos leaders actuels. Le fanatisme religieux et la montée de la droite, en particulier dans les états du sud, ont amené Washington à poser des gestes que plusieurs dénoncent aujourd'hui. L'Amérique a

perdu sa crédibilité et son autorité en tant que médiatrice des conflits mondiaux. Je n'ai jamais appuyé mon père dans sa croisade contre l'axe du mal.

– Avec des dons au parti républicain. Mais qui représentez-vous?

– Les millions d'Américains en faveur de la paix!

❋

– Tour de contrôle, Raptor 02, nous retournons à la base. Marie, on va regarder la terre… différemment… la tête en bas, O.K.?

– O.K.éééé… Wooooow!… C'est génial!

– Marie, on redresse et on retourne sur nos pattes. Tour de contrôle, autorisation d'atterrir.

– Raptor 02, piste 1, autorisation accordée.

Le Raptor se posa en douceur sur la piste et reprit sa place dans le hangar. La caporale Tyson débarqua en premier et détacha Marie. Elle l'aida à sortir de son habitacle et à redescendre sur terre. Ses jambes étaient molles et son cœur battait à tout rompre. Elle venait de vivre l'expérience la plus intense de sa vie.

Dans le vestiaire, une militaire vint lui remettre une enveloppe qu'elle devrait apporter au lieutenant-colonel Carson.

15.

Pendant que Dr Carson tentait de convaincre Billy de la légitimité de ses intentions quant à la nécessité de revoir, dans son ensemble, la politique étrangère américaine, Marie entra dans le bureau, escortée d'un soldat.

– Approchez, Marie! la pria le docteur. Bonjour, je suis le Dr Larry Carson, lieutenant-colonel de l'armée américaine. Je vous présente monsieur Paul Elliott, du bureau du directeur de la CIA, et monsieur Tony Liotta, de la Maison-Blanche. Vous connaissez déjà Don. Assoyez-vous près de Billy.

– Bonjour messieurs.

– Alors, comment s'est passée votre visite?

– La visite? Pas si mal.

– Et le vol?

– Le vol en Raptor, c'était indescriptible! J'en ressens encore des vertiges et je me sens toute légère. Oh… on m'a demandé de vous remettre cette enveloppe.

– Merci.

Dr Carson ouvrit l'enveloppe et prit le temps de parcourir l'unique feuille s'y trouvant.

– Vous savez ce que c'est? demanda-t-il à Marie.

– Non.

– Votre évaluation. Durant le vol, Dre Anna Boyle, du MIT, une de nos fidèles collaboratrices, a évalué vos réactions.

– J'étais filmée?

– Tous nos avions de formation sont munis de caméras. Vous avez reçu la mention «excellent». Félicitations! Il y est aussi mentionné que vous possédez de très bonnes cordes vocales.

– Comment c'était? demanda Billy.

– Si je peux me permettre, continua le Dr Carson, le temps file et j'aimerais aborder le principal sujet de notre rencontre: notre proposition.

– Certainement, consentit Billy. Nous aurons amplement le temps de parler de son vol plus tard.

– Voici. Tout d'abord, les traitements. Comme je vous l'ai expliqué, Billy, nous aimerions tester d'autres produits. Il s'agirait, pour vous, de la même routine avec laquelle vous êtes

familier. Les réactions différeraient. Plutôt que de vous tenir dans l'ignorance, relativement aux résultats attendus, vous seriez notre principal interlocuteur pour nous informer de vos sensations. Nous ferons équipe ensemble dans le but de progresser vers les effets escomptés. Combien de traitements? Trois… cinq… peut-être plus? Je ne peux le dire présentement.

– Et les risques pour ma santé?

– Il y a une certitude, c'est que lorsque nous retirons le produit, l'effet disparaît. Il n'y a donc aucun danger pour vous puisque l'implant retient les liquides et les empêche d'entrer en contact avec votre corps.

– Ferait-on ces tests à Laval?

– Non, ici. La deuxième partie de mon offre porte sur votre rôle, beaucoup plus large, au sein de notre organisation. Ainsi, pendant que nous analyserons vos réactions aux différentes injections, vous et Marie bénéficierez de la formation que nous dispensons, normalement, à nos agents spéciaux.

– Agents spéciaux? s'étonna Marie.

– Oui, mais sans violence, précisa Billy. N'est-ce pas, docteur Carson?

– Il faut tout de même vous apprendre à vous défendre et à bâtir votre confiance, fit le lieutenant-colonel.

– Vous voulez que l'on devienne des agents spéciaux de la CIA? questionna Marie.

– En quelque sorte. Billy vous fournira les détails. Donc, je récapitule… vous continuerez les tests avec nous, ici sur la base, en même temps que vous recevrez la formation réservée à nos meilleurs agents. Compris?

– Qui me donnera les injections… vous?

– Non. Dr Lacep. Cet homme est un génie, et j'ai besoin de lui pour poursuivre les recherches. Je sais que vous ne l'aimez pas beaucoup, mais plusieurs de ses comportements à votre égard s'expliquent par les consignes qui lui ont été dictées.

– Où vivrons-nous et pour combien de temps? s'enquit Marie.

– Ici, sur la base. Dans l'une des maisons que vous avez vues à l'entrée. Au moins six mois.

– Et après? voulut savoir Billy.

– Après, vous deviendrez des employés de notre organisation, pour une durée indéterminée. Nous n'employons pas de pigistes.

Sur ces mots, Liotta et Elliott se mirent à rire.

– Maintenant, parlons «argent». Durant votre formation, vous serez payés au même taux que nos recrues. Ensuite, en tant qu'agents spéciaux, vous recevrez les salaires et avantages normalement versés pour le type de missions qui vous seront confiées. Il est un peu tôt pour vous les confirmer, mais disons que la plupart de nos agents se tiennent loin de la pauvreté. Alors, imaginez à deux…

– Je devrai vendre ma boîte de consultation et….

– J'y arrive bientôt. Tout d'abord, pour les tests, nous vous offrons un million de dollars qui seront déposés dans une banque américaine.

– Non imposable, ajouta l'ambassadeur.

– Pour votre entreprise, nous vous offrons sept cent cinquante mille dollars américains, déposés à la même banque. Mais nous ne voulons pas en devenir propriétaires. Faites-en ce que vous voulez. Vendez-la à vos partenaires ou à des concurrents… comme vous l'entendrez. Marie, nous vous achèterons des dépôts garantis qui vous rapporteront les mêmes montants que votre fonds de pension d'enseignante, mais dans dix ans au lieu de trente, et ce, jusqu'à la fin de vos jours. Ai-je oublié quelque chose, messieurs? demanda le docteur en regardant Bowman, Liotta et Elliott. Non… eh bien, avez-vous des questions? Pour ma part, j'ai terminé et je dois retourner à New York.

– Vous attendez une réponse rapide? s'informa Billy.

– Le plus tôt possible, je l'espère. Je dois réaménager le centre médical de la base pour y recevoir les équipements de la clinique de Laval.

– Vous comprendrez que ce que vous nous demandez…

– Je comprends tout ça. Parlez-en ensemble, et si vous avez besoin de détails supplémentaires, Don se fera un plaisir de vous aider. Je dois partir, maintenant. Ce fut un plaisir de vous rencontrer. À bientôt, mes amis.

Sur ces paroles, le Dr Carson se leva, contourna son bureau et serra la main de Marie et de Billy. Il mit la main sur l'épaule de l'ambassadeur et lui chuchota quelques mots à l'oreille. Elliott et

Liotta les saluèrent à leur tour et se dirigèrent également vers la sortie. Lorsqu'ils furent seuls, Marie et Billy regardèrent l'ambassadeur.

Ce dernier se leva et les invita à le suivre. Lorsqu'ils arrivèrent à l'extérieur de l'édifice, la limousine les attendait devant la porte. John leur ouvrit une portière, s'assura de leur confort puis s'assit ensuite à l'avant.

– Montréal, monsieur?

– S'il vous plaît, John.

Le retour fut des plus silencieux. L'ambassadeur tenta à quelques reprises d'entretenir la conversation, mais ses deux partenaires n'en avaient aucune envie.

16.

Il s'était écoulé quelques jours depuis leur visite à Plattsburgh. Marie était fort occupée à préparer la nouvelle année scolaire qui approchait à grands pas. Elle fut d'ailleurs convoquée, avec les autres enseignants de son école, à une rencontre spéciale prévue en fin de journée, afin que tous soient informés des changements imposés en raison des coupures budgétaires. Bien que le gouvernement fraîchement arrivé au pouvoir ait promis des investissements massifs en éducation, les résultats, sur le terrain, tardaient à se manifester.

Billy, de son côté, travaillait douze heures par jour pour mettre sur pied un tout nouveau service d'impartition en recrutement et sélection de personnel. Il le faisait à la demande de l'un de ses plus importants clients. C'était une belle opportunité d'affaires. Il y voyait un complément au service de chasseur de têtes qu'il offrait depuis maintenant plus de deux ans. D'autres clients se montreraient certainement intéressés par cette possibilité.

Ce jour-là, il quitta son bureau à 19 heures. Arrivé près de son appartement, vers 19 h 15, il se fit voler une place de stationnement, juste devant chez lui, par une superbe brunette à qui il souffla un baiser. C'était Marie qui revenait de sa réunion pédagogique. Elle fit semblant de ne pas le remarquer et elle s'empressa de garer sa voiture. Il dut faire le tour du quadrilatère pour finalement stationner son véhicule dans le garage, au sous-sol de son édifice. Quand il entra dans l'appartement, sa douce compagne avait déjà préparé deux apéros.

– Comment vas-tu, beauté?

– Très bien, et toi? J'ai trouvé une place pour me garer juste en face. Il a fallu que je joue du coude avec un gars pas très poli.

– C'était moi.

– Je sais.

– Tu veux un rhum punch?

– Oui, merci, dit-il en l'embrassant. Comment s'est déroulée ta séance d'information?

– Coupures, compressions et réorganisation. On nous demande évidemment de contribuer et d'agir en professionnelles. Un autre poste d'orthopédagogue sera supprimé. Ma classe passe à vingt-six enfants et chacune d'entre nous devra accueillir

quelques élèves d'une classe spéciale qui vient d'être démantelée. Elle était entièrement composée de jeunes aux prises avec des difficultés d'apprentissage majeures.

– Va-t-on encore vous demander de niveler vers le bas?

– Ça m'en a tout l'air! Ils n'ont pas révisé les critères qui nous permettraient d'exercer des contrôles normaux. Depuis plus de cinq ans, on doit faire passer presque tous les élèves. Un enfant qui redouble est une exception, et ça nous demande tellement de travail de justifications que plusieurs préfèrent laisser passer des cas qui ne le mériteraient pas.

– C'est incroyable! Tu perds la moitié de ton temps avec les élèves qui ne suivent pas le rythme des autres et tu ne peux rien y faire.

– Bien au contraire! Je dois tout faire pour aider ceux et celles qui n'auraient pas mérité de passer. Au moins, on ne se sert plus des barèmes de correction avec des bonshommes sourires…

– Peut-être pas, mais les énoncés contenus dans les bulletins sont parfois vides de sens ou trop vagues! exprima Billy. Des compétences générales transversalement croisées! Même les universitaires, spécialistes en évaluation du rendement des employés en entreprise, y perdent leur latin.

– Ouais… Et toi, ton nouveau service?

– Ça avance bien. Mon client est satisfait. Au fait, j'ai reçu un message de la part de l'ambassadeur.

– Un autre? Eh bien… à sa santé! fit Marie en levant son verre avant d'y tremper ses lèvres fraîchement maquillées.

Ils n'avaient, jusqu'à maintenant, presque pas abordé le sujet quant à l'offre que leur avait faite le Dr Carson. À vrai dire, ils n'en avaient pratiquement pas discuté. Devenir des agents spéciaux au service de renseignements de la Central Intelligence Agency ne figurait certes pas dans les choix de carrière qu'ils avaient envisagés.

– Je crois que nous devrions y réfléchir et en discuter durant le week-end. Il faudrait qu'on lui donne une réponse définitive au début de la semaine prochaine. Qu'en penses-tu, Marie?

– Je suis d'accord. J'y pense souvent sans t'en parler. Surtout après des nouvelles comme celles de ce soir. Sur le chemin du

retour, je me demandais si j'avais encore le feu sacré. J'ai l'impression que ma tâche principale n'est plus d'enseigner. On me demande de plus en plus de prendre soin d'enfants aux prises avec toutes sortes de problèmes. Je ne suis pas certaine d'avoir les qualifications et la personnalité requises. Dans certains cas, on sent clairement que les parents s'en foutent carrément, pendant que d'autres sont visiblement au bout de leur rouleau. Un bon nombre sont absents. Sans compter les enfants qui sont mal nourris et ceux qui se font brasser. La majorité de ceux qui prennent du Ritalin, parce qu'on leur a diagnostiqué un trouble déficitaire de l'attention avec hyperactivité, veut désespérément qu'on s'occupe d'eux. Tu imagines ce que ça donne en classe? Ils se servent de l'école comme d'un endroit pour exprimer leurs carences!

– Mon père me racontait que, dans son temps, il y avait toujours un grand fanal innocent, assis en arrière, qui retardait tous les autres. Et plus souvent qu'autrement, il se retrouvait au bureau du directeur.

– Aujourd'hui, il y en a quatre ou cinq par classe!

– Oui, mais l'école, c'est fait pour les filles. Des études l'ont démontré…

– C'est parfait! s'exclama Marie. Les petites filles deviendront chirurgiennes, actuaires ou ingénieures tandis que les gars pratiqueraient des métiers plus physiques et moins exigeants intellectuellement. À leur mesure, quoi!

– Bon… Et si on changeait de sujet? Un million sept cent cinquante mille dollars, est-ce que ça t'excite, ma belle professeure sur le bord de l'épuisement professionnel avant même que l'année ne soit commencée?

Par cette allusion, Billy rappelait à Marie que le lieutenant-colonel Carson lui avait offert cette somme pour qu'il accepte de poursuivre les expériences visant à lui injecter des liquides irradiés et suppléer ainsi à ses revenus de consultant.

– Ce n'est pas qu'une question d'argent, et tu le sais très bien! rétorqua Marie.

– Quels étaient nos plans originaux? Acheter une maison à la campagne et faire un bébé… c'est bien ça?

– C'est tout ça! Un enfant, ça bouleverse complètement la vie. Ce n'est pas juste de le faire. On va…

– Oui, oui, je connais la suite! Des espions ne pourraient pas avoir d'enfants. Je n'ai pas l'intention de mettre ma vie en danger non plus. Mais dis-moi… combien de bébés ont été élevés sur des bases militaires américaines? Il paraît qu'ils ont les meilleures écoles et…

– Hé, oh! Tu ne vas pas un peu vite, là? Avant l'école, il y a quelques étapes qui t'échappent. Un bébé a besoin de sa mère à temps plein au début de sa vie… et même après. On ne peut pas le laisser pendant des semaines et partir à l'aventure à l'autre bout du monde.

– On pourrait l'amener avec nous.

– Tu dis n'importe quoi!

– Ils veulent un nouveau type d'agents spéciaux? On va leur en proposer un, et tout un!

– Quand je t'écoute, je réalise que tu es beaucoup plus attiré par la proposition du Dr Carson que par la paternité. Est-ce que je me trompe?

– Non, tu ne te trompes pas. Depuis que j'ai appris que j'étais guéri, j'ai toujours un sentiment d'urgence qui me dit de ne plus rien laisser passer. On dirait que je suis redevenu indestructible, mais que je dois disposer du temps qui me reste à vivre de façon plus judicieuse. Je dois réaliser mes rêves et vivre plus intensément.

– Supposons que le temps soit effectivement un facteur important… est-ce que devenir un agent spécial avec un implant dans le dos qui te donne des pouvoirs exceptionnels et travailler pour des militaires qui disent vouloir instaurer la paix dans le monde est une opportunité que tu ne veux pas laisser passer? Vivre dans des hôtels, toujours dans des villes différentes avec une pression incroyable. Ça te conviendrait vraiment?

– Pas pendant dix ans, mais pour quelques années… je crois que oui.

– Et ton bureau?

– Je le garde. Je ferais une proposition à François et Robert pour qu'ils deviennent mes associés.

– Tu as déjà trouvé une solution! lança-t-elle, déconcertée.

– Oui, mais seulement si tu es d'accord. Jamais je ne mettrais à exécution un projet sans que tu ne sois tout à fait certaine que nous prenions la bonne décision.

– Fonder une famille n'est pas ta priorité, ça me semble évident!

– Oui, mais plus tard. Nous sommes placés devant un choix déchirant. Si nous refusons… si je refuse, je sais que cette décision me hantera toute ma vie. Si on accepte, je crois qu'on pourra toujours revenir en arrière et réaliser nos rêves. Tu ne partages pas mon point de vue, Marie?

– J'ai trente ans. Je t'aime et nos vies professionnelles sont bien remplies. Je vois trop de femmes qui sacrifient leur bonheur pour celui des autres. J'ai peur de me retrouver à la fin de la trentaine, ou plus, et d'avoir mis de côté mes valeurs profondes à cause d'événements qui sont survenus.

– Je reviens à l'une de mes suggestions initiales qui nous a semblé loufoque au début. Pourquoi ne pas leur proposer un contrat à durée déterminée? Disons, deux ans et après, de part et d'autre, nous verrons s'il vaut la peine de le renouveler ou non. Qui sait? Peut-être bien qu'à ce moment-là, ils seront contents de nous laisser partir.

– C'est une avenue intéressante. J'aurai trente-deux ans et toi trente-quatre. On aura le temps d'en faire trois ou quatre…

– On avait dit deux!

– C'était juste pour vérifier si tu t'en souvenais. Si on allait manger? suggéra Marie. Chez Anabella, ça te convient?

– Tout à fait.

Anabella et Marcello, les propriétaires du restaurant, leur proposaient toujours un plat exceptionnellement savoureux qu'Anabella préparait elle-même. Étant donné qu'il se faisait tard, la dame leur suggéra un rigatoni alla carbonara avec du prosciutto qu'elle avait spécialement importé pour le mariage de sa nièce.

Durant le repas, Billy et Marie planifièrent leur week-end, comme ils aimaient tant le faire, lorsqu'aucune activité ne figurait à leur agenda. Une longue randonnée en vélo à la campagne leur permettrait de se détendre et de mieux s'acquitter de la lourde tâche qu'ils avaient sans cesse repoussée depuis leur

périple à Plattsburgh. Sûrement que le dimanche soir, ils seraient parvenus à prendre une décision au sujet de leur avenir.

Lorsqu'ils rentrèrent, ils trouvèrent un message sur le répondeur téléphonique. Celui provenait de monsieur Charest, le directeur de l'école où enseignait Marie, qui l'informait que le comité formé lors de la réunion et lui-même en avaient terminé avec la nouvelle répartition des élèves de cinquième année. Aussi, pour accéder à sa nouvelle liste d'étudiants, elle n'avait qu'à consulter le site Intranet de l'école.

Fatiguée et un peu lasse de toute cette panoplie de changements qui rendaient toujours plus difficile le travail des enseignantes et cela, sans cesse au détriment de l'apprentissage scolaire des enfants, elle alla se coucher, sans même consulter la liste.

❋

Le lendemain matin, lorsque Billy s'éveilla, Marie dormait encore profondément. Il se leva sans faire de bruit avant d'enfiler un pantalon et un chandail. En passant devant la table à dîner, il saisit une banane dans le plat de fruits et s'assit pour chausser ses souliers de sport. Il n'était pas encore 7 heures, mais s'ils voulaient profiter de la journée, il devait se rendre à l'appartement de Marie le plus tôt possible pour y prendre son vélo et les vêtements dont elle aurait besoin durant leur petit leur petite escapade.

Depuis sa maladie, elle créchait chez lui au moins trois à quatre fois par semaine. Elle y avait transporté une bonne partie de ses vêtements et de ses accessoires de cuisine, mais pas encore son vélo.

À son réveil, vers 7 h 30, elle lut le petit mot qu'il avait déposé sur son oreiller.

Bon matin, beauté,
Parti chez toi récupérer ton vélo et ces belles culottes bleues en lycra qui me retiennent derrière toi durant les randonnées.
Benoît XVII
xxx

Elle se leva, fit sa toilette et prépara le lunch qu'ils apporteraient dans leurs sacs de vélo. Vers 8 heures, Billy n'étant pas encore arrivé, elle ouvrit l'ordinateur pour jeter un œil sur la composition de sa nouvelle classe. Au fur et à mesure

qu'elle lisait les noms sur l'écran, son visage se crispait de plus en plus. Tout d'abord, ce n'était pas vingt-six, mais bien vingt-huit élèves qui y figuraient. Ensuite, des étoiles avaient été ajoutées près des noms de quatre d'entre eux. Un renvoi, en bas de page, donnait l'explication de cette étoile. On y expliquait que chacun de ces élèves provenait de la classe d'étudiants spéciaux présentant des troubles d'apprentissage que l'administration avait décidé d'abolir.

Parmi ces noms figurait celui du petit Hugo Meilleur. Marie prit une grande inspiration et s'arrêta pour réfléchir un moment. Une vraie peste, ce Hugo. Elle lui avait enseigné en troisième année, et c'est suite à ses pressions et à ses représentations assidues qu'il fut intégré au groupe nécessitant une attention spéciale. Comment pouvait-il apparaître sur sa liste? Après tout ce qu'il lui avait fait! Cette nouvelle venait de ruiner sa journée.

Billy entra dans l'appartement presque au même moment.

– As-tu déjeuné? lui demanda-t-il en l'embrassant sur la tête alors qu'elle était encore assise, quasi inerte, devant l'ordinateur.

– Non… pas vraiment, répondit-elle sur un ton lancinant.

– Que se passe-t-il?

– Tu te souviens du petit monstre que j'avais dans ma classe il y a deux ans?

– Hugo le numéro?

– Ouais.

– Non, c'est pas vrai. *He's back*!

– Ouais.

– Voudrais-tu du cognac au lieu d'un jus d'orange?

– Ouais.

Hugo avait fait la vie dure à Marie. Elle lui avait tenu tête en entreprenant de le ramener dans le droit chemin. Pour y arriver, elle tenta d'impliquer ses parents dans sa démarche. Ce qui fut impossible, car son papa avait signé un bail de cinq ans dans un établissement carcéral éloigné et sa maman exerçait un travail de nuit, ce qui l'obligeait souvent à coucher à l'extérieur du nid familial. Cette dernière, pour se débarrasser de l'enseignante trop zélée, avait adressé une plainte contre elle pour attouchements sexuels à l'endroit de son fils. Sans fondement, évidemment.

Heureusement, l'histoire put se régler à l'intérieur des murs de l'école. Peu de temps après, la voiture de Marie fut recouverte de graffitis, gracieusetés de l'oncle de Hugo. Malgré qu'il ne réussissait jamais à compléter ses travaux à temps ou à comprendre les exercices vus en classe, l'administration insista avec vigueur pour qu'il soit admis au niveau suivant, dans une classe spéciale où il lui serait permis d'évoluer beaucoup mieux.

– En plus de lui, il y a trois autres élèves qui proviennent de la même classe, soupira Marie fort dépitée.

– Mais comment se fait-il qu'il soit de nouveau avec toi? Ne s'agit-il pas d'un cas d'exception que tu pourrais soulever? osa Billy pour tenter de la réconforter.

– Peut-être. Mais de nos jours, il y a tellement de cas d'exception que certains professeurs n'auraient plus beaucoup de présences dans leurs classes si on les écoutait.

– Veux-tu un croissant? fit Billy dans l'espoir de détendre l'atmosphère.

– D'accord. J'ai fait un lunch. As-tu eu le temps d'installer ton vélo sur le toit de la voiture?

– Oui, tout est prêt. Je prends une douche rapide et on y va.

– Et si nous prenions une douche lente? proposa Marie en y allant d'un clin d'œil complice.

– Ah! s'exclama Billy. Tu ne réussis toujours pas à faire un clin d'œil sans fermer les deux yeux!

– Ne change pas le sujet. Tu as eu ce que tu voulais hier soir et ce matin, tu as juste besoin d'un ami de vélo. Finie la belle princesse de ton cœur aux yeux ensorcelants!

– Les sportifs ne doivent pas inutilement gaspiller leur énergie avant une compétition, c'est bien connu…

– Ils ne sont pas censés prendre de drogues non plus! répliqua-t-elle.

À leur sortie de la salle de bain, ils reluisaient, tellement ils étaient propres. Marie enfila son short de lycra bleu, non sans que Billy la complimente sur son choix de vêtement. Une fois tous les accessoires rassemblés, ils quittèrent l'appartement et prirent la direction des Cantons-de-l'Est. Ils avaient retenu, comme routes à pédaler, le triangle formé par les villages de Dunham, Frelighsburg et Stanbridge East. Ils avaient déjà

parcouru ce tracé en automobile et ils s'étaient promis d'y revenir à vélo, un de ces jours. Ils stationnèrent la voiture à l'église de Dunham avant de se diriger vers Frelighsburg. Ainsi, ils attaqueraient la plus longue montée du parcours dès le début de leur randonnée, et non à la fin.

Durant le trajet, Marie n'arrêtait pas de tempêter contre l'administration de son école, les promesses électorales en l'air, le ministre de l'Éducation girouette et la dégradation de l'éducation accordée aux enfants qui apprenaient normalement. Billy conduisait, la main droite posée sur la cuisse gauche de Marie, et lui laissa tout le loisir de se défouler. Il la connaissait trop bien pour ne pas respecter sa façon d'exorciser ses démons.

Mais ces mauvaises nouvelles ne pouvaient qu'aider sa cause, lui qui espérait qu'elle accepte, de bon gré, la proposition du lieutenant-colonel Carson. Ils avaient quitté l'autoroute depuis un bon moment lorsqu'ils traversèrent Cowansville.

– C'est une belle campagne, lança Marie. On serait bien dans un coin comme celui-ci.

– Les résidences en bordure des lacs coûtent des petites fortunes, dans les alentours, signifia Billy qui n'avait plus qu'une seule idée en tête.

– Et nous sommes très loin de ton bureau… n'est-ce pas?

«Ouais… la partie n'est pas gagnée», se dit-il. Sachant que Marie prenait rarement des décisions sous le coup de l'émotion, il lui faudrait probablement faire valoir ses arguments subtilement, sans la brusquer, en lui faisant réaliser combien cette opportunité était inespérée.

Arrivés à destination, ils descendirent les vélos du toit de l'auto, fixèrent leurs sacoches, leurs bouteilles d'eau et ajustèrent leurs casques. La petite église de bardeaux blancs semblait pratiquement abandonnée. Au lieu d'un horaire des messes, on pouvait voir un écriteau délavé faisant la publicité des anciennes soirées endiablées de bingo. Ils enfourchèrent leurs bicyclettes et entamèrent la montée sur la route 213, en direction sud.

– 0,7 kilomètre, s'époumona Billy, sur le plateau, après avoir atteint le haut de la pente.

– Tu ne vas pas recommencer à me donner les distances toutes les cinq minutes! râla Marie. Je n'aurais jamais dû t'offrir ce cyclomètre en cadeau!

– Au contraire, c'était une très belle attention. Ça démontre que tu me connaissais bien, même si ça ne faisait qu'un an que nous ne nous fréquentions. Au début, tu voulais constamment me faire plaisir et, maintenant, tu es devenue trop confortable dans notre relation.

– Que veux-tu dire?

– Eh bien… que ça manque un peu de piquant… toi, la grande aventurière, il me semble que tu recherches plutôt la tranquillité, aujourd'hui.

– La tranquillité… pas vraiment. Je sais ce que je dois éviter pour ne pas miner ma santé.

– Hugo le numéro, par exemple?

– C'est un excellent exemple!

Du haut de la colline, la vue était splendide. Que des champs parfaitement rectangulaires et des propriétés très bien entretenues. Le temps clair leur permettait de voir les monts Saint-Grégoire, Rougemont et Saint-Paul. Lorsqu'ils reprirent la route, ils croisèrent un élevage de wapitis, des vaches et deux lamas. Ensuite, ils amorcèrent des descentes qui se succédaient les unes après les autres.

– 43 K/h… 45… 48… tasse-toi, ma tante!

– C'est pas juste! Tu es beaucoup plus lourd que moi.

– De combien?

– Au moins trente kilos!

– Je dirais plutôt quinze, cria Billy dont la voix devint presque inaudible.

Ils furent vite forcés de ralentir leurs ardeurs. C'est que la chaussée était tellement en mauvais état que les risques de chute devenaient trop grands. De larges crevasses et des trous non réparés, peut-être inoffensifs pour les pneus d'automobiles, enlevaient tout l'agrément des descentes rapides sur les petits boyaux de leurs vélos.

– Est-ce que ça te rappelle ta promenade en avion de chasse? lui remémora Billy lorsqu'elle fut à sa hauteur.

– Pas du tout! Ici, je me sens comme une kamikaze qui risque de s'écraser à tout moment. À bord du Raptor, avec la caporale Tyson, je me sentais en sécurité.

– Regarde à gauche… on aperçoit les montagnes du côté des États-Unis. C'est dommage que la plupart d'entre elles soient défigurées par les pentes de ski. Un peu plus, et on pourrait voir jusqu'à Plattsburgh, mentionna-t-il en la regardant du coin de l'œil.

– O.K.! J'ai compris ton message! Quand nous ferons une pause pour le lunch, nous parlerons de notre avenir… ça te va? Pour le moment, on fait du vélo, lâcha-t-elle en accélérant la cadence.

Billy respecta sa volonté. Il cessa donc de l'importuner avec ses remarques peu subtiles. À quelques kilomètres de là, une descente très prononcée les attendait juste avant d'arriver à Frelighsburg. En raison d'une forte courbe, ils ne purent voir les parapets et les cônes orangés que les employés municipaux avaient très mal disposés. Les seuls panneaux indiquant le danger se trouvaient à seulement quelques mètres du site des travaux.

– Attention! cria Billy à Marie qui roulait dangereusement vite.

Appliquer brusquement les freins eut été une manœuvre trop téméraire. Elle choisit donc de ralentir, tant bien que mal, mais roulait encore trop vite. Elle poursuivit sa course folle en contournant habilement les obstacles lui obstruant le passage, mais ne put freiner complètement à l'arrêt obligatoire, situé à la croisée des quatre chemins, en bas de la pente. Cela l'obligea à traverser un petit pont enjambant une rivière. Les clients attablés à la terrasse d'un restaurant, près dudit pont, l'avaient tous remarquée. Plusieurs d'entre eux retenaient leur souffle en la voyant. Puis elle parvint à s'immobiliser de l'autre côté, saine et sauve.

– Wow! s'exclama-t-elle avec un large sourire tout en regardant derrière elle.

– Dix kilomètres exactement! s'écria Billy au moment où il la rejoignait.

– T'as vu ça? Ils auraient quand même pu afficher les travaux de construction avant. J'ai failli me tuer!

– Tu t'en es quand même bien sortie. C'était vraiment impressionnant!

– Si on prenait une pause, quelques minutes? proposa-t-elle, encore sous l'effet de l'adrénaline.

– Bonne idée!

Une dizaine de minutes plus tard, plus détendus, ils reprirent la route vers Stanbridge East, un chemin beaucoup moins accidenté et peu achalandé. Le revêtement était aussi en bien meilleur état. Ils en profitèrent pour rouler à fond de train sur près de dix kilomètres. La végétation était luxuriante. Des masses de fleurs égayaient les quelques maisons qu'ils croisèrent.

– Attention à la roche, là-bas! prévint Marie.

– Tu crois que c'est une roche?

– Une roche qui bouge, à bien y regarder!

– Arrêtons voir.

– C'est une tortue! s'exclama-t-elle avec étonnement. On ne peut pas la laisser là. Une voiture va sûrement finir par l'écraser.

– Tu as raison. Déplace-la pendant que je sors la caméra, dit Billy en sachant parfaitement bien que Marie s'opposerait à cette distribution des tâches.

– TU la prends et JE photographie! rectifia-t-elle très vite.

– Bon… si tu veux.

Billy débarqua de son vélo, enleva ses lunettes et s'approcha de la tortue qui devait faire un peu moins que la grosseur de son casque. Il ne pouvait se douter qu'on avait désigné de «happante» ce spécimen de tortue serpentine. On la qualifiait de hargneuse, car lorsqu'elle se voyait menacée, elle se défendait en attaquant son adversaire.

Donc, lorsqu'il se pencha et étendit les bras pour la saisir, la tortue se dressa sur ses pattes avant et s'élança pour le mordre avec rage. Son cou incroyablement long, la moitié de la longueur de sa dossière, lui permit presque de s'approcher suffisamment de la main de son agresseur pour y appliquer une bonne morsure. Billy eut juste le temps d'effectuer un rapide mouvement de recul pendant que Marie criait sa peur.

Après quelques secondes, le monstre préhistorique aux écailles en dents de scie et au teint tantôt vert foncé, tantôt grisâtre, se retira dans sa carapace. Mais une autre caractéristique de cette tortue aquatique fait que sa boîte est trop petite pour qu'elle puisse s'y cacher entièrement. Alors, le bout du nez et une partie

de la tête à découvert, elle demeura immobile, épiant les moindres gestes du cycliste.

– Qu'est-ce que je fais? sourit Billy.

– J'ai déjà lu quelque part que certaines des tortues qui vivent dans la région avaient parfois la mauvaise habitude de voyager plus de cent mètres pour creuser leur nid dans le gravier, au bord des routes de campagne. Il ne faut pas l'éloigner de ses œufs.

– Tu sais à quoi ça ressemble un nid de tortue?

– Pas du tout!

– De quel côté se dirigeait-elle d'après toi?

– Bonne question… As-tu remarqué de quel côté était sa tête quand on s'est approchés?

– Oui, mais elle pointait dans le sens de la route!

– Bon. D'après moi, elle commençait sa traversée. Qu'en penses-tu?

– Alors je la dépose de l'autre côté, fit Billy en la contournant pour la saisir par-derrière.

Mais cette manœuvre fut fort imprudente. Pendant qu'il approchait ses mains de la carapace, la tortue sortit sa tête et renversa son cou jusqu'à mi-dos, mettant ses gencives cornées et acérées bien en évidence. Billy se redressa aussitôt.

– Tu es certaine que c'est une bonne idée? laissa-t-il entendre en évaluant les forces en présence. Tu sais, si nous n'avions pas insisté pour lui rendre service, elle…

– Je crois que tu as parfaitement raison. Laissons la nature suivre sa voie, convint Marie.

Ils l'observèrent encore quelques instants, puis enfourchèrent leurs bicyclettes. Encore quelques coups de pédales et ils arrivèrent à Stanbridge East.

– Vingt et un kilomètres!

– Oh! La route 202 est très passante et la circulation, très rapide.

– En principe, on devrait atteindre le secteur des vignobles dans cinq kilomètres. Ça semble assez plat. Tu es prête? On va luncher à l'Orpailleur!

– Parfait!

La route en était une effectivement dangereuse pour les cyclistes. Malgré d'immenses panneaux encourageant les

automobilistes à partager l'espace avec eux, rares furent ceux qui daignèrent ralentir ou leur céder un peu de place. Bien au contraire, le couple devait constamment rouler sur l'accotement, au milieu d'énormes trous, pour éviter d'être projeté dans le décor. Encore une fois, les pneus étroits de leurs vélos se prêtaient mal à ce type de surface.

– 25,6 kilomètres. Le vignoble de l'Orpailleur est juste ici. C'est l'heure du lunch! annonça Billy qui se mourait de faim.

– Il y a pas mal de monde, constata Marie. C'est plein d'autobus.

– Après le repas, nous aurons de la place pour une bouteille de vin dans ma sacoche, proclama Billy. Elle se fera un peu secouer, mais on attendra avant de la boire.

– Pas trop longtemps, quand même!

Ils s'installèrent sous un gros érable, bien à l'ombre. Ils étaient fascinés par les personnes qui aimaient voyager en groupe. Particulièrement en autobus. Souvent des gens plus âgés ou des personnes requérant une assistance quelconque. Leurs guides, ainsi que leurs animateurs, attiraient leur attention. Ces personnes exercent un métier bien particulier qui sait mettre à profit la patience, l'entregent et une foule d'autres qualités.

– Alors, Marie… si on parlait des raisons qui nous ont amenés ici, finit par dire Billy qui attendait ce moment depuis longtemps.

– Je n'y ai pas tellement réfléchi, avoua l'autre. C'est sûr que les nouvelles de ce matin ne m'enchantent guère. Je dirais même qu'elles constituent, en soi, un déclencheur qui m'amène à remettre en question, comme je te le disais, mon travail d'enseignante au primaire. Je pourrais peut-être regarder du côté de l'enseignement aux adultes ou même, de la formation en entreprise. Mais je sais très bien que ce n'est pas ce que tu espères entendre, n'est-ce pas?

– Tu souhaites qu'on fonde une famille. Moi aussi. C'est le *timing* qui me tracasse.

– Je dois réfléchir encore. Laisser mijoter tout ça un peu. Je crois que la proposition de la CIA m'intéresse… c'est excitant. Mais j'ai de la difficulté à m'imaginer que je pourrais devenir une espionne. Ce n'est pas assez concret dans mon esprit. J'ai étudié pour arriver à faire ce que je voulais, et on dirait que mes

rêves de maîtresse d'école s'écroulent peu à peu. J'ai vécu une enfance heureuse avec des parents que j'aime et je désire reproduire cette conception de la famille. J'ai trouvé un mec que j'aime et tout pourrait être en place pour réaliser ce que je crois être une vie équilibrée et enrichissante. Mais il y a le temps, ce fichu temps qui s'envole et qui ne revient pas.

– Si tu veux, on va laisser mûrir ça dans nos têtes et dans nos cœurs le temps qu'il faudra. De toute façon, je réalise que je te mets une pression inutile. Ils ne peuvent rien faire sans nous. Nous menons le jeu, alors profitons-en! Un petit bout de fromage, beauté des montagnes?

Ils terminèrent leur repas et s'intégrèrent à la file d'attente pour acheter une bouteille de vin. Marie était un peu agacée, ayant encore à l'esprit une très mauvaise blague de Billy. La dernière fois qu'ils avaient dégusté un vin blanc dans un vignoble québécois, ce sacripant l'avait mise dans tous ses états. Au moment où le serveur s'était approché pour lui demander ses commentaires sur le vin, il lui répondit frivolement qu'il le trouvait jeune, très jeune, allant jusqu'à ajouter qu'il était tellement jeune, qu'il goûtait encore la branche. Elle se souvenait d'être retournée directement à la voiture, qui devint le théâtre de l'une de ses rares scènes de colère contre lui.

Cette fois-ci, lorsque la bouteille fut achetée, elle s'empressa de l'enfouir dans une des sacoches de son vélo et suggéra à Billy de prendre une petite marche à travers les vignes, question de faire descendre le dîner. Puis ils reprirent la route, bien qu'un peu moins alertes.

Le retour au stationnement de la petite église de Dunham s'effectua rapidement.

– 31,7 kilomètres! annonça Billy. Nous sommes revenus à notre point de départ!

– Est-ce que la pile de ton bidule est éternelle? demanda Marie d'un ton sarcastique.

– Non, pourquoi me demandes-tu ça? C'est un très beau cadeau que j'apprécie énormément. Je pense même m'acheter un podomètre. Tu sais, ces appareils qui calculent le nombre de pas que tu fais durant une journée? Avec un étalonnage, on peut probablement calculer les distances qu'on marche en mesurant la distance moyenne de chacun de nos pas.

– C'est bien joli, mais qu'est-ce que ça ajoutera à ta vie? Tu ne trouves pas que tu en as assez avec ton implant?

– Parlant d'implant, mon rendez-vous avec D^re^ Parley est dans une dizaine de jours. Connaissant son horaire chargé, plus tôt on pourra l'informer de notre décision, plus elle l'appréciera…

– Tu avais dit que tu ne me mettrais plus de pression, Billy.

– Excuse-moi, mais… tu ne crois pas que ce serait mieux? insista-t-il.

– Évidemment, mais ce ne sera pas la première opération à être annulée ou reportée.

– Annulée… tu as dit annulée?

– Hypothétiquement!

Ils fixèrent solidement les deux bicyclettes sur le toit de la voiture et puisqu'il était encore tôt, plutôt que de retourner en ville, ils prirent la direction de Magog, plus à l'est.

– Si on boit notre bouteille de vin sur le bord du lac Memphrémagog, qui va conduire pour le retour à la maison? s'inquiéta Marie dont la prudence était légendaire.

– Personne. On pourrait manger dans le coin et prendre notre temps. As-tu quelque chose ou quelqu'un qui t'attend à Montréal?

– Tu as bien raison. Avons-nous des vêtements de rechange?

– Ah… Non! Ça te dérange?

– Pas du tout! Il fait tellement beau… on pourrait profiter de la température et trouver une belle terrasse.

En passant devant un «Roi du dollar», à l'entrée de la ville, ils en profitèrent pour acheter deux coupes à vin. Le couteau à usages multiples que Marie lui avait offert en cadeau leur servirait à nouveau pour déboucher la bouteille. Le soleil était encore haut dans le ciel. Assis sous un arbre, face au lac, ils regardèrent les voiliers et les quelques véliplanchistes. Ce sport si pratiqué, encore quelques années auparavant, avait beaucoup perdu en popularité. La saison trop courte et les faibles vents irréguliers sur la plupart de nos lacs en étaient peut-être bien la cause.

Le coucher de soleil fut magnifique. Comme l'heure avançait, voilà que l'appétit les gagna. Ils connaissaient une charmante

terrasse, tout près de la rivière traversant la ville, et qui n'était qu'à deux pas. Ils s'y rendirent, espérant que l'attente n'y serait pas trop longue. Heureusement, ils profitèrent du départ d'un groupe venu en *cruiser* et réussirent à s'asseoir à une table installée à proximité des quais. L'odeur de la crème solaire au cacao planait encore autour de leur table. Cette ambiance de plaisanciers leur inspira l'idée de s'offrir du poisson.

– Et si on prenait une bouteille de vin pour accompagner le tout? suggéra Billy.

– Ça va faire beaucoup d'alcool… trop pour reprendre le volant.

– Et si on restait pour la nuit? Tu laveras tes petites culottes dans l'évier de la salle de bain… comme tu le faisais, chez moi, à nos débuts. Tu te souviens?

– Jamais de la vie! Mais en y pensant bien…

Le repas fut très réussi. L'atmosphère de vacances et la gentillesse des serveurs contribuèrent à créer un romantisme qui couronna à merveille leur journée.

La fraîcheur de la soirée et la fatigue provoquée par la randonnée en vélo eurent raison de leur enthousiasme. Ils demandèrent conseil à l'une des serveuses quant au *bed and breakfast* qu'ils devraient choisir pour passer la nuit. Tout de suite, la jeune femme leur proposa celui d'un de ses amis, sur la route de Georgeville, près du lac. Elle appela elle-même pour vérifier si l'endroit comptait encore des chambres disponibles.

– Voulez-vous réserver? demanda-t-elle pendant qu'elle tenait l'appareil. Vous ne serez pas déçus, je vous le promets.

– Eh… oui, fit Marie en regardant Billy.

– Donne-leur la chambre dans la tourelle, spécifia la serveuse à son interlocuteur, lequel confirma la réservation sur-le-champ.

Elle leur expliqua le trajet pour se rendre là-bas, tout en leur souhaitant une excellente fin de soirée. Au bout de seulement quelques kilomètres, ils arrivèrent devant une magnifique maison de campagne jaune et blanche, sise en haut d'une colline. Le panorama devait y être hautement spectaculaire par temps clair. Marc, leur hôte, les attendait.

Leur chambre, située au deuxième étage, faisait face au lac, beaucoup plus bas. Ravis par les soins apportés aux rénovations et par la grandeur des pièces, ils furent soulagés. Leur témérité

dans le choix de certains hôtels effectué par le biais de l'Internet leur avait parfois joué de mauvais tours. Cette fois-ci, la serveuse du restaurant les avait bien conseillés. Un saut dans la douche et plusieurs sauts dans le lit plus tard, ils s'endormirent profondément.

❋

Le lendemain matin, une surprise les attendait. Les grandes fenêtres, côté sud-ouest de leur chambre, offraient une vue sensationnelle sur le lac. En biais, de l'autre coté, ils pouvaient vois l'abbaye de Saint-Benoît et, un peu plus à gauche, le mont Owl's Head.

– C'est magnifique! s'exclama Marie.

– Tes culottes sont encore humides, l'avisa Billy qui sortait de la salle de bain, séchoir à cheveux à la main. Il y a même un fer à repasser!

– Je fais ma toilette et on descend déjeuner.

Lorsqu'ils quittèrent les lieux, il devait être 10 heures. En grande forme, bien reposés, plutôt que de se rendre directement à Montréal, ils s'arrêtèrent à Bromont, à quelque trente minutes de leur point de départ. Ils avaient décidé de pédaler sur la piste cyclable menant à Granby. Une piste construite sur une ancienne voie ferrée. Un peu trop rectiligne et plate, mais très bien aménagée et en plein bois. Ils prirent une bouchée rapide à la gare transformée en halte et rebroussèrent chemin vers la voiture.

Au milieu de l'après-midi, ils reprirent l'autoroute en direction de Montréal. Ils en profitèrent pour passer à la maison des parents de Marie pour s'assurer que tout y était normal.

Ceci fait, ils étaient de retour à l'appartement de Billy juste à temps pour le souper.

– Marie, il y a un message pour toi sur le répondeur téléphonique.

– Qui est-ce?

– Une représentante syndicale de ton école.

– Bof… je verrai ça demain.

La soirée fut tranquille. Billy peaufina un dossier qu'il devait présenter à un client le lendemain tandis que Marie prépara ses cours et révisa, avec encore plus de dépit, la liste de ses élèves.

❋

Le lundi matin, lorsqu'elle arriva à l'école, elle eut droit à toute une surprise, trouvant l'ensemble de ses collègues enseignantes à l'entrée du stationnement, pancartes à la main.

– Viens, Marie! Stationne-toi plus loin et rejoins-nous sur le piquet de grêve! lui cria l'une d'elles.

– Qu'est-ce qui se passe?

– T'as pas vu ta liste d'étudiants?

– Oui!

– Ben, ça se passera pas de même! rétorqua la présidente du syndicat.

Marie ne s'était jamais vraiment intéressée aux activités syndicales. Elle assistait parfois aux assemblées et votait lors des élections, mais son implication s'était toujours limitée à cela. Prendre une pancarte et aller piqueter, probablement illégalement, devant l'école ne l'enchantait pas du tout. Où étaient les enfants? Qui s'en occupait? Les parents étaient-ils informés?

– Comment réagit la direction? demanda-t-elle une fois de retour auprès des grévistes.

– Mal. Ils ont appelé la police.

– Et les enfants, où sont-ils?

– Dans le gymnase. Les profs d'éducation physique s'en occupent.

– Et les parents?

– Le comité de parents nous appuie. Tout autant que nous, ils trouvent inconcevables les regroupements d'élèves tels qu'ils ont été faits.

– Bon… ça va durer longtemps? soupira-t-elle.

– Le temps qu'il faudra, camarade! signifia un conseiller syndical de la centrale.

Peu de temps s'écoula avant que la police ne fasse son apparition. Mais tout le monde savait bien que les agents de l'ordre ne feraient rien, qu'ils se limiteraient à les surveiller de loin. Quelques représentants des médias se pointèrent peu de temps après, bien que la direction n'avait aucun commentaire à émettre. Probablement que les hauts fonctionnaires, à Québec,

n'étaient pas encore à leur bureau pour demander conseil à leurs avocats.

Dans cette tourmente, Marie se sentait très mal à l'aise. C'est pourquoi elle préféra entrer dans le gymnase et prêter main-forte à ses collègues, qui en avaient franchement besoin.

À la fin de l'avant-midi, la direction obtint une injonction enjoignant tous les membres du personnel à regagner leurs postes de travail. Les activités reprirent donc leur cours normal. Dans sa classe, Marie eut tout le mal du monde à calmer les enfants, très agités et perturbés par la manifestation.

❋

De retour à la maison, en soirée, Billy fut surpris d'y retrouver Marie qui prenait son bain.

– Tiens… quelle belle surprise! Tu as eu une bonne journée, Marie?

– Assieds-toi, mon homme. Nous devons discuter sérieusement.

– Oh! Que se passe-t-il?

– Tu souhaites vraiment poursuivre les tests et devenir un espion international?

– Oui… vraiment. Pourquoi?

– Eh bien, moi aussi! Appelle l'ambassadeur et dis-lui que nous désirons discuter de toutes les modalités, obligations et de tout le reste que cela implique.

– Yahou! On va fêter ça! Mais qu'est-ce qui t'a fait prendre cette décision?

– Les rapports de force, mon cher…

17.

Le mardi matin, Marie et Billy s'embrassèrent une dernière fois dans le porche de l'édifice, avant de partir travailler chacun de leur côté. Lui, à une quinzaine de minutes de l'appartement et elle, au nord de la ville, à l'école primaire où ses élèves arriveraient bientôt.

Mais ce matin-là, ce ne fut pas un parcours comme les autres. Non parce que les artères empruntées différaient, mais en raison des innombrables mises en scène qui trottaient dans la tête de chacun. Billy se voyait déjà dans le bureau de l'ambassadeur des États-Unis, à négocier les termes du contrat le liant à la Central Intelligence Agency en tant qu'agent spécial. Marie, quant à elle, avait le cœur lourd et les larmes aux yeux. Elle ne pouvait s'imaginer qu'elle quitterait son petit monde, qu'elle laisserait sciemment derrière elle des rêves inachevés, quoique probablement impossibles à réaliser étant donné l'état actuel des choses. C'est la triste réalité d'un travail rendu insupportable en raison de circonstances hors de son contrôle qui l'amenait à ne pas ressentir le besoin de revenir en arrière. Sa décision était bel et bien définitive. Mais elle attendrait un peu avant de démissionner. Question d'avoir un contrat bien en main, signé en bonne et due forme, peut-être même avec le sceau officiel de l'agence de renseignements américaine.

– Bonjour, dit Billy à Mélanie. Pourrais-tu contacter Don Bowman, l'ambassadeur des États-Unis, et me le transférer quand tu l'auras en ligne, s'il te plaît?

– Avec plaisir, monsieur. Boost. Il sera certainement heureux de vous parler. Avec la quantité de messages qu'il a laissés depuis une semaine…

– J'aimerais aussi rencontrer François et Robert dès qu'ils seront là. Merci Mélanie.

– Oh… un gros contrat en vue?

– Pas tout à fait. Nous aurons l'occasion d'en reparler bientôt. Bonne journée.

Mélanie était une adjointe hors pair, très compétente dans tous les aspects techniques de son travail. Mais surtout, elle adoptait, en toutes circonstances, une attitude positive, agréable, juste assez détendue, qui rejaillissait sur l'ensemble du bureau.

Elle s'attardait aussi aux comportements des membres de l'équipe. Par exemple, elle pouvait facilement déterminer si François, un des deux conseillers en recherche de cadres, avait eu une bonne rencontre avec un client, juste à sa façon de la regarder et de lui dire bonjour en refermant la porte derrière lui.

Mélanie savait aussi que les affaires du bureau allaient bien, car Suzanne, responsable contractuelle de l'administration et de la comptabilité, était en recherche active d'un «partenaire», comme elle le disait. Chez cette femme très réservée, timide et plutôt coincée en apparence, Mélanie avait rapidement compris que les variables argent et sexe étaient très fortement corrélées.

Mais celui à qui elle apportait une attention toute spéciale, depuis son entrée en fonction chez Boost Consultation, se comportait différemment depuis quelque temps. Certes, sa maladie, l'opération et les traitements avaient contribué à faire de Billy un homme plus sensible et plus mature. Mais, au-delà de ses problèmes récents, elle le sentait préoccupé. Non pas par le travail ou sa santé, mais par autre chose. Elle n'arrivait pas à mettre le doigt dessus, mais elle savait qu'il se préparait à prendre une importante décision.

Elle avait perçu les mêmes ondes se propager autour de son employeur environ un an auparavant. À cette époque, les affaires prenaient lentement leur envol et Billy venait tout juste d'embaucher un nouveau conseiller. Tout allait bien, jusqu'au moment où le plus gros client de la boîte lui fit une offre mirobolante: devenir responsable du recrutement international de ses cadres supérieurs; salaire défiant les règles du marché; options d'achat d'actions frisant l'indécence; compte de dépenses illimitées et appartements aux quatre coins du globe. Bref, une occasion en or qu'il avait finalement refusée. Il voulait poursuivre son rêve. Être son propre patron et avoir sa propre entreprise. Mais surtout, il y avait Marie. Cette femme qui avait changé sa vie et qui comptait plus que tout.

Aujourd'hui, elle avait le même sentiment et se sentait un peu inquiète. Lui qui fermait rarement sa porte l'avait justement fait encore, ce matin. Et cet ambassadeur… ce fichu ambassadeur qui le harcelait.

– Monsieur Boost, monsieur. Bowman est sur la ligne. Êtes-vous en mesure de prendre l'appel?

– Certainement, Mélanie. Comment était-il?

– Un vrai diplomate… un peu charmeur.

– Ah oui! Qu'a-t-il dit?

– Que je devais être une femme exceptionnelle, car M. Boost ne devait s'entourer que de personnes d'une rare compétence.

– Et il a raison.

– Vous êtes en ligne, enchaîna-t-elle un peu embarrassée.

– Monsieur l'ambassadeur! Quel plaisir de vous parler ce matin. Comment allez-vous?

– Merveilleusement, Billy. Tout le plaisir est pour moi, vous le savez très bien. Je sens par le timbre de votre voix que nous avons beaucoup de choses à nous dire, je me trompe?

– Effectivement. Nous aimerions vous rencontrer, Marie et moi, pour discuter de notre éventuel «partenariat», si je peux m'exprimer ainsi.

– Avec plaisir. Je serai à Montréal vendredi matin. Est-ce que 9 heures à mon bureau vous semble convenable?

– Je peux vous confirmer que ça me va. Par contre, je dois en parler avec Marie car ses cours ont repris hier.

– Je comprends cela.

– Mélanie, à qui vous avez parlé il y a quelques minutes, vous confirmera notre rencontre au plus tard demain matin.

– Bonne journée, Billy.

– À vous aussi, monsieur l'ambassadeur.

Sur ces mots, on frappa à sa porte. François et Robert avaient été informés par Mélanie que le patron voulait les rencontrer. Eux aussi avaient remarqué que Billy semblait brasser de grosses affaires. C'était leur interprétation de son comportement parfois inhabituel. Ils prirent donc place à la table, comme ils le faisaient machinalement chaque fois que Billy leur annonçait un nouveau contrat ou qu'il les rencontrait pour faire le point sur l'avancement de leurs dossiers.

Curieusement, leur supérieur demeura assis sur sa chaise, derrière son bureau. Il était un peu de côté, regardant par la fenêtre, l'air totalement distrait. Les deux conseillers se regardèrent, un peu surpris, en fronçant les sourcils. Ni l'un ni l'autre n'osait prendre la parole. Cette situation les rendait un plutôt inconfortables. Après deux ou trois minutes de suspense

qui leur en parurent trente, Billy se leva et s'excusa, devant passer à la salle de bain.

– Qu'est-ce qui se passe? demanda François à voix basse.

– Aucune idée! répondit Robert.

À son retour, Billy rejoignit ses collègues à la table. Les deux hommes le fixèrent, cherchant des indices interprétables dans le moindre de ses gestes, comme tout bon intervieweur sait si bien le faire.

– Je vous remercie de vous être libérés, commença par leur dire Billy, je sais que vous avez tous les deux des agendas chargés. Ce que j'ai à vous dire ce matin est, comme l'ensemble de nos dossiers, sous le sceau de la confidentialité. Mais cette fois-ci, il ne s'agit pas d'un de nos clients, mais de nous.

Ces paroles inquiétèrent les deux autres, qui ne purent s'empêcher de l'interrompre.

– Excuse-moi… mais tu n'as pas l'intention de vendre la boîte, au moins? s'enquit nerveusement Robert.

– Pas du tout. Ou plutôt, en partie, oui. Je cherche des partenaires.

– Des partenaires! s'exclama François en s'adossant à sa chaise, manifestement déçu.

– Oui, poursuivit Billy qui pouvait facilement palper l'angoisse de ses interlocuteurs. J'ai reçu des nouvelles inquiétantes au sujet de ma maladie. Contrairement à toute attente, des petites lésions sont apparues sur ma colonne vertébrale et il est urgent de les traiter. Rassurez-vous, prises à temps, elles pourront être éliminées.

Billy ne pouvait révéler les vraies raisons qui l'amèneraient à disparaître aux États-Unis pour une période indéterminée. L'ambassadeur l'avait formellement avisé que toutes les discussions concernant la proposition du lieutenant-colonel Carson étaient classées «top secret» par le département de la Défense américaine. Or donc, il lui fallut inventer une histoire aussi crédible que fausse.

– Malheureusement, poursuivit-il, même si les traitements sont efficaces, ils nécessiteront que je m'absente pour une très longue période. Dans la foulée des travaux de recherche auxquels j'ai participé il y a quelques mois avec une équipe médicale, on m'a proposé de poursuivre mes traitements avec

des méthodes révolutionnaires qui sont présentement en développement aux États-Unis.

– Aux États-Unis? répéta François. Tu devras demeurer là-bas?

– Oui, et c'est pour cette raison que je cherche deux partenaires.

– Deux? l'interrompit à nouveau Robert.

– Oui… Vous deux!

Il y eut un silence. François et Robert le regardèrent droit dans les yeux, comme s'ils devaient résoudre une énigme. Mais ils savaient fort bien qu'il ne s'amuserait jamais à leurs dépens, certainement pas avec un sujet aussi délicat.

– Quand tu dis associés… tu veux dire associés? risqua François.

– Pourquoi pas! Durant les semaines à venir, j'aurai droit à de plus amples informations relativement à la durée des traitements et à mes possibilités de déplacements. Cela nous permettra de fixer les détails de notre entente. Alors voici ma proposition: sans négliger votre travail, vous me rédigerez une offre de partenariat qui vous conviendra, compte tenu du fait que je serai à l'extérieur pour une période indéterminée et que vous dirigerez les affaires ensemble.

– Eh bien, ça alors! Tu es vraiment sérieux?

– Tout à fait, Robert. Nous aurons l'occasion d'en discuter au cours des prochains jours. Mais ne perdez pas de temps. Si je reçois une offre avant la vôtre, je pourrais être intéressé… Mais non, je rigole! Comme je vous le disais, il n'y aura que nous trois dans cette aventure. Mais ne tardez pas. Je peux être appelé à tout moment par l'équipe médicale.

– Le retour de ta maladie, ça t'inquiète? s'enquit François.

– Ils m'ont garanti qu'ils me guériraient. Je ne peux que leur faire confiance. Bon! Allez… au travail! Nous avons des clients qui attendent des candidats.

Encore un peu abasourdis par la proposition qui leur avait été faite, les deux conseillers retournèrent à leurs bureaux. Billy savait fort bien qu'il venait de les déconcentrer, mais en même temps, il savait que la perspective de devenir propriétaires de leur entreprise aurait sur eux un effet stimulant qui les motiverait

énormément. Il les connaissait bien et leur professionnalisme ne l'inquiétait nullement.

❋

Marie commença sa journée un peu distraite. Elle regardait son environnement d'un tout autre œil. Les événements de la veille ne semblaient pas avoir laissé trop de traces chez les enfants. Pour les professeurs, c'était une tout autre histoire… Au moment de la récréation, la représentante syndicale convoqua tous ses membres à une réunion, tenue à même l'enceinte de la cafétéria. Marie savait pertinemment que de telles réunions de syndiqués, convoquées durant les heures de travail et qui plus est, dans les locaux de l'employeur, étaient interdites. Mais elle décida tout de même d'y participer. Sa décision de quitter l'école lui donnait le sentiment qu'on ne pouvait plus rien contre elle.

Le rassemblement fut très houleux. Déjà, des enseignantes relatèrent des situations difficiles survenues durant les premières heures de cours avec les élèves reclassés. Il se dégageait une certaine agressivité envers la direction et le gouvernement. Cette ambiance malsaine donnait énormément de marge de manœuvre au syndicat. Satisfaits, les représentants syndicaux obtinrent l'appui de leurs membres et se sentaient maintenant investis d'une mission: avoir la peau du directeur de l'école.

Ils savaient fort bien qu'il est plus facile de garder la flamme allumée lorsqu'il est possible d'identifier un coupable, un responsable à qui l'on peut faire endosser tous les problèmes. Au moment où l'exécutif syndical proposait des moyens de pression à adopter au cours des prochains jours, le directeur fit son entrée dans la cafétéria.

Avant même qu'il ne puisse prendre la parole, il fut hué, en plus de se voir adresser des questions qui frisaient l'irrespect.

Ayant traversé plusieurs crises dans le monde de l'enseignement, l'homme en était un d'expérience. Lui-même ancien militant syndical, il connaissait bien les tactiques de déstabilisation utilisées par ses vis-à-vis. D'ailleurs, ces bonnes vieilles méthodes n'avaient pas beaucoup évolué depuis les trente dernières années. Il garda donc son calme et demanda à rencontrer la présidente du syndicat, en privé.

Puis il tenta de s'informer auprès de celle-ci des motifs justifiant un tel rassemblement. Ce à quoi l'autre répondit qu'il

s'agissait d'une assemblée spontanée, illustrant parfaitement le mécontentement de ses membres. Il lui fit remarquer qu'on lui avait mentionné qu'elle avait elle-même convoqué les enseignants, non sans ajouter que de telles réunions étaient illégales et que de ce fait, tout le monde devait regagner son poste dans les plus brefs délais. Pour terminer, il lui signifia qu'il la rencontrerait ultérieurement, dans l'intention de lui faire connaître les conséquences de ses agissements. Après lui avoir répondu qu'il n'était pas en position de la menacer, la dame partit rejoindre son groupe.

– J'ai obtenu un engagement de la direction, mentit-elle. Nous allons discuter des problèmes que la nouvelle charge de travail, imposée unilatéralement, nous cause. J'ai aussi obtenu son engagement à mettre en œuvre tous les moyens nécessaires pour obtenir les budgets requis à la réembauche des professionnels qu'il a congédiés. Nous avons gagné la première manche, mes amis, mais il ne faut pas lâcher. Je vous demande maintenant de retourner en classe et de continuer votre merveilleux travail, malgré les conditions aberrantes qui prévalent dans cet établissement.

Tout le monde hurla de joie. Une autre tactique syndicale venait de faire ses preuves. En faisant croire que la direction s'était engagée à redresser la situation, elle cultivait ainsi des attentes. Lorsque les patrons donneraient leur version des faits et que la situation serait présentée sous un tout autre éclairage, les militants sauteraient aux barricades pour dénoncer la mauvaise foi de l'employeur et en profiteraient pour préparer les troupes à de longs affrontements. On s'assurerait ainsi de bien nourrir le feu.

De son côté, Marie ne comprenait pas que le directeur ait si rapidement donné raison à la présidente du syndicat. Elle trouvait la chose plutôt louche. Connaissant le directeur et sa rectitude légendaire, elle l'imaginait mal s'engager ainsi à la suite de moyens de pression illégaux, et ce, sans même avoir obtenu, au préalable, l'avis d'autres personnes et s'être fait une idée plus claire de la situation.

En raison de ce rassemblement inhabituel, la récréation fut prolongée de plusieurs minutes. Ce changement imprévu à l'horaire de la journée eut pour effet, comme la veille, d'exciter certains enfants. Marie eut beaucoup de difficulté à ramener le

calme dans sa classe. L'heure du lunch venue, elle décida de se rendre à son appartement, question de fuir cette ambiance malsaine provoquée par le mécontentement de ses collègues.

Lorsqu'elle termina son repas, pour la première fois depuis le début de sa carrière d'enseignante, elle prit le chemin de l'école à contrecœur. Qui, du syndicat, de ses collègues, de la direction ou de Hugo le numéro allait lui causer le plus ennuis? Tous ces événements, toutes ces déceptions n'étaient peut-être que des signes avant-coureurs d'un changement opportun à venir. Des précurseurs venant faciliter son passage vers une autre étape de sa vie. Ces pensées la réconfortèrent. De fil en aiguille, elle en vint à se remémorer les poussées d'adrénaline qui avaient envahi son corps lorsqu'elle découvrit les liens entre la TexPlus, Promonde, la clinique de Laval et les recherches du Dr Lacep. Ou encore, quand elle expliqua à Billy l'interprétation à donner aux couleurs des auras qu'il voyait. Mais rien ne pouvait rivaliser avec les sensations incroyables qu'elle avait ressenties lors de l'envolée en Raptor. Ce simple petit moment à se replonger dans cet univers totalement nouveau et palpitant suffit à lui remonter le moral.

À son arrivée à l'école, on lui remit un message. Billy souhaitait qu'elle le rappelle à son bureau. C'est là qu'elle se souvint d'avoir oublié son portable chez lui. Puisqu'elle avait encore quelques minutes devant elle, elle en profita pour entrer dans une salle réservée aux professeurs et composa le numéro de téléphone du bureau de Billy.

– Bonjour, Mélanie. Comment vas-tu?

– Dieu soit loué, Marie! Je suis tellement contente d'entendre votre voix. Monsieur Boost veut absolument vous parler. Restez en ligne, je vous prie.

– Bonjour, Marie. L'ambassadeur pourrait nous recevoir vendredi matin à 9 heures. Peux-tu te libérer?

– Avec plaisir! Ils se débrouilleront pour me trouver une remplaçante. C'est l'enfer, ici.

– Alors je lui confirme notre présence. À ce soir, agent spécial Desrochers.

– Roger, 10-4.

Billy n'attendit pas le lendemain pour rappeler monsieur Bowman. Il était trop heureux de la tournure des événements,

d'autant plus que Marie semblait, elle aussi, de plus en plus enthousiaste.

❋

– Est-ce que ces quelques semaines vous ont permis de bien mûrir votre décision? demanda l'ambassadeur qui en ce vendredi matin, semblait plus que ravi d'accueillir le jeune couple dans ses bureaux.

– Il semble que oui, répondit Billy. Mais même si notre intérêt pour votre proposition est manifeste, il repose essentiellement sur une base émotive. Nous désirons discuter des modalités qui viendront régir notre engagement. Les règles qui nous seront imposées peuvent très bien faire basculer notre décision.

– Oui, je comprends. Nous devons allier l'excitation d'une vie qui peut paraître trépidante et les obligations qu'elle comporte. De mon côté, je peux rapidement aborder les questions de citoyenneté, de confidentialité, de paiement, d'hébergement, de déplacements, d'entraînement…

– Excusez-moi, monsieur Bowman, mais ne serait-il pas plus simple de nous remettre le document afin que nous puissions l'étudier à notre aise, l'annoter et ensuite, vous revenir le plus rapidement possible avec nos questions?

– Hum… peut-être. Mais ce que vous me demandez là est totalement inhabituel. Pour ma part, je suis responsable des sections A et B. Pour la section C, qui porte sur les traitements, vous devrez rencontrer le Dr Carson.

– Dans ce cas, suggéra Billy, vous n'avez qu'à retirer ces pages et nous en discuterons ultérieurement.

– Je dois m'assurer de votre parfaite compréhension de toutes les lignes du document, avança l'ambassadeur. Je ne dois pas laisser d'interprétation venir envenimer nos relations futures. Je sais que vous comprenez ma position et ses exigences.

– Oui, certainement. Alors allons-y. Mais je vous réitérerai ma demande à la fin de notre rencontre. C'est que Marie et moi aimerions partager en toute liberté nos impressions sur chacun des articles que comprend texte.

– D'accord. Je m'assure d'abord de bien faire mon travail et vous ferez le vôtre un peu plus tard. Ça vous va, Marie?

– Très bien.

– Un petit jus d'orange fraîchement pressée de la Floride avant de débuter? proposa l'ambassadeur en arborant un large sourire.

La tâche fut colossale. Vers 11 heures, ils convinrent d'y consacrer toute la journée. Billy annula ses rendez-vous de l'après-midi et Marie demanda à la remplaçante de compléter sa journée.

Ce fut un véritable travail de moine. L'ampleur de l'exercice devait donner raison à monsieur Bowman. Marie et Billy ne cessaient d'exiger des précisions. Ils n'arrêtaient pas de prier leur hôte de les laisser seuls pour discuter en privé, ce qui ralentissait énormément l'avancement des choses. Mais, c'était pour une importante cause. Ils allaient devenir citoyens américains, et toute trace de leur existence, dans les fichiers canadiens, allait disparaître. L'ambassadeur ne pouvait garantir que leur entraînement se déroulerait entièrement à Plattsburgh, les autres sites étant classés sous la rubrique «confidentiels». Aucune visite, aucun retour possible au Canada durant l'entraînement et aucun appel téléphonique. Bref, on les coupait du reste du monde. Mais la pièce de résistance allait bientôt être servie.

– Je ne comprends pas, fit Marie. Qui est notre employeur? J'ai cru entendre que nous serions des agents de la CIA.

– C'était pour faciliter votre compréhension, expliqua monsieur Bowman. Souvenez-vous, Billy, lorsque monsieur Carson vous a expliqué ses divergences d'opinion avec son père… remémorez-vous sa détermination à modifier l'approche américaine de la politique internationale parce que trop influencée par la droite de plus en plus radicale et conservatrice. La CIA fait partie de cette administration, même qu'elle est l'un de ses plus puissants moteurs.

– Mais la présence, lors de notre rencontre, des représentants de la Maison-Blanche et de la CIA n'était certainement pas un hasard… fit remarquer Billy qui ne comprenait pas où le diplomate voulait en venir.

– Monsieur Carson a des amis partout au pays… dans toutes les institutions et tous les organismes gouvernementaux et paragouvernementaux. Il a aussi des entrées dans plusieurs

organisations humanitaires, syndicales et caritatives. Ceci fait qu'il obtient beaucoup d'écoute de la part des puissants lobbies qui se penchent sur les droits de l'homme. Mais il a toujours œuvré dans l'ombre. Au début, on se méfiait de lui, croyant qu'il travaillait pour son père. Il s'est démarqué lorsqu'il a été vu à la table de madame Claudia Benton, ex-première dame du pays, lors d'un souper-bénéfice visant à venir en aide aux jeunes mères célibataires noires de New York, aux prises avec des problèmes de drogue.

– C'est bien beau, mais pour qui allons-nous travailler? insista Billy.

– Votre conception de la rémunération est fortement teintée par vos occupations professionnelles et le respect des lois canadiennes établies. Dans une bonne partie des pays de la planète, il n'y a pas d'impôt, il n'y a pas de chèque de paie ni et on ne trouve aucun vérificateur interne dans les entreprises. Si je vous disais que vous seriez payés et que cet argent serait versé dans un compte bancaire en bonne et due forme? Que personne ne vous poserait de questions sur la provenance de cet argent et qu'aucune taxe, ni rente ni cotisation quelconque, n'en serait déduite, et ce, avec la bénédiction des autorités américaines? Vous auriez de la difficulté à me croire, n'est-ce pas?

– Provenant d'un ambassadeur, c'est plutôt inquiétant, murmura Marie.

– Vous êtes tous les deux de très bons citoyens. Vous avez été éduqués par des parents qui ont tout fait pour vous inculquer des notions de justice et de droit… le sacro-saint respect des règles établies. On doit admettre qu'ils ont réussi. Et vous pouvez être fiers de vous. Mais ces valeurs ne s'appliquent plus, maintenant. Ce que vous serez appelés à faire sollicitera votre intelligence, votre créativité, votre intuition et, surtout, votre jugement. Vous devrez vous adapter constamment à des situations changeantes. Vous serez confrontés à des demi-vérités et même, à de l'hypocrisie pure et simple. Croyez-vous que la méfiance de certains pays envers notre gouvernement s'atténuera au cours des prochaines années? Les huées des républicains durant leur convention de 2004, à chaque fois que les orateurs mentionnaient le nom de l'un des pays n'ayant pas cautionné la guerre en Irak, n'aideront certainement pas à apaiser le sentiment

antiaméricain qui est maintenant planétaire. Aux Jeux olympiques d'Athènes, nos athlètes se sont fait huer copieusement. Croyez-vous que la coopération et l'échange d'informations marqueront le style de notre politique internationale à venir? J'en doute. Alors il faut trouver de nouveaux moyens de tisser des liens internationaux qui serviront les peuples et non les États. Dans plusieurs pays du monde, le programme politique et les élucubrations de certains dirigeants prennent le pas sur les droits de la personne. Notre état de droit a démontré ses faiblesses à combattre ceux qui ne respectent aucune loi. Alors, allons-nous rester les bras croisés?

– Mais vous nous demandez de faire des choix politiques, s'offusqua Billy. Vous avez présumé que nous étions vendus à votre cause sans même en avoir discuté avec nous. Je suis un peu choqué par cette attitude. Vous nous avez pris pour acquis, et ce n'est que maintenant que vous nous informez de vos réelles intentions!

– Si vous désirez réfléchir davantage, nous sommes disposés à vous attendre encore un peu. Je crois que vous êtes conscients qu'une implication avec nous ne peut se faire du bout des doigts. Nous avons besoin de votre entière collaboration. D'ailleurs, vos vies ne vous appartiendront plus vraiment. Vous devez y croire. Vous allez peut-être changer le cours de l'histoire, qui sait? Avant de vous faire rencontrer le Dr Carson pour discuter de la suite des traitements, je dois m'assurer que vous adhérez à nos valeurs. Je dois être certain que vous vous approprierez notre volonté de travailler pour une planète plus humaine et plus respectueuse des différences. Vos missions ne seront pas toutes aussi déterminantes les unes que les autres. Dans certains cas, vous serez de simples exécutants, et la finalité de vos actions vous sera inconnue. Pour d'autres affectations, il vous faudra, au contraire, transiger avec des personnages influents, et ce, à des fins bien précises.

– J'ai faim, lança Marie, et il nous reste encore beaucoup de textes à lire…

– Je suggère que nous poursuivions notre lecture tout en cassant la croûte, rétorqua Bowman. Je vais faire monter des sandwichs et des rafraîchissements. Qu'en pensez-vous?

– D'accord. Sinon, nous n'en sortirons jamais, soupira Billy

– Je dois passer à la salle de bain, signifia Marie, si vous voulez m'excuser…

Certains paragraphes du contrat étaient tout aussi déterminants quant à la décision qu'auraient à prendre plus tard les deux aspirants-agents. Comme, par exemple, la durée de leur affiliation. Billy comptait sur cet aspect du document pour se donner la marge de manœuvre permettant de revoir sa décision à tout moment. Mais, encore une fois, ce ne fut pas aussi simple qu'il l'avait espéré.

– Mon cher Billy, répliqua l'ambassadeur d'un ton paternaliste, on peut dire que vous avez de la suite dans les idées! Vous utilisez à nouveau les «patterns» que vous avez appliqués dans votre travail et que vous avez appris à l'université. Il ne s'agit pas, ici, d'un contrat de travail pour un poste à temps plein, à durée indéterminée, avec une période de probation et des évaluations de rendement périodiques. Disons plutôt que vous serez… pigistes, si cela peut vous aider à comprendre.

– Justement, clama Marie. Les pigistes ne sont rémunérés que lorsqu'ils ont des contrats. Nous devons gagner notre vie.

– Je ne crois pas que vous deviez vous en faire pour cela, répondit monsieur Bowman. Mais je comprends qu'il s'agisse pour vous d'un tout nouveau type d'entente, avec une organisation qui ne vous est pas familière. Vous savez, nous ne voyons pas notre association comme étant passagère ou éphémère. J'en reviens à mes paroles précédentes. Nous ne comptons pas seulement sur votre coopération au meilleur de vos connaissances et habiletés, à défaut de quoi vous serez congédiés. Nous avons besoin de votre aide pour atteindre notre but. Vous êtes l'un de nos rouages fondamentaux, pas des employés!

– Peut-être, mais vous nous demandez d'adhérer à votre cause. Ce n'est pas comme si je devenais bénévole pour une association à but non lucratif parce que je veux spontanément apporter ma contribution; vous comprenez cela aussi, j'espère?

– Bien sûr, Billy. Et c'est ici que nous arrivons de nouveau au cœur de la décision que vous avez à prendre. Vous ne devez pas vous embarquer par défaut. Ce n'est pas comme si vous décidiez de prendre votre courage à deux mains et de sauter en parachute.

Vous jeter dans le vide demande un courage exceptionnel. Mais vous savez que les chances de succès sont très fortes et que vous vaquerez à vos occupations normales, à peine quelques minutes plus tard. Ce que nous vous demandons de faire, ici, c'est un choix de vie, en accord avec vos valeurs et assaisonné par les meilleures épices que votre passage terrestre peut vous offrir.

Le diplomate regarda sa montre et poursuivit en disant:

– Nous avons presque terminé. Je suggère que nous complétions notre lecture et que vous mûrissiez le tout durant le week-end…

– Mais comment tout ça fonctionnera en pratique? demanda Marie insatisfaite des explications théoriques de l'ambassadeur. Nous attendons patiemment à la maison que le téléphone sonne et vous nous donnez des directives à suivre pour une mission, comme dans les films?

– Vous aurez effectivement une maison, comme vous le dites. Mais je crains que vous n'y soyez que de passage. En effet, vous aurez des directives provenant du quartier général. Mais tous ces détails opérationnels vous seront divulgués lors de votre formation.

– Excusez-moi, monsieur l'ambassadeur, mais quel est votre rôle, exactement, dans cette galère? s'informa Billy.

– Je fais partie de ceux qui croient, tout comme le Dr Carson, que notre nation doit revoir sa façon d'influencer l'histoire de l'humanité. Pour demeurer les leaders mondiaux qu'ils sont, les États-Unis d'Amérique doivent penser globalement et non pas agir en xénophobes, comme c'est actuellement le cas.

– Avec tout le respect que je vous dois, monsieur Bowman, concrètement… que faites-vous? Faites-vous partie du conseil d'administration de cette nouvelle confrérie politique? osa Billy.

– J'en suis l'un des principaux conseillers, si je peux m'exprimer ainsi. Bon! On le termine, ce travail? J'ai promis à mon épouse que je serais de retour à Ottawa pour le souper!

Les pages restantes du contrat ne renfermaient que des clauses administratives fort ennuyeuses, compte tenu des émotions qu'avaient engendrées les échanges précédents. Billy et Marie s'acquittèrent vaillamment de leur tâche et quittèrent les bureaux de l'ambassadeur vers 16 h 30, copie du précieux document main. Puisqu'ils étaient tout près, ils en profitèrent pour aller

prendre l'apéro dans un bar branché du centre-ville, réputé pour son fameux 5 à 7.

❋

Sitôt seul, l'ambassadeur contacta le Dr Larry Carson junior.

– Bonjour Larry! Écoute… les discussions avec notre jeune couple sont plus ardues que prévu. Ce que je craignais se concrétise. Ce ne sont pas des Américains, tu sais, et ils n'ont pas le patriotisme de nos concitoyens. Je dirais même qu'ils sont très indépendants. Notre raison d'être leur paraît obscure, et ils semblent se foutre pas mal d'un nouvel ordre mondial. Ils n'ont pas l'ambition et l'envergure que nous croyions.

– Allons, allons… Don. Tu sais très bien que tu leur en demandes trop pour le moment. Certes, ce ne sont pas des Américains pure laine, mais ce sont des Nord-Américains, tout comme nous. Nous sommes dans le même bateau. Tous ces gens que j'ai rencontrés à Toronto et à Vancouver m'ont paru beaucoup plus près de nous que tu ne le crois.

– Justement, ici on est au Québec, chez les francophones. Ils ne partagent pas nécessairement les mêmes valeurs que dans le reste du pays. Ils ont élu un parti indépendantiste qui n'arrive pas à faire l'indépendance. Demande-leur s'ils préfèrent aller à Los Angeles ou à Paris, et tu peux être assuré qu'ils répondront majoritairement Paris. Ils sont très ouverts et bien informés sur l'actualité internationale, mais d'abord et avant tout, ils sont très sanguins, émotifs et sentimentaux. Tout ça, sans compter que Marie désire avoir des enfants plus que tout et qu'ils ne semblent pas vraiment attachés à l'argent. Je ne suis plus certain, Larry, que notre choix soit toujours aussi judicieux. Je commence à avoir de sérieux doutes…

– Doutes ou pas, ce Billy a dans le corps un outil encore plus puissant que nous ne pouvions l'imaginer. Selon le Dr Réal Hépatant, un collègue belge que je porte en très haute estime, ce que ce Billy Boost a dans le dos permettra probablement de stimuler des neurones dont nous ignorons encore les fonctions. Il pourrait éventuellement modifier l'implant déjà présent dans son dos et tester de nouvelles réactions. Tu peux imaginer les retombées si jamais nous arrivons à créer un être humain aux capacités intellectuelles inégalées? Réal n'en était pas certain lorsque je lui ai parlé la semaine dernière, mais il croit que nous

pourrions stimuler les régions du cerveau associées à la pensée créatrice. Nous allons pulvériser les barrières de nos propres paradigmes! Nous emprunterons des avenues inexplorées et nous trouverons des solutions que personne n'a encore imaginées. Ça, Don, c'est ma vision de notre rôle en tant que nouveaux rassembleurs de l'humanité. Si la jeune femme représente un problème, tu sais quoi faire.

– Hum… Je vois que tu tiens vraiment à ce garçon.

– Ce garçon, pas vraiment. À mes yeux, il n'est pas plus indispensable que plusieurs dizaines de milliers de nos diplômés qui réussissent bien leur carrière. Par contre, ce que D^re^ Parley en a fait, j'y tiens énormément. Le Dr Hépatant m'a confirmé qu'il est beaucoup plus efficace de prendre un sujet chez qui les résultats sont déjà probants que de tenter l'expérience avec de nouveaux cobayes. Primo, c'est une chirurgie extrêmement complexe et délicate qui comporte des risques énormes et, secundo, les chances d'une réussite aussi extraordinaire avec un autre sujet sont, selon lui, statistiquement très minces. Donc, si M. Boost n'est pas encore certain de vouloir mettre ses nouveaux talents au profit de l'humanité, notre tâche est de l'en convaincre. Tu es un missionnaire des temps modernes, mon cher Don. Ce ne sont pas des colliers et des miroirs qui te serviront de monnaie d'échange, mais les millions de dollars de la TexPlus!

– Lui, il est assez sensible au gain monétaire que cette nouvelle vie leur procurera. Elle, je ne crois pas. Elle est beaucoup plus romantique et idéaliste.

– Alors, trouve la faille, bon Dieu! Qu'est-ce qu'elle veut?

– Elle voudrait un contrat de deux ans qui leur permettrait de fonder une famille par la suite, avant qu'elle soit trop vieille.

– Mais accepte, accepte! On verra bien dans deux ans.

– Larry, avec tout le respect que je te voue, tu es l'homme le plus intègre que je n'ai jamais connu, et aujourd'hui, tu serais prêt à tout pour t'approprier ce jeune homme et…

– Don, cette opportunité ne se représentera jamais.

– D'accord, j'ai compris.

❋

Billy et Marie étaient accoudés au comptoir du bar Le Signal, en plein centre-ville. Malgré l'étendue des lieux et les multiples paliers, la place était bondée. C'était un endroit assez particulier où, comme son nom l'indique, on fonctionnait avec des codes et des signes. Un peu à la manière des entraîneurs au base-ball. Les clients devaient commander leurs boissons en envoyant des signaux. Par exemple, pour attirer l'attention d'une serveuse, il fallait agiter un mouchoir blanc, remis à l'entrée, en faisant des cercles au-dessus de sa tête. Une fois l'attention de la serveuse captée, il fallait ensuite décrire son «*drink*» selon une charte affichée au mur. Un «*rhum and coke*» se commandait ainsi: deux tapes sur la tête, pour signifier le rhum et un doigt appuyé sur une narine, pour le Coke.

Avec le temps, le personnel et les habitués de la place développèrent de nouveaux signes, secrets, il va sans dire. La rumeur courrait à l'effet qu'il y avait des trucs pour flirter à distance. Fini les clins d'œil ou les consommations payées par la table d'à côté. Tout comme à une vente aux enchères, les non-initiés devaient faire très attention à leurs gestes, et à leurs regards, car ils pouvaient être interprétés par tout un chacun de façon inattendue.

Certains spécialistes utilisaient des tactiques raffinées pour approcher leur proie, parfois sous de fausses représentations.

– Vous aimeriez me parler? disait l'un à une jolie fille qui ne l'avait pas du tout remarqué.

Et la dame de décider, si oui ou non, elle engagerait une discussion avec l'imposteur. Marie et Billy avaient beaucoup de plaisir à regarder les gens autour d'eux.

– Crois-tu que nous fassions toujours le bon choix en voulant travailler avec le Dr Carson? demanda Billy en frappant son verre sur celui de Marie.

– Plusieurs nouveaux aspects de cette question me trottent maintenant dans la tête. Qu'est-ce qu'ils veulent exactement? Est-ce que je partage leur volonté? C'est beaucoup plus qu'un job, c'est une vocation!

– Oui, et je n'arrive pas à me faire à l'idée que nous n'ayons plus d'identité canadienne. Je ne sais pas à quoi me référer. Je réalise que j'ai besoin d'un cadre de référence. Qu'en penses-tu, Marie?

– C’est un peu comme tomber dans le vide. En plus, le filet qu’il nous propose m’apparaît douteux, presque clandestin. Je tente d’imaginer concrètement ce qui peut nous arriver, et ça me donne la trouille. Imagine un peu qu’ils refusent de nous laisser partir. Que ferons-nous? Si l’on revient au Canada que se passera-t-il? Comment expliquerons-nous aux autorités ce qui nous est arrivé? Ils nous demandent d’accepter de vivre en marge de la société.

– Et qui fera respecter le contrat s’il y a une mésentente en cours de route? On ne peut pas appeler un avocat. Tout ça, c’est de la frime. Ils veulent nous rassurer. Ils savent que nous avons besoin de garanties. Mais je crois qu’ils ne peuvent pas nous en donner. Alors, ils jouent le jeu de la transparence en sachant très bien que ça n’a aucune valeur.

– Le choix que nous devons faire, poursuivit Marie, est beaucoup plus fondamental qu’un simple changement d’employeur. Nous n’existerons plus en tant que citoyens. Notre avenir sera entièrement entre leurs mains.

– Il a tout de même confirmé que nous aurions une maison! lui rappela Billy sans conviction.

– Habituellement, lorsqu’on endosse une cause, c’est nous qui devons faire les démarches pour nous embarquer dans des actions concrètes pour la faire avancer. Présentement, la situation est inversée. La cause est venue à nous et nous devons décider si nous y adhérons ou pas. En plus de ça, elle risque de nous bouffer en entier.

– C’est quoi ce nouvel ordre mondial et ce groupe aux multiples tentacules? Qu’ont-ils réalisé jusqu’à maintenant?

– J’ai l’impression que tu représentes une nouvelle arme inespérée et inattendue, mon cher Billy. Ils spéculent sur les possibilités que tu leur offres et réfléchissent sur ton utilisation. Exactement comme un nouveau gadget dont ils ne connaissent pas encore toutes les facettes.

– Qu’est-ce que tu as dit, Marie? Je n’ai pas entendu tes dernières paroles, hurla Billy.

Tout à coup, des serveuses grimpèrent lestement sur le comptoir devant eux en prenant bien soin de ne pas renverser leurs consommations. Le responsable de l’embauche du personnel de cet établissement devait avoir les mêmes critères de

sélection que Billy, sauf que lui, il pouvait les appliquer ouvertement.

D'autres membres du personnel montèrent sur des tabourets et des chaises. Au son d'une musique sud-américaine, ils firent tournoyer le fameux mouchoir au-dessus de leur tête. Plusieurs clients les imitèrent en grimpant sur leurs chaises et sur les tables, même sur le rebord des fenêtres. Marie eut un plaisir fou à participer à cette animation. Quant à Billy, il eut beaucoup de difficulté à détourner son regard des magnifiques cuisses qui suivaient le rythme de la musique à quelques centimètres de son front. La microjupe de la sculpturale danseuse lui permit de contempler la parfaite courbe de ses fesses.

– Qu'est-ce que tu regardes? cria Marie.

– Tu crois qu'elle a un *j-string* ou rien du tout? s'époumona Billy.

– Regarde bien, espèce de voyeur, et dis-moi ce que tu vois.

Sur ces mots, Marie monta sur son tabouret et se mit à danser elle aussi. Elle commença à bouger comme une féline, ondulant les hanches, les bras et les épaules. Si bien, que Billy dut retenir son souffle. Elle remonta lentement sa jupe en le dévisageant avec des yeux de feu. Puis elle leva et leva sa jupe à un point tel, que tous les hommes du bar, la bouche ouverte, palpitèrent dangereusement. Rendue à la même hauteur que la jupe de la serveuse, elle la laissa retomber. On entendit soudain un «ah» de déception dans la salle. La pièce musicale prit fin et Marie eut droit à des applaudissements bien nourris.

– Et alors, qu'est-ce que je porte? lui demanda-t-elle en frappant son verre contre le sien.

– Des boxers avec des Mickey Mouse!

– Mais qu'est-ce que c'est que ça? s'étonna-t-elle en voyant la multitude de verres s'accumuler sur le comptoir devant elle.

– Des admirateurs! répondit la serveuse.

Ils consacrèrent une bonne partie du week-end à discuter de leurs préoccupations personnelles à propos de l'offre du Dr Carson. Tout y passa. La perte d'identité fut l'un de leurs principaux sujets de conversation. Marie fut la plus affectée des deux. Pour elle, l'appartenance à sa famille était la pierre angulaire de son existence. Ses parents, même éloignés temporairement, lui manquaient beaucoup. Ses comptes de téléphone en témoignaient éloquemment. Elle ne pouvait se résigner à volontairement créer une rupture, peut-être définitive, qui la laisserait seule. Elle aurait tant aimé discuter de tout ça avec son père et sa mère, ses meilleurs conseillers. Comment pourraient-ils comprendre que leur unique fille ait choisi de vivre sans eux? Loin de ses racines. La seule consolation tint au fait que le contrat d'enseignement de son père en Tunisie venait d'être renouvelé pour une période d'un an, minimum. Ce sentiment d'appartenance à sa famille avait forgé une bonne partie de sa personnalité. Elle la considérait encore comme son refuge dans les moments difficiles. Son père disait souvent: «Tu sais ma belle, dans ces circonstances, une Desrochers agirait de telle ou telle façon.»

Mettre délibérément de côté tout cet amour partagé, tant d'affection inconditionnelle, ce support sans limites et la compréhension sans jugement lui paraissait surhumain. Pour sa part, Billy n'avait pas à composer avec ce dilemme. Adopté dès son jeune âge par un couple dans la quarantaine, il n'avait jamais connu sa famille biologique. Malheureusement, la vie avait voulu que ses parents adoptifs quittent notre monde alors qu'il était encore à l'université. Il n'avait pas d'attache, à l'exception de Marie, bien sûr.

Mais il n'y avait pas que la famille qui pesait lourd dans la balance. L'ambassadeur avait bien dit qu'il ferait effacer toute trace de leur existence dans les registres gouvernementaux. Encore une fois, Marie et Billy ne pouvaient s'imaginer vivre dans l'anonymat. On leur fabriquerait probablement de faux papiers, de fausses cartes et un passé inventé de toutes pièces. Ils comparèrent cela à un réveil, après un long coma, jumelé à ce qu'ils qualifièrent d'amnésie simulée. Ils devraient constamment jouer le jeu.

On leur demandait d'avoir une confiance aveugle dans une organisation *underground* qui pourrait les renier au moindre pépin. Aucune loi, aucune règle ne pourraient leur venir en aide. Ils vivraient dans la clandestinité la plus complète. Des terroristes nouveaux et améliorés à la sauce américaine. Un monde interlope travaillant pour le bien de l'humanité.

Tout cela clochait dans leur esprit. Pourquoi tant de cachettes depuis le début? On leur avait dit que leur dossier était classé «top secret» par le département de la Défense. Mais la réalité était que, même le département de la Défense ignorerait tout de leurs activités. En résumé, ils seraient seuls avec leurs secrets, livrés à eux-mêmes. Avaient-ils l'intention de se lancer sans filet? Le jeu en valait-il la chandelle?

D'autre part, un autre item non négligeable avait nécessité des heures et des heures de réflexion. Les motivations profondes du Dr Carson. De prime abord, ils n'étaient pas en désaccord sur la dégradation du climat des relations internationales. L'attitude américaine des dernières années n'avait fait qu'envenimer les choses. Les ripostes aux attentats du 11 septembre furent mal ciblées et très coûteuses, tant sur le plan financier qu'humain. La sécurité dans le monde allait en se détériorant. Aucune alternative à l'approche guerrière n'était proposée. Mais que cherchait réellement le lieutenant-colonel Carson? À mieux cibler les attaques ou à emprunter de nouvelles avenues de solution?

Cet aspect de la question séduisait néanmoins Billy. Lui-même très critique des prises de position américaines sur la scène internationale, il voyait d'un bon œil sa participation à une quelconque forme de changement. Quant à Marie, beaucoup moins interpellée par le sort de l'humanité, elle partageait toutefois son enthousiasme.

Un autre point les tracassait. S'embarquer dans cette aventure exigerait de leur part une implication permanente. Fini le 9 à 5. Être disponible en tout temps. Une vie privée possiblement réduite à néant. Eux qui aimaient tellement se la couler douce, le week-end, à la campagne. Pourraient-ils s'adapter à un rythme de vie dicté uniquement par le travail? En fait, devaient-ils considérer cela comme un travail? Aucun des modèles qu'ils connaissaient jusqu'à maintenant ne s'appliquait à l'emploi qu'on leur proposait.

Plusieurs autres considérations firent la manchette de leur fin de semaine. Les tests, l'argent, les possibilités de retour, les dangers, ce qu'ils quittaient, etc. Mais la grande question qui revenait constamment: en avaient-ils réellement le goût? Comme Billy le demandait si bien à ses clients, après l'analyse du dossier d'un candidat: «Oui, mais… voulez-vous vraiment travailler avec cette personne? Voulez-vous la voir entrer dans votre bureau tous les jours?»

Ils s'entendirent sur un point. Ils désiraient tous les deux poursuivre leurs réflexions. Ils avaient besoin d'un peu plus de temps. Ils convinrent donc de revoir l'ambassadeur rapidement pour obtenir des réponses plus claires à leurs nombreuses questions.

❋

– C'est toujours un plaisir de vous voir, leur dit l'ambassadeur, qui leur offrit un siège autour de la table en acajou, au centre de l'une des somptueuses salles de rencontre de l'ambassade. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je préférerais que nous tenions notre rencontre ici. La superficie de la table et son confort nous permettront d'étaler tous nos papiers, si besoin est.

– Mais c'est parfait, répondirent les invités.

– Bon, et bien, je suis certain que les derniers jours vous ont permis d'approfondir vos questionnements. Mais avant tout, prendriez-vous un bon jus d'orange fraîchement pressée de la Floride?

– Avec les vents qui soufflent par là, il ne doit plus rester beaucoup d'oranges dans les arbres? dit Billy faisant référence au dernier ouragan ayant ravagé les côtes de la Floride.

– Grâce à Dieu, la plupart des orangeraies ont été sauvées. Mais vous avez raison, tout ce qui longe la côte sur des centaines de kilomètres a été dévasté. Même des résidences ayant toujours résisté aux pires ouragans n'ont pas été épargnées cette fois-ci. Une bonne partie de la côte est maintenant déclarée zone sinistrée.

– Sur une note plus encourageante, M. Bowman, nous ne vous ferions pas perdre votre précieux temps si nous n'avions pas franchi une étape importante dans notre réflexion. Marie et

moi sommes emballés par l'idée de travailler avec le Dr Carson. Toutefois, nous avons des craintes lourdes de conséquences qui nous empêchent de sauter à pieds joints dans votre équipe.

– Je comprends très bien. Quelles sont ces craintes?

– Tout d'abord, nous désirons conserver notre citoyenneté canadienne et tout ce qui va avec. Ensuite, nous voulons des garanties que je pourrai cesser les traitements en tout temps, si ma santé est en danger. Nous désirons aussi avoir la possibilité de revoir périodiquement notre entente. Je veux dire par là, que nous réviserons le contrat et que l'une ou l'autre des parties pourra y mettre fin pour une raison majeure, évidemment. Je sais que nous serons liés par le secret et que nous pourrons nous exposer à des représailles sévères si nous ne respectons pas cet engagement. Nous prenons beaucoup de risques en vous faisant confiance; vous devez en assumer un certain nombre, vous aussi. Nous tenons à cette illusion de liberté parce que nous ne connaissons pas encore en détail les intentions ultimes du Dr Carson et ce qu'il entend par un «nouvel ordre mondial». Personne n'est contre la tarte aux pommes. Mais si l'on nous promet une tarte aux pommes et que l'on nous sert une tarte à la citrouille, alors là, il y aura certainement des mécontents.

Billy poursuivit la liste de ses exigences sous l'oreille et l'œil attentifs du diplomate. Les autres éléments constituèrent des compléments à ceux déjà énoncés. Lorsqu'il eut terminé, M. Bowman saisit le document que Billy lui avait remis au début de la réunion. Il en regarda chacune des pages en diagonale, les retournant une à une. Quelques instants plus tard, il le déposa devant lui et leva les yeux vers le couple qui attendait impatiemment sa réaction.

– Vous avez bien fait vos devoirs, dit-il en se gardant bien de laisser paraître quelque émotion que ce soit. Si je comprends bien, la balle est dans mon camp! Je ne peux vous cacher que je dois en référer au Dr Carson. Vos demandes sont claires et requerront, si elles sont acceptées bien sûr, des mesures d'exception. Mais je suis enchanté de voir que nous progressons et que le début de votre nouvelle aventure est imminent.

– Quand devrions-nous recevoir de vos nouvelles? demanda Marie.

– Je ferai l'impossible pour ne pas vous faire trop languir. Mais, vous comprendrez que je suis à la merci de l'horaire du Dr Carson. De toute façon, je vous tiendrai informés de l'avancement de mes discussions avec lui.

– Très bien, merci et à bientôt, fit Billy en lui serrant la main.

– Vous pouvez compter sur moi, répondit M. Bowman qui jeta un petit coup d'œil dans le décolleté de Marie, en tirant la chaise derrière elle.

Pour la première fois, l'ambassadeur reconduisit lui-même ses invités à la sortie de l'édifice. Un gardien de sécurité s'assura, à l'aide de caméras, que la porte extérieure était bien dégagée et sans danger. De fréquentes manifestations avaient lieu devant les bureaux de l'ambassade américaine depuis que les États-Unis avaient adopté des mesures protectionnistes sur le fer, l'aluminium et les composantes d'avion. Aussitôt de retour dans son bureau, le diplomate saisit son téléphone.

– Larry, qu'en penses-tu?

La salle dans laquelle avait eu lieu la rencontre entre l'ambassadeur, Billy et Marie était truffée de micros et de caméras. À leur insu, le Dr Carson avait suivi le déroulement de leurs discussions sur un moniteur géant, installé, pour l'occasion, dans son bureau de New York.

– Bon travail, Don. Maintenant, nous savons exactement ce qu'ils veulent. Accepte la majorité de leurs demandes en y modifiant quelques lignes. Refuse des banalités et fais semblant de te battre sur quelques points pour que ça ait l'air d'une victoire à leurs yeux. Mais prends ton temps. Dis-leur que j'étudie leur texte et que je suis très soucieux de la satisfaction de tout le monde. Ajoute qu'au-delà des papiers, il y a des personnes, et que mon plus grand souhait est que nous devenions des amis. En tout cas, quelque chose du genre. Je compte sur toi.

– C'est mon travail. N'oublie pas que je suis diplomate après tout!

– Bonne journée.

Sans tarder, il se mit à la rédaction d'une nouvelle entente bidon, dans laquelle il glissa des trous volontaires pour laisser une place aux négociations factices avec le couple canadien.

❋

L'ambassadeur attendit quelques jours avant de leur donner des nouvelles sur ses discussions avec le Dr Carson. Le vendredi suivant, il appela Billy à son bureau pour lui confirmer qu'il était prêt à faire certaines concessions, mais qu'ils devaient se rencontrer pour en discuter plus à fond.

Ce même vendredi, à son retour à l'appartement, Billy retrouva Marie, étendue sur le canapé, complètement épuisée.

– Bonjour, mon amour, une autre semaine terminée. Ça va? lui demanda-t-il en la regardant de plus près.

– Pas du tout!

– Mais… regarde-moi, tourne la tête un peu. Que t'est-il arrivé?

– En séparant deux élèves qui se chamaillaient dans la cour de récréation, il y en a un qui m'a donné un coup de raquette de tennis sur l'œil.

– Oh boy! Tout un smash! Es-tu allée à la clinique?

– Oui. Rien de cassé et mon œil ouvrira peu à peu. La paupière est pas mal épaisse. Ça prendra du temps et des compresses d'eau froide pour faire disparaître l'hématome. Heureusement, je n'ai pas mal à la tête.

– L'ambassadeur m'a téléphoné cet après-midi. Tu veux en parler ou préfères-tu qu'on aborde cela une autre fois?

– Tout de suite. Ça me changera les idées! fit Marie en redressant son corps lentement.

Il résuma tout d'abord les gains qu'il croyait avoir réalisés. Citoyenneté canadienne, contrat à durée déterminée de deux ans et révision périodique à la satisfaction des parties. Marie n'en crut pas ses oreilles.

– Et les traitements? demanda-t-elle.

– Cette question est demeurée floue. Je crois que le Dr Carson ne l'a pas encore regardée. Si j'ai bien compris, il le fera durant le week-end. Monsieur Bowman m'a dit que le docteur accordait une attention toute spéciale à nos intérêts et qu'il en faisait son dossier prioritaire. Il croit que, plus vite nous aurons réglé les questions de contrat, plus vite nous pourrons travailler ensemble. Il est convaincu que nous ferons une équipe du tonnerre et que toutes nos craintes se dissiperont. Il aimerait nous voir au début de la semaine prochaine. Mardi, si possible. Qu'en penses-tu?

– Je suis officiellement en accident du travail pour un minimum de deux semaines… Choc traumatique situationnel. Ça a été comme un automatisme pour le médecin. Alors je suis très disponible. Ils veulent vraiment que ça marche, Bowman et Carson... un peu trop, même. Tu ne crois pas? D'un autre côté, quand je me vois dans le miroir, je me dis que l'espionnage international n'est probablement pas plus risqué que ma cour d'école.

❋

– Pauvre Marie, que vous est-il arrivé? demanda le diplomate alors qu'elle retirait les verres fumés qui camouflaient tant bien que mal son œil tuméfié d'un bleu mauve très foncé et complètement fermé.

– J'étais seule contre une bande de jeunes rebelles Ahunsticiens et je n'ai vraiment pas vu venir la raquette de tennis.

– Rien de bien grave, j'espère?

– Non, mais je compte bien retourner les voir à la fin de ma future formation d'agent secret et je torturerai leurs pères.

– Je ne voudrais pas être à leur place, renchérit Billy. Comme ça, vous avez discuté avec M. Carson de nos revendications?

Effectivement, monsieur Bowman avait bel et bien terminé son travail. Il avait révisé de fond en comble le contrat original qu'ils avaient lu ensemble, deux semaines plus tôt. Sur les grands principes, il accéda à la majeure partie des demandes faites initialement par le jeune couple. Sauf pour la durée du contrat, pour laquelle il allait donner l'impression de vouloir se battre au sang.

– Je croyais vous avoir entendu dire au téléphone que cette question était réglée, rappela Billy à son interlocuteur. Ça commence bien!

– Mais mon cher Billy, est-ce que l'on signe des contrats avec une durée prédéfinie lorsqu'un homme désire faire son entrée dans la prêtrise? Il s'agit d'une vocation. De ses valeurs! Nous en avons suffisamment parlé, il me semble, fit l'ambassadeur en prenant un air exaspéré.

– Et lorsqu'un curé n'a plus la foi, il défroque tout simplement. Je n'ai pas encore entendu parler de représailles à

l'endroit d'anciens prêtres. À moins qu'ils ne révèlent des secrets sur les mœurs sexuelles d'ex-petits amis. Mais ça… c'est une autre histoire.

– Pourquoi parlez-vous de représailles? D'où vous vient cette idée? Nous vous faisons confiance et nous sommes convaincus que notre groupe représentera votre nouvelle famille. On peut quitter momentanément sa famille, mais on y revient toujours.

– D'accord, pas de durée, mais la liberté de croyance, concéda Billy.

– Si vous voulez, conclut l'ambassadeur.

Monsieur Bowman avait très bien joué le premier acte d'une longue suite qu'il avait soigneusement planifiée. Marie et Billy, quant à eux, se concentrèrent comme si leur vie était en cause. Ce qui n'était pas loin de la réalité. Jamais ils ne se doutèrent que toute cette mise en scène n'avait pas beaucoup d'importance pour leur futur patron. La rencontre fut tout de même assez longue. À la fin de l'après-midi, ils apposèrent leurs initiales sur la dernière page du document pour l'officialiser.

– *Good*! lança monsieur Bowman.

– Enfin! fit Marie fatiguée.

– Nous sommes prêts à passer à une autre étape. Vous rencontrerez le Dr Carson, qui vous donnera les détails de la poursuite des traitements ou, plutôt, des tests, devrais-je dire, étant donné que vous êtes guéri. Si vous voulez, nous pouvons tenter de communiquer avec lui tout de suite. De cette façon, je n'aurai pas à faire l'intermédiaire entre vous. Connaissez-vous vos disponibilités à court terme?

– Je prendrai des arrangements avec mes futurs associés. Ils croient que je dois recevoir des traitements spécialisés aux États-Unis pour une période prolongée.

– Tiens, nous avons eu la même idée, s'étonna l'ambassadeur. Et vous, Marie?

– Pour ma part, je suis libre comme l'air pour les deux prochaines semaines, au moins. Et je pourrais toujours faire une petite dépression post-traumatique, si c'est nécessaire, évidemment.

Sur ces mots, il composa le numéro du Dr Carson à son bureau de New York. Une très gentille dame lui demanda de patienter quelques instants, puis ils furent mis en communication.

– Bonjour, mes bons amis du nord, dit le Dr Carson en prenant l'appel. Comment allez-vous? Les Rangers ont battu les Canadiens facilement hier soir. Billy, on devrait acheter la concession et la déménager de ce côté-ci de la frontière. Avec leur nouveau contrat de travail, les joueurs ne veulent plus jouer à Montréal, trop de taxes.

– Peut-être, mais ils aiment la ville avec son «*nightlife*» et ses belles filles.

– Comment font-ils pour y dépenser leurs millions? Ici, tout le monde le sait, c'est un terrain de jeu pour millionnaires! Bon, assez bavardé. Si vous m'appelez, c'est que vous vous êtes finalement entendus, n'est-ce pas?

– Oui, Larry, répondit l'ambassadeur. Es-tu prêt à recevoir nos deux nouveaux agents?

– Il ne reste que quelques aménagements à terminer dans la clinique. Je vous réserve des petites surprises dans la maison que l'on a spécialement rénovée pour vous. Je crois que vous ne vous ennuierez pas de votre appartement. Disons que… j'aurais besoin de quelques jours supplémentaires pour compléter le travail. Si l'on s'entendait pour lundi prochain, à la base de Plattsburgh, à 9 h. Qu'en dites-vous?

– Si je comprends bien, docteur Carson, vous nous attendez définitivement, je veux dire, en permanence? s'étonna Marie.

– Je prévois un traitement, appelons ça comme ça, mardi matin. On a perdu trop de temps avec la paperasse…

– Justement, insista Billy en lui coupant la parole, nous aurions aimé discuter de cela avant de commencer. Vous savez…

– Marie… Billy… Il est temps de plonger, dit le Dr Carson en empruntant un ton on ne peut plus paternaliste. L'heure est venue pour vous de passer à l'action. Ne me dites pas que nous avons fait tout ce travail pour rien? Vous ne me parleriez pas en ce moment si votre décision n'était pas déjà prise. Alors, la petite poussée dans le dos dont vous avez besoin, la voici. Je vous

attends lundi, et apportez des vêtements chauds, l'automne est à nos portes.

L'ambassadeur put lire le désarroi dans les yeux du couple. Il partageait l'opinion de leur interlocuteur. Marie et Billy pourraient tergiverser encore longtemps et la patience du docteur avait ses limites. Donc, pour éviter qu'ils ne se quittent avec une mauvaise impression du caractère, parfois impulsif, du lieutenant-colonel, il prit la parole.

– Si vous me permettez, je crois que nous avons eu des réponses claires, mes amis. Je suggère que nous terminions tous les trois cette discussion. Au revoir, Larry, et porte-toi bien.

– À bientôt, et soyez sans crainte. C'est le début de la période la plus palpitante de votre vie, conclut le Dr Carson.

19.

Billy annonça à tous ses collaborateurs de Boost Consultation qu'il avait reçu la confirmation que ses traitements débuteraient le lundi suivant. Il consacra donc le reste de la semaine à finaliser l'entente créant sa nouvelle association avec François et Robert. Marie, quant à elle, fit les démarches pour obtenir un congé sans solde d'un an. On le lui accorda sans trop de difficulté, compte tenu des derniers événements et de la volonté de la direction de supprimer des postes d'enseignants par souci d'économie.

À sept heures pile, la limousine de l'ambassadeur arriva à la porte de l'appartement de Billy. Le chauffeur sonna à leur porte et offrit son aide pour transporter les valises les plus lourdes. Ils n'apportèrent pas plus de bagages que s'ils ne partaient que pour quelques semaines. Des vêtements et des articles de toilette. En principe, tout le reste devrait être fourni par leur nouvel employeur. Le coffre arrière de la voiture était immense. «Avoir su!», se dit Marie. Le chauffeur ouvrit la portière arrière.

– Quelle belle matinée pour commencer une nouvelle vie, leur dit monsieur Bowman alors qu'ils prirent place près de lui. Vous êtes radieuse, Marie. Bonjour, Billy.

– Bonjour, monsieur l'ambassadeur.

Il fit un signe de tête au chauffeur à travers la vitre qui les séparait de l'avant de la voiture, et ils démarrèrent. Visiblement, le diplomate était beaucoup plus détendu que par le passé. Tout d'abord, sa tenue décontractée contrastait avec les habits sombres taillés sur mesure auxquels il les avait habitués. Ensuite, au cours d'une conversation à bâtons rompus sur les charmes de la ville de Québec, il mit la main sur la cuisse de Marie en s'y attardant assez longtemps pour la rendre mal à l'aise. Billy, de son côté, se sentait déjà familier dans cet environnement habituellement réservé aux V.I.P.

Ce fut leur seconde visite en quelques semaines à la base militaire de Plattsburgh. Ils n'avaient conservé que de bons souvenirs de leur première rencontre, Marie ayant eu l'immense privilège de voler à bord d'un Raptor et Billy s'étant fait offrir 1 750 000 $.

Une fois la guérite traversée, ils longèrent une rangée de petits bungalows bruns, tous identiques. Ils se regardèrent sans dire un mot. On pouvait facilement imaginer ce qui trottait dans leur tête. Une de ces habitations leur servirait probablement de demeure pour les prochains mois. La réalité leur rappela qu'ils avaient choisi de troquer le chalet de leur rêve, idéalement à flanc de montagne ou sur le bord d'un lac, pour une de ces maisons unifamiliales avec un drapeau américain suspendu à la corniche de l'entrée.

– Nous sommes un peu en avance, leur dit l'ambassadeur. Dirigeons-nous directement à votre résidence. Nous y laisserons vos effets personnels et ensuite, nous marcherons jusqu'aux bâtiments administratifs pour y rencontrer le Dr Carson.

Monsieur Bowman donna des instructions au chauffeur en lui spécifiant le numéro 79 de la 4e Rue, ce qui sembla, aux yeux de nos deux nouveaux venus, être celui de leur nouvelle maison. Le chauffeur tourna à gauche, puis à droite. Les rues, les façades, les haies de cèdres, les aménagements paysagers, enfin, ce qui en restait, les rideaux… tout était identique. C'était à s'y méprendre.

– Il faut faire très attention pour ne pas se retrouver dans la chambre du voisin avec sa femme après une longue soirée au mess des officiers, dit Billy avec sarcasme.

– Ne vous en faites pas pour ça. Vous n'aurez pas de voisins, répondit l'ambassadeur au moment où la voiture stoppait sa course.

La petite maison brune devant eux portait bel et bien le numéro de porte 79. Semblable aux autres, elle paraissait toutefois… un peu plus propre ou plus neuve. Ils débarquèrent de la limousine et eurent le réflexe de se diriger vers le coffre arrière.

– Laissez, dit l'ambassadeur, John s'en chargera. Je vous en prie, après vous!

Sur ce, monsieur Bowman tendit un trousseau de clés à Marie. Ils empruntèrent l'étroit trottoir de ciment qui menait à la porte avant. Marie enfonça une clé dans la serrure toute neuve et ouvrit la porte. Ils furent sidérés! L'intérieur de la maison avait été complètement rénové. Un peu à la manière d'un grand loft. Ultra moderne, dénudé et très clair. Billy remarqua tout de suite l'immense écran plat au plasma recouvrant la moitié du mur à sa

gauche. Marie se demanda ce qui pouvait bien se cacher derrière le mur de blocs de verre, au fond, à droite. L'arrière, éclairé naturellement par une grande verrière, donnait sur une cour nouvellement aménagée. Très intime, un magnifique spa en évidence, l'endroit rêvé pour de jeunes mariés.

– Alors, qu'en dites-vous? demanda l'ambassadeur qui put lire la réponse dans les yeux de ses nouveaux collaborateurs.

– Eh bien, ça alors! Je n'aurais jamais imaginé retrouver autant de jeunesse et de modernité dans un campement militaire, échappa Marie.

– Est-ce que c'est une maison «intelligente»? demanda Billy.

– Oui, mon cher! répondit fièrement monsieur Bowman. Je n'en connais pas toutes les fonctionnalités, mais quelqu'un viendra vous les expliquer sous peu. Je sais que vous pouvez démarrer le spa à distance, à l'heure qui vous convient et à la température de votre choix. Il ne vous reste qu'à enlever vos vêtements à votre arrivée, si vous voyez ce que je veux dire…

– Ah! C'est la chambre! fit Marie qui contourna le fameux mur de verre. On descend quelques marches et le lit est encastré dans le plancher; bizarre… Viens voir, Billy!

– Je ne voudrais pas gâcher votre plaisir, dit l'ambassadeur, mais il est temps de partir. Nous avons déjà quelques minutes de retard. Vous aurez amplement le temps de vous familiariser et, surtout, de jouir du design et des gadgets de votre nouvel environnement.

Une fois sortis de la propriété, ils traversèrent la rue et prirent un passage piétonnier aménagé entre les maisons, juste devant chez eux. Ils franchirent la seconde rue et empruntèrent un sentier qui traversait un petit parc dont les jeux d'enfants n'avaient visiblement pas servi depuis longtemps. Les édifices administratifs se trouvaient directement en face du parc. Quelques minutes de marche suffirent pour se rendre au rendez-vous.

– Madame Desrochers, monsieur l'ambassadeur, monsieur Boost, si vous voulez bien me suivre, le lieutenant-colonel Carson vous attend dans la salle Eisenhower, au deuxième étage, juste en haut des escaliers, leur dit un jeune militaire qui les attendait à l'extérieur du bâtiment.

De l'autre côté de la porte, on leur demanda de signer un registre; ils purent ensuite se diriger vers le deuxième étage. Le soldat frappa à la porte close de la salle Eisenhower et l'entrouvrit.

– Entrez, entrez! dit une voix familière.

Ils franchirent le seuil de la porte; quelle ne fut pas leur surprise d'apercevoir un visage encore tout frais à leur mémoire: le Dr Jean Lacep. Cet éminent chercheur s'avança vers eux, le bras et la main tendus vers l'avant, cherchant sans équivoque à leur démontrer son empressement.

– Bonjour, Marie! Bonjour, Billy! Je suis heureux de vous revoir enfin, leur dit l'oncologue.

– Vous connaissez Jean; laissez-moi vous présenter Dr Réal Hépatant, leur dit Dr Carson en se levant de son siège. Je suis très content de vous voir, moi aussi. Bonjour, Don. Bon, tout le monde est là. Au travail!

La rapidité avec laquelle débuta la réunion les surprit. Dr Carson revint sommairement sur les responsabilités de chacun. Dr Hépatant, chirurgien musculo-squelettique surspécialisé dans les troubles de la colonne vertébrale, s'assurerait que l'implant est toujours fonctionnel, et Dr Lacep administrerait de nouveaux produits à Billy. On vérifierait leur efficacité par la suite, en observant ses réactions au cours des heures et des jours suivant chacun des traitements. Le Dr Carson fut très expéditif. On aurait dit que quelque chose le tracassait. Monsieur Bowman ne put s'empêcher de prendre la parole.

– Excuse-moi Larry, mais qu'y a-t-il? Ne serait-il pas plus approprié de repasser lentement toutes les étapes à venir et de bien orienter nos nouveaux partenaires?

– Tu as entièrement raison, Don, je m'en excuse. Mais je dois laisser cette tâche à mes deux collègues. Ils assureront le suivi médical. Pour ce qui est de la formation d'agent, vous rencontrerez par la suite la caporale Tyson, que vous connaissez, Marie. Des circonstances incontrôlables font en sorte que je doive absolument retourner à Washington le plus tôt possible. Une question de sécurité nationale.

– Je vois… Alors ma présence n'est plus requise, moi non plus. Marie, Billy, je vous souhaite bonne chance; vous pouvez

me contacter en tout temps. De toute façon, je vais prendre de vos nouvelles régulièrement.

L'ambassadeur se leva, serra la main de Billy et embrassa Marie, étonnée.

– Je vous quitte aussi, dit Dr Carson en s'avançant vers eux. À bientôt.

Marie et Billy furent stupéfaits. Ils étaient maintenant seuls avec les deux médecins, comme si c'était tout à fait normal. Ils se regardèrent. Billy fronça les sourcils et Marie serra le coin de la bouche. «Au pire, se dit-elle, on pourra retourner à Montréal avec Dr Lacep.»

Pendant ce temps, Carson et Bowman descendirent l'escalier l'un derrière l'autre.

– Ils ont aimé la maison? demanda Carson.

– Je crois que oui, répondit Bowman. J'espère que notre petite mise en scène de ce matin va porter fruit.

– Bah… Ils sont prêts. Tu t'attaches trop à eux, Don. Le temps est venu de passer aux choses sérieuses. Fini les discussions. Désormais on ne leur laissera plus le temps de réfléchir. Demain on testera le dernier-né de Lacep. J'ai bien hâte de voir si le garçon réagira comme prévu.

Il y avait maintenant plus d'une heure que Marie et Billy écoutaient poliment les explications de Dr Lacep. Pratiquement identiques à celles qu'il leur avait largement détaillées à la clinique de Laval, quelques mois auparavant, ses paroles devenaient redondantes. Billy décida de l'interrompre.

– Excusez-moi de vous couper la parole docteur, mais y a-t-il des particularités ou des nouveautés qu'il serait utile que je sache avant le premier traitement? Je comprends l'importance et votre souci de bien m'informer avant de débuter, mais tout ceci est du «déjà vu».

– Ma foi, dans les grandes lignes, il n'y a pas de différence notable. Certes, les suivis seront tout à fait nouveaux cette fois-ci et…

– voulez-vous dire qu'on fera équipe à ce coup-ci? ironisa Marie.

– Je vous l'assure. Sans une collaboration pure et parfaite, il n'y aura pas de progression possible. Donc, contrairement à ce qui se passait lors des trois premières injections, nous vous demanderons de rester en observation pour un minimum d'une heure après le traitement. Vous pourrez lire ou même faire des travaux requis par votre formation d'agent, mais nous vous demanderons de ne pas quitter la salle attenante à nos bureaux de la clinique. Nous ne vous informerons pas des effets que vous devriez ressentir après le traitement. Nous ne voulons pas influencer votre perception. Ce seront ce que nous appelions les effets secondaires indésirables. Nous vous demanderons de noter toutes les manifestations et sensations anormales que vous jugerez à-propos de rapporter. Seulement vingt-quatre heures plus tard, je vous informerai des réactions qui étaient normalement prévues. Si vous êtes inconfortables pour quelque raison que ce soit, vous me le dites sur le champ. Je retirerai automatiquement le liquide. Vous savez comment cette intervention peut se faire promptement, et elle interrompt immédiatement les effets du liquide. Normalement, nous procéderons à une injection par semaine, le lundi matin. Je retirerai le liquide le vendredi. Vous serez donc désintoxiqué

pour le week-end. Évidemment, il n'y aura pas, cette fois-ci, de prélèvement sanguin ni de *scan*.

– Serez-vous présent sur la base durant toute la période des tests? lui demanda Marie.

– Du lundi au vendredi si possible. Le week-end, je retourne à Montréal.

– Combien de semaines sont prévues ou combien de traitements avez-vous en réserve? s'informa Billy.

– Certains tests dépendront des résultats que nous obtiendrons en cours de route. Je n'oserais m'aventurer avec un chiffre totalement arbitraire. Dites-vous que votre formation intensive d'agent durera six mois. Vous êtes ici de toute façon; nous avons donc plusieurs semaines devant nous, n'est-ce pas?

– Ouais… Nous n'avons pas tous le privilège de retourner dans notre famille chaque semaine, hein!

– Je suis médecin, pas agent secret. De toute façon, je ne me mêlerai pas de ce qui ne me regarde pas cette fois-ci. Si vous avez des griefs à formuler à propos de vos conditions de travail, contactez votre patron, pas moi. J'ai assez de boulot comme ça et je ne suis pas du tout au courant de ce qui vous attend une fois mes recherches terminées. On se voit demain matin à 8 h à la clinique.

Dr Lacep, accompagné de Dr Hépatant, qui n'avait pas prononcé un seul mot de toute la rencontre, se levèrent et quittèrent la salle en les saluant de la tête. À nouveau, Billy et Marie se retrouvèrent abandonnés, ne sachant trop que faire. Instinctivement, ils se regardèrent, se levèrent à leur tour et franchirent le pas de la porte. Soudain, un militaire surgissant de nulle part leur bloqua la route.

– Puis-je vous aider? demanda-t-il sur un ton neutre en fixant le mur derrière Billy.

– Non. Merci beaucoup, répondit nerveusement Marie.

– Où allez-vous? ajouta-t-il tout en jetant un coup d'œil furtif au chemisier de Marie.

– Nous retournons à notre bungalow pour nous y installer. Nous n'avons pas eu le temps de le faire avant la réunion, expliqua Billy en se demandant ce que pouvait bien leur vouloir ce soldat.

– Vous ne pouvez circuler librement sur le site de la base. Vous devez absolument être enregistré officiellement au préalable dans le registre de l'administration. Si tout est conforme, on vous remettra alors un laissez-passer que vous devrez conserver en tout temps dans votre cou, bien en évidence, pendant votre séjour. Si vous voulez bien me suivre, nous procéderons à l'analyse de votre demande au premier étage.

– Devons-nous le conserver au lit? demanda Billy en riant. Quand je serai sur elle, il lui égratignera le visage…

Le militaire n'eut aucune réaction. D'ailleurs, le ton qu'il avait emprunté ne laissait aucune place à la négociation. Ils réalisèrent peu à peu qu'ils se trouvaient entre les murs d'une base militaire américaine, hostile aux étrangers. Ils ne comprirent pas que nul n'avait pris soin d'informer les autorités en place de leur présence. D'autant plus qu'ils devaient y séjourner pour une longue période. Allait-on constamment épier leurs allées et venues comme s'ils représentaient une menace? Les militaires voyaient-ils des terroristes potentiels partout? Comment pouvaient-ils être laissés à eux-mêmes aussi rapidement? Était-ce un autre test pour évaluer leur résistance au stress et leur débrouillardise? Une myriade de questions défila dans leurs têtes. Face au garde qui leur paraissait maintenant immense, les deux le regardèrent dans les yeux, totalement vides d'ailleurs, et attendirent qu'il fasse le premier pas. Curieusement, il ne bougea pas d'un poil. Soudain, Marie réalisa ce qui se passait.

– Nous vous suivons, répondit-elle en espérant avoir trouvé la clé qui redémarrerait le militaire parfaitement conditionné.

Heureusement, la réponse s'avéra être la bonne. Le soldat fit instantanément un demi-tour, particulièrement bien coordonné, et prit la direction des escaliers. Billy se tourna vers Marie, vraiment impressionné par la maîtrise qu'elle venait de démontrer des codes de fonctionnement des comportements militaires. Elle lui fit un clin d'œil et lui souffla un baiser. Le militaire, qui avait déjà quelques pas d'avance sur eux, s'arrêta net pour les attendre. En déposant le pied sur la première marche, Marie fit un large sourire.

– Caporale Tyson, comment allez-vous? s'exclama-t-elle en avançant vers elle pour lui faire la bise.

– Très bien merci, Marie, et vous? répondit, embarrassée, la directrice du centre de formation de la base tout en la repoussant discrètement et en levant rapidement les yeux vers le soldat. Vous êtes monsieur Boost, je présume?

– Enchanté, caporale. Marie a vécu une expérience extraordinaire avec vous. Elle m'en parle encore.

– Effectivement, une envolée en Raptor est un événement que l'on raconte à ses petits-enfants.

En entendant ces mots, le soldat, qui s'était mis au garde-à-vous en apercevant l'officier, écarquilla les yeux et échappa une petite quinte de toux. Le nombre de personnes sur la base ayant monté à bord de ces nouveaux jets pouvait se compter sur les doigts de la main.

– Mais où allez-vous comme ça? demanda la caporale.

– Au bureau d'enregistrement, répondit Marie. Il semble que l'on ait oublié d'informer les responsables que nous serions dans les parages pour un certain temps.

– Je vois. Soldat, repos! Reprenez votre assignation. Je me charge de ces deux personnes. Vous deux, suivez-moi. Nous retournons à la salle Eisenhower.

Marie se sentait beaucoup mieux maintenant qu'elle se trouvait en présence de la caporale Tyson. Pilote émérite, elle était responsable de l'entraînement des nouveaux pilotes et de toutes les activités de développement du personnel militaire; elle avait rapidement tissé un lien de confiance avec Marie, quelques semaines auparavant.

– Assoyez-vous, je vais vous expliquer la façon avec laquelle nous allons occuper notre temps pour les prochains mois. Tout d'abord, je dois vous dire que je serai responsable de votre formation d'agent, du début à la fin. Des spécialistes seront parfois appelés pour approfondir des aspects très particuliers de vos apprentissages. Par exemple, je ne connais pas très bien les nouvelles techniques de torture qui ne laissent aucune trace lors d'interrogatoires difficiles…

Le visage de Billy s'assombrit et Marie eut de la difficulté à avaler sa salive. En les voyant, la caporale sourit pour la première fois.

– C'est une blague, mes amis. Je sais que vous êtes des personnes très spéciales et que vous, Billy, ferez des tests qui

modifieront peut-être vos comportements. Le programme que nous vous avons concocté est taillé sur mesure pour le type de «travail» que vous aurez à faire. Donc, pas de techniques avancées d'autodéfense ou de cours sur l'efficacité relative des poisons naturels.

– C'est dommage, j'ai une belle-mère qui…

– Vous n'avez pas de belle-mère, monsieur Boost. Vous n'en avez jamais eu. Mais nous reviendrons sur ces détails plus tard. Donc, comme je le disais, votre programme est centré sur des tâches beaucoup plus intellectuelles que physiques. Nous ne vous demanderons pas de sauver des otages en Irak. Par contre, assister à une réunion diplomatique impliquant des hauts gradés de la Défense nationale de différents pays est fort probable. Nous commencerons par vous enseigner les bonnes manières et l'art de passer inaperçu quand c'est nécessaire.

– Vous avez donc une idée de la raison pour laquelle le Dr Carson veut m'avoir dans son groupe? Pouvez-vous nous en dire un peu plus?

– Ce que je sais se limite à ce que je dois m'assurer que vous maîtrisiez, dans le cadre de ma fonction. J'ai vite compris que vous ne deviendriez pas un soldat d'intervention ou un agent régulier de la CIA. Si j'ai bien saisi, car les explications étaient sommaires et vagues, vous oscillerez entre la diplomatie et l'espionnage politique. Le Dr Carson a mentionné que vous nous aideriez à aller chercher des informations vitales pour la sécurité de notre pays. Il a ajouté que, grâce à vous, on épargnera la vie de milliers de jeunes soldats américains qui se font stupidement tuer ou handicaper à vie dans des conflits auxquels nous n'avons aucune raison de participer. Je sais aussi que chaque lundi matin, vous serez en retard pour votre séance, car vous devrez subir des traitements. Durant ces périodes, j'ai prévu des exercices exclusivement utiles aux futures activités de Marie.

– Dois-je comprendre que nous serons vos seuls élèves? questionna Marie.

– Évidemment que vous serez mes seules recrues! répondit la caporale, étonnée par cette question. Votre présence ici est classée «top secret» et je suis la seule à connaître les raisons de votre séjour sur la base. Avec les cartes d'identité qui vous seront remises et que j'aurai signées, personne ne vous embêtera.

Tout le personnel de la base croira que vous êtes à l'entraînement pour une raison ou une autre. Quoique… les travaux à votre bungalow et l'entrée du nouveau matériel à la clinique ne sont pas passés inaperçus.

– Que dirons-nous à ceux qui nous demanderont ce que nous faisons ici? demanda Billy.

– De se mêler de leurs affaires!

– Ça ne nous aidera pas à nous faire des amis, fit Marie.

– Vous n'êtes pas ici pour vous faire des amis. Moins on vous verra, mieux ce sera. À compter de maintenant, vous devez changer votre conception de vos principes de socialisation. Vous n'interagirez avec des gens que lorsque nécessaire. Vous devez minimiser votre vie publique. Comprenez-vous ce que je sous-entends? Vous vous comporterez professionnellement et personnellement sous le couvert de l'anonymat. Moins de gens vous connaîtront, moins de personnes se souviendront vous avoir déjà vus, plus vos chances de réussite augmenteront. Je suis curieuse de savoir ce que vous savez sur votre nouvelle vie. Ce que vous pouvez m'en dire évidemment.

– Très peu de choses, caporale, répondit Marie. Billy a subi une intervention chirurgicale au bas du dos. On lui a inséré un implant qui permet de lui administrer des traitements minimisant les chances de récidive de la maladie...

Billy tenta d'arrêter Marie. Il avait de plus en plus l'impression que leur présence, sur la base, avait été soigneusement cachée et qu'il en était sûrement de même avec les tests. Quelque chose lui disait qu'il devait se méfier de tout le monde. Il commença à croire que le lieutenant-colonel Carson utilisait les facilités militaires à l'insu des responsables. Sa notoriété lui donnait probablement carte blanche et personne n'osait poser de questions. D'autant plus que plusieurs officiers en place espéraient que sa présence et ses nouvelles activités donneraient un regain de vie à la base, qui ne figurait plus dans les plans de développement déposés par les généraux de Washington. Mais Marie poursuivit de plus belle.

– Ces traitements étaient supervisés par une entreprise pharmaceutique appartenant au père du Dr Carson, propriétaire de la TexPlus. Les effets des traitements furent spectaculaires. Billy s'est transformé en conducteur de courant électrique et

ensuite, il s'est mis à voir l'aura autour des personnes sans que l'on nous explique réellement ce qui se passait. C'est seulement lorsqu'il a refusé de poursuivre les travaux de recherche avec l'équipe médicale que nous avons appris la vérité. On nous a offert de continuer les tests avec de nouvelles expérimentations et par la suite, de devenir des agents spéciaux. Et nous voilà!

– C'est pourquoi nous débuterons demain matin à 8 heures avec un cours sur les rudiments pour garder l'anonymat et prolonger votre espérance de vie. La salle principale est située dans le bloc B, adjacent à celui-ci. Billy, je crois que vous vous joindrez à nous vers 10 heures, à ce que l'on m'a dit?

– Probablement. Où se trouve la clinique?

– Dans le troisième édifice. Au bloc C. Vous serez donc tout près.

– Ça me rassure, ajouta Marie.

– J'ai une foule d'autres questions. Pouvons-nous quitter la base pour faire des emplettes? Aller au restaurant? Avons-nous une voiture? Quand sommes-nous payés? Où se trouve la banque la plus proche?

– Je vous arrête tout de suite, agent Boost. Aujourd'hui, vous vous installerez dans vos quartiers et prendrez vos aises. Je crois que vous trouverez tout ce qu'il vous faut dans votre cuisine pour survivre quelques heures. Suivez-moi au bureau de l'administration pour votre enregistrement et la fabrication de vos papiers d'identité.

Ils quittèrent la salle Eisenhower pour se diriger au premier étage, où se trouvait ce que Marie appelait communément à l'école: le bureau du registraire. Aux yeux de Billy, Marie paraissait beaucoup plus détendue qu'à son arrivée. Mais la confiance qu'elle accordait à la caporale Tyson était-elle méritée?

Il imagina un instant que le vol en Raptor avait pu être parfaitement planifié par Carson et l'ambassadeur pour, justement, rapprocher les deux femmes. Ils avaient probablement misé sur le fait que Marie sentirait le besoin de se trouver une alliée dans ce monde aussi austère et bourré d'incertitudes. Il préférait, quant à lui, conserver un certain recul. Il n'avait pas encore bien compris ce que l'on attendait d'eux, et les sous-entendus étaient trop fréquents et évasifs. D'ailleurs, il n'avait

toujours pas digéré la façon avec laquelle le Dr Lacep l'avait traité lors des trois premiers traitements. Cette fois-ci, on lui promettait de le faire participer à l'avancement des tests. Mais allait-on le mettre dans le coup à 100 %? Et s'il voguait de surprise en surprise, encore une fois? D'un effet inattendu à un autre? Il appréhendait qu'on ne lui fasse des révélations qu'au compte-gouttes.

Arrivée devant une grande porte à deux battants, la caporale s'immobilisa. Puis, elle repartit en direction d'un bureau, situé juste en face. Elle invita ses deux élèves à y patienter quelques instants et sortit ensuite de la pièce; ils prirent place sur les deux petites chaises droites près du pupitre. Marie se sentait observée par un gros aigle royal aux yeux menaçants qui tenait un globe terrestre entre ses serres.

– Marie, tu ne crois pas que nous devrions être un peu plus discrets avec la caporale? Je ne suis pas certain qu'elle soit au courant des intentions du Dr Carson.

– Je suis allée à la pêche et, si tu as remarqué, elle n'a rien ajouté à ce que j'ai dit. Tu ne croyais tout de même pas que j'allais tout déballer à la première personne venue? Franchement…

– Non, non, mais tout se passe très vite et nous ne sommes pas très bien informés sur ce qui nous attend, sur qui est dans le coup et sur ce qu'on peut faire. C'est comme la première journée d'un nouvel employé qu'on assit dans un bureau sans même lui présenter ses nouveaux collègues et le familiariser avec les us et coutumes de son nouvel employeur. Le téléphone sonne et il ne sait pas s'il doit répondre. Le midi, il va à la cafétéria où il se sent aussi seul qu'épié.

La caporale Tyson revint dans le bureau avec un trépied et une caméra de laquelle pendouillaient deux fils qui venaient vraisemblablement tout juste d'être débranchés. Elle regarda tous les murs, puis choisit celui qui présentait la surface la plus dénudée. Elle leur fit un sourire et ressortit à nouveau du bureau. Quelques secondes plus tard, elle réapparut avec une grande feuille de papier blanc et un appareil ressemblant étrangement à une imprimante. Elle fixa la feuille au mur devant la caméra, qu'elle brancha à la boîte de plastique grise. Elle la mit en

marche en la branchant au circuit électrique, puis commença à aligner l'appareil photo.

Elle sourit à Marie puis retourna dans le bureau d'en face. À peine une minute s'était écoulée lorsqu'elle revint avec deux formulaires. Elle s'assit, et commença à les compléter. Après avoir rempli les premières sections de deux feuilles identiques, elle leva les yeux vers eux.

– Votre poids et votre grandeur, s'il vous plaît?

– 1,84 m, 79 kg.

– 1,72 m, 58 g.

– Voulez-vous signer au bas de ces formulaires et derrière les deux cartes, s'il vous plaît? Merci.

Elle inséra une première carte dans l'imprimante.

– Billy, pourriez-vous vous placer devant la caméra, près du mur? Un beau sourire… Merci. Marie, c'est à votre tour.

Elle inséra la deuxième carte dans l'imprimante.

– Ne penchez pas la tête, s'il vous plaît. Parfait, merci.

Des cartes plastifiées sortirent presque instantanément de l'appareil. La caporale leur remit des rubans de nylon pour les y attacher et les mettre bien en évidence dans leur cou.

– Voilà! dit-elle. Vous pouvez maintenant circuler à votre guise sur la base. Certains secteurs ne vous seront toutefois pas accessibles. Ils sont bien identifiés par des panneaux. On peut y lire «Restricted Area». De toute façon, ce qui s'y trouve ne vous intéresserait pas.

– Sur la carte, il est inscrit «Recrue à l'entraînement». À l'entraînement de quoi doit-on répondre, si l'on nous pose la question? demanda Billy.

– Mission classée.

– Qu'est-ce que ça veut dire exactement? demanda Marie.

– Pour les militaires, ça veut dire: ce n'est pas de vos affaires. Ils ne vous poseront pas d'autres questions. Si vous voulez poursuivre la conversation, ce sera à vous de le faire. De toute façon, vous remarquerez que la base est pratiquement déserte en ce moment. Washington a décidé de mettre fin à nos activités graduellement. D'ailleurs, j'étais très surprise de l'effervescence engendrée par votre arrivée. Nous sommes plus habitués à voir partir des équipements qu'à en voir arriver de nouveaux. Il

subsiste quelques officiers qui ont plus de tâches administratives que militaires, et j'ai présentement trois pilotes en perfectionnement qui terminent leur stage à la fin de la semaine.

– Que ferez-vous quand la base sera définitivement fermée? s'informa Marie.

– Pour le moment, je dois me concentrer sur l'un des défis les plus importants de ma carrière.

– Lequel? fit Marie.

– Faire de vous les deux meilleurs agents que l'Amérique n'ait jamais produits. Prenez le reste de la journée pour vous installer et l'on se reverra demain matin.

La caporale les enjoignit à sortir du bureau. Les discussions avaient assez duré à son goût. Marie et Billy longèrent le corridor, descendirent l'escalier, puis se retrouvèrent nez à nez avec le garde, à la porte de sortie. À la vue de leur carte d'identité, il se raidit, regarda droit devant lui et fit un salut en portant sa main droite à son front. Ils furent surpris et lui dirent merci.

À l'extérieur, c'était effectivement désert. Ils n'avaient pas remarqué ce manque de vie. Ils avaient eu trop de choses à observer depuis leur arrivée.

Ils traversèrent la rue, foulèrent le petit sentier qui coupait le parc en deux, empruntèrent le passage piétonnier entre les maisons et se retrouvèrent directement devant le 79. Ils eurent tous les deux le même réflexe. Ils s'immobilisèrent à la sortie du passage et, avant de s'engager dans la rue, examinèrent les environs. Aucun signe de vie. On aurait dit un quartier fantôme. Pas la moindre voiture. Pas le moindre bruit. Des pelouses laissées à l'abandon.

Marie fut la première à se diriger vers son nouveau nid d'amour. Billy demeura immobile encore un instant. Il éprouvait une drôle de sensation. Il ressentait une espèce de creux. Un isolement ou, plus précisément, il se sentait totalement livré à lui-même. Plus aucune référence ne tenait. Il vivait maintenant sur une base militaire à l'abandon, avec l'interdiction de reprendre contact avec ses proches. Il sentait le besoin de parler avec Marie. Quand il entra dans la cuisine, elle avait déjà mis la table.

– Regarde, dit-elle. On dirait qu'ils connaissent nos goûts. Les fruits, les légumes, les poissons, les fromages… On dirait notre réfrigérateur . Eh bien, ça alors!

– Marie, dit Billy en fronçant les sourcils, tu n'as pas trouvé ça étrange que la caporale apporte la caméra et l'imprimante dans le petit bureau? Pourquoi a-t-elle fait tout le travail elle-même? T'as vu la réaction du militaire quand il a regardé nos cartes?

– C'est peut-être normal. Ils n'avaient peut-être pas le temps de s'occuper de nous au registraire. Elle voulait sûrement gagner du temps. Les soldats saluent toujours de cette façon.

Marie sentait Billy inquiet. Elle lui tendit un croissant jambon et fromage avec un jus de tomate.

– Merci beauté. Si on allait manger dehors pour profiter des dernières journées de chaleur, proposa-t-il.

Leur cour extérieure contrastait avec les terrasses délabrées qu'ils pouvaient voir chez les voisins, en se faufilant entre les arbres. Ailleurs, aucune table, aucune chaise et aucun grill. Seulement des cordes à linge vissées à des poteaux qui penchaient dangereusement vers l'avant.

– On n'a pas besoin de faire attention, y'a personne! s'exclama Marie.

– En plus, nous sommes ses seules recrues, comme elle le dit si bien. Dans le fond, ceux qui travaillent encore ici sont affectés à la sécurité des lieux et à son entretien minimum. J'espère qu'on aura le droit de sortir à notre guise.

– Tu t'en fais trop Billy. Je te ferai oublier le reste de l'humanité dans notre nouveau spa ce soir. Je suis certaine que nous serons trop occupés et trop fatigués pour regretter notre ancienne vie. La formation que nous recevrons ne sera certainement pas comme l'un de tes congrès bidon au Mont-Tremblant. La matière sera dense, j'en suis convaincue.

– C'est certain que de t'apprendre les bonnes manières sera long et pénible. On y va dans ce spa?

21.

– Allez! Debout, Mister Love. C'est le grand jour.

– Pendant que tu seras confortablement assise dans une salle de cours, moi je risquerai ma vie pour la patrie.

– Tiens, tu es fier d'être un Américain, maintenant! L'endoctrinement va beaucoup plus vite que je ne l'avais prévu. Je t'ai préparé un bon petit déjeuner pour affronter le Dr Lacep et son équipe.

– Ça procure une bizarre de sensation de se lever au niveau du sol.

– Peut-être, mais c'était moins drôle hier soir quand je me cognais la tête sur le plancher. C'est encore douloureux ce matin.

– La douche est immense. Tu viens m'y rejoindre?

La douche fut très longue et ils durent manger en vitesse pour ne pas être en retard à leurs rendez-vous respectifs. Lui, à la clinique et elle, au centre de formation. Arrivés devant les blocs B et C, ils s'attardèrent encore un peu pour s'embrasser. Le Dr Lacep, impatient, attendait Billy sur le perron du centre médical.

– Bonjour, Billy. J'ai cru bon vous attendre ici pour le premier jour de nos traitements.

– Bonjour, docteur. Je vous remercie. Je l'apprécie énormément. Je vous avoue que je suis un peu nerveux. Mes dernières expériences dans un contexte semblable m'ont marqué à tout jamais.

– Je peux le comprendre, mais comme je vous le disais hier, nous formons désormais une équipe.

Sur ces paroles, ils franchirent le portique de la clinique où se trouvait le Dr Hépatant, qui salua son nouveau patient à son tour. L'intérieur du bâtiment n'avait rien d'un établissement médical. Comme il était presque identique au bloc A, Billy crut qu'ils se dirigeraient vers un autre immeuble. Au contraire, ils empruntèrent les escaliers et descendirent au sous-sol. Tout en bas des marches, le Dr Lacep introduisit une carte dans le lecteur fixé à une porte capitonnée. Ils se retrouvèrent dans une salle d'assez petites dimensions, qui devait initialement servir de salle d'attente sauf qu'aucune chaise ne la meublait. Deux bureaux

étaient situés du côté gauche de la salle et une porte double donnait sur la droite. Ils franchirent la grande porte.

Billy écarquilla les yeux. Il crut rêver. Une réplique exacte de la salle de traitement de la clinique de Laval se trouva devant lui. Les mêmes moniteurs, la même baie vitrée et les mêmes ordinateurs. Un technicien en uniforme militaire, assis devant un écran, se leva en un clin d'œil et le salua formellement. Billy voulut traverser du côté de la salle de traitement quand le Dr Lacep l'intercepta.

– Qu'en dites-vous? Pas mal, hein?

– On se croirait à Laval, répondit Billy, ébahi.

– Pas étonnant. Tout ce que vous voyez ici en provient. Nous avons tout déménagé. Je ne crois pas nécessaire de vous répéter la procédure. La seule différence vient du personnel. Ici il n'y aura pas de belles petites techniciennes. Le Dr Hépatant et moi-même nous chargerons de tout. De l'ajustement de la table jusqu'à l'analyse des résultats. Le soldat assis derrière les moniteurs est un spécialiste de ce système informatique. Il nous accompagnera, mais il n'y a aucun danger, il ne comprend pas un mot de français. Nous sommes les trois seules personnes qui savent ce que nous faisons ici. C'est entendu?

– Et Marie?

– Et Mlle Desrochers, évidemment, se reprit le spécialiste. Nous sommes prêts. Vous pouvez aller vous changer dans mon bureau de l'autre côté de la petite salle, celui à votre gauche. Une jaquette se trouve sur la chaise. Nous vous attendons ici.

Billy franchit la porte et traversa la salle vers le bureau. Il se dévêtit et enfila la jaquette. Son cœur battait de plus en plus vite. Il prit une grande respiration, puis retourna auprès des deux médecins.

❋

– Bonjour, Marie, comment allez-vous ce matin? demanda la caporale, qui l'attendait près du gardien derrière la porte.

– Bonjour caporale, je vais merveilleusement bien. J'ai hâte de commencer.

Le militaire de service se redressa et salua Marie. Les deux femmes se dirigèrent immédiatement vers la salle de cours.

– Que dois-je faire lorsqu'ils me saluent comme ça? Ça me rend un peu mal à l'aise, demanda Marie en gravissant les marches de l'escalier.

– Vous faites ce que vous voulez, mais ne le saluez pas en feignant être une militaire vous-même. Le mieux, c'est de dire simplement bonjour ou de ne pas lui porter attention. Si vous faites un salut bidon, vous les vexerez.

– Mais pourquoi me saluent-ils avec autant d'énergie à chaque fois?

– Parce que le fond de votre carte est composé de trois étoiles. Ce qui vous confère le statut de haut gradé. Ils croient que vous venez des quartiers généraux ou de Washington. Vous verrez, même les officiers feront patte de velours à votre égard. Plusieurs d'entre eux ne connaissent pas encore le lieu de leur réaffectation. Alors, ils sont un peu plus zélés qu'à l'habitude. Voici notre classe, si je peux m'exprimer ainsi. À nous deux, nous serons un peu perdus dans cet espace, mais tout le matériel s'y trouve.

En effet, la salle pouvait recevoir au moins une vingtaine de recrues en même temps. Aucune dénivellation, le plancher était droit. Un tableau noir en couvrait presque tout le mur avant. Des fenêtres à mi-mur laissaient pénétrer une lumière abondante du côté gauche des élèves. Des petites tables individuelles auxquelles les chaises étaient fixées laissaient croire que le mobilier avait été choisi selon un seul critère: la durabilité. Ça ressemblait beaucoup à une classe traditionnelle d'école publique.

La déception se lut sur le visage de Marie. Elle s'attendait à un petit auditorium sombre avec des chaises rembourrées devant lesquelles il y aurait eu des tables profondes, éclairées par une petite lampe au faisceau étroit. Des fiches de branchement réseau, un écran géant amovible au-dessus de la tête du professeur, des haut-parleurs encastrés dans les plafonds. Bref, un amphithéâtre moderne.

– J'aimerais que vous et Billy vous assoyiez en avant, dans la première rangée, juste devant moi. Quoique, je ne me retrouve que très rarement derrière le pupitre de l'enseignante… En y pensant bien, vous voulez me donner un coup de main pour le déplacer dans le coin, en diagonale? Comme ça, nous

rapprocherons vos tables du tableau et nous créerons ainsi une illusion d'intimité.

Le bureau était très lourd et elles durent le glisser sur le plancher en bois, ce qui provoqua tout un vacarme. À peine arrivèrent-elles à le déplacer de quelques centimètres que la porte de la classe s'ouvrît avec fracas. Deux soldats, fusils en main et les bras tendus, les pointèrent, accroupis dans le corridor.

– Caporale Tyson! fit l'un d'entre eux, étonné et confus.

– Oui sergent, répondit-elle d'un ton sec.

– Toutes nos excuses, caporale. Repos, soldat. Je n'avais pas été informé de votre présence dans le bloc, dit-il en réalisant sa bévue.

– J'y serai pour les six prochains mois avec deux envoyés spéciaux. Je ne veux plus être dérangée. Vous m'avez bien compris, sergent?

– Oui, caporale.

– Rompez, soldats! leur ordonna-t-elle.

❋

Billy prit une autre respiration profonde et retourna aux côtés des deux spécialistes qui avaient terminé les préparatifs de son premier traitement en sol américain. Il aurait bien aimé savoir quels en étaient les effets escomptés. Mais il se sentit prêt à tout.

– Billy, si vous voulez nous suivre de l'autre côté, tout a été soigneusement programmé par le technicien, fit le Dr Lacep.

Ils franchirent la porte qui les mena dans la salle de traitement. Ses dimensions différaient de celle de Laval. Elle était beaucoup plus exiguë. Mais les appareils et le mobilier y étaient disposés exactement aux mêmes endroits, toute proportion gardée. La table et le cylindre, bien centrés, prenaient près de la moitié de la surface disponible.

– Si vous voulez vous étendre sur la table et baisser votre sous-vêtement, Dr Hépatant va tout d'abord examiner l'implant. On doit s'assurer que le petit réservoir ancré dans votre sacrum ainsi que les minuscules canaux qui longent votre colonne vertébrale sont intacts et fonctionnels. Pour ce faire, le docteur vous injectera un liquide coloré dont nous suivrons la progression à l'aide de cet appareil échographique.

– Lorsque je palpe votre dos, Billy, tout est normal, dit le Dr Hépatant. Maintenant, je vais procéder à l'injection. Vous ressentirez un léger pincement. Prenez une bonne respiration… Voilà, j'ai presque terminé. Maintenant, regardez sur l'écran, à votre droite. Vous voyez le petit cercle noir de la grosseur d'un dix sous, c'est l'implant. Tout semble normal. Regardez le liquide qui progresse dans les petits tuyaux qui vont vers la gauche de l'écran. C'est parfait. Dre Parley est une grande chirurgienne. Son travail relève plus de l'art que de la science. À vous de jouer, Dr Lacep.

– Continuez de regarder l'écran Billy, je vais retirer le liquide en effectuant une manœuvre inverse à la précédente. Attention, ça pique. Je pompe le liquide à l'aide de cette seringue. Observez les lignes noires représentant les canaux attachés à l'implant. Elles disparaissent comme par enchantement. Bientôt, il ne restera que l'implant à vider. Voilà, c'est terminé. Tout fonctionne à merveille. Insérez votre tête dans le support, Billy, nous ajustons maintenant la table.

Les deux médecins se placèrent de chaque côté de la table. Ils la montèrent lentement, la descendirent et l'avancèrent minutieusement à l'aide des pédales actionnant le vérin. Une fois le bon positionnement atteint, ils eurent la certitude que les rayons radioactifs atteindraient l'implant en plein centre. Le Dr Lacep injecta alors le nouveau liquide dans l'implant.

– Nous devons sortir de la salle durant l'irradiation, comme vous le savez , fit le Dr Lacep. Ne bougez plus.

Les deux médecins sortirent de la salle et se postèrent près du technicien, de l'autre côté de la vitre. L'oncologue prit le micro et donna ses dernières instructions.

– Billy, veuillez demeurer immobile, les rayons débuteront dans quelques instants.

Le cylindre entourant la table pivota de quatre-vingt-dix degrés, puis s'immobilisa. Un bruit sourd, telle une turbine qui démarre, envahit la pièce. Quelques secondes après, un son beaucoup plus aigu, strident, donna un léger frisson à Billy. En moins d'une vingtaine de secondes, l'irradiation était terminée.

– C'est terminé, dit le Dr Lacep. Ne bougez pas, nous allons vous rejoindre.

Le cylindre pivota de nouveau et reprit sa position initiale. Billy entendit la porte s'ouvrir et se refermer. Des pas se rapprochèrent de lui.

– Ne bougez pas s'il vous plaît, Billy, dit le Dr Hépatant. J'ai encore de petites observations à faire.

Le chirurgien approcha l'appareil échographique et réexamina son dos. Ensuite, il exerça quelques pressions avec ses doigts à des endroits stratégiques.

– Sentez-vous quelque chose? demanda-t-il pendant qu'il maintenait la pression.

– Oh oui! répondit Billy. J'ai le cou subitement engourdi.

– Et lorsque je relâche, l'engourdissement persiste-t-il?

– Non, tout est redevenu normal.

– Parfait. Maintenant, je vais exercer une autre pression avec le bout de mon doigt; si vous ressentez quelque chose, vous me le dites tout de suite.

Le docteur plaça son index à l'extrémité de l'un des petits canaux qui longeaient sa colonne vertébrale. Il choisit le plus long. Celui qui parcourait presque la moitié de son dos.

– C'est étrange. Je ne sais pas si c'est relié à votre doigt, mais je sens mon cœur battre dans ma tête.

– Où exactement? insista le docteur.

– Du côté droit, à l'arrière. C'est comme un point bien précis. Gros comme la pointe d'un crayon.

– Indiquez-moi l'endroit avec un de vos doigts s'il vous plaît.

Billy leva son bras qui pendait le long de la table et pointa l'endroit exact d'où provenaient les pulsations. Dr Hépatant regarda le Dr Lacep en arborant un large sourire. Il relâcha la pression sur le dos de Billy.

– Maintenant, que sentez-vous? demanda-t-il encore une fois.

– Plus rien, répondit-il, étonné.

– Bon et bien, je crois que nous avons terminé, mon cher. Nous rabaissons la table; vous pouvez aller vous rhabiller dans mon bureau. Nous irons vous y rejoindre dans un instant. Merci beaucoup, Billy. Votre collaboration est extrêmement appréciée.

– C'est la partie la plus facile. La suite m'inquiète beaucoup plus, fit Billy en se dirigeant hors de la salle.

Les deux hommes attendirent que leur patient soit sorti avant de prononcer d'autres paroles.

– Alors, Réal, qu'en penses-tu?

– C'est fantastique, Jean! D^re^ Parley a réussi là où j'ai échoué à maintes reprises. Attendons de voir si les radiations agiront sur la moelle épinière comme nous l'anticipons et si le liquide stimulera suffisamment les neurones visés. Ensuite, nous pourrons ajuster le tout. Si ça va bien, j'aimerais pratiquer une petite intervention chirurgicale supplémentaire.

– Ce n'était pas prévu, Réal. Il faudra la faire avec son consentement. Que voudrais-tu faire au juste?

– Allonger le canal le plus long pour le fixer à la colonne cervicale. Les possibilités seront ensuite incalculables.

– Et les effets aussi! ajouta Lacep en jetant un regard désapprobateur à son collègue.

– Oui, mais... n'est-ce pas le mandat que Carson nous a confié? répliqua le Dr Hépatant dont le cerveau de chercheur se réjouissait à l'avance.

– Je ne sais pas. Nous lui en parlerons avant. Allons rejoindre Billy, ne le laissons pas trop attendre. Il est très perspicace.

Billy attendait patiemment, assis dans une chaise confortable. Jamais n'avait-il autant écouté son corps. Il restait immobile et attendait le moindre signe que le traitement aurait pu provoquer. On aurait dit qu'il se concentrait pour attraper une mouche qui lui tournait autour de la tête depuis un bout de temps. Rien. Il ne ressentit rien d'anormal ou de nouveau. Pourtant, les deux spécialistes semblaient satisfaits de leur travail. Peut-être était-il trop tôt et que les manifestations n'apparaîtraient qu'un peu plus tard...

– Alors Billy, comment vous sentez-vous? lui demanda le Dr Lacep en tournant devant la porte.

– Je me sens très bien. Rien à signaler, répondit Billy tout simplement.

– Avant de nous quitter, je vous demanderais de bien vouloir patienter durant au moins une heure dans la petite salle de réunion qui se trouve près de mon bureau. C'est que nous voulons nous assurer qu'aucune réaction imprévue ne survienne. Je sais que vous comprenez cela.

– Oh que oui! fit Billy.

Le docteur ouvrit une porte, que Billy n'avait pas remarquée, à l'arrière de son bureau. Elle donna accès à une salle de rencontre pouvant accommoder six personnes tout au plus. Le docteur déposa une pile de vielles revues militaires au centre de la table et ressortit en laissant la porte ouverte.

– Nous serons dans le bureau du Dr Hépatant, la prochaine porte à gauche en sortant. N'hésitez pas à nous informer de tout changement qui ne vous sera pas familier. Si rien ne se produit, je vous revois dans une heure. Je vous demanderais aussi de consigner par écrit tout ce qui vous paraîtra important de nous soumettre à la fin de la semaine, vendredi, lorsque nous retirerons le liquide. Des questions?

– Oui. Comment vais-je faire pour vous contacter si j'ai besoin de vous voir au cours de la semaine?

– Voici le numéro de mon portable en fonction vingt-quatre heures par jour. Je suis ici pour vous, donc n'hésitez pas.

✵

Marie et la caporale avaient enfin réaménagé la salle de cours selon un plan qu'elles crurent optimal. La caporale réalisa que Marie ne lui laisserait pas toujours les coudées franches. Son élève prenait un grand plaisir à lui faire part de son expérience dans l'enseignement. De plus, elle n'arrêtait pas de parler. D'une remarque sur l'environnement le plus propice à l'apprentissage en passant par la pédagogie à adopter avec des adultes scolarisés, elle arriva à passer tous ses messages en moins d'une heure.

La militaire réalisa peu à peu le défi qui l'attendait. Après son diplôme en ingénierie mécanique et ses cours de pilotage, tous octroyés par des établissements appartenant au département de la Défense américaine, elle fut abondamment décorée pour le succès des différentes missions qu'on lui confia. Après quinze années d'une vie très mouvementée, elle décida de réorienter sa carrière vers la formation. Elle avait normalement, devant elle, des recrues qui la vénéraient et qui l'écoutaient au doigt et à l'œil. Mais à compter d'aujourd'hui, c'était son baptême de l'enseignement à des civils…

Pendant que Marie lui expliquait les principes de base à respecter avec un enfant turbulent, on frappa à la porte. La

caporale s'y dirigea et ouvrit à Billy, qui lui sourit en faisant un petit pas de danse.

– Comment vas-tu? demanda prestement Marie.

– Bonjour, caporale, bonjour, Marie. Je vais très bien merci. Ça s'est passé de façon presque identique à mes traitements précédents.

– Et les effets? demanda Marie, qui appréhendait le pire.

– Aucun jusqu'à maintenant. Les spécialistes semblent tout de même satisfaits du déroulement de la séance.

– Billy, si vous voulez prendre place près de Marie, nous n'avons pas beaucoup de temps pour faire de vous des agents érudits.

– Je dois vous dire, caporale, que je ne m'attendais pas à un local comme celui-ci, ne put s'empêcher de noter le nouvel élève.

– Je sais, répondit-elle. Mais la matière vous fera vite oublier le reste. Je vous le promets.

Ils passèrent en revue les objectifs poursuivis par leur formation. Les nouvelles connaissances et habiletés qu'ils devaient acquérir ainsi que les nouveaux comportements qu'ils devraient adopter le moment venu. La caporale ne s'attarda pas longtemps sur les aspects théoriques du programme; elle apporta rapidement des exemples pratiques.

– Notre premier cours portera sur votre couverture. Je sais que c'est un point qui vous préoccupe beaucoup. Au fait, Billy, comment va votre belle-mère?

– Ma belle-mère! Il y a longtemps que je n'en ai pas eu de nouvelles. Mais je crois qu'elle…

– Vous n'avez pas de belle-mère, Billy, je vous le répète. Je l'avoue, c'était un piège. Quand je parle de votre couverture, je pense aux activités qui dissimulent vos réelles occupations. Dans votre cas, vous êtes maintenant un «chargé politique» du département de la Défense américaine. À toutes les occasions où vous serez en contact avec des représentants internationaux en mission officielle, ce sera votre nouveau boulot. Compris?

– Compris!

– Et vous Marie, l'enseignement vous manque?

– Je n'ai jamais enseigné de ma vie, répondit-elle en conservant un air des plus sérieux possible.

– *Good*! s'exclama la caporale enchantée. On progresse.

– Non, je n'ai jamais assisté à une rencontre réunissant des dirigeants politiques, dit Billy en regardant la caporale.

– Que dites-vous? demanda-t-elle.

– Non, je n'ai jamais assisté, jusqu'à maintenant, à une rencontre avec des grosses pointures politiques.

– Mais pourquoi dites-vous cela?

– Mais parce que vous m'avez poser la question, répondit-il spontanément.

– Mais non, Billy. Elle ne t'a pas posé cette question-là, fit Marie surprise.

– Comment avez-vous fait? s'étonna la caporale.

– Comment j'ai fait quoi? répondit Billy, confus.

– Vous avez répondu à une question que j'étais sur le point de vous poser, sans même que je ne prononce un mot.

– Que voulez-vous dire? demanda Marie.

– Elle veut dire que j'ai lu dans ses pensées. N'est-ce pas ce que vous alliez répondre caporale?

– Tout à fait Billy. Est-ce l'effet de votre traitement ou est-ce le fruit du hasard?

Marie le regarda en même temps qu'une foule d'images se bousculèrent dans sa tête. Elle ne pouvait croire qu'il avait pu lire dans les pensées d'une personne. Elle se remémora la première fois qu'il lui avait parlé des couleurs qu'il voyait autour de la tête des gens. Ils étaient assis sur un banc de parc et ils observaient deux amoureux enlacés, au pied d'un arbre. La fille, dont l'aura était rouge vif, vivait une grande passion, alors que son compagnon, entouré d'une couleur brune, s'interrogeait sur son orientation sexuelle.

– Marie, dit-il en la regardant tendrement, tu étais toujours d'un rose amoureux.

– Eh bien, ça alors! Tu savais que je pensais aux auras.

– Oui.

– Comment faites-vous? demanda la caporale, qui n'en crut pas ses oreilles.

Billy ne savait toujours pas s'il pouvait raconter les détails de ses traitements à la caporale. Jusqu'où était-elle impliquée dans l'organisation du Dr Carson? Il sortit un papier et prit le crayon déposé sur la table devant lui. Il nota dans les détails tout ce qui venait de lui arriver. Il termina par une question qu'il adresserait au Dr Lacep, le lendemain matin: «Que puis-je dire à la caporale Tyson?» Au bout de deux minutes, il releva la tête.

– Je ne sais pas caporale. Nous devrions continuer le cours si nous ne voulons pas cumuler trop de retard.

Les deux femmes en déduisirent, par son attitude, qu'il avait reçu des consignes concernant les réactions qu'il aurait suite aux traitements. Marie respecta la discrétion de son chum, mais avait très hâte à la pause pour lui soutirer de plus amples explications. Il n'y eut donc plus de questions et la caporale reprit le fil de ses exemples.

Pendant l'heure qui suivit, Billy eut énormément de difficulté à se concentrer et à emmagasiner toutes les informations transmises par la professeure. Un instant, il vivait dans le présent en répondant à ses questions et, tout d'un coup, il avait un pas d'avance sur elle en devinant la suite de son plan de cours. De peine et de misère, il se rendit à la pause.

– Si l'on prenait une pause, suggéra la caporale. J'en profiterai pour aller à mon bureau.

– Billy, tu es très blême, tu te sens bien? lui demanda Marie.

– J'ai un peu mal à la tête.

– Maintenant que nous sommes seuls, raconte-moi tout!

– Ma première impression est que je dois me concentrer et fixer la personne chez qui je veux lire les pensées.

– Un peu comme pour les auras? Tu devais regarder la personne au moins une minute avant de voir quoi que ce soit, lui remémora-t-elle.

– Oui, le parallèle est excellent. Ma difficulté est de distinguer ce qui se passe réellement de ce qui se passera, tu comprends? Je commence à avoir mal à la tête. Pour me détendre, je ne dois pas regarder la caporale. Dans un contexte comme celui dans lequel on est, il y a constamment des échanges. Donc, on pense et puis on parle. Mais dans un cas où la personne réfléchit sans par la suite émettre son idée, c'est beaucoup moins stressant. Je n'ai pas deux discours à suivre. En

passant, Marie, lorsqu'elle parlait du dernier-né des papiers utilisés pour les passeports, ça t'a fait penser à des bébés!

– On ne peut rien te cacher. Si j'ai bien compris, tu ne veux pas trop en dire devant elle.

– Je ne connais pas encore son degré d'implication avec nous. Je vais en glisser un mot au Dr Lacep demain matin. Je commence à comprendre les visées du Dr Carson. Tu imagines ce que je peux représenter comme avantage lors d'une négociation entre deux pays. Il m'avait déjà dit que la seule façon de battre un adversaire en évitant les bains de sang, c'était de connaître ses réelles intentions. En lisant dans les pensées des dirigeants des pays hostiles aux États-Unis, on aura une longueur d'avance sur eux, et ce, en tout temps.

– Oui, mais n'est-ce pas justement le rôle des agents spéciaux qui infiltrent l'ennemi? On n'invente rien.

– Je crois que l'efficacité réelle des espions s'est grandement perdue dans le temps. On disait même que la Maison-Blanche utilisait des informateurs qui répétaient ce que le président et ses acolytes voulaient entendre pour justifier des interventions militaires et être grassement payés. De cette façon, tout le monde est content, et la population n'y voit que du feu.

La caporale Tyson était de retour dans la classe. Qu'avait-elle fait durant la pause? À qui avait-elle parlé? Billy la fixa dans l'espoir de percer ses pensées. Peut-être avait-elle encore en tête les discussions qu'elle venait tout juste d'avoir! Peine perdue, elle remettait de l'ordre dans la matière qu'elle devait enseigner. Elle craignait de manquer de temps. Elle prit la parole et résuma brièvement les notions abordées avant la pause.

Le reste de l'avant-midi se déroula sans anicroche. Billy maîtrisait peu à peu son nouveau don. Il arrivait à mieux gérer l'information qu'il recevait à l'insu des deux femmes. Il remarqua qu'effectivement, il devait regarder la personne dont il espérait connaître les secrets assez longtemps avant qu'il n'en tire quoi que ce soit. Mais ce délai variait. Le plus court fut de quelques secondes et le plus long de deux minutes au moins. Qu'est-ce qui influençait son pouvoir?

C'était l'heure du dîner. Il pourrait enfin tester son habileté sur d'autres personnes. La caporale les amena au mess des officiers, dans le bloc C, au-dessus de la clinique médicale. Billy n'avait

pas du tout remarqué le panneau l'annonçant, tout de même assez visible, sur la brique près de la porte, tellement il était nerveux avant son traitement.

L'endroit, situé au rez-de-chaussée, ressemblait plus à une cafétéria désaffectée qu'à un restaurant réservé aux cadres de la compagnie. L'immense salle ressemblait à une salle de noces avec des tables rondes. Il n'y avait même pas d'odeur de nourriture en préparation. Marie en déduisit qu'ils étaient les premiers arrivés, car aucune chaise n'était encore occupée. La caporale les invita en avant, près de ce qui devait être la cuisine.

– Prenez place, leur dit-elle. Je vais commander notre dîner et je reviens.

Elle prit alors la direction des portes battantes, à quelques pas de leur table, surplombées d'un immense drapeau américain. Ils se regardèrent, mais n'osèrent pas parler. L'endroit était si vaste et si désert qu'ils craignaient que l'écho transporte leurs paroles dans toute la pièce. Marie fit un petit test. Elle regarda Billy en appuyant un doigt sur sa tempe droite. Il comprit tout de suite qu'elle souhaitait qu'il lise dans ses pensées. L'astuce fonctionna. Après un moment, il lui répondit.

– Oui. Moi aussi, dit-il.

Il continua de la dévisager.

– J'aimerais bien du champagne, ajouta-t-il.

Marie venait tout juste de lui dire qu'elle avait hâte de terminer la journée et de se retrouver, nue, dans le spa, avec lui. Elle lui suggéra ensuite d'y prendre l'apéro.

La caporale les ramena sur terre.

– Ce midi, c'est du rôti de bœuf, lança-t-elle en prenant place à deux chaises de Marie.

La table ronde pouvait accueillir aisément huit convives.

– Sommes-nous seuls? demanda Marie.

– Comme je vous le disais, la base sera fermée sous peu. Les repas qui sont préparés ici sont généralement livrés aux rares officiers qui sont encore en poste. Je dois vous avouer que le mess est plutôt désolant. Personne n'aime plus s'y retrouver. Étant donné que le chef ne prépare plus qu'une dizaine d'assiettes par jour, le choix est restreint et la fraîcheur n'est pas toujours au rendez-vous.

– Ce n'est pas rassurant, remarqua Billy. Y a-t-il d'autres endroits pour manger?

– Les soldats ont une cafétéria près des hangars, au bout de la rue principale. C'est un buffet. Demain, nous y ferons un saut.

Ils palpèrent presque l'embarras de la militaire. Était-ce l'état de désolation des lieux et de la base en général? Elle n'en était certainement pas fière, en tant que représentante de la plus grande armée du monde. Ou encore, craignait-elle de livrer, à son insu, le contenu de ses pensées?

Un rôti de bœuf plus qu'acceptable leur fut servi rapidement. Tout au long du repas, la caporale leur donna une vue d'ensemble des anciennes activités de la base. L'effervescence qui y régnait, son importance stratégique, et la liste des militaires qui l'avait dirigée. Elle s'enorgueillit d'avoir formé les pilotes émérites qui étrennaient présentement les quelques Raptors en action. Billy n'eut aucune occasion de parfaire la maîtrise de sa nouvelle capacité.

Juste avant de retourner en formation, il s'absenta quelques minutes, le temps d'aller informer le Dr Lacep de ce qui lui arrivait. Il composa donc son numéro à l'aide d'un téléphone déposé sur une table, à la sortie du mess.

– Bonjour docteur. Excusez-moi de vous déranger, mais j'aimerais bien vous raconter ce qui m'arrive.

– Bonjour, Billy. Où êtes-vous?

– Au mess des officiers, juste au-dessus de vous, et…

– Utilisez-vous un portable? coupa-t-il nerveusement.

– Non.

– Alors descendez au sous-sol, je vous ouvrirai la porte.

Il emprunta les escaliers et attendit quelques secondes avant que le spécialiste ne lui réponde. Ils se dirigèrent à pas rapides vers le bureau du docteur.

– Que se passe-t-il? demanda le chirurgien tout en déplaçant une chaise pour permettre à Billy de s'asseoir.

– Eh bien… laissez-moi vous regarder un instant, répondit-il au Dr Hépatant, qui se trouvait près de lui.

Il dévisagea le médecin pendant que celui-ci se prêtait au petit jeu. Les secondes s'égrenèrent; le silence régnait, personne ne bougeait. Les deux chercheurs attendirent impatiemment sa

réaction. Comme s'ils regardaient un acteur qui a soudainement un trou de mémoire. Ils étaient littéralement suspendus à ses lèvres.

– Oui, votre traitement a fonctionné, docteur. Mais je ne crois pas que je puisse faire de la télépathie, fit Billy en souriant.

– Peut-être pas, mais vous pouvez lire dans mes pensées, dit le Dr Hépatant alors que son visage s'illuminait.

– Qu'est-ce que vous dites là? s'émerveilla Lacep.

– Billy peut lire dans les pensées, répondit calmement Réal Hépatant.

– N'est-ce pas ce que vous anticipiez, messieurs?

– Oui et non, répondit franchement Lacep. Nous savions que nous toucherions des parties de votre cerveau encore presque inconnues. Nous savions aussi que les neurones atteints sont liés aux perceptions. Mais que vous soyez en mesure de lire dans les pensées, ça, on ne l'avait pas prévu!

– Êtes-vous en train de me confirmer ce que je crains depuis le début? Vous faites encore des expériences sans trop savoir quels en seront les résultats. Je suis un cobaye, quoi que vous en disiez!

– Il serait maladroit que vous fassiez des comparaisons, Billy. Nous travaillons ensemble. C'est notre projet commun.

Dr Lacep était visiblement embarrassé par ces remarques. Il lui avait caché la vérité, quelques mois auparavant, et il savait que Billy ne lui faisait plus confiance. Dr Hépatant vint à sa rescousse.

– Vous savez, Billy, nous pouvons retirer le liquide tout de suite si vous le souhaitez. Votre confort et, surtout, votre coopération sont les seuls objectifs qui priment sur les résultats. Si vous vous croyez victime de quelque mise en scène que ce soit, nous ne remplissons pas notre rôle adéquatement. Il est vrai que nous ne contrôlons qu'une partie de nos tests. Je pourrais même dire que nous «expérimentons» des produits. Cela ne vous rassurera certainement pas. Mais c'est comme ça. Le fait est que vous ne courez aucun danger. Le liquide ne se répand pas dans votre organisme, vous le savez déjà. Nous avons besoin de vous pour poursuivre nos recherches. Nous ne pouvons installer un implant sur un autre patient sans courir d'énormes risques.

D'autant plus que les résultats ont très peu de chances d'être aussi encourageants qu'ils l'ont été avec vous jusqu'à présent. Maintenant, vous savez tout. Nous avons besoin de vous pour continuer ce qui est déjà une percée historique dans les anales de la connaissance.

– Vous avez besoin de moi et vous savez très bien que je suis fortement intéressé par la vie d'agent spécial. Nous devons inévitablement nous entendre, messieurs. Ne croyez-vous pas?

– Tout à fait d'accord. Je crois que nous venons de franchir une étape cruciale dans la poursuite de nos travaux, ajouta Dr Lacep, soulagé par la portée des arguments de son collègue.

– Que fait-on maintenant? Est-ce que je conserve le liquide pour le reste de la semaine, comme prévu? demanda Billy, qui espérait jouir d'un peu plus de temps pour maîtriser son art. Je dois vous avouer qu'ici, les possibilités d'utiliser mon pouvoir sont limitées. Mises à part Marie et la caporale Tyson, je ne vois à peu près personne.

– Laissez-moi en glisser un mot au Dr Carson, et je vous reviendrai là-dessus aussitôt que possible, répondit le Dr Lacep.

– Parlant de la caporale, que sait-elle au juste de nos expériences? demanda Billy dont cette question brûlait la langue depuis longtemps.

– C'est une autre bonne question, Billy. Je n'en connais pas la réponse. Je l'ajouterai à ma série de questions au patron.

– Merci, messieurs. Je dois maintenant retourner dans ma classe.

– Mais quel est ce bruit, Marie? demanda Billy, encore endormi.

– Je crois qu'on frappe à la porte.

– À notre porte! Quelle heure est-il?

– 6 h 12.

Billy se leva tant bien que mal du lit au ras du plancher. Il enfila son boxer de la veille et un beau t-shirt flambant neuf de l'armée. En se dirigeant vers la porte d'entrée, il put voir la silhouette d'une personne à travers le rideau plein jour de la petite fenêtre. Avant d'ouvrir, il poussa le rideau pour bien identifier son visiteur.

– Bonjour, caporale Tyson. Ne me dites pas qu'on a un cours à domicile ce matin? fit Billy en plissant les yeux, aveuglé par le soleil.

– Pas du tout, répondit-elle sans émotion. Habillez-vous ainsi que Marie. Il y a un changement d'horaire aujourd'hui. Je vous attends dans ma jeep.

– Que se passe-t-il? Avons-nous le temps de prendre une douche et de manger un peu?

– Vous avez dix minutes. Faites-en ce que vous voulez.

Billy referma la porte. Marie s'approcha de lui, vêtue d'un autre de ces beaux t-shirts gracieusement offerts par l'armée américaine.

– C'était la caporale, à 6 h du matin! dit-elle la voix encore enrouée tout en se blottissant contre Billy.

– Exactement, et elle nous attend. Nous avons dix minutes pour nous préparer. Le cours n'aura pas lieu dans la même salle qu'hier. Je saute dans la douche. Tu me suis?

Sans poser plus de questions, Marie rejoignit Billy sous la douche. Ce contretemps les amusait plus qu'il ne les dérangeait. Ils se savonnèrent à la vitesse grand V, se brossèrent les dents lentement, enfilèrent l'un des pantalons kaki suspendus dans leur garde-robe, revêtirent les t-shirts tombés sur le plancher et attrapèrent une banane dans le plat de fruits en passant près de la table. En moins de dix, ils furent à l'extérieur de la maison. La

caporale les y attendait, assise au volant de son véhicule. Ils montèrent à bord, Marie devant, Billy derrière.

– Bonjour, caporale, lui dit Marie. Où allons-nous?

– Bonjour, agent Desrochers. Vous en saurez davantage à destination.

À peine deux minutes plus tard, ils s'immobilisèrent devant le bloc A, celui de l'administration. La caporale leur fit signe de la suivre. Après avoir salué le gardien, ils montèrent au second étage. Elle courait presque. Pourquoi était-elle si pressée? Ils se dirigèrent tout au fond du corridor, vers des bureaux qu'ils n'avaient pas encore visités. La militaire poussa la dernière porte. Elle leur ordonna presque de s'asseoir à l'une des quatre chaises entourant la table rectangulaire.

Déposé au bout de la table, un moniteur était relié à un clavier d'ordinateur. La caporale regarda l'horloge au-dessus de la porte. Il était 6 h 29. Elle s'approcha du clavier, puis y entra des données. L'écran s'alluma. Elle fit un pas en arrière, puis s'assit près de Billy. Personne n'osait parler. Marie et Billy furent très intrigués par cette approche pédagogique. Peut-être allaient-ils voir des hommes en action? Billy tenta désespérément de déchiffrer ce qui se passait dans la tête de la directrice du centre de formation, mais comme elle était sans cesse en mouvement, il n'y parvint pas. Soudain, l'écran s'éclaircit. Ils purent distinguer très nettement le visage qui y apparaissait.

– *Good morning*! leur lança le Dr Carson. Comment allez-vous, mes amis de Plattsburgh? À New York, c'est un peu frais ce matin. Me recevez-vous bien? Moi je vous vois très bien.

La webcam installée juste au-dessus du moniteur était d'une rare précision.

– Nous vous recevons cinq sur cinq, lieutenant-colonel, répondit la caporale.

– Parfait. Hier, j'ai été informé des résultats du traitement que vous avez reçu, mon cher Billy. C'est fantastique. Comment vous sentez-vous ce matin?

– Très bien merci. J'aimerais bien savoir pourquoi vous nous parlez si tôt ce matin, mais mes pouvoirs ont des limites. Je ne peux pénétrer les secrets de vos pensées en passant par une caméra.

– Nous n'en demandons pas tant! Je suis un peu coincé par le temps, comme toujours, alors j'en viens tout de suite au cœur de mon appel. Vous êtes probablement au courant de la recrudescence d'attentats terroristes un peu partout sur la planète. Los Angeles, Moscou, Paris, Londres et, plus récemment, Melbourne. Nous croyons qu'il se prépare d'autres attentats à Madrid et, possiblement, à Berlin. Malgré tous les efforts consentis par les principaux pays visés et les sommes d'argent colossales investies dans la guerre aux terroristes, nous piétinons. Les informations ne circulent pas encore très bien entre les différents services de renseignements de tous les pays impliqués. Je vous ai déjà fait part des déboires que nous vivons, ici même aux États-Unis, avec nos propres services secrets internes. Dans un effort de rapprochement, le premier ministre de l'Angleterre a proposé une rencontre des principaux dirigeants des services de renseignements des pays les plus durement touchés. Les États-Unis, l'Angleterre, la France, l'Australie, l'Espagne, la Russie et l'Allemagne. Ils se sont entendus pour que chaque nation délègue un représentant pour renouer des liens parfois perdus et faire une proposition rapide pour endiguer ce problème.

– Vous avez bien mentionné la France? ne put s'empêcher de souligner Billy.

– Il faut faire une distinction entre le discours politique partisan durant une campagne électorale et le bon sens, Billy. Le nouveau monde dans lequel vous serez appelés à évoluer, vous et Marie, ne devra pas vous surprendre par ses contradictions. De notre côté, le directeur de la CIA a été choisi. Les autres participants sont déjà réunis. Le premier défi de cette réunion fut de lui trouver un lieu de rencontre sécuritaire. Un endroit isolé, parfaitement contrôlé, dont les accès sont extrêmement limités. Je crois que nous avons résolu ce casse-tête. Elle se tiendra à bord d'un bateau de croisière.

– Un bateau! C'est génial, échappa la caporale.

– Effectivement, enchaîna le Dr Carson. Pour ne pas faciliter la tâche des terroristes et maximiser la sécurité, il a été convenu que le point d'ancrage du bateau devait être un port où ils ne sont pas organisés. Le point de départ de la croisière était La Haye, aux Pays-Bas. Tous les participants s'y sont embarqués sauf un,

le représentant américain. Ils ont pris la mer en direction de l'Amérique. Ils ont ainsi la chance de commencer les pourparlers et d'amorcer l'ébauche d'une proposition. Le bateau fera une très brève escale à New York, permettant à nos services de sécurité de monter à bord et de fouiller le bateau de fond en comble. Une fois que la sécurité en sera assurée, le directeur de la CIA montera à bord. Le bateau quittera aussitôt New York en direction d'un port que vous connaissez très bien.

– Boston, dit Marie.

– Non… Québec, finit par révéler le lieutenant-colonel.

– Québec! s'étonna Billy. Mais voyons, l'accès au port y est complètement ouvert aux touristes.

– Oui, mais selon nos experts, très facile à contrôler. C'est surtout l'aspect sécuritaire de votre pays et sa proximité qui ont fait pencher la balance en sa faveur. En plus, le fleuve est très facile à sécuriser en amont et en aval en raison de son étroitesse, contrairement à un port de mer. Selon nos sources, il n'y aurait aucune activité terroriste dans cette région. Pas de formation, pas de familles louches, rien d'anormal. Donc, si des personnages indésirables apprenaient la tenue de cette rencontre dans votre port, sur un bateau de croisière, à Québec, au Canada, ils devraient se déplacer sur une longue distance et probablement franchir la frontière. Nous ne croyons pas que les terroristes soient assez organisés de votre côté de la frontière pour déjouer nos systèmes de sécurité. Nous nous assurerons que les possibilités d'accès y soient inviolables.

– C'est très astucieux, docteur, mais pourquoi nous apprendre ce secret d'État ce matin, demanda Billy, qui sentait monter en lui une certaine anxiété.

– C'est très simple. La confiance que nous avons dans certains gouvernements étrangers s'est effritée dernièrement, et ce n'est pas celui que vous croyez. Il y a des élections en vue en Angleterre et en Espagne, et les politiciens ont besoin de coups d'éclat, rapidement. Vous allez donc nous donner un petit coup de main.

– Déjà? Mais je ne crois pas être prêt, objecta Billy en se tournant vers Marie.

– Attendez, jeune homme, attendez au moins que je vous explique votre travail! Vous n'aurez presque rien à faire.

Seulement assister à deux jours de discussion. Ce sera peut-être même très ennuyant. Je crois que c'est une première affectation toute désignée.

– Oui, mais… je n'ai eu qu'une seule journée de formation.

– Cette fois-ci, ce sera suffisant. Je vous fais confiance. Ce que vous aurez à faire est simple. Vous accompagnerez M. Power, le directeur de la CIA, à chacune des réunions avec des représentants étrangers. Votre mission est de noter tout ce que ses vis-à-vis ne diront pas, mais qu'ils auront en tête. Vous me suivez?

– Vous voulez savoir si leurs intentions réelles sont celles qu'ils expriment officiellement. Est-ce bien ça?

– Exactement, Billy. Vous n'embarquerez pas à bord du bateau à New York. Vous rejoindrez M. Power à Québec même. Pour que vous y soyez vu le moins possible par les représentants des autres pays. Vous logerez dans la ville, et non pas dans une cabine à bord. Donc, vous arriverez au début des réunions, prendrez une place qui vous sera assignée et retournerez à votre hôtel aussitôt les rencontres terminées. Comme vous le savez, moins vous êtes vu, mieux c'est. Alors, votre travail est de découvrir ce qui se cache dans la tête de tout ce beau monde. Vous aurez un ordinateur portable dans lequel vous écrirez le maximum d'informations avec leurs sources. Parfois, certaines pensées vous paraîtront anodines, mais vous devrez les noter, car elles pourront avoir une signification tout autre quand elles seront analysées par nos spécialistes. Vous n'aurez qu'à écouter et à fixer les personnes pertinentes assez longtemps, si j'ai bien compris votre pouvoir. Ça n'a rien de terrifiant comme mission, ne croyez-vous pas?

– Et Marie?

– Elle vous accompagnera à l'hôtel. Elle sera responsable de vous injecter le liquide et de le retirer, une fois le travail terminé. Aussi, elle vous aidera à mettre de l'ordre dans les notes que vous rapporterez. Je ne crois pas que vous ayez des talents de sténographe encore. Nous épargnerons beaucoup de temps si les textes sont clairs.

– Je vais lui injecter le liquide moi-même? Mais ne doit-il pas être irradié? demanda Marie, circonspecte.

– Je ne connais pas les détails de l'injection, mais le Dr Lacep m'a certifié que c'était possible. Vous verrez tout ce qui touche à l'aspect médical avec lui, cet après-midi.

– Cet après-midi! répéta Billy, incrédule.

– Le bateau devrait être à Québec jeudi soir, et nous sommes présentement mercredi matin. Je ne crois pas que nous ayons beaucoup de temps à perdre.

– Comment ferons-nous pour embarquer sur le bateau? s'enquit Billy.

– La caporale vous fabriquera des papiers officiels. Vous les présenterez à l'entrée de la passerelle. Le gardien ira s'informer en faisant des appels et en informant la délégation américaine. Un représentant officiel de monsieur Power, accompagné de gardes de sécurité, viendra vous chercher au sol. Demandez-lui de s'identifier formellement. Il devra vous présenter des papiers identiques à ceux que vous aurez en votre possession. La caporale vous donnera des petits trucs pour démasquer les imposteurs. Lorsque vous serez certain, et seulement à ce moment, vous monterez à bord. On doit vous conduire auprès de M. Power immédiatement. C'est bien compris?

– Oui, très bien. En cas de pépin, je fais quoi?

– Vous retournez à l'hôtel.

❋

Marie et Billy suivirent la caporale au rez-de-chaussée. Ils entrèrent dans le même petit bureau, juste en face du bureau d'enregistrement, où elle avait fabriqué leurs cartes d'identité deux jours plus tôt. Une fois assis, le même manège recommença. Elle quitta le bureau pour pénétrer dans celui d'en face. Quelques minutes plus tard, elle revint avec une enveloppe. Elle en sortit une liasse de papier blanc. Sur chaque feuille, ils virent un sceau officiel du département de la Défense américaine. La caporale les inséra dans l'imprimante sur la table, derrière le bureau. Elle mit en marche l'ordinateur; elle entra son code d'usager et son mot de passe. Son bureau apparut. Elle cliqua sur une icône représentant le même sceau que sur les feuilles. Le programme lui demanda le code d'accès. Elle tapa cinq caractères. Après deux ou trois secondes, le système lui demanda un autre code d'accès. Elle retapa cinq nouveaux caractères. Le logo de la Défense surgit en affichage plein écran.

À gauche, une liste se mit à apparaître lentement. Quand la liste fut complète, la caporale cliqua sur «Immatriculation». Une boîte, lui demandant un autre code d'accès, apparut au haut du moniteur. Elle entra une autre série de caractères. Après une courte attente, un formulaire commença à défiler à l'écran.

– Vous conserverez vos noms originaux, étant donné qu'il n'en existe plus aucune trace dans les registres gouvernementaux canadiens. Cela vous facilitera la tâche.

– Comment ça, il n'en reste plus aucune trace! Nous avions convenu avec l'ambassadeur que nous conservions notre citoyenneté canadienne, répliqua Billy, mécontent.

– Adressez-vous à monsieur Bowman. C'est ce qu'on m'a dit de faire. Pour le moment, votre adresse sera celle de la base. Votre occupation... chargé politique pour le département de la Défense américaine. Marie, vous êtes désormais adjointe au chargé politique.

Après avoir dûment rempli les trois pages de chacun des deux formulaires, elle les imprima. Avec le sceau de la Défense, les formulaires prenaient des allures très officielles. Ils signèrent chacune des trois pages.

– Ces documents doivent maintenant être signés par le secrétaire d'État à la Défense. Il n'est évidemment pas sur la base en ce moment. Laissez-moi réfléchir. Votre départ pour Québec est prévu demain matin. Nous avons donc vingt-quatre heures devant nous. Je ferai un petit tour d'avion, comme vous le disiez, Marie, avant notre envolée en Raptor. Je serai à Washington en peu de temps et vous aurez vos papiers cet après-midi. J'ai déjà vos photos, je vous ferai préparer des passeports. J'ai terminé. On se revoit à la fin de l'après-midi. Je passerai vous voir pour vous donner les premières consignes à suivre.

❋

Il était près de 10 heures. Marie et Billy attendaient patiemment le Dr Lacep, assis sur le palier des escaliers menant à la clinique. Ils entendirent des pas et les voix des deux spécialistes descendant bruyamment vers eux.

– Bonjour, vous deux, dit Dr Lacep, qui avait curieusement retrouvé son air de conquérant de Montréal. Il n'y a rien de mieux que de lancer un bébé à l'eau pour lui apprendre à nager. N'est-ce pas?

– C’est la méthode forte, répliqua Marie. Ça passe ou ça traumatise pour le reste de vos jours.

– Bah! Je vous connais depuis assez longtemps maintenant pour avoir la certitude que vous vous débrouillerez très bien. Vous êtes deux jeunes personnes débordantes de ressources et, surtout, vous vous aimez. Ça vous donnera une énergie supplémentaire.

– Mais qu’avez-vous mangé ce matin pour être d’aussi bonne humeur, docteur? lui demanda Billy.

– C’est l’aboutissement de plusieurs années de travaux et d’acharnement. Vous ne pouvez imaginer ce que cela représente pour moi. Et surtout, si vous permettez au Dr Carson d’obtenir ce qu’il veut, vous n’avez aucune idée des retombées que cela aura pour moi, dit-il en retournant d’un pas léger vers son bureau.

– Et des subventions de recherche qui vous seront octroyées par Promonde. Au contraire, je vois très bien, poursuivit Marie avec un sourire en coin.

– Enfin, tout le monde est heureux, conclut le Dr Hépatant, qui déposa sur le bureau une petite boîte capitonnée, recouverte de cuir. Billy, regardez-moi bien et dites-moi ce qui me passe par l’esprit.

Il regarda le médecin belge dans les yeux. Les secondes passèrent. Il fronça les sourcils. Une minute s’écoula. Marie regardait les deux hommes sans bouger. Puis elle jeta un coup d’œil au Dr Lacep. Il lui fit un sourire et haussa les épaules. Deux minutes. Billy n’avait jamais franchi ce cap auparavant. Rarement avait-il besoin de plus de trente secondes pour percer les secrets de ses victimes. Trois minutes.

– C’est bien ce que nous croyions, dit finalement Dr Hépatant. Billy, les effets du liquide ne durent pas plus de vingt-quatre heures.

– Pour assurer votre sécurité, la dose de radiations que nous avons utilisée pour ce premier test était très faible, lui expliqua Dr Lacep. Elle fut suffisante pour engendrer les effets recherchés, mais trop faible pour en prolonger la durée. Nous avons été informés que votre mission nécessitera deux jours d’observation. Marie, vous devrez donc injecter et retirer le liquide à deux reprises. Je dois d’abord enlever celui qui est présent dans votre implant en ce moment. Nous profiterons de

cette opportunité pour vous donner un petit cours, ma chère enfant.

Billy fit un clin d'œil à Marie.

– Nous irons dans la salle de traitement pour être plus confortables. Suivez-moi, dit le docteur en leur faisant un signe de la main.

Pendant qu'ils se dirigeaient vers la salle, Marie prit la main de Billy et la serra très fort. Elle avait accompagné son amoureux tout au long de sa bataille contre la maladie. Mais jamais n'avait-elle participé, de quelque manière que ce soit, à une intervention. Pour la première fois, elle serait physiquement impliquée avec les spécialistes, de l'autre côté de la baie vitrée.

Ils franchirent les portes battantes. Billy glissa un œil vers les ordinateurs. Tout était fermé. Ils traversèrent de l'autre côté.

– Nous serons plus à l'aise sur la table, dit Dr Lacep. Je vous recommande de vous étendre sur un lit quand vous serez à l'hôtel.

– Baisse tes culottes, mon beau mâle, lança nerveusement Marie.

Effectivement, il dut enlever son pantalon et, instinctivement, il s'étendit à plat ventre sur la table. Dr Lacep sortit une seringue de l'armoire au fond de la petite salle. Il enfila des gants et en tendit une paire à Marie. Il stérilisa la peau juste sur la cicatrice laissée par la chirurgie de D^re^ Parley.

– Marie, mettez vos doigts sur l'implant qui est sous la cicatrice. Vous le sentez bien?

– Très bien, répondit-elle.

– Décrivez-moi ce que vous touchez.

– Un cercle de la grosseur d'un dix sous.

– Concentrez-vous, dit le spécialiste. Le cercle n'est pas uniforme. Il est composé d'un contour métallique plus dur et d'un centre en plastique. Faites-vous la différence?

– Maintenant que vous le dites, je le sens très bien.

– Eh bien, vous devez vous aligner avec le centre et piquer dans le milieu, dans le plastique. C'est compris? Avez-vous déjà donné une piqûre avant?

– Non, pourquoi?

– C’est mieux comme ça, parce que la sensation est totalement différente. Une fois l’aiguille bien centrée, vous l’enfoncerez d’environ deux centimètres. Ne vous en faites pas, Billy ne sentira presque rien. La peau cicatrisée est non vascularisée et pratiquement insensible. Une fois l’aiguille dans l’implant, il ne se rendra plus compte de rien. Je vais vous faire une première démonstration.

Le docteur aseptisa de nouveau la cicatrice. Il localisa l’implant du bout des doigts et suggéra à Billy de prendre une bonne inspiration. Puis il enfonça l’aiguille.

– Vous voyez comme c’est simple? C’est à vous maintenant, dit-il en retirant la seringue.

Il déballa une autre seringue et la remit à Marie.

– Tout d’abord, nettoyez la peau.

Marie saisit un petit coton désinfectant et frotta exactement comme son maître l’avait fait.

– Aille! cria Billy.

– Relaxe, petit homme. Maman est là, rétorqua-t-elle.

Par la suite, elle toucha la peau pour centrer la seringue dans l’implant. Elle hésita à piquer. Elle regarda Dr Lacep. Elle inspira profondément, demanda à Billy de faire de même, puis enfonça l’aiguille très lentement. Une goutte de sueur perla sur son front.

– Ça y est, dit-elle fièrement. Je suis dedans.

– Bravo, Marie. Ne la retirez pas, nous allons prélever le liquide qui se trouve à l’intérieur. D’une main, tenez fermement la seringue pour éviter qu’elle ne bouge. De l’autre, tirez sur le piston. Vous ne devriez pas sentir de résistance. Il devrait en sortir vingt millilitres. Allez-y!

Marie s’exécuta comme une professionnelle. Elle retrouva son sourire qui avait momentanément laissé place à quelques petits plis autour de la bouche et sur son front. Soudain, elle regarda le docteur un peu inquiète.

– C’est bloqué!

– Regardez la seringue et dites-moi quelle est la quantité qui s’y trouve.

– Vingt millilitres. C’est complet.

– Maintenant, enlevez l'aiguille et appliquez ce petit pansement. Le tour est joué, Marie. Félicitations! Pour une injection, vous devez répéter exactement la même procédure, mais vous poussez sur la pompe au lieu de tirer. Des questions?

– Billy, ça va? demanda-t-elle.

– Je préfère tes doigts à ceux du docteur.

Billy remonta son caleçon et enfila son pantalon. Le quatuor retourna dans le bureau du Dr Lacep. Il n'y eut pas que le maniement de la seringue qui nécessita des instructions. Le liquide radioactif aussi.

– Normalement, nous disposons des seringues usagées dans des bacs prévus à cet effet. Dans le cas qui nous occupe, le contenu n'en est plus radioactif, ce qui nous simplifie la tâche. Toutefois, je vous recommande de les jeter dans un endroit sécuritaire. Ne faites pas comme les *junkies* qui laissent traîner leurs seringues un peu partout.

– Oui, mais... comment irradierons-nous le liquide après l'injection? demanda Billy, qui devançait les explications du chercheur.

– Nos amis militaires nous ont simplifié la vie. Ils doivent transporter des quantités parfois minimes de produits radioactifs. Pour ce faire, ils ont développé une technologie sécuritaire, étanche et réutilisable. Ils ont tout simplement créé un isolant qui peut être soufflé autour des contenants. Cet isolant est souple. Il permet donc une certaine malléabilité. De toute façon, le taux de radiation présent dans le liquide ne peut provoquer de catastrophe. Mais nous ne voulons absolument pas mettre qui que ce soit en danger.

Dr Hépatant ouvrit la petite boîte sur le bureau. Ils y retrouvèrent deux tubes en métal imitant des contenants de cigare, deux seringues emballées, des cotons pour la stérilisation, des gants en caoutchouc très minces et des pansements.

– Le liquide contenu dans les seringues a été préalablement irradié. Il est prêt à être injecté. Ses effets seront identiques à ceux que vous avez ressentis.

– Qu'est-ce que je fais avec les seringues vides? Elles doivent être encore radioactives, moins de vingt-quatre heures après l'injection, non? demanda Marie.

– Vous êtes tout aussi perspicace que vous êtes belle, lui répondit le Dr Lacep, la regardant en plissant les yeux. En plus d'être radioactives, elles valent une fortune. Imaginez si un groupe quelconque mettait la main dessus et réussissait à en analyser le contenu! Là, ce serait une véritable catastrophe. Nous vous demandons donc de les conserver dans la boîte et de les rapporter à la base, une fois votre mission terminée.

– N'y a-t-il pas un danger en passant les douanes avec les seringues? s'inquiéta Marie.

– Si l'on vous donne des papiers comme les miens, personne ne vous posera de questions à la frontière, répondit le docteur.

❋

De retour à leur bungalow, les deux nouveaux agents s'affairaient à boucler leurs valises pour les prochains jours quand on frappa à la porte. C'était la caporale Tyson, les bras chargés de paquets. Billy l'aida à transporter le tout sur la table de cuisine. Elle ouvrit d'abord une mallette de laquelle elle retira une enveloppe brune.

– Voici vos papiers, signés en bonne et due forme par le secrétaire d'État. Il ne connaît pas les détails de votre mission, mais il m'a chargée de vous souhaiter la meilleure des chances dans la défense des intérêts de notre nation, les États-Unis d'Amérique, et que Dieu vous bénisse.

– Lui et le directeur de la CIA ne font certainement pas partie du groupe de Dr Carson? demanda Billy qui avait compris que la caporale était totalement impliquée dans leurs opérations avec le lieutenant-colonel.

– Non, mais nous n'avons pas le choix. Ces personnages très influents sont incontournables dans les affaires que nous menons.

– Ils se douteront certainement de quelque chose à un moment ou à un autre? fit Marie.

– Pas encore, je ne crois pas. Mais après cette affectation, probablement, répondit la caporale. Voici vos permis de conduire, le certificat d'enregistrement de votre voiture…

– Une Ford Taurus! Wow! Est-elle brune en plus? ironisa Billy.

– Grise. Les papiers d'assurance et vos passeports américains tout neufs. Deux téléphones cellulaires dont les numéros apparaissent sur un autocollant à l'endos, un ordinateur portable avec votre mot de passe et les codes d'accès pertinents collés à l'intérieur de l'écran, deux insignes du département de la Défense américaine…

– Pourquoi des insignes? demanda Marie.

– À utiliser avec beaucoup de discernement. Votre formation s'est arrêtée brusquement et nous n'avons pas eu la chance de voir l'essentiel requis pour une mission comme celle-ci. Vous sortez ces insignes seulement en cas de force majeure. Si, pour une raison ou pour une autre, un agent de sécurité, un policier canadien ou américain, un garde du corps ou qui que ce soit vous cherche noise, mettez-lui ce badge en pleine figure. Généralement, ça impressionne, et ils vous laisseront tranquilles.

– Et si ça ne marche pas? demanda Billy.

– Alors, faites ce qu'ils vous disent. Bon, vous devez quitter la base demain matin à 8 heures. En passant à la frontière canadienne, présentez ces papiers au douanier. Il fera une vérification sur son ordinateur et vous laissera passer. Faites la même chose à votre retour, dimanche matin, avec le douanier américain. Ne quittez pas le poste frontalier sans que l'on vous ait redonné vos papiers. C'est bien compris?

Marie et Billy opinèrent du bonnet.

– Le bateau accostera au port de Québec dans la soirée de demain, jeudi. La première réunion se tiendra à 9 heures, le vendredi matin. Je ne connais pas en détail l'horaire des deux journées. Mais je sais que M. Power doit faire un rapport au président dimanche midi.

– Je me présenterai donc à la passerelle à 8 h, vendredi matin? demanda Billy.

– Oui, et faites ce que le Dr Carson vous a dit. Vous devez vous rapporter tous les matins à 7 heures et tous les soirs à 22 heures. Vous n'aurez qu'à vous brancher à la fiche Internet de votre chambre d'hôtel, mettre en fonction votre portable et entrer les codes, que vous devrez garder à l'abri par la suite. Pas de roman! Je vous poserai des questions simples et vous répondrez par un oui ou un non. En cas d'exception, vous pourrez vous rapporter par téléphone. Pesez sur l'étoile quatre fois. Encore là,

pas de discours, je vous poserai des questions et vous répondrez par un oui ou un non. Nous nous comprenons bien?

– Tout à fait clair, répondit Billy.

– Vous serez logés à l'hôtel Lord. Il serait préférable que vous vous rendiez au port en taxi plutôt qu'avec votre voiture.

– Mais c'est à distance de marche. Un taxi ne sera pas nécessaire, dit Billy, qui connaissait assez bien le Vieux-Québec et la colline parlementaire.

– Souvenez-vous d'une consigne très importante dans l'abécédaire de l'agent secret…

– Moins je serai vu, mieux ce sera!

– Parfait! fit la caporale. Voici les clés de la voiture et vos cartes de crédit. Si vous dépensez plus que dix mille dollars, nous vous demanderons de fournir des explications.

– Dix mille dollars! s'exclama Marie, très enthousiaste.

– J'ai terminé. Des questions?

❋

Marie et Billy quittèrent la base à l'heure prévue. Le soleil de septembre était radieux. L'été s'éternisait au grand plaisir de chacun, car les mois de juillet et août avaient été particulièrement pluvieux et venteux. Ils se détendirent comme s'ils allaient passer un week-end d'amoureux dans les Cantons-de-l'Est.

Ils arrivèrent à la frontière un peu trop insouciants. Le douanier canadien posa ses questions usuelles à Billy, qui était au volant de la voiture. Il répondit en français pendant que Marie cherchait les satanés papiers qu'elle avait égarés.

– Vous êtes Américains? demanda le douanier.

– Oui, répondit Billy.

– La voiture vous appartient?

– Non, répondit-il.

– À qui appartient-elle?

– À l'armée américaine… du moins... je crois, répondit Billy qui ne comprenait pas pourquoi Marie mettait l'intérieur de la voiture sens dessus dessous.

– Madame, dit le douanier, posez vos mains sur vos jambes, s'il vous plaît, et demeurez calme.

– Mais je dois vous donner des papiers que je n'arrive pas à trouver, dit-elle en gesticulant nerveusement.

– Monsieur, dit solennellement le douanier, veuillez ranger votre voiture à gauche, entre les lignes jaunes.

– Mais voyons, donnez-nous quelques instants et nous trouverons les papiers, et…

Soudain, deux gardes, pistolets à la main, s'approchèrent de la voiture. Le douanier fit un signe de la tête à Billy, lui signifiant d'avancer vers le stationnement. Ce qu'il fit immédiatement.

Lorsque la Taurus fut garée, l'un des gardes les somma d'en descendre et de le suivre à l'intérieur des bureaux. On les conduisit dans une petite salle où ils attendirent plus de trente minutes, sous l'œil vigilant du gardien. Un civil entra enfin et s'assit à l'autre bout de la table, sans les saluer. Le col effiloché et l'extrémité jaunie des poignets de sa chemise d'un blanc douteux s'harmonisaient très bien avec ses cheveux gras, et sa cravate parsemée de ketchup, de moutarde et de relish. La pointe de sa cravate, noircie, avait probablement trop souvent trempé dans la soupe.

– Il paraît qu'on se balade en véhicule appartenant à l'armée américaine, les amis? fit le sympathique homme sur un ton fanfaron.

– Je sais où ils sont! s'écria Marie, qui fit sursauter Billy, très tendu.

– Où sont quoi? demanda le fonctionnaire en retirant son index de son oreille droite.

– Les papiers de l'armée, répondit-elle en regardant le bonhomme comme s'il était un parfait idiot. Je les avais sortis de la mallette et soigneusement placés dans la fente en bas de la portière pour qu'ils soient prêts en passant aux douanes.

– Veuillez accompagner madame à sa voiture pendant que je pose quelques petites questions à monsieur, dit le représentant du Canada au gardien.

Marie sortit du bureau, escortée de près, et se dirigea vers sa voiture. Elle avançait le bras pour ouvrir la portière du passager quand tout à coup, le garde leva son pied et le projeta violemment sur la poignée.

– Reculez! lui ordonna-t-il, menaçant.

– Ça ne va pas, non! rétorqua Marie en le défiant du regard.

– Reculez, j'ai dit. J'ouvrirai la portière et je chercherai les papiers moi-même.

– Croyez-vous que j'ai dissimulé une arme et que je vais vous tirer dessus? dit Marie pour narguer l'homme en uniforme qui ouvrait la portière.

– C'est ça? demanda-t-il en brandissant une enveloppe d'une main et en tenant Marie en joue de l'autre.

– Oui… Beau travail, mon homme! Risquez-vous souvent votre vie de cette façon?

Le fonctionnaire était de plus en plus irrité par les réponses évasives que lui donnait Billy. Il ne comprenait rien à son histoire de traitements pour une maladie grave, qu'il recevait sur une base militaire. La porte s'ouvrit, et Marie entra la première. L'homme armé remit l'enveloppe à son collègue. Il l'ouvrit, puis déplia les documents. Son visage s'allongea. Il passa la main droite dans sa chevelure huileuse, recula son torse et s'appuya sur le dossier de sa chaise. Il se gratta le nez, replia les feuilles, les remit dans l'enveloppe et poussa celle-ci vers Marie, sur la table.

– Je m'excuse au nom du gouvernement canadien pour ce léger contretemps. J'espère que votre séjour parmi nous sera des plus agréables, dit-il en regardant son acolyte tout en se levant de son siège. Je veux voir l'andouille qui ne leur a pas donné le temps de s'identifier! cria-t-il en sortant de la petite pièce pour que tout le monde l'entende.

– Moi, j'aimerais avoir votre nom, lui susurra Marie lorsqu'il passa près d'elle.

– Laisse tomber, Marie, il ne faisait que son travail. Les Canadiens font du mieux qu'ils peuvent pour assurer la sécurité de leur frontière, lui dit Billy, qui avait toujours en tête les recommandations de la caporale.

Ils reprirent la route avec une heure de retard. S'ils avaient voulu se faire remarquer à leur entrée au Canada, ils n'auraient pu faire mieux. Et Billy, qui trouvait que Marie se sentait un peu trop investie d'un nouveau pouvoir, ne put s'empêcher de lui faire la remontrance. Le trajet vers Québec fut long et houleux.

Ils conservaient de très beaux souvenirs des quelques fois où ils avaient séjourné dans le Vieux-Québec. Chaque fois, ils avaient logé dans de petites auberges chaleureuses, au style européen. Pour la première fois, ils logeraient dans un grand hôtel international.

Aussitôt la voiture garée devant les portes du Lord, un préposé au stationnement et un chasseur les abordèrent. Billy eut le réflexe de saisir la mallette contenant les papiers confidentiels ainsi que celle contenant le portable. Marie, quant à elle, retira du chariot la valise qui contenait la boîte avec les seringues. Quand le chasseur les regarda avec le sourire, il ne restait que l'enveloppe contenant les habits et les robes, suspendue à la barre du chariot. Gênés, ils remirent le tout en place. Mais pendant que Billy passait au comptoir, Marie surveilla attentivement leurs bagages.

Le panorama de la chambre était impressionnant. Du vingt-deuxième étage, ils avaient, devant eux, une magnifique vue sur le fleuve Saint-Laurent, les plaines d'Abraham surplombées de la Citadelle et une bonne partie du Vieux-Québec. Le soleil, toujours éclatant, leur donna envie de déambuler nonchalamment dans les petites rues sinueuses qu'ils apercevaient à leurs pieds.

Ils avaient faim. Billy accepta de contrevenir à la règle numéro un édictée par la caporale. Et cette foutue carte de crédit, qui brûlait le porte-monnaie de Marie, devait bien servir à quelque chose…

La chambre était munie d'un coffre-fort, bien caché au fond de la garde-robe. Ce qui leur donna l'idée d'y déposer les seringues. Malheureusement, le portable était trop volumineux pour y être inséré. Ils ajoutèrent les papiers que Billy devait présenter à son arrivée au bateau, les codes d'accès informatique, les insignes, les papiers de douane et leurs passeports. Ils se sentirent beaucoup plus légers ainsi.

Une fois seuls dans l'ascenseur, Marie prit Billy par le cou, le poussa contre le mur et l'embrassa amoureusement. Lorsque les portes s'ouvrirent sur le rez-de-chaussée, Billy se replaça rapidement les cheveux et Marie sortit son rouge à lèvres. La température oscillait autour de vingt degrés Celsius. Ils choisirent donc une terrasse, réputée pour ses pâtes et son choix

de vins. Ils se croyaient un peu en vacances. Ils s'attardèrent en profitant de ce moment de détente et ne quittèrent le restaurant qu'à la fin de l'après-midi.

Sur le chemin du retour, ils furetèrent dans les multiples boutiques pour les touristes. Marie ne put s'empêcher d'y acheter une petite jupe d'automne, pendant que Billy s'offrit un des anciens chandails de son club de hockey préféré.

De retour à l'hôtel, ils espérèrent tous les deux poursuivre leur baiser entrepris dans l'ascenseur, là où ils l'avaient laissé. Mais il y eut toujours des clients en attente avec eux. Après avoir laissé monter trois fois la cabine sans y prendre place, ils se résignèrent à monter avec une famille asiatique.

Marie inséra la carte dans la fente de leur porte et l'ouvrit. Elle sursauta et recula dans le corridor à la surprise de Billy. La chambre était complètement à l'envers. Leurs vêtements jonchaient le sol, les matelas du lit étaient déchirés; les tiroirs des commodes, ouverts; les serviettes de la salle de bain, dans les lavabos; les draps, enroulés sur les chaises et les portes de la garde-robe, grandes ouvertes.

Billy se précipita vers le coffre-fort. Il parut intact, quoique le mur l'entourant avait été défoncé à maints endroits. Il sortit la clé de sa poche et vérifia si le précieux coffret s'y trouvait toujours. Il fut soulagé de mettre la main dessus. Les deux seringues et tous les papiers étaient intacts. Marie commença le décompte de ses avoirs. Billy fit de même. Il manquait les quelques bijoux que Marie avait laissés dans la valise et le portable.

Avant d'alerter la sécurité de l'hôtel, ils choisirent de tenter de contacter la caporale Tyson. Billy pesa à quatre reprises sur l'étoile de son téléphone cellulaire.

– Oui, dit une voix qui ressemblait à celle de la caporale.

– Caporale Tyson? demanda Billy.

– Que se passe-t-il?

– Notre chambre vient d'être cambriolée, annonça-t-il en gardant son calme.

– Que manque-t-il?

– Mon ordinateur et les bijoux de Marie.

– C'est tout, vous en êtes certain?

– Oui, tout à fait. Nous avons vérifié à deux reprises.

– Y a-t-il eu du vandalisme? En avez-vous informé l'hôtel?

– Oui, les lits sont coupés. Pas encore, c'est pour cela que je vous appelle.

– Vous n'avez pas beaucoup de choix. C'est peut-être un vol qui ne nous regarde pas. Je vais tenter de savoir si cet hôtel rapporte souvent des vols par effraction dans leurs chambres. Le personnel ne vous donnera pas l'heure juste. Pendant que je vous ai au bout de la ligne, que s'est-il passé exactement aux douanes canadiennes?

– Nous avons mis du temps à retrouver les papiers, et le douanier n'était pas très patient.

– Présentement, la planète entière pourrait vous localiser. Je croyais que nous nous étions bien compris sur les règles à respecter en tout temps! Rappelez-moi à 22 heures.

La caporale mit fin à la communication. Marie appela la sécurité et, en un clin d'œil, le directeur monta à la chambre. Il se confondit en excuses et leur garantit que leurs valeurs seraient remplacées ou compensées. Billy fit comprendre au directeur qu'il n'était pas nécessaire d'appeler la police. Celui-ci lui fit un clin d'œil complice et lui promit que rien ne sortirait de ces murs. Il en déduisit que Billy n'était pas avec sa femme.

Tout le monde avait intérêt à demeurer aussi discret que possible sur cet événement. L'hôtel ne voulait pas inquiéter ses clients et miner sa réputation. Billy, lui, ne souhaitait pas être sur la sellette encore une fois.

Les matelas furent changés à la vitesse de l'éclair et le ménage fut fait en moins de deux. Peu de temps après, plus rien ne laissait croire que cette chambre ressemblait, un peu plus tôt, à un champ de mines. Avant le départ des femmes de chambre, Billy tenta sa chance auprès de l'une d'elles.

– Vous ne me croirez pas, madame, mais c'est la deuxième fois que cela m'arrive dans cet hôtel. Suis-je malchanceux ou est-ce fréquent?

– Vous dites que c'est votre deuxième cambriolage dans cet hôtel… Moi, ça fait quatorze ans que j'y travaille et c'est mon premier. Mais je ne fais pas tous les étages, dit-elle en fermant les lumières de la salle de bain.

Quand ils furent enfin seuls, il était déjà 19 heures. Marie leur prépara un apéritif qu'ils dégustèrent à la table, près des grandes

fenêtres. Tout en contemplant le soleil qui descendait au loin, ils ne purent s'empêcher de fabuler à partir des événements des dernières heures.

– Crois-tu qu'on nous surveille Billy?

– Je ne sais pas, je ne crois pas. C'est le fruit du hasard. Ils auraient pu nous attaquer bien avant, sur la route, dans une halte routière ou ailleurs. Il me semble qu'ici, c'était très risqué avec toute la sécurité. Comment te sens-tu à l'idée d'être seule toute la journée demain?

– J'irai dans des endroits publics, à la piscine, au spa ou peu importe. Je commence à douter que l'organisation du Dr Carson soit aussi secrète qu'on nous l'a laissé croire.

– En général, tes intuitions nous ont bien guidés. Seulement cette fois, je souhaite que tu te trompes.

À 22 heure pile, Billy rappela la caporale.

– Il y a eu très peu de vols à cet hôtel au cours des cinq dernières années, annonça la caporale avant même que Billy ne lui dise bonsoir.

– Ça ne veut rien dire. Le nôtre ne sera pas rapporté, alors…

– Bon travail. Autre détail à signaler?

– Non.

– Nous continuons comme prévu.

✵

À 6 heures, le lendemain matin, on frappa à la porte de leur chambre. Ils dormaient profondément. On frappa à nouveau. Rien n'y fit. Lorsque le radio-réveil indiqua lui aussi 6 heures, une musique électrique et brouillée de distorsion envahit la pièce. Marie s'éveilla la première et entendit les coups sur la porte. Elle réveilla Billy, qui semblait sortir d'un rêve troublant.

– On frappe à la porte, lui dit-elle.

– Mais non, c'est la radio. Tu as raison, j'y vais, dit-il en enfilant la robe de chambre, gracieuseté de l'hôtel.

Il regarda par l'œil de la porte et aperçut un chasseur à grosse tête qui tenait une mallette devant lui. Échaudé par les événements de la veille, il préféra redoubler de prudence.

– Vous désirez? lui demanda-t-il, la porte encore close.

– Je m'excuse de vous déranger de si bonne heure, monsieur Boost. Je suis envoyé par un certain monsieur Connely qui a

laissé ça pour vous, à la réception. Il a insisté pour que nous vous la remettions à 6 h. Vous en aurez besoin, paraît-il.

– Ah oui? Et que contient-elle?

– Je ne sais pas, répondit l'employé toujours en chuchotant pour ne pas réveiller les autres clients.

– Laissez-la par terre. Je la récupérerai plus tard.

– Je ne peux pas, monsieur. On m'a dit de vous la remettre en mains propres.

Billy réfléchit. Il prit la clé du coffre-fort et en sortit son insigne du département de la Défense. Puis, il entrouvrit la porte et la montra au messager.

– C'est un ordre! dit-il en haussant le ton.

– Entendu, monsieur.

Le chasseur déposa la mallette sur le plancher, devant la porte, fit un quart de tour, puis s'éloigna. Quand Billy fut certain que son visiteur n'était plus en mesure de tenter une quelconque manœuvre d'intrusion, il s'accroupit et glissa rapidement la valise dans la chambre.

– Ça ressemble à une mallette d'ordinateur portable, dit Marie, qui s'était placée dans la salle de bain pour ne pas manquer un mot de la discussion.

– En effet, dit-il en ouvrant très lentement la fermeture éclair.

– C'est effectivement un portable. À 7 heures, tu te rapporteras à la caporale comme prévu; on verra bien.

– Le temps passe. Je saute dans la douche et avant de descendre déjeuner, on jouera au docteur, fit Billy en lui mordillant un lobe d'oreille.

– Tu aimes ça le matin. Moi je préfère les imprévus passionnés et les…

– Je parlais de mon injection, précisa-t-il, ce qui coupa net l'inspiration de sa blonde.

Elle sortit la petite boîte en cuir du coffre-fort et la déposa sur la table de chevet, à droite du lit. Elle l'ouvrit lentement. Son cœur se mit à battre de plus en plus vite. Elle s'assit sur le lit un instant. Billy chantait «Born in the USA» de Bruce Springsteen. Elle se remémora, en silence, la procédure à suivre telle qu'enseignée par le Dr Lacep, deux jours plus tôt.

– Tu es prête, beauté? lui demanda-t-il sortant de la douche complètement nu.

– J'ai livré le colis. Il n'a pas ouvert la porte. Il a montré son insigne de la Défense pour intimider l'employé de l'hôtel. Celui-ci a obtempéré et laissé le portable devant la porte.

– Excellent! Notre petite leçon d'hier a porté fruit. Il a beaucoup d'imagination tout à coup. C'est parfait. Ils sont méfiants maintenant. Ils devront même craindre pour leur vie. Ne vous introduisez plus dans leur chambre. Suivez Billy jusqu'à ce qu'il embarque sur le bateau, puis revenez filer la fille. Impressionnez-la, juste ce qu'il faut pour que l'envie de retourner sur une terrasse lui passe, au moins pour le reste de la mission. Ils devront apprendre leur métier sur le tas. Je compte sur vous pour leur donner un cours accéléré. Vous êtes notre meilleur agent. Dois-je vous rappeler que le jeune homme a une valeur inestimable aux yeux du groupe? Protégez-le. Il devrait quitter l'hôtel vers 7 h 30 pour être au bateau avant 8 h. Assurez-vous que l'officiel qui l'accueillera à bord, envoyé par M. Power, soit le bon.

– Je devrai m'approcher de lui et éviter qu'il ne me repère.

– Ça, c'est votre travail, agent Nolan. On se parle après son embarquement.

– Compris, caporale.

La caporale Tyson était très préoccupée par le comportement de ses deux nouvelles recrues. Jamais n'avait-elle laissé partir ses protégés sans s'assurer qu'ils soient fin prêts pour affronter un monde beaucoup plus dangereux que les meilleurs films d'espionnage n'avaient pu leur révéler.

Pour pallier leur manque de connaissances et d'expérience sur le terrain, elle avait demandé le support de l'agent Nolan. Un homme exceptionnel que le Dr Carson avait recruté voilà plus d'un an. Il avait dû y mettre le prix, mais l'homme avait fait ses preuves.

Nolan ne comprenait pas comment on pouvait laisser deux jeunes personnes sans défense à la merci de groupes de tueurs qu'il redoutait lui-même. Ancien agent secret de la CIA, affecté à la lutte contre les terroristes en Irak, en Tchétchénie et en Arabie saoudite, il avait libéré des otages et égorgé des hommes

de ses propres mains à plusieurs reprises. Il devait aujourd'hui agir comme garde du corps. L'espionnage prenait un virage qu'il avait de la difficulté à saisir. Mais au prix qu'on le payait, il posait rarement des questions indiscrètes.

❋

Billy s'étendit à plat ventre sur le lit. Marie mit un premier gant de caoutchouc, puis un deuxième. Son patient fredonnait encore le même succès américain. Elle eut un peu de difficulté à décoincer le petit cylindre métallique contenant l'une des deux seringues. Une fois dans ses mains, elle le décapsula en dévissant le capuchon, qui laissa échapper un scellant en aluminium. Elle tira sur une languette rattachée au capuchon. La seringue suivit. Très lentement, elle la retira complètement du petit tuyau. La seringue était enduite d'une pâte blanche, laquelle agissait probablement comme isolant, conformément aux explications de Dr Lacep.

Elle dut nettoyer le piston, qui était recouvert de la pâte. Elle leva la seringue à la hauteur de ses yeux, tira légèrement le piston, lui appliqua ensuite une légère pression et quelques gouttes jaillirent de l'aiguille, allant choir sur les omoplates de Billy.

– Je crois que tu ne piques pas au bon endroit, lui dit-il en riant.

Marie, très concentrée, ne réagit pas à son sarcasme. Elle déballa un coton stérile, puis frotta la cicatrice et son pourtour.

– C'est mieux, ajouta-t-il.

Elle palpa doucement l'implant, en localisant son centre, et prit une grande inspiration.

– Ça pique, dit-elle avec émotion.

Elle aligna la seringue et l'enfonça graduellement dans la peau jusqu'à ce qu'elle perçoive la résistance créée par l'implant. Elle appuya encore un peu, environ un centimètre, puis elle mit son pouce sur la petite rondelle de plastique, au bout du piston de la seringue. Elle appliqua une légère pression. Tout était normal. Elle enfonça le piston jusqu'au fond, puis retira l'aiguille.

– Ça y est! dit-elle, soulagée.

– Une vraie pro! l'encouragea Billy.

– Ne bouge pas! Je vais te mettre un petit pansement avec un ourson dessus.

– Il y a des oursons sur les pansements?

– Mais non, mais non. Je voulais voir si tu pouvais déjà lire dans mes pensées.

– Très drôle!

Il était presque 7 heures. Marie remit la seringue dans le tube, puis le coinça à nouveau entre les deux petites pinces prévues à cet effet dans la boîte. Elle referma celle-ci et la déposa dans le coffre-fort, en sécurité. Ensuite, elle brancha le nouvel ordinateur et le démarra. Elle sortit les codes d'accès du coffre-fort, pendant que Billy revêtait un habit bleu marine, avec de fines rayures grises.

– J'aurais besoin de chaussures neuves, dit-il en laçant celles qu'il avait apportées. Tu crois que tu pourrais magasiner pour moi aujourd'hui?

– Avec plaisir! Et aux frais du gouvernement américain? proposa-t-elle pendant qu'elle entrait les codes un à un.

– Bien… oui. C'est mon costume de travail, en fin de compte.

– La communication est établie, dit-elle en apercevant le mot «Bonjour», en français, sur l'écran.

– Bonjour, tapa Marie à son tour.

– Quoi de neuf? demanda la caporale.

– Nuit paisible, injection réussie et prêt à partir, répondit Marie.

– Bravo. Nom du bateau: *Prince Lawrence*. Rapport à 22 h. Puis l'écran s'assombrit graduellement.

– Pas trop volubile la caporale aujourd'hui, remarqua Marie en refermant le tout. Tu me donnes une seconde? Je me brosse les dents, j'enfile une blouse et une jupe, et je descends à la salle à manger avec toi.

– Fais ça vite!

Elle se sentit pas mal frustrée de ne pas l'accompagner sur le bateau. Après tout, elle n'avait peut-être pas d'implant dans le dos, mais elle s'était toujours considérée comme son équipière à part entière depuis le début. D'ailleurs, ils ne seraient probablement pas là si elle n'avait pas accepté de le suivre. Elle aurait à mettre ça au clair avec la caporale, dès leur retour à la base.

Elle sortit en coup de vent de la salle de bain. Ravissante dans une blouse blanche remarquablement transparente et une jupe noire moulante à souhait. Ses longues jambes étaient mises en valeur par de minuscules chaussures aux talons gratte-ciel.

– La parfaite adjointe. Tu es éblouissante, lui dit Billy en reboutonnant le troisième bouton de sa blouse qui laissait moins de place à l'imagination.

– Oui, mais une adjointe loin de son patron, lui fit-elle remarquer.

– J'imagine que tu ronges ton frein, présentement?

– Oui. Mais les choses se bousculent tellement vite que je ne doute pas un instant que nous aurons rapidement d'autres occasions où je serai au centre de l'action.

– On descend?

– T'as vu, je suis aussi grande que toi, dit-elle en le regardant du plus haut qu'elle le put.

❋

– Au port, s'il vous plaît, fit Billy au chauffeur de taxi. Vous savez où est amarré le *Prince Lawrence*?

– On ne peut pas le manquer, monsieur. Il fait dix étages de haut et trois cents mètres de long. Vous allez y faire une visite? demanda le chauffeur. C'est très rare qu'ils laissent monter des personnes à bord.

– Une visite… si l'on veut, répondit Billy, évasif.

Le chauffeur se montrait très volubile en ce vendredi matin. Son passager, quant à lui, regardait défiler un cortège de voitures anciennes, qui emprunta le même parcours qu'eux. L'étroitesse des allées empêchait tout dépassement. Peu importe, Billy était en avance, et le soleil était radieux.

– Comme vous le disiez, il est immanquable, ne put-il s'empêcher de souligner en payant sa course.

– Bonne journée, monsieur, dit le chauffeur, enchanté du pourboire qu'il avait reçu. Je peux vous reprendre vers quelle heure?

– Je vous remercie, mais je n'ai aucune idée de l'heure de mon départ. Par contre, demain matin, je dois revenir à la même heure. Alors, si vous voulez m'attendre devant la porte de l'hôtel, je descendrai vers 7 h 30.

– Certainement, monsieur. J'y serai sans faute. Bonne journée!

Le *Prince Lawrence* battait pavillon de la Grande-Bretagne. C'était le plus récent géant des mers mis en service par la ligne maritime Nucard Line. D'ailleurs, il s'agissait de sa première traversée outre-Atlantique. Il faisait exactement 345 mètres de long et 72 de haut. Soit environ l'équivalent d'un édifice de 14 étages. On estimait son poids à 150 000 tonnes et sa vitesse, à 60 km/h. Il pouvait accueillir jusqu'à 2 625 passagers. Son équipage se composait de 1 253 membres. Et, comme dernière statistique, mais non la moindre, son coût franchissait la barre des 1,5 milliard de dollars canadiens.

Billy dut franchir un parc traversé d'une piste cyclable et d'un large aménagement piétonnier bordé de bancs et de magnifiques fleurs. C'était tout ce qui le séparait du bateau et de sa passerelle. Il fut surpris de constater que l'accès au bateau semblait être un jeu d'enfant. N'importe quel touriste pouvait franchir le mince cordon de sécurité qui pendait devant la passerelle.

Plus il s'approchait, plus l'immensité du bateau le saisissait. À quelques mètres seulement de la première rangée de hublots, il dut se casser le cou vers l'arrière pour en mesurer la pleine hauteur. Il se dirigea lentement vers la passerelle. Il s'immobilisa ensuite au ruban bleu signifiant l'accès contrôlé au bateau. Un homme en uniforme noir descendit de la passerelle, muni d'un walkie-talkie.

– Bonjour, dit-il arborant un large sourire. Puis-je vous aider, monsieur?

– Certainement. On m'attend, fit Billy en lui tendant les papiers que la caporale Tyson avait imprimés.

Le gardien examina le document un bon moment, puis recula de quelques pas en appuyant sur le bouton du micro attaché à son épaule. Billy ne put comprendre ce qu'il disait. Il entendit un grincement sourd en guise de réponse. Puis l'homme revint près de lui.

– Ce ne sera pas long. On descend vous chercher.

– Merci.

À 8 heures du matin, un vendredi, très peu de touristes déambulaient dans le port. Seuls quelques passants, parfois avec leur chien ou en joggant, traversaient le parc rapidement, sans

même porter attention au bateau. Un coureur avec des lunettes noires et un large bandeau s'arrêta près de Billy. Il fit mine d'attacher l'un de ses souliers et de se désaltérer.

Tout en haut de la passerelle, Billy put apercevoir un homme et une femme tournant sur la plate-forme, d'un pas rapide. On aurait dit que la pente accélérait leur descente. Tout comme des enfants qui s'amusent en laissant la gravité les mener vers le bas. Ils arrêtèrent leur course à deux pas du gardien. Celui-ci leur présenta Billy tout en détachant le ruban de nylon bleu.

– Monsieur Boost, fit l'homme en complet gris. Si vous voulez nous suivre, M. Power vous attend dans sa suite.

– N'avez-vous pas des papiers d'identité à me montrer auparavant? demanda-t-il sans bouger d'un poil.

– Oui, évidemment, s'excusa la dame en tailleur bleu tout en lui tendant les documents désirés.

Il regarda très attentivement les deux feuilles avec le sceau du département de la Défense américaine et les deux photos des agents spéciaux. Il se rappela à quel point monsieur Carson avait insisté pour qu'il s'assure que les personnes qui viendraient le chercher soient d'authentiques agents américains. Tout lui semblait normal. Il remit les papiers à la dame et s'engagea sur la passerelle. L'homme en gris en avant, Billy au centre et la dame en bleu à l'arrière. Voyant cette scène, le coureur au bandeau blanc reprit sa course.

L'ascension fut plus raide qu'elle ne le paraissait de la terre. Ils arrivèrent à un palier donnant sur une porte vitrée. L'agent l'ouvrit en laissant Billy le précéder à l'intérieur. La pièce ressemblait à un hall d'entrée d'hôtel de luxe. Tapis épais, boiseries, éclairage abondant, peintures gigantesques et vitraux à profusion. La dame le dirigea vers les ascenseurs.

Les ascenseurs tubulaires étaient complètement vitrés et donnaient sur l'intérieur du bateau. Non pas une, mais deux immenses piscines, l'une ovale et l'autre carrée, bordées de palmiers, s'offraient comme premier panorama. Une douzaine de mètres plus hauts, changement de plancher et nouveau décor. Six terrains de tennis et restaurants en mezzanine. Jamais Billy n'avait vu d'aussi près un de ces terrains de jeux pour les mieux nantis de la planète.

L'ascenseur s'arrêta au neuvième étage. L'agent inséra une clé dans le panneau, au-dessus des numéros d'étage. La porte s'ouvrit lentement. La dame sortit en premier, suivie de Billy et du troisième passager, qui retira sa clé.

Le corridor ressemblait vaguement à celui de son hôtel. Mais, différence majeure, des hommes postés à tous les cinq ou six mètres n'avaient pas du tout l'air de vacanciers. Ils le regardèrent de haut en bas sans jamais croiser ses yeux. Les deux accompagnateurs s'immobilisèrent devant le 911. L'agent frappa en donnant son nom, Smith. Après quelques instants, la porte s'entrouvrit, puis se referma pour se rouvrir peu après.

– Monsieur Boost! Paul Milano, conseiller du directeur. Comment allez-vous?

– Très bien merci.

– Entrez, entrez. M. Power vous attend.

Billy fut quelque peu intimidé par toute cette sécurité. Encore une fois, il réalisa à quel point le nouveau monde dans lequel il pénétrait lui était inconnu et lointain. La suite dans laquelle il se retrouvait était immense. Des canapés de cuir, un bar et des recoins meublés de tables de travail. Le mur du fond, complètement vitré, donnait du côté du fleuve. Les balcons permettaient de sortir prendre l'air, en s'assoyant confortablement sur des chaises en rotin, aux coussins fleuris, très moelleux.

Près des baies vitrées, trois hommes étaient assis dans un carré de causeuses et discutaient ferme. L'un d'eux se leva et les deux autres l'imitèrent. Petit, grassouillet, aucun poil sur la tête, il s'avança vers Billy. Une démarche de pingouin avec les pieds tournés vers l'extérieur. Tout en s'approchant, il fixa Billy dans les yeux avec arrogance. Puis il s'arrêta et l'examina jusqu'au bout des orteils.

– Alors, c'est vous la petite merveille que Carson junior voulait tant que j'accepte dans mon équipe, fit-il avec juste assez de mépris pour l'impressionner.

Billy ne savait comment réagir. Il regarda le petit bonhomme et, soudain, put déceler ses arrière-pensées. En fait, le directeur ne voulait pas du tout de lui dans son entourage. Il lui avait été imposé par le président suite aux pressions du Dr Carson. Il ne le connaissait pas du tout, alors qu'il avait l'habitude de

sélectionner lui-même ses proches collaborateurs. Il détestait les jeunes loups de Washington, enjôleurs, qui cherchaient à tout prix à se rapprocher du pouvoir.

Sa vaste expérience lui avait appris à se méfier de ces diplômés des grandes écoles qui savaient tout, mais qui n'avaient jamais rien accompli sur le terrain. Des hauts salariés inutiles, qui viraient leur capot de bord au moindre pépin. Lui, il avait gagné ses galons au Koweït, en Afghanistan, en Turquie et en Iran.

Billy était en terrain miné et maintenant, il le savait.

– Je ne dois pas être celui que vous attendiez, répondit-il humblement.

– On m'a dit que vous étiez féru de politique internationale et surtout, de lutte anti-terrorisme, poursuivit le directeur qui voulait en savoir plus sur ce jeune homme.

– C'est pas mal exagéré, tempéra Billy. Moi, je me considère plutôt comme un spécialiste des comportements humains. Les stratégies, les tactiques et la politique, je laisse plutôt ça aux hommes de votre envergure. Aux hommes qui ont prouvé leur valeur en temps de crise, sur le champ de bataille.

M. Power se rapprocha de lui et lui fit signe de se pencher un peu.

– Vous ne seriez pas l'un de ces petits emmerdeurs venus évaluer la valeur de mon service, chuchota-t-il à son oreille. Car si c'est le cas, vous risquez gros, mon jeune et probablement éphémère ami.

Billy commençait à avoir chaud, mais il se comporta étonnamment bien. Ce corps à corps lui plaisait assez; il répondit du tac au tac en murmurant dans l'oreille du directeur à son tour:

– Je ne sais pas ce que vous savez de moi, dit-il d'un ton assuré. Mais je peux vous garantir que je n'en ai rien à foutre de votre service. Je suis ici pour connaître les réelles intentions de vos vis-à-vis, à la table. Si vous êtes trop bête pour profiter de mes compétences, d'autres le feront.

Il recula de quelques centimètres et regarda M. Power droit dans les yeux. Il se surprit lui-même par son aplomb. Il y eut un moment de silence. Tous les regards des gens présents étaient rivés sur eux. Les adjoints du directeur savaient très bien ce qui se passait. La réaction de leur patron allait dicter leur

comportement à l'égard du petit nouveau pour les deux journées à venir.

– Très bien jeune homme, fit le directeur en lui posant la main droite sur l'épaule. Venez que je vous présente mes plus fidèles collaborateurs.

– Avec plaisir, répondit Billy, tout de même soulagé.

Après de très courtes présentations, les quatre hommes établirent la stratégie que le directeur adopterait au cours de cette première rencontre. Billy écoutait religieusement. Il avait été convenu, au préalable, que les autres pays déposeraient une ébauche de proposition sur les améliorations à apporter, en priorité, aux mécanismes de transmission des informations entre les multiples organismes de sécurité. Le directeur n'avait donc qu'à écouter et à s'assurer de bien comprendre la volonté de ses interlocuteurs. Par la suite, il demanderait un ajournement de la rencontre. Il en profiterait alors pour revenir travailler avec son équipe afin de rédiger les contre-propositions américaines à rapporter à la table.

Pendant ce court briefing, Billy tenta de percer les secrets des hommes en présence. Peine perdue. Leur concentration était exclusivement vouée au support du directeur, et leurs pensées, totalement orientées sur les enjeux à débattre. Rien d'intéressant pour le moment.

❋

Marie attendait l'ouverture des magasins, assise dans le hall de l'hôtel. Il y avait beaucoup d'activité dans les corridors, les ascenseurs et les restaurants, malgré le début de la saison morte du tourisme. Des affiches, placardées un peu partout, annonçaient le congrès annuel de l'Ordre des psychologues du Québec avec ses différentes conférences. L'une d'elles attira son attention.

Mon attitude, ma guérison.
Avec le romancier André Casaubon

La conférence débutait dans deux minutes, à 9 h. Marie se mourait d'envie d'y assister. D'abord, le sujet l'intéressait énormément depuis qu'elle avait découvert une toute nouvelle facette de la personnalité de Billy, durant sa maladie, et aussi parce qu'elle avait littéralement dévoré les deux premiers

romans de l'auteur André Casaubon. Mais comment pourrait-elle s'introduire dans la salle?

Elle sauta dans l'ascenseur, en descendit à l'étage de sa chambre où elle récupéra son insigne du département de la Défense américaine. Elle troqua son chandail de laine pour le veston complétant son tailleur, attrapa son sac à main et s'attacha les cheveux en chignon. Puis, elle courut vers la cage d'ascenseur. Elle descendit à l'étage des salles de conférences et suivit les indications pour la salle Robert-Bourassa.

– Bonjour, lui dit une des dames derrière la table de contrôle des inscriptions, près de la porte à l'entrée de la salle. Quel est votre nom, s'il vous plaît?

– Bonjour, fit Marie. Je n'apparais pas sur votre liste. Je fais partie du personnel de l'hôtel et cette conférence m'intéresse beaucoup. Je me demandais si je ne pourrais pas y assister discrètement.

– Nous avons dû ajouter des chaises pour répondre aux nombreuses demandes de dernière minute. Je ne crois pas qu'il y ait de places supplémentaires, répondit poliment la dame.

– Excusez-moi, mais puis-je voir le responsable du congrès, s'il vous plaît?

– Je ne vois pas ce que cela changerait, madame, répondit calmement la préposée à l'accueil.

– J'insiste, dit fermement Marie en présentant son insigne.

– Un instant, je vous prie.

La dame se dirigea à l'intérieur de la salle, puis revint quelques minutes plus tard avec la directrice des communications de l'Ordre. Après une brève discussion entre les deux femmes, la directrice fit entrer Marie, qui arborait un large sourire. La conférence débutait. Marie n'avait jamais vu un tel rassemblement de médecins de l'âme.

❋

Lorsqu'ils sortirent de la suite, la délégation russe traversa le corridor au même moment. Des mouvements de tête, sans plus, suffirent comme salutations. Personne n'emprunta l'ascenseur. Un des gardiens de sécurité ouvrit une porte, menant à des escaliers, à l'aide d'une carte magnétique. Il attendit que tous les délégués aient passé la porte pour la verrouiller derrière eux. Ils descendirent un étage. Un autre gardien fit la manœuvre inverse

au huitième. Tous, à l'exception des femmes, tournèrent à droite en sortant des escaliers.

L'étage était désert. Encore une fois, des gardiens étaient postés à tous les cinq mètres, dos au mur, la tête droite et le corps raide. Aucune arme n'était apparente. Le premier des deux groupes, qui ne s'étaient pas entremêlés, s'immobilisa devant une porte close. Les Russes attendirent que la sécurité fasse son travail. Ils furent fouillés de haut en bas et de bas en haut, tous, sans exception. Une fois la fouille terminée, un des gardes communiqua avec quelqu'un de l'intérieur à l'aide d'un walkie-talkie. Un des responsables de la sécurité demanda aux Américains de reculer de quelques mètres, pendant que les Russes prenaient place dans la salle.

À leur tour, tous les représentants de l'Oncle Sam furent fouillés. La fouille terminée, ils entrèrent un à un. Chaque porte-parole national pouvait avoir un conseiller à ses côtés. Billy compta donc douze personnes autour de la table ovale avant que M. Power et l'un de ses trois adjoints n'y prennent place.

La salle ressemblait à toute autre salle du genre, sauf qu'avec la fenestration couvrant entièrement le mur du fond, la vue sur le Vieux-Québec et le Château Frontenac était à couper le souffle. Derrière les acteurs principaux, deux rangées de chaises permettaient aux autres représentants de suivre attentivement les débats. On leur assigna trois places derrière le directeur. Deux dans la première rangée, que prirent les deux autres collaborateurs de M. Power, et l'autre dans la deuxième rangée, que Billy n'eut pas le loisir de choisir. Peu lui importait; de là, il voyait très bien l'ensemble des participants, sans trop de contorsion. Pour ce qu'il avait à faire, cette place lui allait à merveille.

Un seul garde de sécurité se trouvait à l'intérieur de la salle, près de la porte. En tout cas, Billy ne put en distinguer qu'un seul. Le représentant anglais prit la parole en premier, son premier ministre étant l'instigateur de cette réunion. Il souhaita la bienvenue à tous et revint sur les résultats attendus à la fin des pourparlers. Ensuite, il proposa un agenda de rencontres qui fut accepté à l'unanimité et émit le souhait à l'effet que l'ensemble des décisions se prennent avec autant de facilité au cours des quarante-huit heures à venir. Personne ne rit.

Pendant que le délégué de l'Angleterre poursuivait son introduction, Billy débuta son travail. Mais rien ne lui laissait croire que ce participant, juste en face du directeur de la CIA, avait un quelconque plan machiavélique en tête. Cette situation l'amusait, car on aurait pu lui poser des questions sur les paroles qui venaient tout juste d'être prononcées par les parties en présence, qu'il eut été incapable d'y répondre. Il était totalement absorbé par sa mission.

L'Anglais se fit aussi le porte-parole des autres pays et commença la présentation du travail déjà effectué par les délégués depuis leur départ d'Europe. Il fit un court résumé des principaux attentats terroristes survenus dans les pays représentés à la table en y associant les groupes qui les avaient revendiqués. Il déroula, au centre de la table, une grande carte du globe sur laquelle avait été identifiée, par des points rouges, la provenance desdits groupes.

Le patron de la CIA poussa un soupir pour signifier son impatience. On superposa à la carte une feuille transparente sur laquelle des points bleus localisaient les «centres de formation» de ces terroristes. Ainsi, on voyait très bien l'origine des écoles et des groupes. Ensuite, il ajouta une autre carte plastifiée sur laquelle ils avaient dessiné les frontières des pays «amis» des États-Unis.

Plus de la moitié de l'ensemble des écoles et des groupes se retrouvaient dans des pays que les États-Unis soutenaient économiquement ou autrement, pour quelque raison que ce soit. M. Power ne broncha pas d'un poil.

Pour la première fois, Billy se mit à écrire avec son ordinateur portatif. Dans son for intérieur, l'Anglais espérait vivement que son collègue américain réagisse. Mais en vain, car l'autre resta imperturbable. Billy, qui fixait maintenant monsieur Power, comprit tout de suite que celui-ci n'accordait aucune importance à la présentation qui lui était faite. Pendant un instant, il crut comprendre que le directeur de la CIA avait eu comme mandat du président de faire avorter, intelligemment il va sans dire, les rapprochements.

L'Espagnol prit la parole, puis l'Australien et ensuite le Français. Tous ensemble, ils tentèrent d'ébranler l'Américain en lui expliquant, sous des angles différents, l'hypocrisie d'une telle situation. Le Russe se contenta de marmonner quelques mots

pratiquement inaudibles. Billy vit l'inconfort de l'homme, qui ne s'exprimait à peu près pas en anglais. L'accent du Français le déconcentrait à un point tel, qu'il eut un fou rire.

Plus de deux heures s'étaient maintenant écoulées et le représentant américain n'avait à peu près pas participé aux discussions. Soudain, monsieur Power se redressa et s'avança au bout de sa chaise en levant les bras.

– Et que proposez-vous, messieurs, maintenant que vous avez fait notre procès?

– Vous le savez très bien, monsieur Power, dit le Français.

– Ah oui! répondit l'Américain d'un ton arrogant.

– Vos armes ne peuvent régler le problème qu'en surface et…

– Vous n'allez pas tout de même pas me dire que vous voulez négocier avec ces barbares! s'insurgea violemment Power.

Constatant que l'atmosphère se réchauffait un peu plus que désiré et anticipant que la situation ne dégénère, le responsable de l'assemblée suggéra une pause. Tout le monde fut d'accord et l'ensemble des conseillers se rua sur leur porte-parole. Jusqu'à maintenant, Billy n'avait pas recueilli beaucoup d'informations intéressantes.

L'Espagnol suivait le débat avec énormément d'intérêt. L'Australien reformulait sans cesse les paroles de chacun dans sa tête. Pourquoi? Billy n'en avait aucune idée. Le Français pensait à une phrase et la prononçait presque automatiquement, en coupant la parole aux autres sans arrêt. Le Russe paraissait très fatigué. Billy crut qu'il avait peut-être trop ingurgité de vodka la veille. Et l'Anglais essayait de sauver les meubles. Rien pour émoustiller le Dr Carson avec ses grandes ambitions de sauver le monde.

Chaque pays poursuivit son caucus, comme on en fait au football avant chaque jeu. Entourant leur quart-arrière, les conseillers écoutaient attentivement les directives et aidaient à développer la stratégie à mettre de l'avant après la pause.

Power, quant à lui, ne parla à personne. Il se leva et se dirigea vers la salle de bain.

Pendant cette pause, le gardien utilisa son walkie-talkie pour aviser ses collègues de faire entrer les rafraîchissements. Billy avait soif. Un employé du bateau fit son entrée. Il poussa un

chariot avec du café ainsi que des jus et des pâtisseries contre un des murs de la salle. Billy fut le premier à se lever pour se diriger vers le chariot. Il était juste derrière le serveur. Celui-ci plaça, très lentement, les tasses sur une des tables en se retournant fréquemment pour regarder en direction des participants. Probablement qu'il était impressionné par la composition du groupe en présence, mais ce comportement ne manqua pas d'attirer l'attention de Billy.

Lorsque le directeur Power sortit de la salle de bain, le serveur fit un pas dans sa direction, que seul Billy remarqua. C'est alors qu'à la surprise de tous, il agrippa le serveur par-derrière en lui passant l'avant-bras droit autour du cou. En se penchant vers l'avant, le serveur balança Billy par-dessus lui, sur le chariot. Mais l'emprise de Billy était solide. Dans un vacarme de vaisselle brisée, il entraîna alors l'employé dans sa chute, en s'éclaboussant de café brûlant.

Billy tentait de le retenir tant bien que mal, mais l'homme lui balança un coup de coude précis dans les côtes. Du coup, il en eut le souffle coupé. Profitant de son avantage, le serveur lui asséna ensuite un violent coup de tête directement sur le nez. Billy eut le visage engourdi et sentit son sang chaud couler sur ses lèvres. Alors qu'il perdait conscience, un coup de feu retentit.

✵

– Monsieur Boost! Monsieur Boost!

Une voix très lointaine le tira de son sommeil.

– Monsieur Boost! Monsieur Boost, répéta la voix.

Il tenta d'ouvrir un œil, mais ne vit qu'un mince filet embrouillé devant lui.

– Où suis-je? Que s'est-il passé? demanda-t-il en goûtant le sang encore présent dans sa bouche pâteuse.

– Vous êtes à la clinique médicale du bateau. Tout va bien, lui répondit le médecin de bord.

– Je vous dois la vie, jeune homme. Comment avez-vous su pour ce…

– Monsieur Boost doit se reposer maintenant. Vous l'interrogerez plus tard, insista le médecin en poussant doucement le directeur de la CIA vers la porte.

Billy tentait de mettre de l'ordre dans ses pensées. Pendant qu'il observait le serveur, il crut que celui-ci cherchait quelqu'un dans la salle. Intrigué, il le fixa pour lire dans ses pensées et en savoir plus long. Il découvrit que l'homme, très nerveux et en sueur, se répétait sans cesse les mêmes paroles.

Petit, gros, chauve.
Petit, gros, chauve.
Mais où est ce bâtard?
Où est-il?

C'est alors qu'il comprit que ce faux employé du bateau ne pouvait être qu'un meurtrier, venu avec un seul dessein: assassiner le représentant américain. Lorsqu'il le vit se diriger vers monsieur Power, à sa sortie de la salle de bain, plus aucun doute ne subsistait dans son esprit. Sans réfléchir, il bondit sur lui pour l'empêcher de mettre son plan à exécution.

– Billy, Billy.

– Oui, répondit le pauvre homme qui tentait de se tourner sur le côté, mais qui dut se raviser lorsqu'il sentit un vif élancement dans les côtes.

– C'est Marie. Tout va bien. En fait, pas trop mal.

– Sommes-nous encore dans la clinique du bateau?

– Comment te sens-tu?

– Je sens une douleur sur le côté gauche.

– Tu as trois côtes cassées.

– Et mon visage est tout enflé. Je sens battre mon cœur dans mon front.

– Tu as le nez cassé. Tes yeux sont très boursouflés et de plus en plus mauves.

– Le coup de feu. Ai-je été atteint?

– Non. Le gardien a visé le terroriste droit au cœur.

– Le terroriste! Je le savais. Aille!

– Reste tranquille. Tu dois te reposer, Billy.

– Quelle heure est-il?

– 18 h. Le médecin de bord t'a prodigué des soins d'urgence à la clinique du bateau, puis ils t'ont transporté en hélicoptère à l'hôpital militaire de Burlington.

– Je ne me souviens de rien.

Sur ces paroles, un médecin s'approcha du lit. Il examina à nouveau le visage et les côtes de son patient. Son état était stable.

– Monsieur Boost, vous devez vous reposer encore quelques semaines. On m'a dit que vous serez suivi à Plattsburgh, où vous résidez. Vous pouvez quitter l'hôpital si vous le désirez, mais je serai à votre disposition si vous préférez rester ici encore quelques heures.

– Je dois retourner à la rencontre et…

– Ils sont tous repartis, Billy, lui dit Marie. Nous sommes aux États-Unis, dans un hôpital militaire à Burlington.

– Partis? Où ça?

– Je ne sais pas, mais ils craignaient d'autres tentatives de la part du groupe qui a revendiqué cet attentat avorté. Le terroriste portait une lettre signée par «Les enfants de la résurrection», lui expliqua-t-elle lentement. Un conseiller d'un certain monsieur Power m'a demandé de te remettre cette enveloppe.

– Tu peux remonter la tête du lit, s'il te plaît, Marie?

Elle lui tendit une enveloppe blanche pendant qu'il se redressait tant bien que mal. Il ouvrit l'enveloppe et en sortit l'unique feuille qui s'y trouvait. Le directeur de la CIA y avait écrit quelques lignes à la main. Marie, fort intriguée, s'approcha pour en lire le contenu elle aussi.

Billy,
Je me suis personnellement assuré
que vous soyez totalement hors de
danger avant de quitter Québec.
Le docteur Carson m'a dit qu'il se
chargerait de vous ramener à la base.
Je ne pourrai jamais vous
remercier suffisamment pour le geste
que vous avez posé. Mettre votre vie
en jeu pour sauver la mienne était
une réaction digne de nos plus
grands combattants.
Je vous contacterai ultérieurement.
Votre ami,
James W. Power

– Qui est ce James W. au juste? voulut savoir Marie.

– Le directeur de la CIA. Bon, je crois que mon séjour à l'hôpital a assez duré. Tu voudrais me passer mes vêtements sur la chaise?

Billy s'habilla avec l'aide de Marie. Ses côtes brisées limitaient l'amplitude de ses mouvements. Lorsqu'il penchait la tête vers l'avant, il avait la sensation qu'une boule de pétanque roulait à l'intérieur et venait s'appuyer contre son front et ses arcades sourcilières. Il eut aussi l'impression d'avoir une sinusite mal soignée. Avant de quitter l'hôpital, il passa au bureau du médecin.

– Docteur, je vous remercie pour tout. Je retourne à Plattsburgh maintenant.

– Je ne sais pas qui vous êtes exactement, mais votre santé intéresse des gens très haut placés. Pour ma part, mon travail est terminé. Voici des pilules que vous devez prendre en suivant attentivement les posologies. Lundi matin, sans faute, vous irez consulter Dr Lacep à la clinique de la base. J'ignore à quoi peut servir l'appareil greffé dans votre dos, mais il s'écoulait un liquide radioactif qui s'est répandu autour de votre colonne vertébrale à votre arrivée ici. Nos chirurgiens ont limité les dégâts, mais il serait plus sage de faire vérifier le tout par votre spécialiste.

– Merci pour tout, docteur, et bonne fin de journée.

– Soyez prudents! fit le médecin, qui hocha la tête.

Marie et Billy sortirent de l'hôpital par la porte des urgences. Ils n'eurent pas le temps de se rendre au stationnement, où Marie avait garé la Taurus à son retour de Québec, qu'une grosse limousine bleue leur coupa le chemin. Un militaire en descendit du côté du passager et s'avança vers eux.

– Monsieur Boost, Madame Desrochers, veuillez monter, s'il vous plaît.

– Ah oui? Et pourquoi donc? demanda effrontément Marie.

– Parce qu'il est plus prudent de ne pas conduire en ce moment, leur dit une voix qui provenait de l'intérieur de la limousine.

– Monsieur l'ambassadeur! marmonna Billy d'une voix nasillarde.

– Que faites-vous ici? demanda Marie.

– On m'a dit que vous auriez probablement une foule de questions et je me suis porté volontaire pour tenter d'y répondre. Allez, montez! Nous bloquons la circulation.

Marie confia ses clés au militaire, qui les suivit avec sa voiture. Billy monta péniblement dans la limousine, aidé de Marie qui prit place à ses côtés. Fidèle à ses habitudes, le diplomate ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil au décolleté de Marie lorsqu'elle se pencha pour monter.

– Vous n'êtes certainement pas ici tout simplement pour répondre à nos questions, lui lança Billy sur un ton qui défiait l'ambassadeur.

– Non, mais au moins, vous êtes montés dans la voiture. C'est déjà un grand pas de fait, répondit-il avec légèreté.

– Vous craigniez que nous refusions? fit Marie.

– Eh bien, votre première mission n'a pas été de tout repos, si je peux m'exprimer ainsi.

– La mission c'est une chose. Mais l'implant qui fuit, ça, c'est autre chose! maugréa Billy.

– Oui, mais ils ont suivi les instructions de Dr Hépatant pour retirer tout le liquide et vider l'implant. Il se chargera de vous examiner et de remettre le tout en parfait état, dès lundi matin.

– Dr Carson vous a envoyé pour vérifier la température de l'eau? lui lança Marie en le soutenant du regard.

– Vérifier la température de l'eau? Que voulez-vous dire au juste? réagit monsieur Bowman en feignant de ne pas comprendre son allusion.

– Nous avions convenu que si ma santé était mise en danger, je pouvais me retirer du projet. Je crois que ma santé a bel et bien été mise en danger. Regardez-moi! Ai-je l'air de revenir d'une croisière sur un bateau luxueux?

– Non, évidemment. Nous devons effectivement discuter de tout ceci. Mais une question me revient constamment à l'esprit. Pourquoi avoir vous-même assailli le serveur plutôt que d'avoir alerté les agents sur place?

– Un réflexe. L'instinct. Aucun agent n'aurait pu réagir assez rapidement.

– Mais, c'était suicidaire! s'exclama l'ambassadeur.

– Je n'y ai pas pensé. Tout s'est passé très vite.

– Pour être franc, c'est pour cela que je suis ici, dit le diplomate en empruntant un ton solennel.

– Vous me trouvez trop téméraire? lui demanda Billy en cherchant à comprendre.

– Vous vous souvenez que notre volonté était de cacher votre existence aux personnes tirant les ficelles du pouvoir en place. Vous vous interrogiez sur votre participation à la vision du Dr Carson, qui ne partage pas du tout les mêmes ambitions que son père, très impliqué avec l'administration actuelle. N'est-ce pas?

– Je m'en souviens très bien et je m'interroge encore.

– Eh bien, figurez-vous que le directeur de la CIA, qui n'est pas vraiment d'accord avec nous, est présentement dans le bureau du président à qui il fait un rapport des événements survenus à Québec. Outre la présence d'un terroriste qui a réussi à contourner tous nos systèmes de sécurité et qui a tenté de l'assassiner, de quoi pensez-vous que M. Power parlera?

– Des Européens qui ont démontré que les États-Unis jouent un double jeu… non? tenta Billy du bout des lèvres.

– Il vante présentement les mérites d'une recrue de Plattsburgh, qui lui a sauvé la vie et qui mérite une médaille de bravoure. Médaille que le président devra évidemment lui remettre en mains propres, fit le diplomate qui perdit momentanément sa légendaire contenance. Et voilà pour l'anonymat! ajouta-t-il. Vous voulez qu'on en parle du respect de notre contrat maintenant!

– Je… je n'ai plus envie de parler de quoi que ce soit, répondit Billy. J'ai un affreux mal de tête et trop de préoccupations pour avoir ce genre de discussion avec vous. Vous m'avez jeté prématurément dans la gueule du loup. Vous le saviez très bien. Et vous vous attendiez à ce que je laisse un homme se faire tuer, devant mes propres yeux, sans réagir? Pour qui vous prenez-vous? Vous ne ferez pas de moi l'un de vos petits mercenaires bien huilés qui agissent sans réfléchir. Je ne me laisserai pas endoctriner par quelques personnages frustrés de ne pas avoir plus de pouvoir. Allez vous faire foutre!

Marie, la main sur la poignée de la portière, jubila lorsqu'elle entendit son amoureux remettre à sa place le fonctionnaire pompeux qui la regardait trop souvent comme une future conquête. Monsieur Bowman, quant à lui, resta de glace. Il regarda à l'extérieur de la voiture, par la fenêtre à côté de lui. Il cherchait des paroles pour détendre l'atmosphère. Il avait reçu comme mandat du Dr Carson de regagner la confiance ébranlée du jeune couple. Incapable de contrôler ses émotions, il venait de commettre une grave erreur. Au lieu de se rapprocher de Billy et de Marie, en les écoutant et en les rassurant, il avait creusé un fossé très profond. Le retour à la base fut, par la suite, très silencieux. Billy s'endormit, pendant que Marie, appuyée sur lui, pensait à tout ce qu'ils avaient laissé derrière eux, à Montréal.

25.

Dring! Dring! La sonnerie du téléphone retentit à tout casser dans la petite maison à aires ouvertes. L'écho sur le mur de verre donnait l'impression que les cors d'une cavalerie sonnaient la charge. Marie ne comprenait pas pourquoi ils n'avaient pas installé un téléphone dans la chambre. Mais de toute façon, ils n'en auraient peut-être pas pour très longtemps encore…

Elle se leva en coup de vent pour éviter que le bruit ne réveille Billy, qui avait grandement besoin de repos. La veille, il n'avait pris qu'une bouchée rapide avant de tomber endormi, engourdi par la médication. Elle avait profité de la solitude et du calme régnant durant la soirée pour faire le point sur leur situation. Elle en conclut qu'elle ne pourrait plus supporter qu'il parte seul, une autre fois. Ils travailleraient à deux ou pas du tout. Et si Billy préférait retourner à Montréal faire des bébés, la question ne se poserait même pas. Elle était déjà partie.

– Allô!

– Est-ce que la nuit a été bonne conseillère? chercha à savoir l'ambassadeur d'entrée de jeu.

– Pour ma part, tout à fait, répondit Marie qui leva les yeux vers l'horloge du four à micro-ondes qui indiquait 8 h 45.

– J'ai contacté Dr Lacep; il sera à la base ce midi. Si vous voulez, Billy pourra le consulter dès son arrivée. J'ai compris votre inquiétude et je ferai tout en mon pouvoir pour atténuer vos craintes. Je m'excuse de vous avoir mis autant de pression hier. Il est vrai que vous n'étiez pas prêts pour ce genre de situation. Je n'ai pas respecté la règle d'or de notre amitié, la confiance. Vous comprendrez que ces récents événements nous demanderont de modifier passablement notre approche de votre travail. Billy est maintenant connu de l'administration en poste à Washington et nous devrons composer avec cette nouvelle donne. Mais trêve de spéculations, revenons à la seconde raison de mon appel, si matinal, en ce dimanche matin.

Billy passa derrière Marie et l'embrassa dans le cou tout en lui empoignant les fesses avec force. Elle projeta son bassin vers l'avant et se retourna pour l'embrasser à son tour.

Quand elle le vit à la lumière du jour, elle ne put s'empêcher d'éclater de rire. Il avait le contour des deux yeux complètement

mauve. On ne voyait ses pupilles que par une mince ouverture. Même les combats de boxe les plus violents ne tuméfiaient pas les pugilistes à ce point. Il ne s'était pas encore vu dans une glace. Quand il entra dans la salle de bain, il poussa un cri de frayeur pour amuser Marie.

– Tout va bien? demanda monsieur Bowman.

– Mais si, répondit-elle. Billy sort du lit.

– Comment va-t-il?

– Bien. Et si l'on revenait à la deuxième raison de votre appel.

– Certainement. Monsieur Power, le directeur de la CIA, a téléphoné au docteur Carson hier.

– En quoi cela nous concerne-t-il? demanda-t-elle froidement.

– Eh bien, il a posé plusieurs questions sur lui.

– Ah bon!

– Il voulait qu'on lui transmette son dossier. Bien voilà… Billy n'a pas de dossier, sauf son dossier médical. Et vous comprendrez que nous tenons à garder son dossier médical secret. Le docteur lui a dit qu'il était Canadien et qu'il avait été traité pour une maladie très rare dans une clinique montréalaise appartenant à la TexPlus, propriété de son père. Il lui a ensuite dit que c'était lors des différents examens médicaux qu'il avait subis que le Dr Carson avait été mis au courant de ses capacités exceptionnelles. C'est à ce moment qu'il a décidé de lui proposer de suivre le programme de développement des recrues de nos services de renseignements.

– Et il a cru ça?

– On ne le sait pas, mais le directeur veut absolument le rencontrer à nouveau. Le docteur lui a fait comprendre qu'après les blessures qu'il avait subies, Billy devait obligatoirement prendre du repos.

– Combien de temps?

– Environ une semaine, répondit l'ambassadeur qui, gêné, s'éclaircit la gorge.

– Une semaine! sursauta Marie. Vous ne l'avez pas vu!

– Calmez-vous, Marie. Nous nous ajusterons au besoin. S'il est incapable de le rencontrer la semaine prochaine, nous reporterons le rendez-vous.

– Que lui veut-il au juste?

– Il n'a pas spécifié la raison qui le motive. Il peut s'agir d'une simple rencontre cordiale pour le remercier ou de toute autre chose.

– Comme quoi?

– Du travail.

– Mais pour qui travaillons-nous au juste? Pour Dr Carson ou la CIA? demanda-t-elle en criant presque. Nous avons besoin de le savoir pour prendre notre décision.

– Quelle décision?

– Vous en serez bientôt informé, répondit Marie voulant sciemment énerver l'ambassadeur.

Billy sortit de la salle de bain et demanda à voix basse qui était son interlocuteur. Elle mit sa main sur le récepteur et murmura «l'ambassadeur». Il regarda son poignet pour indiquer l'heure, puis retourna dans la chambre. Elle tenta d'écourter la conversation, mais le diplomate ne lâcha pas prise.

– Auriez-vous besoin que l'on discute plus à fond de cette… décision. Je peux très bien me libérer, et il me fera plaisir de vous inviter pour le petit déjeuner, si vous le voulez bien.

Marie avait compris depuis longtemps que l'une des tactiques de l'ambassadeur était de leur donner le moins de temps possible pour réfléchir. De cette façon, il pouvait mettre toute son énergie à les influencer et à ne leur faire valoir que son interprétation des faits.

– À quel numéro peut-on vous joindre, monsieur Bowman?

– Toujours le même.

Marie raccrocha le téléphone et regarda au plafond une petite lumière encastrée, à peine visible. Elle réfléchit quelques secondes, passa ensuite à la salle de bain, pour finir dans le lit avec Billy.

– Es-tu assez en forme pour discuter de notre avenir, Billy «Blue Eyes»?

– Justement, ça tombe bien. Je me demandais comment on leur remettrait leur argent.

– J’ai bien peur que ce ne soit pas aussi simple que cela.

– Que veux-tu dire, Marie?

❋

La vue sur le lac Champlain était magnifique. Au large, plusieurs voiliers profitaient des vents forts du mois de septembre. L’ambiance du restaurant de la marina était très agréable. L’ambassadeur se réjouit de la présence de ses deux protégés. Il savait, par contre, que la partie s’annonçait difficile. L’attitude dégagée et enjouée de Marie le préoccupait au plus haut point. Quant à Billy, il avait tellement de difficulté à respirer que toute son énergie y était concentrée.

– Ce sera une très belle journée, fit Marie en retirant la veste qu’elle portait sur ses épaules.

Son chandail dont la fibre était composée de trois quarts de coton et d’un quart de spandex donna le vertige à l’ambassadeur. Il mettait en valeur sa superbe poitrine. Elle avait fait ce choix de vêtement en sachant très bien qu’elle aurait l’homme à sa merci tout au long du repas. Billy observa le diplomate qui ne savait plus où diriger son regard. Il donna un coup de pied à Marie sous la table. Ils se regardèrent; elle lui fit un clin d’œil.

La serveuse sauva monsieur Bowman d’une crise cardiaque imminente. Ils commandèrent leur repas, alors qu’un groupe de plaisanciers faisait son entrée.

– Après le repas, dit l’ambassadeur, nous irons directement voir Dr Lacep, en souhaitant qu’il soit de retour à la base.

– C’était mon intention, dit Billy. Monsieur Bowman, que désire monsieur Carson exactement?

– Il souhaite vivement que vous poursuiviez votre formation…

– Et les tests, ajouta Marie.

– Vous m’enlevez les mots de la bouche, ma chère. Une formation plus complète ne vous empêchera certainement pas de laisser vos instincts dicter vos actes. Mais elle vous aidera sûrement à prendre des risques… mieux calculés, dirais-je. Le terroriste en question avait dissimulé une aiguille enduite d’un poison aux effets fulgurants dans son nœud papillon. En saisissant celle-ci, il serait décédé quelques secondes après son sinistre plan, l’assassinat de M. Power. Vous avez été extrêmement chanceux qu’il ne se serve pas de son arme contre

vous. Nous voulons éviter à tout prix que vous vous retrouviez dans un tel contexte dans le futur. Si Dr Carson avait pu venir vous le dire lui-même, il l'aurait fait. Il vous téléphonera cet après-midi.

– En attendant, vous devez nous convaincre de rester, fit Marie toujours perspicace.

– Exactement, c'est mon travail. Je sais que vous n'êtes pas des personnes attachées à l'argent. Je sais aussi que la vision que nous avons de l'avenir vous touche plus ou moins. Alors, pourquoi avoir accepté de vous joindre à nous en tout premier lieu?

– Parce que je croyais sincèrement que ma modeste contribution pourrait peut-être faire une différence, répondit Billy. Mais aujourd'hui, je constate que les forces en présence sont beaucoup trop organisées et déterminées pour qu'une seule personne ait un impact. Je vous ai cru, au début, lorsque vous disiez que je serais un atout pour vous. Au cours des deux heures qu'a duré la réunion à laquelle j'ai assisté, j'ai été à même de constater que les hommes autour de la table espéraient vraiment des changements et que la barrière principale s'appelait Power. J'ai même perçu, à un moment, qu'il avait l'intention de saborder l'initiative anglaise. Êtes-vous conscient que la vision de votre gourou est une utopie? Je commence à croire que ses véritables motivations lui proviennent d'un incontrôlable besoin de briser son père.

– Vous n'êtes pas sérieux, Billy. Je crois que vous êtes très fatigué et qu'il est impératif que vous preniez au minimum une semaine de repos. Si l'on s'entendait pour que vous et Marie profitiez des prochains jours pour vous détendre et visiter un peu la région. Qu'en pensez-vous?

– Et après ces quelques jours, que se passera-t-il? demanda-t-elle soucieuse.

– Eh bien, vous vous porterez beaucoup mieux et nous reprendrons notre discussion.

– Pas de traitement, pas de formation pour les sept prochains jours. Nous sortons de la base et vous nous fichez la paix, ajouta Billy.

– Entendu. Faites ce que vous voulez. Sauf reprendre contact avec vos proches et vos amis.

Billy regarda Marie. Elle lui fit un sourire en guise de réponse.

– C'est d'accord. Mais nous désirons changer de voiture.

– Un Hummer, ça vous irait?

❋

– Restez assis un instant, je vais examiner votre nez en premier, dit le docteur Hépatant alors que Billy s'apprêtait à baisser son pantalon. Je vais en profiter pour changer votre pansement. L'os a bien repris sa place.

– Est-ce que son nez en gardera des marques? demanda Marie au docteur Lacep, qui assistait son collègue.

– Vous aurez peut-être une petite bosse, sans plus, répondit Dr Hépatant. Comment est votre vision?

– Une fois les yeux ouverts, ça va.

– Voyez-vous embrouillé parfois?

– Non, mais lorsque je bouge les yeux rapidement, j'ai l'impression que tout l'intérieur de ma tête est mis à contribution.

– Ce n'est rien de grave. Dans quelques jours vous n'aurez plus cette sensation. Couchez-vous sur le dos, je veux voir vos côtes. Respirez profondément.

– C'est comme si on me plantait un couteau dans le côté du corps.

– Respirez encore. Je vais vous bander le thorax avec une bande élastique que mon beau-frère chiropraticien utilise depuis quelque temps et qui fait des miracles, paraît-il.

– Vous recommandez la chiropratique, Dr Hépatant? s'étonna Marie qui croyait plutôt que les chirurgiens ne reconnaissaient pas ce genre de traitement.

– Il y a quelques années, j'étais avec ma sœur et mon beau-frère au zoo, avec les enfants. Ma fièvre des foins était particulièrement forte cette journée-là. Il m'a demandé de me coucher sur le dos, derrière un bosquet. Il s'est placé derrière moi, à genou sur le gazon et il a soulevé légèrement ma tête. Vous imaginez que notre position intriguait les visiteurs qui pouvaient nous voir au passage. «Plus molle! disait-il, plus molle!» Il m'a ajusté d'un côté, puis de l'autre. Quand je me suis relevé, plus aucun symptôme d'allergie ne subsistait. Depuis ce

temps, il m'a soulagé de plus d'un problème que personne n'arrivait à régler avant lui.

– Vous commencez à m'être plus sympathique, docteur, dit Marie, qui croyait fermement aux bienfaits des médecines non traditionnelles.

– Vous savez, s'empressa d'ajouter Dr Lacep, je prends des gélules d'oméga 3 tous les jours.

– Continuez, lui répondit-elle.

– Maintenant, Billy, couchez-vous sur le ventre. Les *scans* que vous avez passés à l'hôpital ne démontraient plus aucune trace de liquide dans votre dos. Je vais tout de même faire une autre vérification avec notre appareil échographique.

Le docteur appliqua une crème épaisse sur le bas de son dos, puis appuya son instrument tout en regardant le moniteur, tout près de lui, à sa gauche.

– Parfait, parfait, il ne reste plus rien. Maintenant, regardez bien, Billy. Approchez, Marie. Vous voyez le petit trait noir qui monte sur la colonne vertébrale, juste ici, fit remarquer le spécialiste en pointant son doigt sur l'écran. À son extrémité, le minuscule tuyau est décollé et semble fissuré. Je dois absolument réparer cela.

– Si, après mûre réflexion cette semaine, nous choisissons de poursuivre les tests avec vous, insista-t-elle.

– Oui, je comprends très bien, s'interposa Dr Lacep. Mais il serait préférable, de toute manière, que Dr Hépatant soit en mesure de réparer cette anomalie. Sinon, les risques d'infection sont grands, et le problème pourrait dégénérer.

– D^re^ Parley pourrait-elle s'en occuper? suggéra Billy.

– Probablement, mais vous savez très bien que je dois prêcher pour ma paroisse et tenter de vous convaincre de terminer votre formation d'agent et les tests. Vous ne pouvez m'en vouloir de tenter de vous influencer, n'est-ce pas? Les contretemps que nous vivons présentement ne sont pas dus à nos interventions, dit Dr Lacep pendant que Billy se redressait sur la table.

– Vous avez raison. Mais nous devons prendre le temps de soupeser tous les avantages et les inconvénients que la poursuite des tests pourrait entraîner. Vous aussi devez comprendre cela, dit Billy, que Dr Hépatant enrobait de sa bande miraculeuse.

– Je vous attends lundi dans huit jours. Vous devez faire examiner votre nez et vos côtes de toute façon. Nous pourrons partager votre décision à ce moment.

❋

– Dr Carson s'il vous plaît, c'est Don Bowman.

– Un instant, je vous prie, répondit une voix radiophonique.

– Don, et puis, comment vont nos jeunes?

– Difficile à dire. Ils sont encore sous le choc.

– On le serait à moins! Le garçon a fait preuve d'un courage exceptionnel. Mais il a complètement fait rater mes plans.

– Justement. À ce sujet, il a inventé une théorie selon laquelle tu voudrais absolument détruire ton père. En plus, il te compare à un gourou qui entraîne ses adeptes dans un gouffre ou je ne sais plus trop quoi.

– Il a l'imagination fertile. Se doute-t-il de quelque chose?

– Non, il n'a pas encore fait les liens. Avec sa naïveté, il ne pourra jamais imaginer que nous…

– Pas au téléphone, Don, même si nos lignes sont sécurisées, tu le sais très bien. Tu leur as dit que je les contacterais cet après-midi?

– Oui, mais attends-toi à un peu d'agressivité. La fille est prête à partir.

– Je t'ai déjà dit qu'on pouvait se passer d'elle. Si elle continue à faire de l'obstruction, nous devrons agir. Tu me comprends bien, Don, mon ami?

– Oui.

En raccrochant la ligne, pour la première fois l'ambassadeur eut une hésitation après avoir entendu les paroles de celui qu'il avait toujours considéré comme un frère. Il savait que Billy sans Marie ne serait plus le même homme. Il lui fallait absolument trouver une solution avant leur retour de vacances.

❋

Marie et Billy empruntèrent le raccourci qui les menait à leur domicile en quelques minutes. En sortant du passage, entre les maisons, ils purent apercevoir un Hummer brun, stationné dans leur entrée.

– J'aurais préféré une autre couleur, marmonna Marie.

– Wow! Comme Arnold! s'exclama Billy.

– Qui?

– Schwarzenegger. Le républicain culturiste, acteur, ex-gouverneur de la Californie.

– Je serais surprise qu'il ait déjà mis sa vie en danger pour quelqu'un d'autre celui-là. Comment se fait-il que sa femme…

– L'amour a ses raisons que la raison ne peut comprendre, l'interrompit Billy.

Ils firent le tour du mastodonte avant d'entrer dans la maison. Ils s'apprêtaient à discuter de leur occupation des jours à venir quand le téléphone sonna. Billy saisit l'appareil.

– Allô!

– Bonjour, Billy, comment allez-vous aujourd'hui? On m'a tout raconté dans les moindres détails. Vous êtes un héros national. Je suis très fier de vous. J'imagine que vous n'avez pas eu le temps de prendre des informations qui nous auraient intéressés durant les deux heures qu'a duré la rencontre? dit Dr Carson sans laisser à Billy le temps de placer un mot.

– Bonjour, Dr Carson. Il n'y avait rien d'intéressant, en effet.

– On m'a dit que vous deviez prendre un peu de repos avant de poursuivre votre formation. Que comptez-vous faire au juste? Venez donc me rendre visite à New York! Je vous ferai découvrir des endroits réservés aux célébrités. J'en serais ravi.

– Nous comptions profiter de ces quelques jours pour nous reposer. Nous avons vécu beaucoup d'émotions intenses, et je dois refaire le plein d'énergie.

– À votre âge, vous serez rapidement remis à neuf. J'ai reçu un appel du directeur de la CIA, monsieur Power. Il a été fortement impressionné par vos gestes. Il aimerait vous rencontrer pour vous faire une proposition. Ceci m'embarrasse un peu, vous comprenez, j'en suis certain. Je ne peux pas lui dire que vous faites aussi des tests médicaux sans éveiller sa curiosité. Il est un des principaux personnages aux intentions guerrières dans l'entourage du président. Une association avec lui est loin d'être envisageable. Alors, voici ce que je vous propose. Lorsque M. Power vous contactera, la semaine prochaine, acceptez de le rencontrer. Écoutez attentivement ce qu'il a à vous dire et demandez-lui un temps de réflexion. Mon ami John Perry, secrétaire américain à la Défense intérieure,

vous contactera peu après votre rencontre avec Power. Vous lui ferez part de l'offre de la CIA, et il vous dira ce qu'il en pense. Qu'en dites-vous?

– J'en dis que j'ai besoin de prendre du recul et de réfléchir à tout ça. Les choses vont très vite. Je devais suivre une formation d'agent secret, ce qui était déjà beaucoup à mes yeux et, parallèlement, recevoir des traitements aux effets encore inconnus qui me préoccupent au plus haut point. Tout bascule; je dois en plus rencontrer le directeur de la CIA à qui j'ai sauvé la vie et qui est désormais mon ami. J'aimerais que nous reparlions de tout ça à notre retour, le week-end prochain.

– Comme vous le voulez. C'est très sage de votre part. Embrassez Marie pour moi! Je vous attends à New York cette semaine.

– Merci beaucoup de votre offre, mais nous devrons reporter notre visite, docteur. Nous préférons aller au bord de la mer, nous reposer.

– Comme vous voulez. À bientôt.

Marie, qui n'avait pas bougé d'un pas depuis le début de la conversation téléphonique, se rongeait les ongles tellement elle avait hâte de savoir ce dont il avait été question avec Dr Carson. Un individu dont elle redoutait l'intelligence.

– Qu'est-ce qu'il voulait? demanda-t-elle aussitôt que Billy eut déposé le récepteur sur la table.

– Premièrement, il voulait savoir si j'avais recueilli des informations intéressantes lors de la courte réunion de Québec. Deuxièmement, il voulait que j'accepte de rencontrer le directeur de la CIA, la semaine prochaine, pour savoir ce qu'il me veut. Troisièmement, il m'a demandé de parler de ma rencontre avec le secrétaire à la Défense intérieure des États-Unis et, finalement, il nous invite à New York la semaine prochaine.

– Et tu as répondu que tu réfléchirais à tout cela au bord de la mer plutôt qu'à New York. C'est cela?

– On ne peut rien te cacher, Watson.

– Crois-tu que tu pourrais rester sur le dos un petit bout de temps? lui demanda-t-elle en lui passant les bras autour du cou. Y'a rien qui nous presse.

Leur séjour à Cape Cod fut très reposant et salutaire. Ils profitèrent des dernières belles journées du mois de septembre pour louer des vélos et parcourir presque tout le réseau cyclable des dunes, complètement à l'extrémité de la péninsule. Ils s'arrêtèrent à maintes reprises sur les plages pour s'y détendre et prendre un peu de soleil.

Les yeux de Billy dégonflèrent et sa respiration redevint presque normale. Durant les premiers jours, ils ne discutèrent pas une seule fois de leur retour à la base militaire. Ils s'étaient obligés à laisser le temps faire son œuvre. Ce n'est que le jeudi venu, en fin d'après-midi, confortablement installés sur la terrasse de leur auberge, emmitouflés dans une couverture de laine, que Billy brisa la glace.

– Est-ce que tu t'ennuies de tes parents?

– Un peu, répondit Marie. J'aimerais tellement partager avec eux ce qui m'arrive. De toute ma vie, je n'ai jamais vécu autant d'émotions et d'aventures inimaginables, et je ne peux en parler à qui que ce soit. Je m'ennuie et je suis frustrée à la fois.

– Est-ce que tu crois qu'on en a assez fait et qu'on devrait retourner à notre ancienne vie?

– Tu as utilisé les bons mots Billy... retourner et ancienne. Faire un pas en arrière, retrouver notre confort pépère. C'est ce qui me vient à l'esprit quand je pense à Montréal. Pourra-t-on revenir à la maison en oubliant ce qui vient de nous arriver? Aurons-nous l'impression d'avoir bouclé la boucle? J'en doute de plus en plus. Ce que je vais te dire est très égoïste, mais l'honnêteté et la franchise ont toujours été à la base de notre relation.

Billy, qui avait entouré Marie de son bras, l'embrassa sur la joue.

– Je suis consciente que tu es le centre de tout ceci. C'est toi qui as risqué ta vie et que le directeur de la CIA veut rencontrer. Jusqu'à maintenant, je n'ai été qu'une figurante, ou presque.

– Mais nous savions que je prenais tous les risques avec les traitements. Tu ne peux te substituer à moi pour cette partie de notre engagement.

– Et les risques sont énormes, Billy. Je le réalise maintenant. Je te regarde les yeux enflés, le nez cassé, les côtes brisées, mais au-delà de cette image, je vois un homme qui a risqué sa vie pour en sauver un autre. Je vois un homme qui est prêt à tout remettre en question pour mon bonheur. Tu sais que je t'aime plus que tout. Que je ne pourrais imaginer ma vie sans toi.

– Moi non plus, Marie.

– Au plus profond de moi-même, j'aimerais que l'on donne une deuxième chance au docteur Carson. Ta rencontre avec M. Power m'excite beaucoup, et ce qui pourrait en découler m'intrigue énormément. Je préfère une institution reconnue et contrôlée par le gouvernement qu'un nuage de fumée qui n'existe peut-être que dans l'esprit de quelques illuminés. Je m'excuse, Billy, mais…

– pourquoi dis-tu que tu es égoïste? Je partage entièrement ton excitation et, si ce n'est plus avec Carson que nous travaillerons, ce sera avec Power. Je ne me sens aucune loyauté envers l'ambassadeur et les autres pseudo membres de leurs adeptes de la paix dans le monde. Il y a, et je te rejoins entièrement, trop de mystères et d'inconnus dans cette organisation.

Marie le serra dans ses bras.

– Bon… on retourne à Plattsburgh, agent Boost?

– Il nous reste encore trois jours, pourquoi ne pas en profiter pleinement? répondit-il, incrédule devant l'empressement soudain de Marie.

– Mais non. Je voulais subtilement voir si tu préférais ton travail à ta blonde. Maintenant, je suis certaine que je passe avant ta vie professionnelle.

– Je mangerais bien des pétoncles, et toi?

❋

Il y avait beaucoup d'animation dans le bungalow n°79. L'ambassadeur s'inspira du dernier traitement de Billy pour mettre en place un système qui lui donnerait, à lui aussi, un avantage certain. Si Billy pouvait lire dans les pensées des personnes qui l'entouraient pour ainsi prévoir leur comportement, l'ambassadeur eut l'idée de faire installer des micros, partout dans la résidence du jeune couple. Ainsi, il les entendrait assurément discuter de leur décision à leur retour de la

mer. Comme il connaîtrait leur décision avant de les rencontrer, il pourrait préparer des répliques aux arguments qu'ils utiliseraient devant lui.

Il ne pouvait décevoir son ami Carson. Il savait à quel point le docteur misait sur la réussite de ses plans futurs avec les différents tests. Il ne voulait pas, non plus, être obligé de séparer les deux agents. Il savait fort bien qu'ils ne fonctionneraient pas l'un sans l'autre. Les problèmes seraient encore plus lourds. Et devant la froideur de Dr Carson, il était en droit d'imaginer le pire. Il ne laisserait jamais deux personnes se balader dans la nature avec les informations qu'ils possédaient aujourd'hui. Il devrait donc tout mettre en œuvre pour les convaincre de poursuivre leur formation et les tests.

❋

– Billy, réveille-toi! Nous sommes arrivés et je ne transporterai pas les valises toute seule.

– Ce n'est pas très confortable pour de longues randonnées. C'est bruyant et ça porte dur.

– On pourrait le vendre et s'acheter une Porsche.

– T'as vraiment besoin d'action. Il était temps qu'on revienne, fit Billy en descendant du Hummer.

Quand ils pénétrèrent dans la maison, absolument rien ne laissa voir que des techniciens y avaient travaillé pendant plusieurs heures à dissimuler de minuscules microphones qui capteraient leurs moindres soupirs. Aucune parole, aucun bruit n'échapperaient à la sensibilité de cette haute technologie.

– Il y a un message sur le répondeur téléphonique, dit Marie en apercevant le clignotant rouge sur l'appareil.

– Je le prends, fit Billy.

Il décrocha le récepteur, rembobina la bande enregistrée, puis écouta le message pendant que Marie déballait ses affaires. Il demeura impassible tout au long de l'appel. Puis, il raccrocha.

– Il ne perd pas de temps celui-là, dit-il en allant donner un coup de main à Marie.

– Dr Carson, l'ambassadeur, monsieur Power, monsieur Perry, Dr Lacep ou ton planificateur financier?

– Mon planificateur financier! Mais qu'est-ce que tu dis là? C'était ton deuxième choix, monsieur Bowman.

– Il veut nous voir demain matin à 7 heures?

– Non, il espère que nos vacances se sont bien passées et que nous en sommes venus à une décision. Laquelle décision il respectera, quelle qu'elle soit évidemment. Il aimerait que nous le contactions ce soir afin qu'il puisse arrêter son agenda de la semaine. Qu'en penses-tu?

– Nous savons très bien ce que nous voulons, alors pourquoi le faire attendre? Rappelle-le tout de suite et dis-lui que nous le verrons demain matin, juste après ton rendez-vous avec Dr Lacep. Tu peux même lui dire que nous avons décidé de rencontrer le directeur de la CIA. Il dormira mieux.

– Tu as bien raison, il ne faudrait pas qu'il se doute de quoi que ce soit.

Billy sortit son agenda électronique et retrouva le numéro de l'ambassadeur qu'il composa aussitôt.

– Bonjour, monsieur Bowman. Comment allez-vous?

– Mais c'est à vous que je dois poser cette question, mon cher Billy.

– Je vais très bien merci. La semaine a été tout ce qu'il y a de plus réparatrice, tant pour le corps que pour l'esprit.

– Dois-je en conclure que je me réjouirai de votre appel?

– Oui en effet. Nous désirons poursuivre notre association avec votre groupe. Toutefois, je préférerais être dispensé de traitement cette semaine. Quant à la formation, nous pourrions débuter dans quelques jours, après les rencontres avec M. Power et avec M. Perry. Est-ce que cela vous va?

– Mais tout à fait. Croyez-vous nécessaire que nous nous revoyions à court terme?

– Ma foi… non, à moins que vous l'estimiez utile, monsieur Bowman.

– Alors, je souhaite que votre visite chez le médecin se passe très bien demain matin et que votre convalescence se déroule normalement. Embrassez Marie de ma part. N'y a-t-il rien d'autre que vous aimeriez partager?

– Non, à bientôt, termina Billy.

Même s'il n'avait plus à se préparer pour une rencontre imminente avec Marie et Billy pour les convaincre de rester, l'ambassadeur remit le casque d'écoute lui permettant

d'entendre ce qui se dirait dans le 79. Que voulait insinuer Marie quand elle a dit «Il ne faudrait pas qu'il se doute de quoi que ce soit»? L'attitude détachée et confiante de Billy, jumelée à ces paroles, ne lui disait rien qui vaille.

– Était-il content? demanda Marie.

– Oui, mais un peu surpris, je dirais.

Ils finirent de ranger les vêtements de voyage inutilisés et leurs valises, tout en lessivant le reste. Ensuite, ils prirent un repas léger; Billy, fatigué par la distance parcourue au retour, se coucha très tôt. Il était près de 21 heures lorsque le téléphone sonna. Marie, à moitié endormie sur le canapé, écoutait la télé.

– Allô! répondit-elle d'une voix rauque.

– Bonsoir, j'aimerais parler à monsieur Billy Boost, s'il vous plaît, prononça une voix masculine qu'elle ne put reconnaître.

– Monsieur Boost se repose présentement, puis-je lui transmettre un message?

– Certainement, dites-lui de rappeler monsieur James Power, je vous prie. Je serai à la base de Plattsburgh demain après-midi et je souhaite le rencontrer.

– Monsieur Power de la CIA?

– Oui. Mais ne le dérangez pas. Je sais qu'il doit se reposer le plus possible, alors si vous pouviez…

– Un instant, s'il vous plaît.

Marie apporta le récepteur dans la chambre et, doucement, réveilla Billy qui ronflait à tue-tête.

– Déjà le matin? dit-il étonné. La nuit a été très courte, il me semble.

– Non, mon amour, il est 21 heures. Monsieur Power est au téléphone.

– Ah oui! Laisse-moi me lever et je prends l'appel.

Il se redressa péniblement dans le lit en ressentant des pincements aux côtes. Le satané matelas au niveau du sol rendait encore plus difficiles ses mouvements. Une fois debout, de peine et de misère, il se dégagea la gorge et prit l'appareil.

– Monsieur Power... quelle bonne surprise!

– Bonjour Billy, je m'excuse de vous déranger, un dimanche soir à cette heure tardive, mais je serai à Plattsburgh demain et j'aimerais vous rencontrer à 13 h. Qu'en dites-vous?

– Certainement. J'aurai reçu les dernières consignes de mes médecins. Je serai ainsi en mesure de mieux planifier mes prochaines semaines.

– Votre convalescence se déroule bien?

– Très bien merci, monsieur le directeur. Un peu d'inconfort aux côtes, c'est tout.

– Parfait, il y a du boulot qui nous attend. Vous êtes Canadien n'est-ce pas?

– Oui.

– Et qui est la personne qui m'a répondu?

– C'est Marie Desrochers, ma conjointe.

– Et vous travaillez normalement ensemble à ce qu'on m'a dit.

– Oui, c'est ce que nous souhaitons.

– Alors, qu'elle soit au rendez-vous demain midi. Cela vous va?

– Évidemment, mais où?

– J'irai vous cueillir chez vous et nous irons dîner dans un endroit tranquille.

– Nous vous attendrons, monsieur Power. À demain.

– C'est ça, à demain.

– Qu'est-ce qu'il a dit? demanda Marie assise tout près de lui.

– Il veut nous rencontrer à 13 heures demain et aller dîner.

– Nous?

– Oui, nous.

– C'est un bon départ!

– Je retourne me coucher, tu me suis?

❋

À précisément 8 heures, ils gravirent les quelques marches menant à l'entrée du bloc C, où se trouvait la clinique médicale. Ils furent étonnés de trouver la porte du sous-sol ouverte. Ils entrèrent dans la clinique et se dirigèrent vers le bureau de Dr Lacep. Là aussi, la porte était entrouverte. Ils frappèrent. Aucune réponse. Puisqu'un pardessus était posé sur le portemanteau, ils en conclurent que le médecin se trouvait tout près et qu'il serait de retour incessamment. Ils n'osèrent pas s'asseoir. Ils jetèrent un coup d'œil du côté du bureau de Dr Hépatant, aucun signe de

vie. Un peu mal à l'aise dans ces locaux inhabités, ils décidèrent de patienter dans la salle d'ordinateurs, adjacente à la salle de traitement.

Assis devant les moniteurs éteints, ils attendirent près d'une heure avant que Dr Lacep ne soit enfin de retour. Il entra dans son bureau en coup de vent en refermant la porte derrière lui avec bruit. Billy regarda Marie, qui haussa les épaules. Ils se levèrent et frappèrent à nouveau à sa porte.

– Entrez, c'est ouvert, leur lança le spécialiste.

Assis derrière son bureau, appuyé sur les coudes, les fesses sur le bout de sa chaise, il les invita à s'asseoir sans même les regarder. Il paraissait impatient et préoccupé.

– Bonjour, docteur, dit poliment Marie.

– Comme ça, on ne recevra pas de traitement aujourd'hui? fit le docteur manifestement frustré.

– Non, pas cette semaine. Je ne suis pas dans une forme…

– Vous allez très bien! l'interrompit Lacep, visiblement très mécontent de cette décision.

– Elle ne vous concerne pas, tenta de répondre Marie quand le médecin se leva brusquement pour examiner son patient.

Il enleva le dernier pansement qui recouvrait son nez, tâta légèrement la région endommagée puis ne lui remit qu'un diachylon beaucoup plus étroit. Il demanda à Billy de se lever pour s'assurer que la guérison des côtes brisées suivait son cours. Il lui retira la bande miracle que Dr Hépatant lui avait soigneusement appliquée.

– Comme je le disais, vous êtes en pleine forme.

– Si je ne veux pas de traitement cette semaine, c'est que nous devons rencontrer des personnes importantes, et je verrais mal que des effets inattendus se produisent en leur présence.

– Dois-je revenir la semaine prochaine? demanda le docteur, toujours irrité.

– Nous sommes désolés que vous ayez parcouru tout ce chemin pour rien, dit Marie, tentant de conserver une bonne relation avec lui.

– Je sais que vous n'y êtes pour rien. J'aurais dû être prévenu hier soir de votre décision, mais il a jugé bon de ne m'en toucher un mot que ce matin. Vous rencontrez celui dont vous avez

sauvé la vie cet après-midi. Je comprends votre inquiétude devant les risques d'un nouveau test. Mais vous auriez pu accepter de le reporter d'un jour et non d'une semaine.

– Qui vous a parlé de notre rencontre de cet après-midi? demanda Billy.

– Mais Dr Carson, voyons, répondit Dr Lacep, étonné. Maintenant tournez-vous que je regarde l'implant. C'est bien ce que pensais. Regardez, Marie. La petite rougeur que vous voyez ici est exactement située à l'endroit où le canal a été touché. J'ai bien peur que nous devions pratiquer rapidement une petite intervention pour corriger cela, sinon l'infection risque de vous causer d'autres problèmes plus graves. Dr Hépatant est dans le bloc A. Je l'appelle et il s'occupera de vous. N'ayez aucune crainte, c'est une intervention mineure. Elle se fera sous anesthésie locale et ne durera que quelques minutes. Nous la pratiquerons sur la table de traitement. Nous avons tout ce qu'il faut pour pratiquer des chirurgies de ce genre ici.

– Est-ce absolument nécessaire? demanda Billy, qu'une intervention, même mineure, n'enchantait vraiment pas.

– Il y a un cercle rouge un peu enflé, Billy. Je préférerais que tu acceptes la proposition du docteur. Dr Hépatant nous avait prévenus de cette possibilité la semaine dernière; ça m'inquiète un peu.

– D'accord. Mais je veux être sur pied à 13 h.

– N'ayez crainte, dit le médecin. Dans moins d'une heure, vous serez sorti d'ici. Nous vous donnerons un tranquillisant mineur dont l'effet disparaîtra complètement moins de deux heures après l'intervention. Tiens… je n'aurai pas besoin de l'appeler, Dr Hépatant est de retour.

– Bonjour, dit le chirurgien. Vous allez bien?

– Venez regarder la petite inflammation dans le dos de Billy, cher collègue. Je crois que vos talents seront requis pour y remédier.

Dr Hépatant procéda à son tour à un examen pour en venir à la même conclusion. Il devait agir maintenant pour éviter une aggravation indésirable. Mais, avant de pratiquer son art, Dr Hépatant convia Dr Lacep dans la petite salle de rencontre attenante au bureau pour y discuter en toute confidentialité.

– Qu'y a-t-il Réal? Y a-t-il une complication? lui demanda Lacep.

– Pas du tout. Mais j'espérais profiter de cette intervention pour allonger le canal, un peu plus haut, plus près de la colonne cervicale. Nous en avons déjà discuté, c'est une opportunité en or. Tu imagines les effets potentiels qui pourraient en résulter?

– Je t'arrête tout de suite. Je suis responsable des travaux que nous menons ici et je ne peux cautionner une telle décision. Tu voudrais la pratiquer à son insu, car tu sais très bien qu'il refusera. Il hésite déjà à poursuivre les traitements réguliers, alors tu imagines si on lui proposait de modifier son implant! Pas tout de suite, notre patient n'est pas prêt. L'ambassadeur me disait, il y a moins d'une heure à peine, qu'il mijotait quelque chose avec le directeur de la CIA. Ce n'est pas le temps de tout faire rater. Tu peux en tirer tes propres conclusions.

– Oui, mais cette opportunité ne se présentera probablement plus jamais. Tu le regretteras…

– Tu es un éminent chercheur, Réal. Toute la communauté médicale reconnaît tes compétences inégalées, mais ton esprit, aussi scientifique soit-il, ne peut mettre de côté le consentement du patient et les avancées à plus long terme de nos recherches. Je te sens impatient, et ce n'est pas comme cela que nous regagnerons sa confiance. N'oublie pas qu'il y a une semaine, ce garçon était transporté en hélicoptère avec des liquides radioactifs dans le corps. Nous en sommes responsables.

– J'aurai tenté de te convaincre, Jean. Mais ce n'est que partie remise. Tu connais ma détermination.

– On verra.

Les deux spécialistes retournèrent dans le bureau, auprès de Marie et Billy. Ils se dirigèrent ensemble à la salle de traitement. Marie put les accompagner durant l'intervention, qui ne dura effectivement que quelques minutes. Dr Hépatant pratiqua d'abord une minuscule incision. Il sortit l'extrémité du canal endommagé et en coupa une infime section, tout au bout. Ensuite, il appliqua une pâte qui durcit instantanément et boucha le petit trou. Puis, il réinséra le minuscule tube sous la peau. Pour terminer, il fit des points de suture, à l'intérieur pour le fixer solidement à un cartilage, et à l'extérieur, pour refermer la plaie.

– Ça y est, dit-il, satisfait. Billy, vous devrez faire attention durant les prochains jours pour ne pas effectuer des mouvements trop brusques en vous penchant ou en vous tournant.

– Oui, je sais. Il ne faut pas que je fouille dans les ordures, dit-il en regardant Marie.

Les deux médecins ne comprirent pas l'allusion qu'il venait de faire. Marie, quant à elle, avait un large sourire, qui lui plissait le coin des yeux, sous le masque couvrant son visage.

Ils aidèrent leur patient à se relever, et Marie le soutint jusqu'à une chaise où il avait déposé ses vêtements. Il se sentait très bien, mais les effets du tranquillisant pouvaient être trompeurs. Il se rhabilla pendant que les deux spécialistes regagnaient leurs bureaux.

– Merci beaucoup, et bon retour à Montréal, Dr Lacep, lança Marie avant de quitter la clinique.

Alors qu'ils marchaient lentement vers leur bungalow, Billy s'arrêta net.

– Mais comment ont-ils su?

– Comment ont-ils su quoi? demanda Marie, qui se retourna vers lui.

– En aucun temps je n'ai informé l'ambassadeur du moment de notre rencontre avec monsieur Power. Le directeur de la CIA a téléphoné et confirmé sa présence à la base après l'appel de M. Bowman. Comment a-t-il appris que la rencontre se tiendrait en après-midi?

– C'est parce que tu pensais à cela que tu avais un air si absent à la clinique?

– Oui. Comment ont-ils su?

❋

Billy se sentait physiquement ralenti, mais intellectuellement bien éveillé quand un VUS allongé, aux couleurs du gouvernement, s'immobilisa devant sa porte. Deux autres voitures se garèrent derrière le véhicule officiel. La portière du passager du véhicule utilitaire sport s'ouvrit, et un homme vêtu en complet noir et aux lunettes fumées s'avança sur le petit trottoir au ciment craquelé. Sans attendre qu'il frappe à la porte, Billy ouvrit; Marie s'approcha. L'homme eut un mouvement de recul et les quatre portières des deux véhicules de sécurité s'ouvrirent en même temps.

– Bonjour, dit Billy de fort bonne humeur.

– Billy Boost? valida le colosse.

– Et Marie Desrochers, avança Marie en poussant Billy qui tituba vers l'avant.

Le visiteur bondit sur le côté et les quatre gardes du corps s'accroupirent en se protégeant derrière leurs portières d'auto. Les cinq hommes avaient dégainé leur arme et tinrent Marie en joue.

– Eh! Oh! On relaxe, fit-elle, peu impressionnée. C'est la deuxième fois qu'on me fait ce coup-là.

– Pardon, madame, nous n'avions pas été informés de votre présence, s'excusa l'homme en noir en époussetant son habit.

– Mais qu'est-ce qui se passe? cria une voix qui provenait du camion.

L'agent se dirigea vers le véhicule, échangea quelques mots à travers la vitre entrouverte de la portière arrière et revint au pas de course.

– Toutes mes excuses, madame Desrochers et monsieur Boost. Si vous voulez me suivre à bord de notre véhicule, monsieur Power vous y attend.

Marie avait revêtu son costume d'adjointe au chargé politique. Tailleur cintré avec une chemise au troisième bouton défait, jupe très ajustée et jambes à l'honneur. Les quatre agents à l'arrière-plan la regardèrent s'avancer vers la rue et, surtout, monter sur la banquette arrière, à droite du directeur. Les quatre hommes se regardèrent, et l'un d'entre eux s'en mordit même les doigts en soupirant.

27.

Le restaurant de la marina semblait être l'endroit de prédilection pour les hauts fonctionnaires de passage à Plattsburgh. Mais l'atmosphère différait cette fois-ci. Les deux tables du fond étaient occupées par les gorilles du directeur, ce qui alourdit et assombrit l'ambiance du restaurant, normalement plus invitante. Marie se croyait dans un film mettant en vedette des membres de la mafia américaine.

– Comme je vous le disais en route, je suis vraiment très heureux de vous revoir en aussi bonne forme. Et vous, Marie, une magnifique jeune femme qui dégage tant d'intelligence et de fraîcheur. Je sens que nous allons bien nous entendre.

– Je ne peux vous cacher que nous sommes intrigués par «le boulot qui nous attend», comme vous l'avez si bien dit au téléphone, ne put s'empêcher Billy.

Le directeur était un homme simple et très direct. Son côté bon père de famille un peu bourru avait tout de suite charmé Marie. Il y avait peu de dentelle et de détours dans ses paroles. Billy adopta la même attitude. Ce que le directeur apprécia fortement.

– Marie, rattachez ce bouton s'il vous plaît. Vous déconcentrez le vieil homme que je suis, et nous ne sommes pas ici pour cela.

Elle s'exécuta avec un peu de gêne, au grand désespoir des occupants des tables du fond. Mais en même temps, elle comprit vite que l'homme était profondément religieux. Elle remarqua la petite épinglette en forme de croix sur le revers de son veston.

– Ce boulot, oui. Je ne vous connais pas tellement. Curieusement, vous n'avez pas de dossier officiel. Je sais que vous avez été traité dans une clinique médicale de Montréal, appartenant à mon ami Larry Carson, père. Vous savez, il est l'un des hommes les plus riches et influents des États-Unis. Mais passons. Son fils, junior, m'a dit que vous aviez des habiletés exceptionnelles. Lesquelles?

– Lesquelles? Euh… eh bien… je crois que… comme je vous le disais à Québec, j'ai un don pour l'analyse des comportements humains.

Il y eut un bref silence.

– C’est tout? Allons, faites un petit effort. Vous avez certainement quelque chose d’autre à me dire.

Son insistance accentua le malaise que ressentaient Marie et Billy. Que pouvaient-ils lui dire? Jusqu’où pouvaient-ils lui faire des confidences? Ils étaient très embarrassés. Leur nervosité grandissait et le directeur en était bien conscient.

– Que se passe-t-il? leur demanda-t-il. Faites-vous partie de ces nouveaux agents qui sont formés à mon insu et qui ont comme travail de venir m’espionner? Depuis les événements du 11 septembre, plusieurs congressistes démocrates font toutes sortes de manigances dans mon dos. Ne m’en croyez pas dupe. Plusieurs d’entre eux veulent mon poste. Mais je vais vous faire une confidence parce que vous avez l’air d’être de jeunes gens honnêtes. Je vais terminer mon mandat avec le président. Et s’il est réélu, je reviendrai.

– Monsieur le directeur, nous avons signé des contrats de confidentialité et vous nous placez dans une très fâcheuse position, présentement, dit Billy qui voulait à tout prix préserver la confiance entre eux. Vous aurais-je sauvé la vie si j’étais mandaté par des personnes qui veulent votre départ?

– Bon point, jeune homme, et c’est pour cela que nous sommes réunis. Avant de vous confier mes secrets, je vais vous faire vivre quelques petites expériences à mes côtés. La première aura lieu à la fin de la semaine, jeudi.

– Mais nous avons déjà un employeur, le docteur Carson, dit Marie.

– Je sais. Mais junior ne s’objectera pas à ce que je vous utilise un peu. N’est-ce pas lui qui nous a présentés en tout premier lieu? Il m’en doit une; après, on verra.

– Nous devrons tout de même en discuter avec lui, ajouta Billy.

– Si vous y tenez. Donc, jeudi, je rencontre votre premier ministre, Jack Harper. Et vous allez venir avec moi, Billy. Marie, j’ai autre chose pour vous dont nous discuterons plus tard. Le président a personnellement appelé M. Harper et mis la table pour cette rencontre. Vous connaissez nos intentions avec le bouclier antimissile? Eh bien, un bouclier antimissile est très peu utile quand la vraie menace est terrestre. On aura beau implanter des bases de lancement partout sur votre territoire, quand un

terroriste réussira à déjouer la sécurité maximale, comme celle qu'il y avait à bord du *Prince Lawrence*, nous ne serons pas plus en sécurité de toute façon. Alors, que fait votre pays pour assurer la sécurité de notre continent?

– On achète des sous-marins qui tuent nos propres soldats et on entretient une flotte d'hélicoptères qui s'écrasent au décollage, répondit Billy, un peu gêné.

– Voilà, vous avez tout compris. Ajoutez à cela des douaniers qui font la grève à nos frontières en pleine campagne électorale et une armée de boy-scouts. Vous avez une bonne idée du sérieux que votre gouvernement accorde à la sécurité internationale. Nous allons remédier à cela.

– Vous allez nous prêter de l'argent pour acheter des équipements et embaucher du personnel? réfléchit Marie tout haut.

– Pas du tout! Vous n'avez pas les infrastructures et le *savoir-faire* pour supporter cela. Nous prendrons en charge toutes les activités de surveillance, de renseignements et les opérations militaires de l'Amérique du Nord. Des pourparlers sont déjà en cours avec les Mexicains. Ils ont des politiciens plus «compréhensifs» que les vôtres.

– Mais que voulez-vous dire au juste? demanda Billy, ahuri.

Le directeur du plus grand service de renseignements de la planète fit un bref exposé sur les intentions américaines en sol canadien. Construction de bases militaires, vente d'appareils, formation de douaniers, de soldats, de marines, de pilotes et de gestionnaires. Intégration des renseignements canadiens à la CIA, etc. Tout y passa. Et, évidemment, le tout orchestré par Washington.

– Vous n'êtes pas sérieux! fit Billy, qui crut que monsieur Power se foutait de sa gueule.

– Oh que si! rétorqua le vieux monsieur presque chauve.

– Eh bien, ça alors! soupira Marie en laissant tomber ses bras sur la table.

– Qu'est-ce que je viens faire dans ceci? demanda Billy.

– Vous m'avez sauvé la vie, je vous en serai éternellement reconnaissant. Mais avant de vous compter parmi ma garde rapprochée, je dois m'assurer de votre loyauté envers les États-

Unis; ce qui vous fait défaut… pour le moment. Pour vous mettre à l'épreuve, vous m'accompagnerez à Ottawa, jeudi matin.

Le directeur savait fort bien qu'il venait d'abasourdir ses invités. Il avait dit ce qu'il avait à leur dire. Son expérience lui dictait qu'il ne servait plus à rien d'en remettre. Il poursuivit donc les explications de sa vision des mesures à prendre pour contrer la montée de la violence dans le monde. Il vit rapidement que ses propos ne les intéressaient pas tellement. Il les regarda dans les yeux, comme pour leur faire comprendre à quel point le pouvoir qu'il détenait était immense. Marie et Billy écoutèrent d'une oreille, en réfléchissant en même temps à ce qu'ils auraient à décider à leur retour. Ils s'étaient préparés à entendre une proposition qui les déstabiliserait encore, mais pas à ce point.

❋

– Je prendrais bien un bain-tourbillon, dit Billy en rentrant au 79.

– Je ne crois pas que ce soit prescrit avec tes nouveaux points de suture dans le dos.

– J'ai trop mangé. Tu viens prendre une marche, ma belle grande fille intelligente et fraîche?

– Au moins, avec lui il n'y a pas d'hypocrisie. Sa proposition ne te rendrait-elle pas la digestion difficile, par hasard?

– C'est bien possible. On change de vêtements et on sort.

Ils avaient tous les deux besoin d'air. De nouveau placés devant un choix extrêmement difficile, ils devaient rendre une décision le lendemain. Le directeur offrit aussi à Marie de les accompagner à Ottawa à titre de stagiaire, pour le moment.

Leur randonnée fut assez courte. Billy ressentit des picotements dans le dos. Ils s'assirent sur un banc, dans le parc, juste en face des blocs A, B et C. L'endroit était idéal pour prendre une décision éclairée. D'une part, ils avaient une vue directe sur la clinique médicale et, d'autre part, ils pouvaient presque sentir l'odeur du local de formation où ils passeraient encore plusieurs mois.

– Ils ont le don de nous mettre dans des positions délicates. Ils le font certainement exprès, dit Billy. Aller rencontrer le premier ministre du Canada à titre de conseiller du directeur de

la CIA qui vient lui apprendre que les États-Unis vont prendre en charge notre armée, nos douanes et notre service de renseignements, ça prend pas mal de culot! Moi qui ne partage pas du tout les valeurs de l'administration en place à Washington…

– Si tu regardes ça sous un autre angle, c'est un job, rien qu'un job. Et il sera beaucoup plus excitant que l'analyse de curriculum vitae et les entrevues que tu ferais à ton bureau de recherche de cadres, si l'on retournait à Montréal. Beaucoup plus stimulant, aussi, que mon travail qui ressemble de plus en plus à du gardiennage de petits monstres qui attendent que j'aie le dos tourné pour faire un mauvais coup.

– C'est vrai. Si l'on regarde ce qui nous attend de l'autre côté de la frontière, les avantages à rester ici sont indéniables. Devons-nous répondre à l'ultime question tout de suite? Travaillerons-nous pour Carson ou Power?

– Je ne crois pas, Billy. Prenons les éventualités les unes après les autres. Après Ottawa, on verra. Qu'en penses-tu?

– Marché conclu, Marie. J'aimerais maintenant me reposer un peu.

– Tu as remarqué sa façon d'appeler le docteur Carson «junior» avec un peu de mépris?

– Oui, comme s'il se doutait de quelque chose.

À leur arrivée au bungalow, le répondeur téléphonique était en fonction. Marie se rua sur l'appareil pour saisir l'appel au vol. C'était John Perry, le secrétaire à la Défense intérieure.

– Bonjour, madame Desrochers, j'appelais seulement pour vous donner mes coordonnées afin que vous puissiez m'appeler après votre rencontre avec M. Power.

– Mais ça tombe bien, nous venons tout juste de le laisser.

– Déjà? fit semblant de s'étonner le secrétaire qui avait été prévenu par l'ambassadeur.

– Vous désirez certainement parler à Billy?

– S'il vous plaît, oui.

Marie tendit l'appareil à Billy qui revenait de la salle de bain.

– Qui est-ce? lui demanda-t-il.

– Jo Kenny ou Don Senny, non… Ron Sealy, ah… je ne sais pas!

– Bonjour, dit prudemment Billy.

– Bonjour, Billy, c'est John Perry, secrétaire à la Défense intérieure. Je crois que Dr Carson vous a prévenu de mon appel.

– Oui, en effet.

– Votre épouse me confirmait que vous avez rencontré M. Power ce matin.

– À midi, précisa Billy qui cherchait en vain les motifs de cet appel.

– Comme vous le savez, j'aimerais vous rencontrer pour connaître les raisons de votre rencontre avec lui.

– Mais pourquoi donc?

– Je ne peux vous en parler au téléphone. J'aimerais passer vous voir demain matin, à la base, chez vous. D'accord?

– Si vous y tenez.

– Parfait. À demain, 9 h.

Billy déposa le téléphone et raconta en détail la conversation qu'il venait d'avoir avec M. Perry. Ils avaient l'impression d'être pris en souricière entre Power et Carson. Ils ne pourraient vraisemblablement pas jouer à ce petit jeu très longtemps. Leur première impression fut que Carson voulait connaître les prochains plans de la CIA. Une rencontre avec le premier ministre canadien ne révélerait pas de grands secrets d'État. Les relations entre ces deux pays étant demeurées plutôt froides depuis le refus du Canada de participer à la guerre en Irak.

❋

Le secrétaire Perry était un homme au début de la quarantaine, 1 m 85 et très mince. Timide, flottant dans ses vêtements, un air intellectuel, certainement diplômé d'une grande école. Le genre que M. Power ne pouvait sentir, mais qui s'entendait probablement à merveille avec Dr Carson.

Billy lui fit un récit le plus fidèle possible des propos du directeur de la CIA et des motifs du voyage. M. Perry prit beaucoup de notes et posa d'innombrables questions. Marie répondit à chacune d'elles. Lorsque Billy eut terminé, le secrétaire se leva et se dirigea vers la porte.

– Je vous remercie, et à bientôt, se contenta-t-il de dire avant son départ.

– Bonne journée, lui dirent ses hôtes.

Lorsqu'il fut éloigné de la maison et à bord de sa limousine, Billy referma la porte et garda momentanément la main sur la poignée. Marie s'immobilisa à son tour et se tourna vers lui.

– Séduisant, mais étrange. Il se foutait complètement de nous. Il était venu chercher des informations. On ne comptait pas du tout.

– Ouais, t'as vu la vitesse avec laquelle il prenait des notes sur son ordinateur? Il a presque rédigé une thèse devant nous.

– Bon et bien, il ne change pas grand-chose dans notre vie, celui-là, dit Marie en ramassant les tasses de café et les biscuits.

❋

– J'aimerais parler au docteur Carson, s'il vous plaît, c'est John Perry.

– Un instant je vous prie.

– Comment vas-tu, John?

– C'est bien ce que Don craignait, Larry. On ne peut plus leur faire confiance. Power finira par les faire parler.

❋

– C'est confirmé Marie, je viens tout juste de parler avec l'adjointe de M. Power. Nous partons de la base à 7 h, en hélicoptère, pour Ottawa. Le directeur sera déjà à bord avec son équipe. Nous devrons nous rendre au hangar numéro trois.

28.

La veille de leur départ pour Ottawa, ils décidèrent de faire le tour du lac Champlain pour profiter de ce qui pourrait être leur dernière vraie journée de vacances. Ils discutèrent du docteur Carson et de ses ambitions; de l'ambassadeur, qui leur apparaissait de plus en plus comme un porteur d'eau du docteur; de la caporale, qui exécutait les ordres, et du nouveau venu, le secrétaire à la Défense intérieure, qui demeurait, pour le moment, une énigme.

Qui d'autre pouvait appartenir à ce groupe sélect qui visait, ni plus ni moins, qu'un renversement du parti au pouvoir. Mais le voulaient-ils vraiment, ce pouvoir? Qui visait les plus hauts sommets de l'administration? Il y avait sûrement d'autres ambitieux comme Dr Carson, qui leur étaient encore inconnus. Toutes ces questions sans réponses les rendaient de plus en plus inconfortables. Peu à peu, ils espérèrent tous les deux que leur voyage avec le directeur de la CIA débouche sur une offre concrète de collaboration.

Ils roulaient lentement en direction de la base quand Billy gara le Hummer sur l'accotement.

– Dis donc Marie, as-tu remis la boîte avec les seringues au docteur Lacep à ton retour de Québec?

– Euh… non. J'ai complètement oublié! Avec tout ce qui s'est passé, tout le monde avait d'autres préoccupations plus urgentes. J'irai la lui remettre dès notre retour d'Ottawa.

– Il y a toujours une seringue irradiée non utilisée, n'est-ce pas?

– Oui, et une seringue vide.

❋

Le hangar numéro trois était le plus éloigné du complexe. Ils durent presser le pas, ayant sous-évalué la distance à parcourir. Pendant leur marche rapide vers le lieu convenu, ils entendirent un hélicoptère s'approcher et descendre à quelques centaines de mètres d'eux. C'était un très gros appareil; il souleva un nuage de poussière qui les aveugla. Une porte s'ouvrit, et un escalier se déplia. Ils approchèrent en se penchant et en se protégeant les yeux avec les bras. Un homme descendit les quelques marches et leur fit signe de monter.

Billy laissa passer Marie en premier; l'agent les suivit. Ils furent tous les deux surpris de découvrir l'intérieur de l'appareil. Leur conception de ce qui se trouvait normalement dans le ventre d'un hélicoptère militaire leur venait des films de guerre américains où les appareils sont normalement utilisés pour aller sauver des soldats et des villageois à la toute fin du film. Des appareils dénudés, dans lesquels les passagers sont assis en rang d'oignons, le long des parois en métal brun.

Dans ce cas-ci, les designers avaient fait preuve de beaucoup plus d'imagination. En fait, l'espace ressemblait beaucoup plus à un salon qu'à une soute à bagages. Il y avait deux îlots de quatre places, presque de la même dimension que les sièges réservés aux passagers de première classe à bord des plus gros avions de ligne. Chaque îlot comprenait une petite table rectangulaire de chaque côté de laquelle on avait disposé les sièges. Les occupants pouvaient donc discuter et travailler à leur aise durant le déplacement.

Évidemment, des moniteurs, des claviers, des téléphones et un grand téléviseur constituaient l'équipement repérable au premier regard du néophyte. Le plafond permettait à Billy de marcher sans baisser la tête.

Cet appareil, fabriqué par Bell Hélicoptère, atteignait une vitesse de croisière de 300 km/h. Il pouvait s'élever de 600 mètres à la verticale, et ce, en moins d'une minute. Enfin, il était en mesure de voler plus de quatre heures sans ravitaillement.

Le directeur se leva pour accueillir ses nouveaux passagers et leur assigner leurs places. Il leur présenta un de ses adjoints, Paul Milano, que Billy avait déjà rencontré à Québec, et un autre de ses conseillers spéciaux. Monsieur Power invita Marie à s'asseoir avec ces deux hommes, dans le premier îlot.

Ils continuèrent vers l'avant de l'appareil, où se trouvait le deuxième groupe de quatre sièges. Lorsqu'ils furent à la hauteur des bancs, un homme longiligne, vêtements amples et petites lunettes, se leva et s'empressa d'aller chercher la main de Billy pour la lui serrer.

– Monsieur Boost, quel plaisir de vous rencontrer enfin. Je suis John Perry, secrétaire à la Défense intérieure.

– Euh… Bonjour, monsieur le secrétaire à la Défense intérieure. Enchanté de faire votre connaissance, répondit Billy qui entrait dans son jeu.

Marie, tout près, écoutait attentivement leurs échanges.

– Je suis honoré de rencontrer celui qui a sauvé la vie de M. Power. J'espère, toutefois, que vous n'aurez pas à faire de même pour moi.

– Je l'espère aussi, fit Billy qui réfléchissait à cette mise en scène.

On referma la porte de l'hélicoptère et ils décollèrent presque aussitôt. Malgré le luxe relatif de l'intérieur de la cabine, le bruit les obligea à hausser la voix. Le directeur reprit l'essentiel des propos qu'il avait tenus au restaurant et que Billy avait répétés au secrétaire Perry.

Curieusement, celui-ci reposa sensiblement les mêmes questions qu'il avait déjà posées à Plattsburgh, deux jours auparavant. Billy était étonné de constater que les deux hommes, Power et Perry, ne s'étaient pas parlé avant le départ pour la rencontre avec le premier ministre canadien. D'ailleurs, le directeur de la CIA traitait le secrétaire exactement comme il l'avait prévu. Comme un «junior» sans importance.

À leur arrivée à Ottawa, ils durent atterrir à quelques kilomètres de la colline parlementaire, où se tiendrait la rencontre. Deux voitures avec escortes les y attendaient. Les deux groupes furent encore séparés de la même façon. Marie, dans la deuxième limousine avec ses deux nouveaux amis, et le directeur, le secrétaire et Billy, dans la limousine de tête.

Dans la voiture diplomatique, Billy observa attentivement monsieur Perry, et ce, durant un bon moment. À un point tel, que l'autre le dévisagea pour lui signifier son embarras. Mais Billy persista. Le secrétaire lui semblait nerveux. Le directeur ne parlait plus, pour une fois, et lisait un journal canadien qui avait été déposé sur la banquette.

Billy rangea sa mallette à ses pieds, très doucement, tout en suivant du regard les moindres gestes du secrétaire. Celui-ci leva la main droite et la glissa dans sa veste, comme pour y prendre un stylo ou son porte-monnaie.

C'est alors que Billy bondit sur Perry, qui était assis en diagonale devant lui, et lui agrippa le bras. Le secrétaire, surpris,

réussit tout de même à le repousser. Mais dans son mouvement, il échappa sur le plancher un revolver Smith and Wesson muni d'un silencieux, qu'il avait juste eu le temps de sortir de l'intérieur de sa gaine.

Le directeur se pencha devant lui et tenta de ramasser l'arme. Perry lui asséna un violent coup de pied au visage, qui fit lourdement retomber Power sur sa banquette. Billy essaya de l'immobiliser en lui retenant les bras derrière le dos. C'est à ce moment que Perry, tirant avantage d'une des blessures de son adversaire, lui donna un sournois coup de tête sur le nez en le poussant contre la vitre, à leur droite.

Billy hurla de douleur. Son nez pissait le sang comme un robinet et il ne voyait plus qu'un épais brouillard devant lui. Il chercha tout de même à s'agripper à Perry pour limiter son accès à l'arme. Il savait fort bien que le secrétaire n'hésiterait pas à les tuer, lui et le directeur.

Il appuya son pied droit sur la portière et poussa le plus fort qu'il le pouvait pour écraser Perry sur l'autre côté de la voiture. Il finit par prendre un autre appui avec son pied gauche et il poussa alors de toutes ses forces sur le secrétaire, cherchant à l'immobiliser contre la vitre. Il ne voyait toujours rien. Il ne savait pas si son rival avait mis la main sur le revolver.

Soudain, un coup de feu retentit dans l'habitacle. Le pistolet automatique léger n'était peut-être pas des plus précis, mais à cette distance, la précision importait peu.

Billy eut la même sensation que lors de son altercation à Québec. Sauf que cette fois-ci, il savait qu'il n'avait pas été touché. Perry avait donc réussi la première partie de son plan: tuer le directeur de la CIA, l'un des principaux obstacles à l'atteinte des objectifs de Carson.

Il se débattit alors comme un forcené. Il frappa de toutes ses forces avec ses poings et ses bras sur Perry. Jamais n'avait-il ressenti autant de rage.

Soudain, il entendit une voix qui criait son nom.

– Billy! Billy! C'est terminé. Billy, il est mort. Calmez-vous!

C'était Power.

– Qu'est-ce que vous dites? fit-il en ralentissant la cadence de ses coups.

– Il est mort, Billy. Je l'ai tué, dit le directeur en mettant sa main sur son épaule.

Sur ces mots, la portière du côté du directeur s'ouvrit et des agents pointèrent leurs armes dans leur direction. M. Power leva les bras pour leur faire comprendre que le danger était passé et il leur fit signe de s'occuper de Perry, qui avait reçu la balle directement entre les deux yeux. Billy ne pouvait distinguer que des formes. Il voyait des contours en mouvement, mais ne comprenait pas ce qui se passait. On l'aida à sortir de la voiture. Marie, dans tous ses états, l'attendait à l'extérieur.

– Comment vas-tu? lui demanda-t-elle en le serrant dans ses bras.

– Je crois que j'ai encore le nez fracturé.

– Tu veux t'asseoir?

– Non merci, ça va.

En quelques minutes, une ambulance arriva sur les lieux et Billy fut conduit au centre hospitalier le plus près, en compagnie du directeur, qui lui, avait perdu plusieurs dents.

❋

– Bonjour, monsieur le premier ministre, je suis Paul Milano, conseiller de M. James Power. Il ne pourra se présenter à la rencontre prévue ce matin. Nous aimerions que votre administration fasse le nécessaire pour ne pas ébruiter les événements dont il a été victime. Veuillez m'envoyer l'un de vos collaborateurs les plus sûrs à l'urgence de l'hôpital Pierre-Elliot-Trudeau. Merci, monsieur le premier ministre. Nous vous contacterons pour une rencontre ultérieure.

– Rien de grave, j'espère?

– Non, monsieur, tout est sous contrôle.

– Merci, monsieur Milano. Je prends les dispositions d'usage.

– Billy, je vous le répète pour la vingtième fois, Perry n'avait pas encore sorti son arme lorsque vous vous êtes rué sur lui. Je le sais, je l'ai vu. Le hasard a voulu que je lève les yeux de mon journal au moment où il a levé le bras. Jamais je n'aurais soupçonné un seul instant qu'il avait une arme cachée sous sa veste. Je vais vous dire ce que je pense vraiment. Vous le saviez parce que vous étiez de mèche avec lui. Votre conscience vous a fait changer d'idée à la dernière seconde. Vous n'avez pas la trempe d'un tueur et vous avez flanché. Vous avez manqué de courage.

– Monsieur le directeur, jamais je n'aurais planifié votre assassinat avec cet homme. Je ne le connaissais même pas!

– Ah non! Alors vous étiez cocu, mon ami .

– J'étais cocu?

– Le secrétaire a été vu à votre maison de la base de Plattsburgh, pas plus tard que mardi dernier. Exactement deux jours avant notre voyage à Ottawa.

– Je peux tout expliquer. Ce n'est pas ce que vous pensez...

– Jeune homme, mes spécialistes n'arrivent pas encore à expliquer de quelle façon vous avez deviné que le serveur du paquebot de Québec était un terroriste. Tous les témoins sont unanimes. Aucun d'entre eux n'avait aperçu l'arme qu'il dissimulait dans sa boucle. Qui plus est, il vous tournait le dos. Ce n'est pas une, mais deux explications que vous devez me fournir. Jamais n'a-t-on été si près de réussir à m'assassiner. Et ce, en moins de trois semaines. Et qui m'a sauvé la vie à chaque fois? Un certain Billy Boost. Un petit Canadien sorti de nulle part, pas de dossier, pas de formation, aucune trace de lui au Canada… Comment avez-vous fait pour berner junior Carson? Pour qui travaillez-vous?

– Monsieur Power, j'aimerais voir Marie quelques instants.

– Mais où vous croyez-vous? À la garderie? Votre complice répond présentement à nos questions; vos versions ont tout intérêt à concorder. Je crois que vous ne réalisez pas ce qui se passe en ce moment. Vous êtes à Washington, dans les bureaux de la Central Intelligence Agency des États-Unis d'Amérique.

Présentement, je vous interroge moi-même parce que je vous soupçonne d'être un agent double venu pour me tuer. Et vous voulez avoir quelques minutes avec votre petite amie! Vous me prenez pour un con ou quoi?

Billy avait tellement mal à la tête qu'il n'arrivait plus à se concentrer. Il avait encore plus de difficulté à respirer et ses yeux étaient de nouveau à moitié refermés. Il ne croyait pas ce qui lui arrivait. D'ailleurs, il ne savait pas vraiment ce qui lui arrivait.

Après quelques heures passées à l'urgence de l'hôpital d'Ottawa, on l'avait rapidement embarqué dans un hélicoptère militaire et directement transporté à Washington, aux bureaux de la CIA. Durant le transport, il posa des questions aux gardes qui l'accompagnaient, mais ils lui ordonnèrent de se taire et de ne pas bouger. On l'avait menotté et on lui avait attaché les pieds à un anneau, fixé à la structure de l'appareil. Sans s'en rendre compte, il était devenu l'ennemi public numéro un.

❋

Dans une salle située à quelques portes de Billy, Marie était interrogée par des spécialistes qui jouissaient d'avoir entre les mains une aussi belle prise. Elle réagissait beaucoup plus agressivement que Billy. Menottée elle aussi, elle n'arrêtait pas d'exiger des explications, jusqu'au moment où elle commit une grave erreur. Elle traita l'une des femmes présentes de «*stupid American*». À partir de ce moment, l'interrogatoire prit une tournure qu'elle n'avait pas prévue.

❋

Ils furent interrogés durant des heures et des heures. Les mêmes séries de questions leur furent posées à répétition. Marie était épuisée et n'avait plus la force de résister à ses bourreaux, très expérimentés et toujours insatisfaits des réponses qu'elle apportait. Billy, quant à lui, s'était évanoui depuis longtemps; on l'avait conduit à l'infirmerie de l'édifice pour le rafraîchir un peu, dans le but de poursuivre l'interrogatoire de plus belle.

Au milieu de la nuit, le directeur convoqua la responsable de l'interrogatoire de Marie à son bureau, pour comparer les deux versions qu'ils avaient recueillies.

– Alors, Amanda, qu'est-ce qu'elle vous a raconté, la petite dame?

– Voilà. Elle a bien appris son texte, car elle répète exactement la même chose à chaque fois. Elle est née à Saint-Bruno, en banlieue de Montréal. Elle a fait un baccalauréat à l'Université de Montréal. Elle est enseignante dans une école primaire depuis huit ans. Son père est un professeur d'université et est présentement en Tunisie avec sa mère. Elle connaît Boost depuis quatre ans. Il avait une tumeur au sacrum, et c'est à ce moment qu'ils ont rencontré un certain docteur Lacep à l'hôpital Saint-Luc de Montréal. Celui-ci lui a proposé des traitements révolutionnaires dans une clinique privée à Laval, au nord de Montréal. Une chirurgienne a opéré Boost et a installé un appareil dans son dos, permettant de réduire les chances de récidive de la maladie. Les traitements se firent en introduisant des liquides radioactifs dans de petits canaux, longeant sa colonne vertébrale. Et c'est là que ça devient complètement hystérique. Imaginez-vous, monsieur le directeur, que les traitements ont provoqué des effets extraordinaires. Boost a d'abord failli mourir étouffé, puis il a ressenti de la pluie sur sa peau, en plein soleil. Au deuxième traitement, il a déréglé un ascenseur qui s'est arrêté entre deux étages et il a actionné accidentellement le frein d'urgence dans le métro de la ville. Et savez-vous pourquoi?

– Parce que son implant était radioactif et qu'il agissait comme un conducteur de courant, répondit Power.

– Mais comment le savez-vous?

– Jusqu'à maintenant, leurs deux versions concordent. Poursuivez.

– Au troisième traitement, Boost s'est mis à voir les auras autour des gens. À partir de ce moment, ils ont voulu cesser les tests, car ils avaient perdu confiance en docteur Lacep. C'est là que le docteur Carson entre en scène. Il leur aurait proposé de poursuivre les traitements, ou les tests si vous voulez, moyennant la somme de 1 750 000 dollars américains. En plus, il leur aurait donné une formation d'agent spécial à la base militaire de Plattsburgh où les traitements se poursuivraient avec le même Dr Lacep. Le premier traitement a réussi, et Boost aurait été en mesure de lire dans les pensées.

– Eh bien, ça alors! murmura le directeur.

– Vous dites, monsieur?

– Poursuivez.

– Suite aux succès de ce traitement, le docteur Carson a demandé à Boost de vous accompagner à Québec. Marie n'était pas présente à la rencontre avec les représentants des autres pays, mais elle dit que Boost aurait capté les intentions du terroriste à son insu. C'est pour cela qu'il se serait rué dessus. Pour vous sauver la vie. Elle répète n'avoir aucune idée de ce qui s'est passé dans la limousine à Ottawa. Elle n'a rencontré le secrétaire Perry qu'une seule fois, à Plattsburgh, à la demande du docteur Carson. Il voulait savoir ce que vous leur aviez dit, lors du dîner à la marina.

– Vous a-t-elle parlé de notre ambassadeur au Canada, Don Bowman, et d'un groupe formé par Dr Carson, qui veut la paix dans le monde ou quelque chose de semblable?

– Non, monsieur.

– Voulez-vous vérifier ces points, s'il vous plaît?

– Certainement, monsieur.

– Merci, Amanda. Dans une heure, vous la conduirez à l'hôtel et la laisserez se reposer, sous haute surveillance il va sans dire. Je veux la revoir demain matin, à 10 heures.

– Et les menottes, monsieur?

– Ce ne sera plus nécessaire.

– Bonne nuit, monsieur.

Le directeur était maintenant seul dans son bureau. Il tourna sa chaise en direction des grandes fenêtres derrière lui, étendit ses courtes jambes et appuya ses pieds sur le large rebord du mur. Il s'étira le bras pour attraper un cigare que Castro lui avait lui-même donné et contempla la ville éclairée, au loin.

❋

– Vous avez bien dormi, Billy? lui demanda monsieur Power.

– Où est Marie? Avez-vous vérifié ce que je vous ai dit?

– N'allons pas trop vite. Maintenant, Billy, j'aimerais que vous repreniez vos explications de ce qui s'est produit dans ma limousine, en route vers le bureau du premier ministre.

– Je n'ai rien à ajouter, répondit Billy, qui avait profité de six heures de sommeil et qu'on avait libéré de ses menottes.

– Ce sera la dernière question que je vous poserai.

– Dr Carson m'a informé de votre intention de me fixer un rendez-vous. Mais il ne savait pas exactement pourquoi. Il m'a dit que le secrétaire à la Défense intérieure me contacterait, pour ensuite me rencontrer après notre dîner. Il voulait connaître les motifs de notre rencontre. Il est donc venu chez nous, mardi matin, pour nous poser une foule de questions sur ce que vous nous aviez révélé au dîner, la veille. Si je suis cocu, ce n'est pas de lui. Il était très froid et ne s'intéressait à rien d'autre qu'aux motifs de la rencontre avec le premier ministre canadien.

– Fait-il partie de ce groupe clandestin dont vous nous expliquiez les desseins machiavéliques?

– J'en suis certain. Quand Carson m'a dit qu'il viendrait me rencontrer, il a clairement sous-entendu qu'il était un ami, si vous voyez ce que je veux dire.

– Pourquoi avoir feint de ne pas le connaître lorsque vous êtes montés dans l'hélicoptère, Marie et vous?

– Il s'est empressé de me serrer la main et il a dit qu'il était très heureux de me rencontrer. J'ai tout de suite compris qu'il ne fallait pas que vous sachiez que nous nous connaissions.

– Et pourquoi?

– Je ne sais pas. Ce fut un réflexe. Comme je vous l'ai déjà dit, cette nuit, Carson nous avait mentionné que vous étiez le plus coriace adversaire de son groupe et que vous…

– Que j'étais l'homme à abattre, dites-le.

– Mais non, il n'a jamais été question de cela.

– Ce n'est pas ce que vous avez dit hier, mon cher Billy. Vous disiez que j'étais le plus guerrier des membres de l'administration en place.

– Lorsque je suis parti pour Québec, Dr Lacep nous avait remis deux seringues, dans une petite boîte. La première a été utilisée le premier jour, celui de l'attentat raté, et la seconde n'a jamais servi. Marie l'a rapportée à la base, mais dans le tumulte, elle a oublié de la remettre à Lacep. Le matin, avant notre départ pour le hangar numéro trois, elle m'a injecté le liquide de la deuxième seringue. Je me méfiais un peu de vous et je voulais savoir si vos intentions à notre égard étaient honnêtes ou non. Alors, avec la possibilité de lire dans vos pensées, j'aurais été en mesure de savoir si vos réponses à certaines des questions que

j'avais préparées à l'avance avec Marie étaient sincères. Ça n'avait rien à voir avec Carson. Au contraire, Marie et moi étions très attirés par la possibilité de travailler pour vous, à la CIA. Dr Carson nous paraissait de plus en plus louche et imprévisible.

– Et dans l'automobile, que s'est-il passé?

– Les effets du liquide ont pris beaucoup plus de temps à se manifester. Probablement que l'isolant ne permettait pas de conserver la radioactivité du produit indéfiniment. En tout cas… Alors que nous démarrions vers la colline parlementaire, j'ai senti que le secrétaire était de plus en plus nerveux, agité même.

– Je l'ai remarqué moi aussi.

– J'ai eu exactement la même sensation qu'au moment où je me trouvais derrière le serveur, à Québec. Comme il se trouvait en face de moi, je me suis mis à le dévisager. Ce qu'il n'a pas apprécié. C'est alors que j'ai découvert qu'il se remémorait une séquence de mouvements bien précise, comme le terroriste. Il allait sortir son arme et vous abattre à bout portant, pour ensuite me tuer, d'une autre balle. Je croyais que je perdais la raison et que le liquide avait des effets inattendus, compte tenu du laps de temps écoulé. Mais, toujours en le fixant du regard, je me suis rendu compte qu'il visualisait, aussi, la façon par laquelle il mettrait mes empreintes sur la crosse du revolver. C'est à ce moment qu'il a dirigé sa main vers l'intérieur de sa veste.

– Et vous croyez que nous allons avaler ces balivernes? dit un conseiller du directeur qui prenait des notes.

– Je vous demande juste de vérifier, à Plattsburgh, si la clinique médicale, avec les équipements que je vous ai décrits, existe réellement. Vérifiez ce que contiennent les seringues dans la boîte sur la tablette du haut de ma garde-robe. Appelez à l'hôpital Saint-Luc, à Montréal, pour confirmer si Dr Lacep y travaille bel et bien, et interrogez-le. Vous êtes bons là-dedans…

– Ça va, ça va. Nous savons ce que nous avons à faire, fit le directeur. Et quel intérêt le docteur Carson avait-il de vous assassiner, vous?

– Votre meurtre m'aurait été imputé, et Perry aurait pu en témoigner. Il aurait dit que nous nous étions battus et qu'il avait réussi à me tirer dessus.

– Et Marie? Elle nous aurait tout raconté, de toute façon!

– Elle aurait été facile à discréditer. Vous ne croyez pas?

❋

Un peu plus tard, dans son bureau, monsieur Power réunissait tous les participants aux deux interrogatoires.

– Qu'est-ce que vous en pensez, les enfants?

– Les deux versions sont identiques, répondit Amanda.

– Pourquoi ne pas prélever du liquide qu'il a encore dans son implant, comme il nous l'a demandé? On verra bien! suggéra un conseiller.

– La clinique de Laval appartient réellement au père Carson? demanda un autre.

– On pourrait vérifier les histoires de l'ascenseur et du train, si vous le voulez, monsieur le directeur?

– J'aimerais bien voir ces seringues, mentionna un autre agent.

– O.K., O.K.! J'ai compris... n'en rajoutez plus. Amanda, dit monsieur Power qui sentait monter l'adrénaline en lui, demandez à ma secrétaire de rejoindre le général Cooper tout de suite. Ensuite, je veux tout savoir sur cette clinique de Laval. Brenner?

– Oui, monsieur!

– Qui est ce Lacep? Et Bowman, tiens. Vérifiez l'ambassadeur, aussi. Marty?

– Oui, monsieur.

– Je veux que vous placiez une équipe aux portes de la base de Plattsburgh le plus vite possible, et discrètement. Ensuite, et allez les rejoindre là-bas. Allez, allez! Julia?

– Oui, monsieur!

– Accompagnez Billy à l'hôpital militaire de Grant; amenez aussi la fille avec votre équipe. Soyez prudente, je ne veux pas les perdre. Compris, tout le monde? Au travail, les enfants!

C'était dans des situations semblables que le directeur et son équipe étaient des plus efficaces. Pas dans l'espionnage politique international. Non, sur le terrain, à faire des recherches concrètes avec des objectifs précis. À suivre des pistes claires, à creuser des filons, à ramasser des preuves pour enfin remettre le tout en place. Comme un casse-tête.

❋

– Monsieur Power, j'ai le général Cooper en ligne.

– Merci, Suzy, je le prends.

– Peter, comment vas-tu, vielle branche?

– Je m'ennuie un peu. Il faudrait que tu nous trouves une petite guéguerre quelque part. Et toi, James, des rumeurs circulent à l'effet qu'on chercherait à t'éliminer?

– J'ai un service à te demander. Écoute bien ce que je vais te conter, tu n'en croiras pas tes oreilles.

Toute l'équipe du directeur de la CIA était au boulot. La première à se rapporter fut Julia.

– Monsieur le directeur, ici Julia. Billy a été examiné par un chirurgien qui n'en croyait pas ses yeux. Il n'arrêtait pas de lui demander quel était l'as-chirurgien qui avait fait ce travail. Par contre, il ne comprenait pas pourquoi avoir fait tout cela pour une tumeur au sacrum. Normalement, ils grattent la tumeur et bouchent le trou avec des fragments d'os, prélevés ailleurs. Ça s'arrête là. Il ne comprenait pas l'argument de Billy sur les récidives. Surtout qu'il n'avait aucune métastase.

– Et le liquide?

– Marie l'a elle-même prélevé. Vous auriez dû la voir. En tout cas, il y a une partie de leur histoire qui est vraie.

– Plus qu'une partie, j'en ai bien peur. Poursuivez, Julia.

– La seringue est au laboratoire. Leur meilleur microbiologiste travaille dessus, présentement. Aussitôt que j'ai du nouveau, je vous rappelle, monsieur.

– Merci.

La secrétaire de M. Power frappa à la porte. Elle confirma que le général Cooper avait contacté la base de Plattsburgh, et ordonné que l'on permette aux agents de la CIA de fouiller le 79 et la clinique médicale. Le téléphone sonna.

– Monsieur le directeur, ici Amanda.

– Je vous écoute.

– Voici mon premier rapport. La clinique de Laval appartient à la compagnie pharmaceutique Promonde. Cette compagnie appartient majoritairement à monsieur Larry Carson, père. On y loue des espaces, des appareils et l'on fournit le personnel pour des interventions chirurgicales très délicates. Les transplantations d'organes sont les plus fréquentes. Parmi la clientèle, on retrouve plusieurs de vos bonnes connaissances dont…

– Et Billy, qu'est-ce qu'il faisait là?

– Aucune trace tangible de monsieur Boost. Mais l'une des personnes, interrogée par mon équipe, garde un très bon souvenir de lui et de sa charmante compagne. C'était la première fois que

la conjointe d'un patient pouvait coucher dans la même chambre tout au long de son séjour. Elle a aussi mentionné qu'il revenait à toutes les semaines pour des traitements pour un cancer.

– Bon travail, Amanda!

– À votre service, monsieur.

Le directeur rappela sa secrétaire à son bureau. Il lui demanda de rejoindre Larry Carson, senior, aussitôt que possible. Le téléphone sonna de nouveau.

– Monsieur le directeur, ici Brenner.

– Je suis à vous, Brenner.

– Le docteur Lacep est hémato-oncologue. Sa réputation dépasse les frontières canadiennes. Il a écrit de nombreux articles scientifiques et il a prononcé une multitude de conférences internationales. Ses principales recherches sont financées par la compagnie pharmaceutique Promonde qui appartient…

– Oui je sais, à Larry Carson, père. Continuez.

– Il a récemment fait des percées significatives dans le traitement du cancer avec l'utilisation, sur une base expérimentale, de liquides radioactifs. Selon les registres de l'hôpital Saint-Luc de Montréal, c'est lui qui a pris en charge monsieur Boost avec une certaine docteure Carole Parley, chirurgienne musculo-squelettique. Mais aucun dossier médical n'existe. Ils ont toutefois un dossier au service de psychologie.

– Et Bowman?

– Il avait remporté une bourse d'études offerte par la Texplus. Il a fait des études de droit à Harvard, avec distinction. Pendant vingt-cinq ans, il a travaillé pour le cabinet Laconia et Phelps. Ce cabinet s'occupe principalement des affaires de la Texplus à travers le monde. Il a réorienté sa carrière quand sa femme fut atteinte de sclérose en plaques. Il a été nommé ambassadeur par le président actuel.

– Quels sont ses liens avec Carson, fils?

– Ils fréquentaient Harvard à peu près à la même époque.

– Bon travail, Brenner. Si vous trouvez autre chose, n'hésitez pas à me contacter.

– Évidemment, monsieur.

On frappa à la porte. La secrétaire du directeur avait monsieur Larry Carson en ligne.

– Tu es beaucoup trop vieux pour un travail comme celui-là, James, lui lança monsieur Carson. Tu pourrais me laisser tranquille cinq minutes. J'ai frappé mon deuxième coup à trois pieds de la coupe et j'ai besoin de toute ma concentration.

– Bonjour, Larry. Comment vas-tu?

– Ah! Tu ne pourrais pas foutre la bisbille quelque part, qu'on s'amuse un peu?

– J'ai des questions à te poser sur une de tes compagnies.

– J'espère que je la connais, répondit l'homme d'affaires en cabotinant.

– Promonde, une compagnie pharmaceutique.

– Tu parles, si je la connais! C'est beaucoup plus payant que le pétrole!

– Elle gère aussi une clinique médicale, près de Montréal?

– Oui, tout près de son siège social. Tu sais qu'ils parlent français dans ce coin-là? Mais ce sont des Canadiens, pas des Français. Ils sont corrects, mais ils ne nous ont pas suivis en Irak. Je ne les transférerai pas pour ça, mais j'y pense.

– Sais-tu ce qui se passe dans cette clinique?

– J'y envoie régulièrement des connaissances s'y faire traiter. Ils ont des équipements haut de gamme et des spécialistes extrêmement compétents. Quand on ne veut pas que les choses s'ébruitent pour éviter d'influencer le cours des actions d'une compagnie, c'est tout désigné.

– Et ton fils… est-il impliqué dans cette clinique?

– Dans la clinique, je ne crois pas. Mais dans les recherches subventionnées par Promonde, oui. Je sais qu'il avait très à cœur une de leurs études sur le traitement du cancer, il me semble. Ça ressemblait un peu aux travaux qu'il faisait, lui-même, à une certaine époque. Pourquoi me demandes-tu ça?

– Je ne peux rien te confirmer pour le moment. Continue ta joute de golf et oublie-moi.

– Ce ne sera pas difficile. Quand viens-tu dîner à Houston?

– Plus tard, plus tard. Je n'ai pas le temps, présentement.

– Tu es trop vieux pour ce travail. Tu dois te…

– Bonne fin de journée, Larry.

On frappa discrètement à la porte. Sa secrétaire l'informa qu'elle avait Marty au bout du fil.

– Marty, monsieur le directeur.

– Votre équipe est maintenant sur la base?

– Nous avons fouillé de fond en comble la maison sise au 79, 4e Rue. Nous n'avons pas trouvé la boîte en question. Tout était normal… mais disons que les gars ont trouvé l'aménagement pas mal différent de ce qu'ils ont connu auparavant. Un détail a retenu leur attention.

– Lequel?

– L'endroit est bourré de micros dissimulés un peu partout dans les cadres, le téléphone, les lumières, même dans la salle de bain. Nous nous dirigeons maintenant vers la clinique médicale.

– J'attends de vos nouvelles, Marty.

– Oui, monsieur.

Un peu plus tard.

– Monsieur le directeur, Julia au rapport.

– Oui, Julia. Que contenait le dos de monsieur Boost?

– Le microbiologiste confirme que le liquide a été irradié. Il n'a jamais vu un tel cocktail dans sa longue carrière.

– A-t-il analysé son contenu?

– Oui. Il s'agit d'un mélange d'irrinotécan, de platine et de 5FU. Chacun de ces produits peut normalement être utilisé dans les traitements de chimiothérapie. Mais les dosages dépassent tout entendement. Ces produits, injectés directement dans le sang, avec les pourcentages retrouvés dans la seringue, intoxiqueraient un éléphant très rapidement. Il pourrait en mourir dans les vingt-quatre heures.

– Et ils lui injectaient cette merde dans des boyaux, sous la peau... murmura le directeur.

– Vous dites, monsieur?

– Bon travail, Julia. Ramenez-les ici, ensemble. Ils ne représentent plus une menace pour nous, mais leur vie est certainement en danger, maintenant. Qu'ils soient très bien protégés! C'est compris?

– Compris, monsieur.

La secrétaire avisa monsieur Power que Marty attendait sur la ligne.

– Allez-y, Marty.

– Oui, monsieur. Cette clinique médicale ne reçoit pratiquement plus personne depuis que la base est pratiquement fermée. Une salle avec une table et des équipements de radiologie sont toutefois en opération. Un technicien m'a expliqué que deux spécialistes, les docteurs Lacep et Hépatant, y venaient régulièrement depuis trois semaines. Ils n'ont qu'un seul patient, M. Billy Boost. Il y recevrait des traitements pour un cancer. Mes hommes ont fouillé partout sans trouver de seringues ou de fioles contenant des liquides suspects. Il n'y a presque plus rien dans les placards et les tiroirs. Seulement des pansements et des gants. Les bureaux sont vides.

– Merci, Marty.

❋

Le directeur avait réuni trois des quatre membres de son équipe dans sa salle de rencontre personnelle pour faire le point sur leurs enquêtes respectives. Après que chacun d'eux eut fait état du résultat de ses recherches, il prit la parole.

– Qu'en pensez-vous, les enfants?

– Vous auriez dû voir la tête du chirurgien et du microbiologiste. Ils étaient outrés que l'on en soit rendu à faire des tests de ce genre sur un être humain, dit Julia.

– J'aimerais bien avoir un appartement comme le leur, dit Marty, demeuré à Plattsburgh et qui leur parlait depuis le téléphone. Mes hommes en sont jaloux.

– Je croyais que le fils Carson n'était aucunement impliqué dans les affaires de son paternel? ajouta Amanda.

– Le lien entre Boost, le docteur Lacep, la clinique de Laval et celle de Plattsburgh est clair. Mais pourquoi devenir un agent secret? Et le docteur Carson… que vient-il faire là-dedans? questionna Brenner.

– Bon, enfin une remarque intelligente! réagit le directeur. Par où commence-t-on? Carson, Lacep, l'ambassadeur ou ailleurs?

– Avec tout le respect que je vous dois, monsieur le directeur, vous croyez donc leur histoire? lui demanda Julia.

– Et vous?

❋

– Messieurs, madame, je vous ai convoqués pour que nous adoptions une seule et unique attitude devant les tragiques événements dont l'un de nos plus éminents collaborateurs a été la victime, annonça le Dr Carson.

– Mais avant de commencer notre conférence sur le Web, docteur, que se passe-t-il au juste? demanda la caporale Tyson, qui sentait toute la nervosité dans l'air. Je ne suis informée de rien.

– Jeudi dernier, notre ami John Perry a malheureusement été tué dans la limousine du directeur de la CIA. Il se rendait, avec Power et Billy Boost, à une rencontre au bureau du premier ministre canadien, à Ottawa.

– John, assassiné dans la limousine de Power? répéta Bowman.

– Exactement, poursuivit Carson. J'ai su que la CIA avait interrogé Boost et sa partenaire durant plusieurs heures. Je ne sais pas encore ce qu'ils ont dit. Comme vous le savez tous, M. Boost a pu être malencontreusement affecté par les effets secondaires des traitements de chimiothérapie expérimentaux qu'il avait accepté de subir pour lui sauver la vie. C'est bien compris, docteur Lacep?

– Parfaitement Larry.

– Donc, Boost a accepté de poursuivre les travaux de recherche que nous avions débutés à la clinique de Laval. Je lui ai suggéré de suivre l'entraînement de recrue en raison de ses habiletés supérieures et des avantages que sa connaissance du pays voisin pouvaient nous apporter. Mais il était toujours en évaluation pour mesurer sa capacité à devenir un agent compétent. C'est aussi simple que ça. Ils sont déjà venus fouiller la maison et la clinique de Plattsburgh. Je ne sais pas ce qu'ils veulent.

– Une rumeur circule à l'effet que Boost aurait été touché lui aussi, dit Paul Elliott, du bureau du directeur de la CIA, qui avait déjà rencontré Billy avec le docteur Carson, quelques mois auparavant.

– Qui a tué Perry? demanda Tony Liotta, de la Maison-Blanche.

– On ne le sait pas encore, répondit Elliott.

– Effacez toute trace de cette conférence, dit Dr Carson avant de clore la discussion.

❋

Julia faisait appliquer à la lettre les ordres du grand patron. Marie et Billy étaient sous étroite surveillance dans un salon du premier étage. Ils n'avaient pas encore eu le temps de partager les émotions qu'ils avaient vécues depuis l'attentat dans la limousine. Pour la première fois, ils estimaient qu'ils pouvaient se parler en toute quiétude.

– Comment te sens-tu, Billy?

– J'ai de la difficulté à respirer, mais ça va. Et toi?

– Je vais bien. Je dois te dire quelque chose. J'ai tout raconté à propos de Carson et des autres. J'avais tellement peur. Ils m'ont dit que tu étais à l'hôpital et que tu n'allais vraiment pas bien. J'ai tout de suite pensé à l'injection que je t'avais faite hier matin. J'ai cru que ça avait mal tourné. Alors, je leur ai tout expliqué. La clinique de Laval, l'implant, les traitements, les effets…

– Ne te fatigue pas pour ça, je suis passé aux aveux moi aussi. Te connaissant, je me suis dit que tu ne pourrais pas mentir et que notre seule chance d'en sortir vivants était de dire la vérité. Power croyait que j'avais tout organisé avec Perry et que j'avais flanché à la dernière minute.

– Mais que s'est-il réellement passé?

– Il avait projeté de tuer le directeur et de me tuer ensuite. Il aurait maquillé le tout en faisant croire que j'avais moi-même tué Power. Il voulait faire d'une pierre deux coups. M'éliminer en même temps que Power.

– Mais, pourquoi toi?

– Je n'en suis pas certain encore, mais notre association avec la CIA ne plaisait pas à Carson. Souviens-toi lors de notre première rencontre avec Carson, à Plattsburgh, un certain Elliott du bureau du directeur de la CIA était présent. Je réalise qu'il a des informateurs et des contacts placés aux bons endroits, ce fils de pute. Peut-être que ce même Elliott a appris quelque chose qui a mis la puce à l'oreille de Carson qui lui, me trouvait dès lors indésirable. Je n'en suis pas certain, mais le comportement de Perry, quand il est venu nous interroger à la maison, s'explique

peut-être de cette façon. Il était là pour vérifier notre loyauté. Et j'ai fort probablement échoué le test.

– Que va-t-il nous arriver?

– Si nous avons réussi à semer le moindre doute dans l'esprit de monsieur Power, je crois que nous avons une chance de nous en sortir.

La porte du salon s'ouvrit brusquement. Julia entra et la referma derrière elle. Elle les regarda droit dans les yeux et s'avança vers eux.

– Le directeur veut vous voir à son bureau. Tous les deux. Suivez-moi.

Ils se levèrent instantanément et l'accompagnèrent. À leur sortie du salon, une troupe de gardiens armés les escortèrent jusqu'à l'ascenseur. Quatre d'entre eux prirent place à leurs côtés. Ils se sentaient bien petits, entourés qu'ils étaient par ces armoires à glace. À leur sortie de la cabine, même manège. Six gardes du corps les attendaient et les suivirent pratiquement sur les talons jusqu'au bout du corridor.

Julia frappa à la porte. La secrétaire du directeur leur ouvrit, puis les invita à entrer. Elle les fit patienter un moment, le temps que monsieur Power termine un appel. Elle annonça leur arrivée et les dirigea vers le bureau adjacent au sien.

Le directeur leur tournait le dos. Il regardait dehors. Marie, Billy et Julia se tenaient debout, derrière les chaises des visiteurs, face au bureau. Lentement, très lentement, il se tourna vers eux. Il ne les regarda pas. Il fixa plutôt le plafond. Les yeux absents, il réfléchissait à plein régime, ça s'entendait presque. Toujours sans les regarder, il invita Marie et Billy à s'asseoir tout en remerciant Julia, qui quitta le bureau. Il resta comme ça, la tête par en arrière, les yeux fixant les tuiles du plafond, pendant un bon moment. Soudain, il se projeta vers l'avant et appuya ses deux bras sur son bureau.

– Mais qu'est-ce que je vais faire de vous?

– Pardon? fit Billy.

Il y eut un autre silence prolongé. Le directeur les scruta de la tête aux pieds. Il porta la main droite à son menton et plissa les yeux.

– Vous devrez disparaître quelque temps.

– Combien de temps? s'enquit Marie.

– Le temps de faire avancer l'enquête.

– Donc, vous nous croyez, dit Billy, soulagé.

– Jusqu'à maintenant, votre histoire se tient. Mais il nous reste à valider un bon nombre de points pour conclure que votre interprétation du geste de Perry est exacte. Et, vous en conviendrez, c'est la portion qui m'intéresse le plus.

– Vous avez vérifié ce qu'on vous a dit sur la maladie, les traitements, la clinique de Laval et tout le reste?

– Oui, oui, jeune homme. Mais la conspiration dont vous nous avez parlé sera beaucoup plus difficile à prouver.

– Je vais confronter Carson et l'ambassadeur, si vous le voulez. Si j'étais vous, je me méfierais aussi d'un certain Elliott qui travaille dans votre entourage, dit Billy un peu excité. Je vous donnerai des détails qui…

– Calmez-vous un peu, Billy. Ce n'est pas votre travail. Laissez-nous nous occuper de tout ça. Vous devez être mis à l'abri et je vous contacterai au besoin. Reposez-vous et prenez soin de votre nez. Marie, assurez-vous qu'aucune envie de revenir à la civilisation ne lui prenne.

– Où allons-nous?

– Julia vous y conduira. À bientôt.

Ils se levèrent et sortirent du bureau du directeur. Julia et ses collègues les attendaient de l'autre côté du mur.

– Madame Long, vous voulez venir me voir un instant, s'il vous plaît?

– Certainement, monsieur Power.

– Je veux tout savoir sur Paul Elliott. Discrètement, je vous prie.

– Avec plaisir, monsieur.

31.

Le directeur de la CIA n'avait pas fermé l'œil de la nuit. Il réfléchissait à toute cette affaire et n'arrivait pas encore à tirer une conclusion qui le satisfasse. Ce n'était pas son habitude lui qui normalement, n'avait besoin que de quelques renseignements pour trouver une solution aux énigmes qui lui étaient soumises. Ses résultats ne lui avaient pas toujours attiré que des louanges, mais, pour lui, l'action brassait les gens et faisait inévitablement ressortir la vérité, à un moment ou à un autre.

Il ne pouvait accepter l'idée que le fils de son grand ami Larry Carson, un bambin qu'il avait vu grandir et qu'il avait hébergé au début de ses années de collège, avait commandé son assassinat. Mais, d'un autre côté, tout ce qu'avait révélé le jeune couple était vérifiable, jusqu'à maintenant. Toute cette histoire était si invraisemblable qu'ils n'avaient pu l'inventer de toutes pièces, eux ces citoyens canadiens modèles à qui l'on ne trouvait absolument rien à reprocher. Il était torturé par l'idée qu'ils disaient vrai. Il attendit que l'horloge indique huit heures et bondit sur son téléphone.

– Oui, allô!

– Larry, c'est James Power. Je m'excuse de te déranger. Comment vas-tu, jeune homme?

– Moi, très bien. Mais qu'as-tu fait de mes recrues? Tu ne leur as pas donné des vacances encore une fois, j'espère? Si c'est ça le rythme de travail à la CIA, je comprends pourquoi tu veux une augmentation de budget de 15 %!

– C'est justement d'eux que j'aimerais t'entretenir. Est-ce que tu peux me parler librement?

– Oui, je suis seul dans ma salle d'exercice, à la maison.

– Au cours du voyage à Ottawa, on a attenté à ma vie.

– Ces Canadiens n'ont vraiment pas encore compris l'importance à accorder à la sécurité.

– Ça n'a rien à voir avec eux. Ça s'est produit dans ma propre limousine. Entre l'héliport et le parlement. J'étais assis avec Boost à mes côtés et John Perry, que tu connais, sur la banquette, devant nous. Contre toute attente, Perry a sorti un revolver de sa veste et l'a dirigé vers moi. Boost a bondi sur lui et le coup de feu m'a tout juste effleuré. Ils se sont alors battus, et j'ai tenté,

du mieux que j'ai pu, de saisir l'arme, avant que Perry ne l'utilise à nouveau. C'est alors qu'un second coup de feu est parti. Perry s'est effondré, une balle dans la tête.

– Est-il mort?

– Oui, sur le coup.

– Et Boost?

– Il s'en est tiré avec une autre fracture au nez.

– Où est-il maintenant?

– Il se repose. Mais ce que nous avons découvert t'intéressera au plus haut point, j'en suis certain.

– Ah… oui, répondit Carson de plus en plus nerveux, s'épongeant le front avec sa serviette de gym.

– Le secrétaire à la Défense intérieure, John Perry a été nommé suite à des représentations faites auprès du président. Tu te souviens?

– Certainement, répondit le docteur, qui se leva de sa bicyclette stationnaire.

– Eh bien, figure-toi que son curriculum est maintenant beaucoup plus chargé qu'il n'y paraissait, il y a trois ans. Notre bonhomme a milité dans le groupe Peaceland. Tu sais… ce groupe de pacifistes enragés qui n'hésite pas à envoyer ses membres au cœur des champs de bataille les plus dangereux de la planète? Aussi, il a suivi un cours de maniement d'armes, l'année dernière. Pour garantir la sécurité du pays, je présume. D'autres sources nous ont confirmé qu'il fumait du «pot» avec d'anciens collègues d'université. Durant leurs petites réunions, ces intellectuels auraient planifié la formation d'un nouveau parti politique. Et ce lâche n'a jamais complété son service militaire. Malgré tout, nous ne croyons pas qu'il ait agi pour le compte d'une organisation internationale. Nous croyons qu'il a agi de son propre chef et qu'il espérait faire incriminer Boost à sa place.

– Eh bien, ça alors! Je ne m'en serais jamais douté. Perry un meurtrier… ça alors, répéta Carson en s'assoyant, soulagé, sur le banc de son appareil de musculation.

– Les vipères ne se trouvent pas toujours là où on le croirait. N'est-ce pas, Larry?

– À qui le dis-tu!

– Mais dis-moi, éminent docteur, quel genre de recherche fais-tu dans la clinique de Plattsburgh? Nos spécialistes ont examiné le dos de Boost et ils n'arrivent toujours pas à comprendre.

– Des tests sur le traitement du cancer. Nous avions commencé ces travaux à la clinique appartenant à la compagnie pharmaceutique Promonde, près de Montréal. Je t'ai déjà expliqué cela, répondit Dr Carson, à nouveau sur ses gardes.

– Oui, je sais. Mais il paraît que les produits que tu utilises sont extrêmement dangereux. Il ne faudrait pas que tu mettes en péril l'intégrité physique et psychologique de Billy. J'aime beaucoup ce jeune homme et je souhaite qu'il poursuive son entraînement. Il est présentement un peu secoué par tout ce qui lui arrive, mais il a démontré qu'il possède la trempe des hommes que nous recherchons.

– En fait, il n'est plus malade, continua Carson. Nous testons des produits qui ouvriront la porte à de nouvelles cures.

– N'en faites pas trop! Tout homme a ses limites, philosopha le directeur.

– Quand reviendront-ils? demanda le docteur qui retrouva un peu d'aplomb.

– C'est aujourd'hui samedi, disons… lundi prochain. Il doit être examiné à nouveau demain. Un peu de repos et je te les retourne tous les deux. Enrichis d'une nouvelle expérience. Encore plus matures.

– C'est le moins que l'on puisse dire...

– Je te laisse à tes exercices matinaux. Un esprit sain dans un corps sain, comme ils disent.

❋

L'après-midi même, le directeur convoqua son équipe ainsi que Marie et Billy à son bureau. Il leur fit part de la discussion qu'il avait eue le matin, avec le docteur Carson. On aurait entendu une mouche voler, tant les agents l'écoutaient avec attention. Avec attention et incompréhension. Ils ne voyaient pas du tout où leur patron voulait en venir avec son histoire, complètement forgée, à propos de Perry.

Quand il leur dit que Marie et Billy retourneraient à la base, le lundi suivant, poursuivre leur entraînement, leurs visages

s'illuminèrent. Mais pas ceux des principaux concernés, qui le considéraient complètement fou. Ils se voyaient entrer à l'abattoir par la grande porte. Les agents, eux, avaient compris l'astuce de leur maître.

– Saviez-vous que le 79 était sous écoute électronique? demanda M. Power au jeune couple.

– Sous écoute? Ça explique tout! Ils savaient que nous espérions travailler avec vous. Ils avaient donc peur que nous vous révélions leurs secrets.

– Peut-être, mais aujourd'hui je me suis efforcé de faire croire le contraire à Carson. Il pense plutôt que vous n'avez révélé que la portion relative à vos traitements, sans plus. Et ce, parce que je vous ai fait examiner. Si ça marche, il croit maintenant que vous lui êtes loyaux en fin de compte. À vous d'en remettre à ce sujet, lors de votre prochaine discussion avec lui.

– Mais qu'attendez-vous de nous?

– J'en suis venu à la conclusion que notre enquête ne nous aurait menés nulle part. Je suis convaincu qu'ils auraient réussi à tout expliquer, en vous tournant au ridicule. La clinique, les traitements pour le cancer, l'entraînement, tout se tient. Seuls les deux attentats sont inexplicables. Mais vous étiez seuls. Notre unique témoin n'est malheureusement plus de ce monde. Alors, comment approfondir nos recherches?

– En vous servant de nous, répondit Marie.

– Exactement. Vous serez mes yeux et mes oreilles. Vous devez regagner leur confiance et m'aider à les prendre la main dans le sac. Voici comment nous allons procéder.

❋

Marie et Billy retournèrent à la base de Plattsburgh le lundi suivant. Ils y furent reçus par la caporale Tyson qui les attendait sur la piste d'atterrissage. Son accueil chaleureux leur laissa croire qu'on lui avait donné des consignes précises à suivre. Ils prévoyaient beaucoup plus de méfiance et quelques questions indirectes sur les événements survenus à Washington et à Ottawa. Mais non, rien, enfin presque rien. Elle était heureuse de les revoir sains et saufs et elle espérait reprendre leur entraînement le plus tôt possible.

Elle ne fit qu'une seule référence à leur absence. C'est elle qui avait déplacé la boîte contenant les seringues dans la penderie de Billy. Aussitôt qu'elle fut mise au courant qu'une équipe de la CIA était aux portes de la base pour fouiller le 79 et la clinique, elle a fait un ménage rapide des lieux pour ne pas éveiller de soupçons. Elle savait qu'ils garderaient le silence et tenait à s'assurer qu'aucune pièce à conviction ne puisse venir brouiller les cartes.

Ils la remercièrent et lui firent croire qu'ils avaient eu très peur que ce malencontreux oubli ne vienne compliquer leur déposition. Ils ajoutèrent que la confiance qu'elle avait mise en eux était réciproque et qu'ils avaient hâte de se remettre au boulot. Mais le nez et les yeux de Billy étant toujours en fort piteux état, ils convinrent de se reparler le mercredi suivant, avant de planifier une date de reprise des cours. Elle les informa que Dr Lacep ne serait pas de retour à Plattsburgh avant la semaine suivante. Donc, aucun traitement en vue pour les prochains jours.

Quand ils franchirent les portes de leur maison unifamiliale, ils eurent l'impression de pénétrer dans un laboratoire. Ils savaient que toutes les pièces étaient sous écoute et que leurs moindres paroles étaient analysées. Cette maison intelligente aux mille et un gadgets cachait beaucoup plus qu'elle n'en révélait.

Ils étaient devenus, par la force des choses, des comédiens qui devaient sans cesse réfléchir à leur texte avant d'émettre quelque son que ce soit. Sauf qu'ils ne possédaient aucun manuscrit, n'avaient rien appris par cœur et devaient improviser. Leur prestation était d'autant plus importante que la moindre erreur pouvait leur coûter la vie. Monsieur Power les avait bien avisés que le docteur Carson et ses acolytes devaient être aux aguets et attendre leur moindre faux pas. La stratégie qu'ils avaient en tête ne tenait qu'à un fil, et il s'en faudrait de peu pour qu'un homme de la trempe de Carson n'en découvre la plus petite faille. Leur public était donc réduit, mais intransigeant.

Lorsqu'ils eurent déposé l'unique sac qu'ils transportaient, Marie sauta au cou de Billy en l'embrassant.

– Enfin de retour, mon amour, lui dit-elle en lui faisant un clin d'œil.

– J'ai de la difficulté à réaliser que nous sommes ici, renchérit-il. À un moment, j'ai cru que Power ne nous laisserait jamais partir. C'est toute une chance que la caporale ait pensé aux seringues. Tu imagines le pétrin dans lequel on aurait été? Nos deux versions auraient perdu toute crédibilité.

– J'ai quand même un certain doute, dit Marie. J'aimerais bien savoir ce que Power et Carson se sont dit à notre sujet. Ils se sont certainement parlé et ont probablement convenu de notre avenir. Tu ne crois pas?

– C'est fort possible. Nous en parlerons avec l'ambassadeur, conclut Billy pendant que ses bras et ses mains, tels des tentacules, enlaçaient le corps de Marie.

❋

Ils avaient tous les deux besoin de se reposer et de se remettre en forme le plus vite possible. La caporale, qui fut leur seul contact au cours des premiers jours, leur suggéra d'utiliser le centre sportif de la base, qu'ils n'avaient pas encore visité. Les appareils n'y étaient pratiquement plus utilisés, mais le sauna était encore en fonction et la piscine, toujours entretenue. Exception faite d'une odeur de renfermé, ces lieux devinrent la seconde demeure du couple. Ils purent y parler librement, se délier les muscles et évacuer le surplus de nervosité et d'inquiétude qui les envahissait parfois. Ils décidèrent de ne reprendre la formation que le lundi suivant.

Un soir, à l'approche de l'Halloween, alors qu'ils étaient à la maison à visionner un film d'horreur, le téléphone, dont ils n'arrivaient pas à baisser la sonnerie, fit sursauter Marie. Billy retira le bras qui l'entourait et attrapa le récepteur.

– Oui, allô!

– Bonsoir, Billy, docteur Carson. Comment allez-vous?

– Très bien merci et vous?

– Ça va, je vous remercie. Et Marie?

– Très bien, elle aussi. Je suis heureux de vous parler enfin, nous n'avions pas eu cette chance depuis notre retour.

– Non, je m'en excuse, mais vous devez comprendre que mon emploi du temps est dément, présentement. Je tente de faire accepter, par le congrès, une hausse des fonds destinés à la recherche sur les cellules souches. Vous savez probablement que

l'administration actuelle s'est positionnée à l'encontre de ces recherches pour des questions pseudo-religieuses. Eh bien, figurez-vous que le fils du vice-président a eu un accident de voiture et qu'il sera cloué à un fauteuil roulant pour le reste de ses jours.

– Oui, nous l'avons appris par les journaux.

– Et quel est son seul espoir? Une transplantation. Alors, il est fort probable que le président devienne soudainement plus conciliant. Mais je ne vous ai pas dérangés pour vous parler de mes occupations. Tyson m'a informé que vous repreniez l'entraînement lundi prochain. Elle m'a aussi dit que vous croyez être en mesure de faire un nouveau test avec Lacep au début de la semaine. Vous êtes un jeune homme très courageux, vous savez.

– Ou inconscient!

– Je ne crois pas. Vous faites les bons choix. Je vous avais dit qu'une fois que vous auriez goûté à cette vie, vous ne pourriez plus vous en passer. Je préfère vous prévenir à l'avance. Si le test est concluant, j'aurai une petite mission à vous confier. À vous et à Marie.

– De quoi s'agit-il?

– Attendons les résultats du traitement avant de s'emballer. Mais si tout va bien, nous nous reparlerons via une webconférence lundi après-midi. Alors, bon week-end, et dites bonjour à Marie.

– Très bien, à lundi.

Tout en déposant l'appareil sur la table, près du canapé, Billy mit son index sur sa bouche pour indiquer à Marie de garder le silence.

– C'était Dr Carson, il te dit bonjour. Il était très enthousiaste à l'idée que nous reprenions la formation, lundi prochain.

– Tu lui as dit pour les tests? lui demanda-t-elle en entrant dans le jeu.

– Il avait été informé par la caporale.

– Il devait être ravi? ajouta-t-elle en s'enfouissant le visage dans un coussin, incapable de retenir un éclat de rire.

– Un peu trop, répondit Billy en la suppliant des bras de ne pas faire de bruit. Il a déjà une mission pour nous.

– Une mission? Oh là là! Que je suis contente!

Billy sauta sur elle pour l'étrangler.

– Mais il nous en dira plus long quand le traitement aura donné les effets escomptés.

– Es-tu assez en forme pour reprendre le travail? lui demanda-t-elle avec un brin de sérieux.

– Ça me fera le plus grand bien.

❋

Pendant qu'ils échangeaient des banalités sur la santé de Billy et le retour à la vie trépidante d'agents spéciaux, l'ambassadeur et le docteur Carson écoutaient attentivement leurs moindres paroles.

– Qu'en penses-tu Don?

– Ça fait maintenant cinq jours que nous les épions. Nous n'avons aucune allusion ou information pouvant nous faire douter de leur sincérité. Ce soir, après ton appel, ils auraient dû faire des remarques qui nous auraient mis la puce à l'oreille. Mais, au contraire, ils se demandent s'ils seront prêts.

– Comment expliques-tu que la seconde seringue soit vide? Qu'est-ce qu'ils en ont fait? Il y a eu un moment où Boost pouvait lire dans les pensées de quelqu'un. Et je crois que c'était dans la limousine. Comme c'est arrivé à Québec. Il persiste un doute dans mon esprit. Power est très rusé, tu sais. On ne lui passe pas entre les pattes aussi facilement, dit Carson en secouant la tête.

– Mais demande-leur! Ils te fourniront une explication et nous en jugerons par la suite. Si tu savais tout ce qu'on a entendu dans cette maison depuis le début de la semaine. J'ai parfois honte de faire ce que je fais. Finissons-en au plus vite!

– En finir… tu as peut-être raison, Don.

L'ambassadeur regarda son ami sans trop comprendre ce qu'il voulait insinuer par ces paroles. Mais elles ne lui laissaient présager rien qui vaille.

32.

Ils reprirent la même scène qu'il y a deux semaines. Au pas de la porte du bloc C, où se trouvait la clinique, ils s'embrassèrent. Peu de temps s'était écoulé, tant d'événements s'étaient bousculés. Déjà 8 h! Marie se rendrait au cours avec la caporale, pendant que Billy rencontrerait les docteurs Lacep et Hépatant pour une nouvelle injection. Ils étaient nerveux tous les deux. Pour manifester leur confiance et la reprise de leur engagement sans aucune restriction, ils allaient se plier à leurs exigences sans rouspéter.

– Je te rejoins dans un peu plus d'une heure, la rassura Billy.

Sur ces mots, elle le quitta en lui soufflant des baisers jusqu'à son entrée au bloc B. Il prit alors une grande inspiration et poussa la porte de l'édifice. Il descendit les marches menant à la clinique, très lentement, en se demandant ce qui pouvait bien l'attendre cette fois-ci. Verrait-il à travers les murs? Ferait-il de la lévitation? Voyagerait-il dans le temps? Ou quoi encore? Il était cependant prêt à tout. Pour sortir de cette roue qui devenait de plus en plus dangereuse, il devait suivre le plan dicté par monsieur Power. De toute façon, il n'avait plus d'alternative. Il frappa à la porte verrouillée. Dr Lacep lui ouvrit.

– Billy, mon ami Billy. Comment allez-vous?

– Je suis redevenu votre ami, docteur?

– J'ai appris que vous aviez encore été mêlé à un attentat? Vous avez une vie trépidante à souhait! Effectivement, je suis enchanté que vous ayez choisi de reprendre le travail inachevé. Laissez-moi examiner votre nez et vos côtes.

– Dr Hépatant n'est pas présent?

– Mais si, il s'assure que la procédure a bien été programmée avec le technicien. Nous avons eu de la visite durant votre absence.

– Des voleurs?

– Non, des fouineurs de la CIA.

– Probablement qu'ils sont venus vérifier les faits que nous leur avons révélés durant les interminables interrogatoires qu'ils nous ont fait subir.

– Ah oui! Que leur avez-vous dit au juste?

– Que vous poursuiviez les traitements entrepris au Canada pour guérir définitivement mon cancer et développer de nouvelles techniques utiles à plus grande échelle.

– Ce qui n'est tout de même pas loin de la vérité. La caporale Tyson m'a rapporté la boîte avec les seringues. Curieusement, les deux avaient été utilisées. Normalement, je m'attendais à ce qu'une seule d'entre elles ait été requise jusqu'à maintenant. Que s'est-il passé?

– Nous l'avons vidée. Avant de partir pour Ottawa, nous avons réalisé que nous avions oublié de vous la remettre. En cherchant des effets personnels dans nos valises, Marie est tombée sur la petite boîte, dans le fond d'un sac. Nous ne croyions pas vous revoir avant plusieurs jours. Nous avons cru qu'il était plus sécuritaire de vider la seringue dans le conteneur de déchets toxiques, près du hangar numéro un.

– Que contient ce conteneur?

– Peintures, vernis, BPC, huiles usées, je crois.

– Bon… En souhaitant que personne ne mette la main là-dedans.

– J'en serais très surpris, docteur.

– Est-ce douloureux quand j'appuie là? Et là? Prenez une grande inspiration par le nez. Vous respirez bien? Ressentez-vous des douleurs parfois?

Le docteur Lacep compléta son examen avec une minutie inhabituelle. On voyait bien qu'il était heureux de la tournure des événements. Lorsqu'il eut terminé, ils prirent le chemin de la salle de traitement où ils rencontrèrent Dr Hépatan. Ils traversèrent de l'autre côté de la baie vitrée. Billy baissa son pantalon et s'étendit à plat ventre sur la table; les spécialistes procédèrent à l'injection du nouveau liquide. Après avoir terminé, ils quittèrent leur patient pour commencer l'irradiation de l'implant.

❋

– Il devrait bientôt se joindre à nous, répéta Marie, qui n'arrêtait pas de regarder l'immense horloge ronde au-dessus du tableau.

– Vous vous inquiétez des résultats, cette fois-ci? sympathisa la caporale.

– Oui, beaucoup. Lors de son combat avec le terroriste, sur le bateau, son implant a été touché et une fuite s'est produite. Le produit qu'on lui injecte est très toxique. J'espère qu'ils s'assureront qu'aucune perte indésirable ne se reproduise.

– À ce sujet, Marie, Dr Lacep m'a demandé ce que j'avais fait avec le contenu de la deuxième seringue. Je ne savais même pas de quoi il parlait.

– Nous l'avons jeté dans le conteneur pour les déchets toxiques, près du hangar numéro deux. Nous avons cru que ce serait plus sécuritaire de cette façon.

– Je le mentionnerai au docteur. Il paraissait très soucieux.

Sur ces paroles, Billy fit son entrée dans la classe.

– Ça s'est bien passé? demanda Marie.

– Très bien. Dr Lacep était en très grande forme.

– Qu'est-ce que tu ressens comme effet?

– Rien encore.

– Quand ça vous arrivera, dites-le-moi. Ne faites pas comme la dernière fois.

– À ce moment-là, je ne savais pas si je pouvais vous faire confiance. La situation s'est clarifiée depuis.

– Bon, eh bien, nous avons beaucoup de pain sur la planche. En deux semaines, vous n'avez eu qu'une seule journée de cours. Au travail, dit la caporale.

Le temps passa et Billy ne ressentit rien d'inhabituel. Quand l'heure du dîner arriva, la caporale s'excusa de ne pouvoir les accompagner. Marie et Billy décidèrent de se rendre au 79 pour y casser la croûte.

La caporale les suivit des yeux, jusqu'à ce qu'ils aient traversé la rue, de l'autre côté du parc, à mi-chemin dans le passage piétonnier entre les maisons. Quand elle fut certaine qu'ils ne pouvaient plus la voir, elle se dirigea vers le bloc C. Elle descendit à la clinique où la porte était demeurée ouverte. D'un pas rapide, elle se rendit au bureau du docteur Lacep, où elle entra sans avertir.

– Qu'est-ce qu'il vous a dit? demanda-t-elle au médecin.

– Qu'il avait vidé le contenu de la seringue dans le conteneur à déchets toxiques.

– Près de quel hangar?

– Un, je crois. Pourquoi?

– Parce qu'elle a dit le hangar numéro deux et qu'il n'y a pas de conteneur à déchets toxiques près du hangar numéro deux.

– Elle a dû faire une erreur, dit le docteur en replongeant son nez dans une revue médicale.

– Je ne crois pas. J'appelle Carson, on verra ce qu'il en pense.

Après avoir expliqué le fruit de leur enquête à leur patron, Dr Carson ordonna à la caporale de faire analyser le contenu de tout ce qui se trouvait dans le conteneur à déchets.

❋

– Est-ce que tu ressens quelque chose? demanda Marie, qui redoutait des effets encore plus surprenants à chaque fois.

– Non, rien du tout. À moins que ce ne soit physique. Je vais tenter de te soulever au bout de mes bras. Ne bouge pas. Tiens-toi le plus raide possible.

Il s'approcha de Marie, se pencha devant elle et entoura ses hanches de ses bras. Il la serra fort et fit semblant d'être incapable de la soulever. Marie lui fit une grimace. Il la plia sur son épaule comme une poche de patates et la transporta sur le canapé.

– Ne t'en fais pas autant. Tu sais bien que Dr Lacep ne prendrait pas de risque inutile. Avec tout ce qui nous est arrivé dernièrement, il ne voudrait pas qu'une mauvaise expérience me fasse définitivement remettre en question ma participation aux recherches.

– Je sais bien. Mais au fond de moi-même, je sais aussi que je dois garder la tête froide et ne pas oublier que tu es tout de même un cobaye sur lequel ils font des expériences.

Marie avait prononcé ces dernières paroles en regardant le coin de la fenêtre du salon. La veille, ils avaient passé la maison au peigne fin dans l'espoir d'y localiser tous les micros cachés. Ils en avaient repéré six, dont celui dans le coin gauche de la fenêtre, qu'elle pointait du regard. Ils s'étaient aussi entendus pour ne pas changer leur attitude. Donc, Marie devait demeurer

sceptique et critique face à tout ce qui leur arrivait pendant que Billy adopterait une attitude plus volontaire.

– C'est l'heure de retourner en classe, dit Billy.

– Est-ce qu'on apporte une pomme à la maîtresse?

– Bonne idée!

Alors qu'ils avaient la main sur la poignée de la porte, le téléphone sonna.

– Bonjour, Marie, c'est la caporale. Dr Lacep voudrait voir Billy à son retour. Vous pouvez lui faire le message?

– Mais certainement, il est à mes côtés.

– Je vous attends.

❋

– Monsieur le directeur, voici le dossier que vous m'avez demandé concernant Paul Elliott.

– Merci, Suzy.

Mme Suzy Long était l'adjointe de monsieur Power depuis des temps immémoriaux. Une femme courte et nerveuse. Dominatrice et très vive d'esprit. Elle mettait régulièrement son nez dans les affaires du directeur, et lui apportait fréquemment un regard frais et nouveau sur des dossiers souvent très complexes. Le jeune couple lui avait laissé une bonne impression, mais son intuition lui disait qu'il fallait qu'elle s'en mêle. La froideur et la rigidité des agents ne pouvaient pas comprendre la sincérité et l'électricité qui se dégageaient de ces deux jeunes gens. Elle restait là, plantée à côté de son patron.

– Qu'y a-t-il, Suzy? Je suis capable de lire seul.

– Je ne voudrais pas me mêler de ce qui ne me regarde pas, mais…

– Mais j'ai avantage à vous écouter, comme d'habitude.

– Si j'étais vous, je jetterais un coup d'œil sur ses appels téléphoniques de la semaine dernière.

– Mais continuez, continuez.

– Vous verriez qu'il a composé le numéro du secrétaire à la Défense intérieure à plusieurs reprises et que la durée des appels est disproportionnée, si on la compare aux autres.

– Tiens, tiens… Et qu'avez-vous découvert d'autre qui pourrait m'intéresser?

– Rien. Mais si j'étais vous, je ferais le même exercice pour les appels de John Perry, fit-elle en tournant les talons.

– Je les veux sur mon bureau dans cinq minutes. Au travail! dit monsieur Power en empruntant un ton directif qui cachait mal son appréciation de la perspicacité de madame Long.

– Oui, monsieur, répondit-elle promptement, sachant qu'elle venait de toucher la cible.

❋

Billy se dirigea vers la clinique pour y rencontrer Dr Lacep pendant que Marie retourna au cours avec la caporale.

– Assoyez-vous, Billy. Comment vous sentez-vous? lui demanda le spécialiste qui était accompagné du docteur Hépatant.

– Je me sens très bien. Rien à signaler.

– C'est ce que je craignais.

– Que voulez-vous dire, docteur?

– Nous avons volontairement diminué les doses et la force des radiations que nous vous avons administrées ce matin.

– Et ça ne produit aucun effet, enchaîna Billy.

– Ça semble être le cas. Venez dans la salle de traitement, nous vous examinerons.

Les deux médecins suivirent Billy dans la salle du fond. Ils lui demandèrent de retirer son pantalon et de se coucher sur la table. Dr Hépatant enduit le bas de son dos de crème et fit une échographie. Tout leur parut normal. Le liquide avait bien rempli les minuscules canaux et l'implant. Ils lui demandèrent alors de se relever et de remettre son pantalon pour retourner dans le bureau du docteur.

Ils étaient tous les trois assis et personne ne parlait. Après un petit moment, Billy prit la parole.

– Allons-nous attendre encore en espérant que le traitement produise un effet quelconque ou allez-vous retirer le liquide?

– Pour être bien franc, Billy, je ne sais pas encore. Nous avons besoin de réfléchir. Devons-nous annuler le test en retirant le liquide ou l'irradier à nouveau? Je n'en suis pas certain.

– Qu'est-ce que je fais maintenant? demanda-t-il sentant l'inquiétude le gagner.

– Retournez à votre formation et je vous rappellerai le plus tôt possible.

– Cet après-midi?

– Je l'espère.

Billy quitta le bureau sans trop de conviction. Il se rassura en croyant que rien ne pouvait lui arriver de fâcheux. Le liquide n'était pas assez irradié, aucune fuite n'était apparente et aucun effet secondaire n'était survenu depuis le moment du traitement.

❋

– Docteur Carson, c'est le docteur Lacep. Je m'excuse de vous déranger, mais nous avons une situation qui mérite votre attention.

– Boost?

– Non, l'injection de ce matin. Boost est très coopératif. Nous avions décidé, Dr Hépatant et moi, de réduire la saturation des dosages de l'injection pour éviter que son corps, qui récupère encore de ses derniers traumatismes, ne réagisse mal. En plus, nous avons réduit l'intensité des radiations pour les mêmes raisons. Je crois que nous avons mal évalué soit nos proportions, soit sa condition physique. Le traitement a eu lieu à 8 h 15 environ; il est présentement 13 h 55, et il ne ressent aucun effet.

– Absolument rien?

– Non, rien. Selon nos hypothèses, il aurait dû réagir moins de dix minutes après l'injection. Ma question est très délicate, car nous n'avons aucune idée des impacts potentiels de ce liquide. Devons-nous le retirer et attendre quelques jours avant de lui en réinjecter de plus fortes doses? Irradier à nouveau le liquide actuel? Ou laisser tomber cette expérimentation et passer à la prochaine étape?

– Je dois recevoir les résultats des analyses du conteneur de déchets toxiques du hangar numéro un dans les prochaines vingt-quatre heures. D'ici là, ne faites rien.

– Qu'est-ce que cela a à voir avec nos tests? demanda le docteur Hépatant, qui était sur la même ligne, dans son bureau.

– Vous le saurez plus tard. Je sais que vous aimeriez poursuivre vos recherches le plus rapidement possible, car nous sommes très en retard sur l'échéancier que nous avons établi. Mais je vous demande d'être encore un peu patients, chers

collègues. Je dois absolument savoir si Boost nous ment ou s'il nous dit la vérité. Lorsque je serai fixé là-dessus, je vous rappellerai. À bientôt, messieurs.

– Au revoir, docteur.

❋

Billy regardait les minutes passer sur l'horloge en se demandant bien ce que le docteur Lacep attendait pour le rappeler. Il ne ressentait rien d'anormal, sauf son impatience grandissante. Il avait beaucoup de difficulté à se concentrer sur les explications que la caporale donnait sur les réseaux, extrêmement complexes, des producteurs de drogues de l'Amérique centrale. Il ne voyait pas en quoi ces informations lui seraient utiles. Jusqu'à ce qu'elle fasse un lien avec certains dons douteux qui avaient été faits à une Église protestante, ultra conservatrice, du Nouveau-Mexique.

Cette filière avait été débusquée lors d'une vaste enquête sur les mœurs sexuelles des évangélistes de cette Église, sur lesquels plusieurs plaintes pesaient. Même si l'administration en place avait exigé que les services de renseignements étouffent l'affaire, plusieurs pistes menant à la tête des réseaux de narcotrafiquants avaient été explorées. Marie écoutait, fascinée par cette anecdote.

– Qui aurait cru que ces hommes étaient capables d'abuser de jeunes enfants sans défense? demanda la caporale en regardant Marie.

– C'est abominable! Abuser de son pouvoir de la sorte! répondit-elle choquée.

– Où voulez-vous en venir au juste? lui demanda Billy, qui avait une petite idée de la réponse.

– Nous vivons dans un monde de perception, répondit la professeure. Nous croyons trop souvent ce que nous voyons et entendons. Nous devenons de plus en plus paresseux. Nous interprétons la réalité à partir de nos valeurs, de nos expériences et de notre éducation. Les leaders ont compris cela depuis longtemps. C'est pourquoi ils cherchent constamment à influencer l'idée que l'on se fait de la vérité. Je vous le répète, nous vivons de plus en plus dans un monde d'hypocrisie. Nous déclarons la guerre sous de faux prétextes, en allant jusqu'à présenter des preuves bidon à l'ONU. Nous évacuons les

membres de la famille du plus grand terroriste de la planète pour éviter qu'ils n'aient à répondre à des questions qui mettraient des politiciens dans l'embarras. Des pères agressent leurs enfants. Des dirigeants fraudent leur entreprise et font perdre le gagne-pain de milliers de familles. C'est ça, le monde dans lequel nous vivons. Vous devez développer un réflexe de survie inébranlable. Souvenez-vous que ceux qui réussissent le mieux dans la vie sont souvent les meilleurs séducteurs. Ils ont compris que nous avons besoin de réconfort, de direction et d'espoir. En même temps, ils doivent cultiver la peur qui vous maintiendra dans l'ignorance. Votre travail est de rechercher ce qui se cache derrière les apparences. De ne jamais rien prendre pour acquis.

– J'ai connu un bon avocat qui me disait que l'on peut faire croire n'importe quoi à un jury, dans la mesure où ça ne s'éloigne pas trop de ce qu'il espère entendre, fit Billy.

La discussion sur la recherche de la vérité se poursuivait en même temps que la caporale présentait des techniques d'enquête des plus sophistiquées. L'heure avançait et ils n'avaient toujours pas de nouvelles du docteur. Vers 18 h, Marie et Billy prirent le chemin du 79, fatigués.

– Urgence 911, agent Dreamer à l'écoute.

– Je suis le docteur Jean Lacep. Deux personnes sont en danger.

– Oui, docteur. Désirez-vous une ambulance?

– Non, non. Elles ne sont pas malades, présentement. On veut leur faire du mal.

– Soyez plus précis, docteur.

– C'est assez compliqué, mais c'est très important que vous envoyiez des policiers à la base militaire de Plattsburgh, le plus rapidement possible. Un…

– Excusez-moi de vous interrompre, monsieur, mais nous ne pouvons pas intervenir sur la base militaire. Vous…

– Comment ça, vous ne pouvez pas intervenir sur la base militaire?

– Nous n'avons pas juridiction. Pour une plainte ou un commentaire sur les activités qui se déroulent en terrain militaire, vous devez vous adresser au quartier général situé au…

– Pas la peine. Vous pouvez me donner le numéro de téléphone de la CIA? Vite, monsieur l'agent, c'est peut-être une question de vie ou de mort!

– Où êtes-vous présentement, monsieur?

– Dans ma voiture.

– Où exactement? insista le policier.

– Vous me prenez pour un cinglé, n'est-ce pas?

– Pas du tout, monsieur. À quel endroit vous trouvez-vous, monsieur? Je ne peux vous donner de numéro de téléphone, ce n'est pas notre travail, mais nous pouvons vous aider. Donnez-moi seulement votre localisation et nous vous écouterons.

– Laissez tomber.

Dr Lacep coupa la communication. Il venait tout juste de quitter la base. Il était 6 h 05. Il se dirigeait à toute vitesse vers Montréal. «Mais, à quoi bon retourner à Montréal?» C'est ici, à Plattsburgh qu'un acte immonde allait être perpétré, et il était la seule personne à pouvoir le prévenir.

Il rangea sa voiture dans le stationnement d'un supermarché et tenta de retrouver son sang-froid. Sa tentative infructueuse

auprès des autorités policières locales venait d'anéantir ses espoirs. Sa dernière chance était de contacter le directeur de la CIA.

❋

– À toutes les patrouilles dans le secteur quatre. Nous venons de recevoir un appel suspect d'un homme d'âge mûr, avec un accent européen. Il disait être le docteur Jean Lacep. Il était dans sa voiture et il nous a contactés par téléphone cellulaire. Il prétendait que des personnes étaient en danger à la base militaire et il voulait en informer la CIA. Nous ne savons pas s'il est dangereux.

– 10-4.

❋

– Vous avez rejoint le service d'assistance téléphonique Wizard, un système de reconnaissance de la voix…

– Mais qu'est-ce que c'est que ça? fit Dr Lacep.

– Désolé, ce nom n'apparaît pas sur nos listes. Essayez de nouveau. Vous avez rejoint le service d'assistance téléphonique Wizard, un système de reconnaissance de…

– CIA.

– Vous avez dit: Cécilia.

– Non.

– Vous avez rejoint le service d'assistance téléphonique Wizard, un…

– Central Intelligence Agency.

– Vous avez dit: «Central Intelligence Agency».

– Oui.

– Désolé, aucun numéro ne correspond à ce nom.

– Vous avez rejoint…

Dr Lacep, exaspéré, déposa son téléphone sur le siège du passager et réfléchit en mettant à contribution toutes les neurones que son brillant cerveau put mettre à sa disposition. Il était 6 h 30. Il eut une autre idée.

– Anne! Excuse-moi de te réveiller, mais c'est très important.

– Jean! répondit l'épouse du docteur Lacep. Que se passe-t-il?

– J'aimerais que tu démarres l'ordinateur et que tu t'installes sur Internet.

– Tout de suite? demanda-t-elle étonnée.

– Oui, tout de suite.

– Mais pourquoi?

– Je t'expliquerai plus tard. S'il te plaît, vite!

La femme du docteur sauta du lit, enfila une robe de chambre et des pantoufles. Elle sortit de la chambre à coucher et descendit au bureau, adjacent au salon. Elle décrocha le téléphone, mit l'ordinateur en marche, entra son nom d'utilisateur puis son code d'accès. Elle cliqua ensuite sur l'icône Internet et la page du moteur de recherche apparut.

– J'y suis, Jean. Qu'est-ce que je fais maintenant?

– Tu tapes CIA.

– Je tape CIA… seulement 1 880 000 sites trouvés. Qu'est-ce que tu veux au juste?

– Le numéro de téléphone du directeur, M. James Power.

– Mais pourquoi ne le demandes-tu pas à la base. Ils ont sûrement ce numéro, c'est le même monde.

– Anne, s'il te plaît… trouve le site officiel. Celui du gouvernement.

– Tu sais, moi, Internet, ce n'est pas ma tasse de thé. CIA, bla, bla, bla. CIA, service de renseignements du gouvernement américain, mission. Ah! J'en ai un qui semble intéressant ici.

– Mais va voir, vite!

– Oui, oui. Ce que tu peux être excité, ce matin! Qu'est-ce qui se passe?

– Veux-tu…

– Eurêka! Mais il n'y a pas de numéro de téléphone. Seulement un site Web pour les demandes d'emploi.

– Cherche encore, Anne. Les vies de deux personnes en dépendent. Fais vite.

– Je fais ce que je peux.

Dr Lacep sursauta quand il entendit frapper sur sa portière. Un policier se tenait debout, à l'extérieur, et lui faisait signe de baisser sa vitre. Il s'exécuta immédiatement.

– Enfin, il était temps, dit-il réjoui de constater qu'on lui envoyait finalement de l'aide.

– Docteur Jean Lacep? vérifia le policier.

– Oui.

– Agent Blast. Pourriez-vous sortir de votre voiture, s'il vous plaît? Laissez votre téléphone sur la banquette.

– Jean, que se passe-t-il? C'est la police? Jean, réponds-moi!

– Le traitement à 8 h 30, Anne. Le traitement à 8 h 30, dit le docteur à son épouse alors qu'il accrochait le téléphone à son support.

– Si vous voulez me suivre dans la voiture, monsieur, nous avons quelques questions à vous poser.

Le docteur n'eut d'autre choix que de suivre le représentant de l'ordre.

– Jean… réponds-moi! Que se passe-t-il?

❋

Le radio-réveil indiquait 7 heures quand une musique classique envahit la chambre. Les canons de Pachelbel. Billy avait réussi à programmer le système de son du salon pour qu'il démarre en même temps que le petit radio criard, sur la table de chevet. Il avait syntonisé un poste de musique classique, beaucoup moins agressant que la plupart des autres postes accessibles.

À quelques reprises, il s'était réveillé, durant la nuit, pour vérifier s'il ressentait des effets subséquents au traitement de la veille. Mais rien de notable ne s'était produit. Marie ouvrit les yeux à son tour.

– Tu as eu une nuit mouvementée, lui fit-elle remarquer.

– Oui. J'ai eu de la difficulté à m'endormir. Je craignais que quelque chose ne m'arrive durant mon sommeil. J'ai fait toutes sortes de rêves étranges.

– Comme quoi? demanda Marie, fort intéressée, qui croyait vaguement aux rêves prémonitoires.

– J'ai rêvé que nous étions en Thaïlande avec deux magnifiques personnes dans notre lit et…

– Sérieusement, idiot.

– Eh bien, je planais au-dessus de la mêlée.

– Tu planais?

– En fait, mon esprit était détaché de mon corps et volait au-dessus de nous. Je me voyais avec toi à mes côtés. Comme si mes yeux nous regardaient du plafond de la pièce et se promenaient en longeant les murs.

– Et après? demanda-t-elle, intriguée.

– Et après, rien. J'avais l'impression que ça durait des heures.

– Je n'ai pas apporté mon livre sur l'interprétation des rêves, mais je ferai des recherches sur le Web ce soir.

– Tu crois encore que les rêves peuvent prédire l'avenir?

– Pas tous les rêves. Parfois, peut-être.

– Tu me surprendras toujours. Tu viens sous la douche?

❋

– Je vous répète que deux personnes sont en danger sur la base militaire. On m'a demandé de poser un geste médical que j'ai catégoriquement refusé de faire. Si vous n'intervenez pas tout de suite, dans moins d'une heure il sera trop tard.

– Votre plaque d'immatriculation est canadienne. Que faites-vous aux États-Unis? demanda l'agent.

– Je travaille sur un projet de recherche pour le docteur Larry Carson, à la clinique de la base militaire.

– Larry Carson de la TexPLus?

– Le fils. Écoutez, laissez-moi parler avec M. James Power, qui est directeur de la CIA…

– Je sais.

– Et vous verrez que je dis vrai.

– Je crois que nous serons plus à l'aise au poste. Nous pourrons faire tous les téléphones que vous voulez, monsieur Lacep.

– Nous n'avons pas de temps à perdre, vous devez agir tout de suite! Sinon, vous porterez l'odieux de votre ineptie, monsieur l'agent.

– Mais oui, ce sera de ma faute. Bob, on s'en va au poste.

❋

La secrétaire de monsieur Power était matinale. Elle se pointait rarement au bureau après 7 h 30. Elle mettait de l'ordre dans le travail que son patron avait gentiment empilé sur son bureau avant de partir, tard, la veille. Elle lisait aussi les courriers

électroniques entrés au cours des dernières heures. Un étrange message du département des ressources humaines retint son attention. Dès l'arrivée du directeur, à 7 h 45, elle crut bon de lui en glisser un mot.

– Monsieur le directeur, j'ai reçu un message de Lynn Bloom, du service de l'embauche du personnel, et j'aimerais que vous le regardiez un instant.

– Certainement, Suzy. Laissez-moi le temps de m'asseoir à mon bureau et de m'installer, et je suis à vous dans quelques minutes.

Mme Long se leva et ne laissa pas le temps au directeur de dépasser son bureau. Elle se plaça devant lui et lui tendit une copie du message.

– Voyons, Suzy, qu'est-ce qui vous prend ce matin?

– Lisez, monsieur. S'il vous plaît!

Le visage de Power s'illumina. Ses yeux exorbités et sa bouche bée ne laissaient aucun doute sur l'importance de ce qu'il venait de lire.

– Quand avez-vous reçu ça?

– À l'instant, monsieur.

– Pourquoi ne pas m'avoir prévenu avant?

– Mais monsieur…

– Je veux Marty, tout de suite.

– Il est à Platt…

– Tout de suite.

❋

Marie et Billy terminèrent paisiblement leur petit déjeuner et s'apprêtèrent à prendre la direction du bloc B pour y poursuivre leur entraînement. Les différentes techniques pédagogiques utilisées par la caporale réussissaient à maintenir leur intérêt. Ses exemples, sous le couvert du secret d'État, ainsi que sa personnalité, parfois exubérante, contribuaient à rendre les cours très dynamiques. Ce jour-là, ils aborderaient les dédales ténébreux des alliances militaires internationales, dont la mouvance des dernières années mystifiait plus d'un expert.

Lorsqu'ils arrivèrent à la salle de cours, la caporale avisa Billy que le docteur Hépatant l'attendait à 8 h 30, à la clinique. Elle n'avait pas plus de détails. Elle leur suggéra donc de revenir sur

les notions apprises la veille et de poursuivre le programme au retour de Billy. Elle ne voulait pas interrompre une matière après seulement quelques minutes d'introduction.

❋

Washington, 8 heures, bureau du directeur de la CIA.

– Marty, écoutez-moi bien. Je viens de recevoir un message qui concerne le docteur Jean Lacep. Ça vous dit quelque chose?

– Certainement, l'hémato-oncologue qui traite Billy Boost.

– Ouvrez grand vos oreilles, je vais vous lire ce que son épouse m'a envoyé par courriel en passant par le site de notre service du personnel. Il provient de sa résidence de Montréal. Nous tentons en vain de la rejoindre par tous les moyens depuis quelques minutes. Des agents sont en direction de chez elle et seront là sous peu. Ça se lit comme suit:

URGENT URGENT

M. James Power
Directeur de la CIA

Mon mari, le docteur Jean Lacep, a tenté de vous rejoindre pour vous aviser que deux personnes sont en danger à la base militaire de Plattsburgh où il travaille. La communication était mauvaise, mais il a mentionné à deux reprises que «le traitement est à 8 h 30». Son téléphone n'est plus en fonction. Je n'en sais pas plus. Je suis très inquiète. Faites quelque chose.

Merci infiniment,
Anne Lacep

– Dans combien de temps vos hommes peuvent-ils être à la base?

– Quarante minutes, trente peut-être.

– Foncez, foncez! Vous êtes déjà en retard.

Le directeur raccrocha son téléphone.

– Suzy, je veux mon hélicoptère! Julia, Amanda et Brenner, ici, tout de suite!

– L'hélicoptère… murmura madame Long qui aimait voir son patron dans cet état.

❋

– Alors vous dites que vous êtes un éminent chercheur de Montréal et que vous travaillez, temporairement, à la base militaire sur un projet de recherche financé par l'armée. Où sont les papiers qui vous autorisent à travailler en sol américain?

– Je vous le répète, je suis parti tellement vite que j'ai tout oublié dans mon bureau, à la clinique médicale de la base. Si vous m'écoutiez, ne serait-ce qu'un instany, vous comprendriez que nous perdons un temps précieux.

– Mais j'ai très bien compris, «docteur». Si nous ne nous rendons pas immédiatement à «votre» clinique, un certain Billy Boost recevra un traitement de «radiations», qui le fera mourir dans les heures qui vont suivre. Vous voyez bien que j'ai compris. Le problème n'est pas là, «docteur». Le problème est que votre histoire ne tient pas debout et que vous me prenez pour un imbécile. C'est ça, «mon» problème.

– D'accord, d'accord, j'admets que c'est difficile à comprendre pour vous. Mais prenons quelques minutes pour aller à la base, et après je ferai tout ce que vous voulez.

– Êtes-vous en train de me dire comment faire mon travail, monsieur l'éminent chercheur? Parce que si c'est le cas et que vous entravez le cours normal de la justice, je devrai prendre les mesures appropriées.

❋

8 h 25. Billy s'excusa auprès de Marie et de la caporale, et fila à son rendez-vous avec Dr Hépatant. Il descendit les marches en courant, sortit du bloc B en saluant le soldat de garde, traversa au bloc C et descendit au sous-sol. Il se sentait particulièrement en forme. Ses côtes ne le faisaient plus souffrir, et son nez avait repris ses fonctions normales. Il frappa à la porte de la clinique. Dr Hépatant lui ouvrit en quelques secondes.

– Bonjour, Billy, comment allez-vous? lui demanda-t-il amicalement.

– Très bien merci, docteur, et vous?

– Prêt à faire avancer la science, mon cher. Nous allons nous rendre à la salle de traitement. J'ai déjà tout préparé.

– Mais où est Dr Lacep?

– Il a dû se rendre à Montréal pour une urgence. Il a vainement tenté de régler le cas à distance, mais il devait

absolument être présent à l'hôpital. Il m'a demandé de vous présenter ses excuses. Il devrait être de retour avant la fin de la journée.

En réalité, le docteur Hépatant n'avait aucune idée où se trouvait son collègue Lacep. Après l'appel du docteur Carson, un peu avant 6 h, il était sorti de la clinique sans avertissement et personne ne l'avait revu depuis. Il était en colère parce que Carson lui avait demandé d'augmenter les dosages et l'intensité des radiations, à un point tel que la vie de Billy serait mise en danger.

Et tout ça, parce que l'analyse du contenu des déchets toxiques près du hangar numéro un n'avait révélé aucune trace du liquide que contenait la seringue. Carson voulait éliminer Billy parce qu'il était certain qu'il avait changé de camp. En alléguant une erreur médicale, sur une base militaire, avec un agent n'ayant plus aucune identité, l'affaire serait classée rapidement. Quant à la fille, on s'en chargerait plus tard.

Ils traversèrent la petite salle d'attente et Billy entra dans la pièce attenante à la salle de traitement. Dr Hépatant tenta de le distraire en lui demandant s'il aimait les cours d'agent qu'il recevait avec Marie. Mais Billy remarqua tout de même un changement.

– Où est le technicien?

– Il doit être aux toilettes. Il était là il y a un instant.

Dr Hépatant poussa les portes de la salle de traitement et prit Billy par les épaules pour accélérer son pas.

– Vous êtes un peu tendu, Billy. Quelque chose ne va pas?

– Je suis surpris, c'est tout. L'endroit me paraît bien vide aujourd'hui.

– Tant mieux. Nous travaillerons en paix. Étendez-vous sur la table.

– Vous n'examinez pas mes côtes et mon nez avant?

– Ah… euh… bien sûr.

❋

L'équipe de la CIA arriva sur les chapeaux de roues à la guérite de la base. Les quatre agents avaient reçu comme consigne de passer, coûte que coûte. Ils tentèrent d'expliquer au soldat de faction que le directeur de la CIA lui-même les avait mandatés pour mettre en état d'arrestation monsieur Billy Boost et

madame Marie Desrochers qui en ce moment, se trouvaient sur la base. Le militaire leur expliqua qu'il devait avoir l'approbation de son supérieur avant de les laisser passer.

Malgré cela, le chauffeur pesa à fond sur l'accélérateur et se dirigea directement au 79, 4e Rue. Arrivés sur les lieux, les quatre hommes descendirent de la voiture, arme au poing. Le premier se dirigea vers la porte d'entrée, deux autres contournèrent la maison de chaque côté et le dernier se plaça derrière le véhicule, pour les couvrir.

Marty frappa à la porte. Aucune réponse. Il frappa à nouveau. Toujours rien. Il recula pour s'élancer et la défoncer, quand elle s'ouvrit soudainement. Un de ses collègues était à l'intérieur. La porte arrière n'étant pas verrouillée, il s'était rapidement introduit sans problème. Mais nul ne s'y trouvait. Sans perdre de temps, ils retournèrent à la voiture et démarrèrent à toute allure. Le conducteur fit un virage en U en passant sur les parterres voisins. Ils se retrouvèrent face à face avec une jeep militaire. Sans faire ni une ni deux, ils s'engagèrent dans le passage piétonnier.

La clôture de métal frotta sur la carrosserie et des étincelles jaunes bleutées pénétrèrent dans l'habitacle de la voiture. Ils traversèrent la rue à 90 degrés et coupèrent à travers le parc. Ils s'arrêtèrent devant le bloc C. Encore une fois, ils débarquèrent à toute vitesse et descendirent les marches en se dirigeant vers la clinique. La porte était verrouillée.

– Ouvrez la porte! cria Marty.

Mais le docteur Hépatant et Billy n'entendaient rien, éloignés qu'ils étaient dans la salle de traitement. Billy était maintenant couché à plat ventre sur la table, le visage dans le support de métal. Le docteur stérilisa la peau et s'apprêtait à injecter le liquide.

– Prenez une bonne respiration, Billy. Ça y est. Maintenant, ne bougez plus, j'ajuste la table.

Les agents tentaient d'ouvrir la porte quand les militaires arrivèrent tout juste derrière eux. Pendant que deux agents essayaient de faire comprendre aux soldats qu'on allait peut-être perpétrer un meurtre dans la clinique, les deux autres enfoncèrent finalement la porte. Les soldats menacèrent alors les agents de tirer. Soudain, un des agents agrippa un des militaires

par le bras. La bagarre éclata, non sans que Marty puisse entrer dans la clinique.

Dr Hépatant, qui était maintenant dans la pièce devant l'un des ordinateurs, réalisa ce qui se passait à l'entrée de la clinique. Il entendit les pas pressés de l'agent qui courait en tout sens dans la petite salle, juste de l'autre côté. La porte derrière lui s'ouvrit violemment.

– Ne bougez plus, monsieur! lui ordonna Marty.

Malgré cet ordre, le docteur appuya sur la touche ENTER. Un son de turbine qui démarre se fit entendre pendant quelques secondes, puis un grésillement plus aigu. Quelques secondes suffirent et c'était terminé.

– Ne bougez plus, monsieur, ou je serai obligé de tirer.

Cette fois, le docteur obtempéra.

– Mais que faites-vous ici? C'est une clinique médicale, où vous croyez-vous?

– Vous êtes en état d'arrestation. Vous avez le droit de garder le silence, mais tout ce que vous direz pourra être retenu contre vous.

– Mais qu'est-ce que c'est que ces manières! lança le médecin en voyant les menottes dans les mains de Marty. Vous ne voyez pas que j'ai un patient qui attend mes soins? dit-il en pointant Billy de l'autre côté de la vitre.

– D'accord. Mais je vous suis de près et, au moindre faux pas, je serai obligé de tirer.

– Faites votre travail jeune homme et laissez-moi faire le mien, je vous en prie.

Lorsqu'ils traversèrent du côté de la salle de traitement, Billy était déjà sur pied. Il n'avait rien vu de ce qui s'était passé de l'autre côté. Le docteur entra le premier; Billy aperçut ensuite l'agent qui le tenait en joue.

– Que se passe-t-il?

– Comment vous sentez-vous? demanda Marty.

– Normal, pourquoi?

– Maintenant, docteur, vous allez lui donner un antidote.

– Un antidote? Vous êtes marrant, vous, dit le médecin en s'esclaffant.

– Mais pourquoi un antidote? s'inquiéta Billy.

– Vous avez été empoisonné, répondit calmement l'agent.

– Empoisonné? Mais qu'est-ce qui se passe?

– Je ne sais pas, répondit Hépatant.

Billy voulut se pencher pour attacher ses chaussures; c'est alors qu'il réalisa que quelque chose d'anormal lui arrivait.

– Je suis incapable de me plier. Docteur, que se passe-t-il?

– Une petite réaction banale, pas de panique, Billy.

– Vite, allez chercher Marie, supplia Billy, qui sentait son corps l'abandonner.

– Où est-elle? demanda Marty.

– Dans le bloc B, gémit Billy en s'effondrant.

L'agent retourna le docteur et le projeta par terre. Il ramena ses bras dans son dos puis autour d'une patte de la table de traitement et lui passa les menottes. Il assit ensuite Billy sur une chaise et sortit en courant. Lorsqu'il arriva dans les escaliers, ses trois collègues étaient attachés aux barreaux de la rampe; six fusils se pointèrent subitement dans sa direction.

– Allez chercher la fille! Vite! cria Marty.

– Jetez votre arme, les mains en l'air.

– Oui, oui… mais allez chercher la fille dans le bloc B. Boost va mourir.

– Boost va mourir? répéta celui qui semblait être le plus haut gradé.

– Il a été empoisonné. C'est pour cela que nous sommes ici. Vite, allez chercher la fille.

– Vous deux, allez au bloc B et ramenez la fille. Au pas de course, ordonna l'officier.

Les deux militaires remontèrent au rez-de-chaussée et traversèrent dans l'autre bloc. Arrivés au local de formation, ils ouvrirent la porte sans prévenir et entrèrent dans la salle.

– Madame Boost, suivez-nous!

– Et pourquoi donc?

Un des militaires la souleva et la déposa sur ses épaules, autour de son cou. Ils sortirent rapidement de la salle et franchirent le corridor à toute vitesse. Il était très bien entraîné, car il ne ralentissait pas du tout dans les escaliers. Marie n'arrêtait pas de crier et de frapper le soldat qui ne réagissait pas d'un poil.

Lorsqu'ils arrivèrent dans les marches de la clinique, il la déposa sur le palier. Elle vit alors la demi-douzaine de militaires et les quatre agents de la CIA, menottés à la rampe d'escalier.

– Que se passe-t-il? demanda-t-elle le cœur serré.

– Madame, votre mari a été empoisonné et il veut vous voir, lui dit Marty.

– Où est-il?

– Dans la pièce à droite.

Elle descendit les dernières marches en chevauchant les agents et courut à la salle de traitement. Deux militaires la suivirent. Quand elle entra dans la salle, elle vit le docteur Hépatant en premier, attaché au pied de la table. Puis elle vit Billy, écrasé sur une chaise. Elle se précipita vers lui.

– Comment ça va? lui demanda-t-elle en le serrant dans ses bras.

– Mon corps ne réagit plus. Je suis paralysé. Enlève-moi cette cochonnerie tout de suite.

– Aidez-moi vous deux, au lieu de faire les statues.

Avec l'aide des soldats, elle le transporta sur la table, à plat ventre. Elle courut ensuite à l'armoire où elle trouva une seringue vide et des cotons désinfectants. Elle ne prit pas la précaution d'enfiler des gants, ce qui aurait pris trop de son précieux temps. Elle aseptisa la peau, la palpa afin de bien localiser l'implant et introduisit l'aiguille. Une fois l'aiguille entrée assez profondément, elle retira le liquide jusqu'à ce qu'elle sente une bonne résistance. Elle donna ensuite la seringue à un des militaires.

– Faites analyser le contenu, vite!

– Oui, madame.

– Comment te sens-tu, Billy?

– Je ne sens plus rien. Ma bouche est de plus en plus pâteuse.

– Aidez-moi à le rasseoir, dit-elle au militaire encore en place.

Marie se tourna et se pencha vers Hépatant, les yeux en feu.

– Qu'est-ce que vous lui avez fait? Espèce de charlatan!

– Mais rien du tout. Il réagit mal, c'est tout. Ça faisait partie des risques et vous le savez très bien.

Marie se mit à frapper à coups de pieds sur le docteur. Le militaire aurait voulu l'en empêcher, mais Billy glissa sur sa chaise et il dut le soutenir. Il choisit donc de laisser Marie se défouler.

Exténuée, elle n'arrêta qu'après une longue volée de coups et se mit à pleurer. Elle se tourna vers Billy et prit sa tête dans ses mains. Le soldat tenta de la réconforter, tant bien que mal.

– Vous n'aurez pas d'excuses de ma part. Ce n'est pas une façon acceptable d'agir, dit l'officier en charge des opérations de la base.

– Vous avez vu mes agents? Est-ce une façon acceptable de nous traiter? répondit Marty, en charge de la mission.

Les deux hommes s'enguirlandèrent dans les escaliers menant à la clinique. Il s'en fallut de peu pour que l'agent empoigne le militaire au collet. Soudain, les sirènes des ambulances se firent entendre. Le réflexe de tous les hommes fut de sortir et de prêter assistance aux ambulanciers. Trois ambulances se garèrent devant le bloc C. Tous les techniciens en descendirent presque en même temps.

– Où se trouve la clinique? demanda le brancardier du premier véhicule.

– Au sous-sol! lui répondirent les hommes.

Les deux premiers ambulanciers soulevèrent leur civière et gravirent les quelques marches du perron de l'édifice en moins de deux. Les militaires voulaient leur prêter main-forte, mais ils déclinèrent leur offre. Ils franchirent la première porte et descendirent en enjambant les marches deux à la fois. Ils soulevèrent à nouveau la civière pour tourner au palier et reprirent leur descente jusqu'à la porte de la clinique.

– Où est-il? cria le brancardier à l'avant.

– Au fond! répondirent l'officier et Marty, qui les suivaient pas à pas.

Ils foncèrent à travers la salle d'attente et entrèrent dans la pièce des ordinateurs. Ils aperçurent quatre personnes de l'autre côté de la grande vitre. Ils déclenchèrent les pattes à roulettes de la civière, qui étaient toujours repliées, et la poussèrent contre les deux portes battantes de la salle de traitement. Marie était à genoux à côté de la chaise et tenait Billy par les épaules. Un militaire lui faisait face et le maintenait en place en lui tenant les cuisses.

– Monsieur Billy Boost? demanda le brancardier tout en déliant les courroies de la civière et en ouvrant la couverture.

– Oui! répondit promptement Marie.

– Qui est l'autre sous la table, le visage ensanglanté?

– Je m'en occupe, répondit le militaire en faisant un clin d'œil à Marie.

Ils prirent ses signes vitaux.

– Qu'est-ce que ça donne? demanda nerveusement Marie.

– Son pouls est normal et sa pression, un peu basse.

Les deux hommes se placèrent de chaque côté de la chaise et plièrent les genoux. Délicatement, ils passèrent un bras sous les jambes de Billy et l'autre sous ses aisselles.

– Un, deux, trois...

À trois, ils soulevèrent lentement son corps inerte et le déposèrent avec précaution sur la civière. Marie et le soldat savaient que tous ses muscles avaient totalement perdu leur tonus. Elle mit sa main derrière sa nuque, pendant que le militaire levait ses pieds pour mieux le coucher.

– Que s'est-il passé? demanda celui qui était près de Marie. On dirait que ses yeux sont normaux, mais que son corps ne réagit plus.

– Il lui a injecté un poison, fit-elle en regardant le docteur Hépatant, qui observait la scène sans réagir.

Une fois Billy bien enroulé dans la couverture, les courroies serrées autour de lui et un carcan solidement attaché aux épaules et au cou, ils prirent la direction de la sortie. Marie caressait les cheveux de son amoureux sans pouvoir contenir ses larmes.

– Où allons-nous? demanda-t-elle pendant que les brancardiers repliaient les pattes de la civière avant de remonter les marches.

– Nous avons reçu la consigne de le conduire à l'hôpital militaire de Burlington.

Quand ils arrivèrent dehors, quelques soldats et les trois agents faisaient panser leurs blessures, assis sur des civières et dans les marches. Instinctivement, Marie chercha quelqu'un du regard. Et tout à coup, elle repéra sa cible. Elle sentit son sang se glacer dans ses veines. Elle regarda la caporale Tyson dans les yeux et cracha par terre. Celle-ci ne broncha pas.

– Vous venez, madame? lui demanda l'un des brancardiers en l'invitant à monter par les portes arrière de l'ambulance.

– J'arrive, répondit-elle en tendant le bras et en prenant appui sur le marchepied.

Gyrophares enflammés et sirènes hurlantes, ils firent demi-tour et quittèrent la base à vive allure.

❋

– Alors Marty, vous avez réussi? Je serai à la clinique dans quelques instants, fit le directeur qui descendait de son hélicoptère, le téléphone en main.

– Je suis arrivé une minute trop tard, répondit l'agent fortement troublé.

– Il est mort?

– Non, il est à l'hôpital.

– Dans quel état?

– C'est difficile à dire. Il est paralysé, mais on dirait que sa tête fonctionne. La jeune femme a retiré le liquide de son dos. Mais je ne crois pas que ce soit suffisant.

Quelques minutes plus tard, deux jeeps arrivèrent en trombe devant la clinique. Le directeur débarqua avec ses trois agents. Marty, debout au centre de la rue, avait les deux bras pendants et les yeux hagards.

– Mais que s'est-il passé ici? demanda le directeur en voyant les ambulances, les militaires et ses hommes attroupés devant l'édifice. Vous leur en avez fait baver, à ce que je vois!

– C'est plutôt le contraire, répliqua Marty. Ils étaient beaucoup trop nombreux et mieux armés.

– Expliquez-moi lentement ce qui s'est produit. À compter de mon appel de ce matin, jusqu'à maintenant.

Le directeur marcha aux côtés de son agent et l'enligna en direction du parc, de l'autre côté de la rue.

❋

Le docteur Lacep était assis près du bureau de l'agent Blast. Celui-ci était allé rapporter son histoire à son capitaine, qui venait d'arriver au poste de police. Le docteur avait les traits tirés. Il ne regardait plus sa montre à toutes les secondes, comme il le faisait quelques minutes auparavant. Il ne gesticulait plus. Il savait fort bien qu'il était trop tard et que Billy était probablement à l'agonie, dans la clinique ou dans la salle de cours du bloc B.

Il vit les deux hommes à travers les murs à demi vitrés du bureau de l'officier. Les deux représentants de l'ordre semblaient prendre à la légère les propos du docteur, et le

policier riait régulièrement aux éclats. Le capitaine ne répondait pas au téléphone qui sonnait sans arrêt. Une policière, que le docteur avait aperçue à la réception, alla frapper à sa porte. Le gradé décrocha enfin l'appareil.

Pour la première fois, le capitaine regarda dans la direction du Canadien. Il raccrocha le téléphone, contourna son bureau, enfila sa veste et mit sa casquette. Il sortit et se dirigea d'un pas lourd vers le bureau de Blast.

– Docteur Lacep, fit-il en passant près de lui, suivez-moi s'il vous plaît.

Le docteur, déprimé, ne posa aucune question et suivit le capitaine. On lui ouvrit la portière arrière d'une voiture banalisée et on l'invita à s'y asseoir. Le docteur obtempéra. Ils démarrèrent brusquement sans que l'officier ne dise quoi que ce soit. Le docteur ne connaissait pas beaucoup la ville, mais après quelques virages, il constata avec soulagement qu'ils empruntaient le chemin de la base.

Lorsqu'ils arrivèrent à la guérite, le policier ne ralentit même pas. Il put voir les ambulances et les personnes devant la clinique. Il appréhendait une scène atroce dans laquelle il voyait Marie, fondant en larmes sur le corps inanimé de son Billy. Plus il approchait, plus il sentait son cœur battre dans sa poitrine.

En quelques secondes, il débuta son autoprocès. Il allait être condamné pour assistance à un meurtre prémédité. Sa crise de conscience des dernières heures ne pèserait pas lourd en contrepartie des témoignages accablants de Carson et des autres. Il était là depuis les débuts. Il devenait le gibier de potence par excellence…

Ils s'arrêtèrent devant le bloc A. Le capitaine descendit de la voiture et ouvrit la portière arrière, pour permettre au docteur Lacep de sortir à son tour. D'un pas rapide, il traîna presque le médecin en direction du parc, de l'autre côté de la rue. Quatre personnes s'y trouvaient et écoutaient un petit homme rond, presque chauve. Le policier interrompit leur conversation.

– M. Power, excusez-moi. Je suis le capitaine Loner, du poste de Plattsburgh, et je…

– Docteur Lacep? fit le directeur en se tournant vers le médecin.

– Oui, répondit-il en replaçant son col de chemise.

– Venez avec moi!

Tout en tenant le bras de Lacep, le directeur adressa la parole à ses quatre employés.

– Au travail, les enfants, nous avons encore beaucoup de pain sur la planche.

Les quatre agents retournèrent au pas de course vers les deux jeeps. Le directeur, qui tenait toujours Lacep par le bras, lui ordonna de l'accompagner de toute urgence à l'hôpital. Mais il réalisa qu'il n'avait plus de véhicule à sa disposition.

– Capitaine! cria-t-il au policier qui s'éloignait, conduisez-nous à la piste d'atterrissage.

– Mais, je…

– Faites ce que je vous dis! Vous avez peut-être commis la pire bourde de votre carrière, ce matin. Alors, n'en rajoutez pas.

L'officier, habituellement très fier des avantages que lui conférait sa position, enfonça légèrement sa casquette et comprit qu'il avait tout intérêt à ne pas contrarier le directeur de la CIA.

❋

Dès son arrivée à l'urgence de l'hôpital, Billy eut une équipe complète de spécialistes, mobilisée pour le recevoir. On avait prévenu l'urgentologue de garde qu'il avait été empoisonné. Celui-ci prépara son attirail pour lui faire un lavement, lui vider l'estomac et lui faire une transfusion sanguine. Mais, après que Marie lui eut expliqué qu'on lui avait plutôt injecté un liquide composé de produits normalement utilisés pour les traitements de chimiothérapie, il se ravisa. Certes, une transfusion sanguine s'imposait, mais il fallait aussi investiguer la façon dont le liquide irradié avait provoqué cet état de cataplexie.

Afin de déterminer précisément quelles étaient les zones du système nerveux affectées, il jugea donc primordial d'aviser son collègue radiologiste. Ils transportèrent rapidement Billy au *scanner*, où ils pourraient voir, sur les images, les ravages causés par le liquide irradié.

Ils le transférèrent de la civière au lit du *scanner*. Ils furent obligés de lui fixer solidement la tête et de lui attacher les bras, qui glissaient en bas de la table. Lentement, ils firent avancer Billy dans le cylindre. C'est alors que le radiologiste et tout le personnel médical présent se mirent à murmurer. Jamais n'avaient-ils vu de leurs yeux un tel appareillage. On pouvait

aussi voir les traces de l'irradiation excessive. Le radiologiste pointa la jonction entre l'extrémité supérieure du plus long canal et les nerfs qui entouraient la colonne vertébrale. À ses yeux, c'était à partir de ce point que la paralysie s'était produite.

Il y eut une discussion animée entre les spécialistes sur la suite à donner aux soins requis par leur patient. La porte de la salle du *scanner* s'ouvrit tout à coup.

– Docteur Lacep! s'écria Marie, furieuse et soulagée.

– Montrez-moi les images, vite! dit-il sans se préoccuper de qui que soit.

– Mais qui êtes-vous? s'objecta le radiologiste.

– Laissez-le réparer ses torts! implora Marie.

Le docteur Lacep examina attentivement l'écran et demanda à avoir une vue plus nette de l'implant.

– Marie, dit-il en la regardant dans les yeux, vous devez contacter Carole Parley et lui expliquer ce qui se passe. Dites-lui qu'un hélicoptère de la CIA est présentement en direction de Montréal et que des agents seront à l'entrée principale de l'hôpital dans moins de trente minutes. Elle doit absolument accepter de les suivre. La vie de Billy en dépend.

Il lui remit l'une de ses cartes d'affaires sur laquelle apparaissait le numéro de téléphone de l'hôpital Saint-Luc.

– Qui a un téléphone? demanda-t-elle nerveusement.

On lui en tendit quatre en même temps. Elle sortit de la pièce trop exiguë et traversa du côté de Billy. Elle composa le numéro et demanda D^re^ Parley de toute urgence. Coup de chance, la spécialiste était à son bureau. Elle dut patienter quelques minutes, le temps qu'elle termine sa consultation.

– Marie, comment allez-vous? demanda la docteure, visiblement heureuse d'entendre sa voix.

– Moi oui, Billy non.

– Pardon?

– Écoutez, c'est une question de vie ou de mort! fit Marie qui perdait malheureusement le contrôle.

– Calmez-vous, Marie, où êtes-vous?

– À Burlington, dans un hôpital militaire. Le docteur Hépatant a injecté une forte dose de je ne sais trop quoi à Billy et il l'a trop irradié.

– Qui est le docteur Hépatant?

– Je ne sais pas trop. Docteure… Billy a besoin de vous.

Dr Lacep, voyant que Marie avait de la difficulté à s'exprimer clairement, s'approcha d'elle et lui retira le téléphone. Elle se mit à pleurer et un autre médecin vint la chercher.

– Carole, c'est Jean.

– J'aurais dû me douter que vous étiez dans les parages.

– Un des tests a mal tourné. Il faut absolument que tu viennes enlever ton implant le plus vite possible. Billy est en état de cataplexie, et ça dure depuis près de trois heures.

– Je ne serai pas à Burlington avant deux bonnes heures!

– Tu n'as qu'à descendre à la porte principale; une limousine de l'ambassade américaine te conduira à un hélicoptère de la CIA, qui devrait arriver à Montréal sous peu.

– Burlington… un hôpital militaire… la CIA! Dans quel guêpier vous êtes-vous fourré les doigts, savant collègue?

– Ce n'est pas le temps, Carole. Acceptes-tu de nous aider?

– Pas pour vous, docteur Lacep. Mais pour Marie et Billy, oui, j'accepte.

Ils transportèrent Billy à l'étage des salles d'opération. Ils auraient juste le temps de le préparer pour l'intervention délicate de la chirurgienne.

❋

Amanda était à l'hôpital, elle aussi, mais la personne qu'elle visitait ne craignait pas pour sa vie. Mis à part son nez cassé, des côtes fêlées, sa mâchoire décrochée et de multiples points de suture aux arcades sourcilières, tout allait bien.

– Reprenons du début, docteur Hépatant. Vous disiez que vous êtes un chirurgien musculo-squelettique de Belgique et que vous n'avez rien à nous dire. C'est très bien, docteur. Je ne suis pas pressée, dit-elle en approchant une chaise de sa civière.

– Je veux parler à un avocat, exigea le spécialiste.

– Ça alors, ça tombe bien. J'ai fait mon droit à l'université.

– Vous dites n'importe quoi.

– Pas du tout. Je me souviens très bien d'un de mes cours de droit international, qui nous apprenait que les espions belges n'ont aucun droit en vertu de notre constitution. Même que je

pourrais vous amener à nos bureaux pour vous interroger aussitôt que le docteur de garde vous donnera votre congé.

– Je n'ai rien à me reprocher, de toute façon.

– Vous étiez à Harvard dans la même promotion que Dr Larry Carson, n'est-ce pas?

– C'est possible.

– Est-ce possible, aussi, que Carson essaie de sauver sa peau, en ce moment même, en laissant croire que vous avez pris l'initiative d'éliminer Billy de votre propre chef? dit-elle dans le but évident de le déstabiliser.

– Qu'est-ce qu'il vient faire là-dedans? Je ne l'ai pas vu depuis des années.

– Tiens, tiens… il est plus coopératif tout à coup, lança Amanda en regardant un de ses collègues.

– Mais vous êtes complètement cinglée! fit le docteur en levant la tête.

– Peut-être, mais vous, vous êtes amnésique, rétorqua-t-elle. Vous ne l'avez peut-être pas vu, ce dont je doute, mais lui avez-vous parlé récemment?

Le médecin ne répondit pas. Son front devint soudainement humide. Il tenta de s'asseoir puis de se lever. Mais un agent lui posa la main au thorax et le repoussa sur la civière.

– On va où mon petit monsieur? lui demanda l'agent.

– Aux toilettes, Américain stupide.

Il venait de commettre sa première erreur.

❋

Dre Parley avisa son adjointe qu'elle devait annuler tous ses rendez-vous de la journée. Elle appela chez elle pour dire à la gardienne qu'elle ne serait pas à son bureau comme prévu et qu'elle ne pourrait être contactée que par son téléphone cellulaire.

Par distraction, elle oublia de retirer son sarrau blanc qui dépassait de son manteau trois quarts. Elle se dirigea vers les ascenseurs en évitant de regarder les patients qui lui faisaient de grands sourires. Arrivée au rez-de-chaussée, elle remarqua un homme, en imperméable brun, qui discutait ferme avec le gardien de sécurité. Elle se dirigea instinctivement vers eux et s'adressa à l'homme en brun.

– Ambassadeur? Docteur Parley…

– Suivez-moi, docteure. En passant, je ne suis pas l'ambassadeur. Je suis son chauffeur à Montréal.

– Il en a dans toutes les villes?

– Non, non. Juste ici, et à Toronto, Ottawa et Vancouver.

– C'est un bon début!

– Attention à votre tête, dit le chauffeur en ouvrant la portière arrière de la limousine.

– Où allons-nous?

– À l'aéroport de Saint-Hubert, sur la Rive-Sud, répondit-il en démarrant le moteur.

❋

Pour le moment, le docteur Lacep avait fait tout ce qu'il pouvait pour Billy. En attendant l'arrivée de D^re^ Parley, le directeur de la CIA en profita pour lui poser quelques questions.

– Vous travailliez donc pour l'entreprise pharmaceutique Promonde bien avant que Billy n'arrive en scène?

– Exact, répondit Dr Lacep. Depuis plusieurs années, je reçois des subventions de recherche provenant de différentes entreprises pharmaceutiques, dont Promonde. Mes travaux sur les composantes des traitements de chimiothérapie les intéressaient au plus haut point. Comme vous le savez, un seul traitement peut valoir des centaines sinon, des milliers de dollars, et la compagnie qui trouvera un produit qui traitera définitivement les cellules affectées sera la plus lucrative de toutes. Donc, j'ai profité des fonds qui m'étaient octroyés par Promonde pour mettre au point un mélange de trois produits, que je testais sur des rats en laboratoire. Jusqu'au jour où j'ai fait la connaissance de D^re^ Carole Parley, chirurgienne, qui travaillait sur un dérivé de la curiethérapie. Ce traitement des tumeurs utilise les radiations. On insère une cathode radioactive directement sur la tumeur. De cette façon, on irradie beaucoup moins de tissus sains, et les effets secondaires sont moins importants. En plus, au lieu de nécessiter vingt-cinq traitements, elle ne requiert que cinq séances. J'ai donc fait l'hypothèse que l'on pourrait jumeler les traitements traditionnels avec la brachythérapie. C'est à ce moment que D^re^ Parley a créé, de toutes pièces, un implant que l'on insérait dans la tumeur, rempli

d'un liquide de ma confection, et que l'on irradiait. Les résultats en laboratoire furent très encourageants. Lorsque Billy est venu à l'hôpital pour sa tumeur au sacrum, il représentait une opportunité unique pour nous.

– Et c'est alors qu'ont débuté les tests à la clinique de Montréal?

– Au début, on travaillait réellement au développement optimal de notre nouvelle technique.

– Qui ça, on?

– Carole, le président de Promonde, son vice-président à la recherche et moi.

– Et après? demanda monsieur Power, fasciné.

– Après le premier traitement, Billy a réagi de façon excessive. Nous avions mal évalué les effets secondaires du traitement. Mais en même temps, nous réalisions toute la portée de ce que nous pouvions faire. Nous avons donc testé, le mot est juste à partir de ce moment, différents dosages et différentes intensités de radiations.

– À son insu… Est-ce que je me trompe?

– Vous ne vous trompez pas. Après le troisième test, il a décidé de tout arrêter. D^re^ Parley lui avait dit qu'il était guéri.

– Et c'était vrai?

– Dans une certaine mesure, oui. Mais guérit-on vraiment d'un cancer?

– Et c'est là que Carson entre en scène, poursuivit M. Power.

– Je ne suis pas au courant de ce qui a été discuté entre Carson et Billy. Tout ce que je peux vous dire, c'est que le président de Promonde, Maurice Lelouarn, m'a demandé de superviser le déménagement et l'installation des équipements de Laval à Plattsburgh. Il m'a aussi mis en contact avec Carson. Pour moi, c'était une situation rêvée. Je poursuivais mes recherches sans les tracas habituels et j'étais payé l'équivalent d'un as joueur de baseball.

– Que savez-vous sur les intentions politiques de Carson?

– Très peu de choses. Billy devait poursuivre une formation d'agent spécial; j'étais convaincu que c'était pour le département de la Défense, rien de plus. D'ailleurs, ses deux missions avec vous venaient confirmer ce que je croyais.

– Que s'est-il passé ce matin?

– Le tout a débuté hier, aux alentours de minuit. J'ai reçu un téléphone de Carson me demandant d'être à la clinique médicale de la base, avec le docteur Hépatant, à 5 h 30. J'ai donc avisé mon collègue et nous sommes arrivés tous les deux à la clinique vers 5 h 20.

– Vous demeurez sur la base, je crois? vérifia Power.

– Quand Billy a des traitements, seulement. À 5 h 30, le téléphone de mon bureau a sonné. C'était Carson. Il nous a affirmé que les résultats des analyses effectuées sur le contenu des déchets toxiques n'avaient révélé la présence d'aucun des produits utilisés pour mes injections.

– Attendez un peu… Je connais l'existence des seringues et de leurs effets, mais qu'est-ce que les déchets toxiques viennent faire là-dedans?

– À Québec, Billy n'a utilisé qu'une seule seringue. Il en avait apporté deux. Nous lui avons posé la même question qu'à Marie: «Où est le contenu de la deuxième seringue?» L'un a répondu dans les déchets du hangar numéro un et l'autre, du hangar numéro deux. Dr Carson a fait analyser le….

– Ça va, j'ai compris. Je sais à quoi a servi la deuxième seringue. Continuez.

– Parce qu'il était convaincu que les deux nous avaient menti, il m'a ordonné de modifier les dosages de l'injection et d'augmenter les radiations.

– De quoi avait-il peur exactement?

– Je crois qu'il craignait que Marie et Billy soient devenus vos alliés. Je ne comprenais pas en quoi cela les rendait «persona non grata». J'ai donc refusé de me plier à ses exigences. Mais Dr Hépatant, lui, semblait comprendre la situation; il a même proposé de procéder au traitement, sans mon concours. Après une vive discussion, j'ai quitté la clinique et j'ai pris la route pour me diriger vers Montréal.

– Montréal? répéta Power étonné.

– Oui. Mais j'ai vite compris que je ne pourrais rien faire là-bas et que j'étais le seul à pouvoir sauver Billy. Je ne pouvais retourner à la base, car j'étais certain de m'y faire arrêter par les

militaires. J'ai donc appelé la police, et la police a fini par vous contacter.

– Pas tout à fait, non. Notre département du personnel a reçu un courrier électronique de votre épouse, qui m'a aussitôt été transmis. Tenez… lisez.

Le docteur saisit la feuille que lui tendait le directeur et la rapprocha de lui. Il la lut lentement. Puis, il posa son regard sur la table et ses yeux s'humectèrent peu à peu.

❋

– Alors, caporale Tyson, vous formez des agents très spéciaux à ce que je vois, dit Marty, qui interrogeait la directrice du centre de formation de la base.

– À qui le dites-vous! Que s'est-il passé au juste, ce matin?

«Ça va être long! se dit l'agent en regardant par la fenêtre de la salle de cours.»

❋

L'hélicoptère atterrit sur le toit de l'hôpital. D^re^ Parley fut rapidement escortée vers les portes d'accès sécurisées, pendant qu'un membre du personnel médical l'attendait à l'intérieur. Elle fut tout de suite amenée à la salle d'opération, où Billy était fin prêt. Elle salua toute l'équipe et autorisa l'anesthésiste à commencer son travail. Elle n'avait aucune information supplémentaire sur la condition de son patient, mais elle avait une bonne idée de ce qui avait pu se produire.

On la déshabilla presque totalement et on lui enfila des pantalons et un haut, bleu clair, avec le sigle de l'hôpital. Elle se coiffa elle-même d'un filet et d'un bonnet, pendant qu'une infirmière lui attachait un masque au visage. Ne restaient plus que les gants et les lunettes.

Quand elle fut prête, elle s'approcha de Billy, endormi. Il était sur le dos… Elle le fit retourner sur le ventre et baissa la couverture qui le recouvrait. Elle regarda le bas de son dos. Puis, elle palpa sa peau, doucement au début, et avec plus de vigueur en suivant des tracés qu'elle reconnaissait très bien. Elle demanda aux infirmières de bien stériliser les régions qu'elle dessinait du doigt. Et après quelques instants:

– Scalpel! fit la chirurgienne en tendant la main.

35.

Marie n'avait pas dormi depuis plus de vingt-quatre heures. Elle était au chevet de Billy, dans la salle d'observation de l'hôpital militaire de Burlington. Vingt-quatre longues heures à tenir la main de son amoureux. Les infirmières et les médecins la supplièrent de prendre un peu de repos. Avant longtemps, ce serait elle qui aurait besoin de leurs soins.

Une des préposées, qui venait régulièrement la voir, s'assit auprès d'elle, pour la énième fois, pour lui tenir compagnie. Lorsqu'elle était là, il arrivait à Marie de s'assoupir quelques instants.

– Pourquoi n'appelez-vous pas sa famille? lui demanda-t-elle alors que Marie reprenait un peu de force.

– Parce qu'il n'en a pas!

– Et la vôtre?

C'est alors que Marie la regarda sans répondre. Elle ne la vit plus. Ou plutôt si. Elle servait de toile de fond aux pensées qui lui traversaient la tête. Pourquoi n'appellerait-elle pas ses parents? Plus rien ne la liait à Carson et aux autres. Plus aucune obligation. Plus aucune crainte de représailles. Ils allaient tous être emprisonnés!

Elle s'avança vers la préposée et la serra dans ses bras. La corpulente dame noire l'étreignit à son tour, comme elle le faisait avec ses propres filles.

– Merci! lui dit Marie en se levant de sa chaise.

Sous le regard intrigué de la préposée, elle s'éloigna de Billy pour la première fois et se dirigea vers le poste des infirmières. On l'informa qu'il était impossible de faire un appel outremer avec les appareils de l'étage. Elle réfléchit un moment, puis revint en direction du lit, plus précisément, vers l'agent de la CIA, posté un peu en retrait.

– Bonjour. Vous avez un téléphone, s'il vous plaît?

– Bonjour, madame, certainement. Mais on ne peut l'utiliser à l'intérieur de l'hôpital.

– Alors j'irai au rez-de-chaussée, près de la porte d'entrée.

– Je dois vous faire escorter. Si vous voulez juste attendre mon collègue un instant, je vous prie. Il vous accompagnera et vous prêtera son portable.

Moins d'une minute après son appel par walkie-talkie, un autre agent apparut. Marie lui expliqua qu'elle désirait appeler ses parents, en Tunisie, pour les informer de l'état de santé de Billy. Il la pria donc de le suivre en bas, près du stationnement, où une terrasse, aménagée pour les fumeurs, lui permettrait de la surveiller sans danger durant son appel.

Marie s'assit sur un banc en bois, sous un olivier de Bohême. L'agent sortit son téléphone et composa un numéro de plusieurs chiffres.

– Tunisie, dit-il. Merci.

Et après quelques secondes.

– Vous pouvez maintenant composer votre numéro, madame, fit l'agent en remettant son appareil à Marie.

Elle composa très lentement les numéros, en enfonçant chacune des touches avec beaucoup de soin. Elle voulait éviter de se tromper et, surtout, contrôler son anxiété. La communication fut établie. Elle entendit une lointaine sonnerie. On décrocha.

– Bonjour.

– Maman, c'est Marie! dit-elle, en sanglots.

❋

M. Power avait réuni ses agents pour une conférence Internet. Il devait faire le point sur les différents résultats de leurs longs interrogatoires. Il savait trop bien que le docteur Carson allait tirer certaines ficelles et lui mettre des bâtons dans les roues. Si ce n'était déjà fait…

– Bonjour, les enfants, il est plus que temps de faire vos rapports. Nous commencerons avec Julia, qui est à mes côtés.

– J'ai interrogé Paul Elliott, du bureau du directeur de la CIA. Il n'a pas nié avoir rencontré Billy avec le docteur Carson, l'ambassadeur Bowman et Ray Liotta, du département de la Défense. Selon lui, cette réunion avait pour but de démontrer le sérieux qu'ils apportaient au travail d'agent spécial et à l'opportunité qui s'offrait aux deux Canadiens. Il a maintenu qu'il faisait régulièrement des rencontres avec de nouveaux agents et que celle-ci n'avait eu rien de particulier, sauf que le docteur Carson lui avait demandé son concours pour l'aider à persuader Billy de poursuivre ses traitements. J'ai vérifié son

emploi du temps et il a dit vrai. Il a rencontré les agents pour différentes raisons, dont un suivi sur leur rendement.

– Je lui ai personnellement demandé de faire ce travail pour lequel il est qualifié. Poursuivez! ajouta le directeur.

– Quant à ses fréquents téléphones à Perry, il les a expliqués par les récents événements sur la scène internationale et sur le support que nous offrons désormais aux services de renseignements internes, dont le FBI. Je dois vous avouer que Paul a été coopératif tout au long de l'enquête et qu'en aucun temps, il n'a paru nerveux ou embarrassé. Je travaille présentement sur ses liens avec Ray Liotta, mais je ne me fais pas trop d'illusions de ce côté. Les deux hommes ont de bonnes raisons de travailler ensemble de temps à autre.

– Et Carson? demanda Power.

– Ils ont fréquenté le même collège. J'ai mis la main sur des photos qui les montrent célébrant une victoire de leur équipe de football. C'est, selon lui, ce qui explique leur longue amitié et leur présente relation.

– Rien d'autre, Julia?

– Non, monsieur.

– Marty, toujours à Plattsburgh?

– Oui, monsieur.

– Et cette caporale Tyson, qu'a-t-elle à nous dire?

– Elle est la directrice du centre de formation de la base. Le lieutenant-colonel Carson, comme elle l'appelle, lui avait demandé de faire visiter la base à Marie et de l'amener faire un vol en jet de combat. Le but était de l'impressionner et de lui faire apprécier la vie trépidante dans les services de renseignements américains. En même temps, elle a évalué ses capacités à réussir l'entraînement des agents. Elle a dit ne pas les connaître énormément, car ils n'ont suivi que quelques jours de cours. Son rôle s'est limité à cela.

– Nie-t-elle avoir donné des consignes à Billy durant son séjour à Québec? demanda Power.

– Catégoriquement monsieur.

– Avez-vous de nouvelles pistes à explorer dans son cas, Marty?

– Pas pour le moment. Il faudrait que je parle avec Marie.

– Attendez encore un peu.

❋

Depuis plus d'une heure, Marie expliquait les dernières journées de sa vie à sa mère, qui tentait de tout saisir. Elle en avait tellement à dire et aurait tant espéré des mots de réconfort que son récit, truffé de parenthèses et d'anecdotes, était indéchiffrable, même pour la plus attentionnée des mères.

– Marie! Marie! Excusez-moi, mais monsieur Boost se réveille, fit la préposée, à bout de souffle, après l'avoir cherchée partout.

– Que dites-vous? demanda-t-elle en éloignant l'appareil de son oreille.

– Monsieur Boost... votre mari... il a ouvert les yeux, dit la dame en arborant un large sourire.

– Maman, dit-elle précipitamment, je te rappelle plus tard!

– Mais quel est ton numéro? tenta en vain madame Desrochers, désormais très inquiète pour sa fille.

L'agent suivit Marie au pas de course. La préposée, elle, abandonna après quelques mètres. Se faufilant entre les chaises roulantes, les personnes âgées appuyées sur des «marchettes», les patients qui poussaient leur poteau à soluté, Marie retourna à la salle d'observation et se rua vers le lit de Billy. Une infirmière prenait ses signes vitaux.

– Il est réveillé?

– Demandez-lui vous-même.

Marie baissa ses yeux vers ceux de Billy. Il la regardait, les yeux grand ouverts. Elle sauta presque dans le lit pour le prendre dans ses bras et l'embrasser de mille et un baisers. Pendant que l'infirmière s'assurait que tous les tubes tenaient encore en place, Marie releva un peu la tête.

– Comment te sens-tu?

Il lui esquissa ce qui pouvait être interprété comme un clin d'œil.

– Regardez! fit l'infirmière.

Elle souleva le drap et découvrit une partie de ses jambes. Ensuite, elle effleura la plante de l'un de ses pieds. Ses orteils se replièrent légèrement.

❋

– Amanda, c'est à votre tour. Qu'est-ce que notre docteur belge avait à vous raconter?

– Bonjour, tout le monde. Eh bien, très peu de choses. Il répète sans cesse que Billy connaissait les risques reliés aux traitements qu'il recevait. Il le faisait de plein gré. En plus, il dit que Billy travaillait en étroite collaboration avec lui et Dr Lacep.

– Pourquoi Lacep a-t-il refusé d'administrer le dernier traitement? demanda M. Power.

– Il m'a répondu de le lui demander.

– Comment explique-t-il tous les appels de Carson?

– Ce sont des collègues qui ont étudié ensemble, et leurs travaux de recherche se sont entrecoupés. Pour lui, il était tout à fait normal qu'ils se parlent aussi fréquemment. C'est ce qui expliquerait sa présence à Plattsburgh, d'ailleurs.

– À part ça?

– Rien d'autre. Il exige la présence d'un avocat pour tout autre interrogatoire.

– Mais vous êtes avocate, Amanda. Il a donc ce qu'il exige! Blague à part, aussitôt qu'il pourra sortir de l'hôpital, je veux que vous l'ayez en garde à vue. Compris?

– Oui, monsieur. Un dernier mot… On vient de m'apprendre que Billy est réveillé et qu'il recommence à avoir des sensations.

– Bonne nouvelle! Vous me rappelez quand vous aurez du nouveau. Brenner, il fait froid au Canada?

– Le Canada, c'est très bien, mais l'ambassadeur, c'est autre chose! répondit l'agent.

– Et pourquoi donc?

– Parce que lui… il est avocat. Mais ça, j'en ferai mon affaire. Mon plus gros problème vient du fait qu'en tant qu'ambassadeur, il dit jouir de l'immunité diplomatique.

– Mais il s'incrimine en disant cela. On le tient! s'emporta le directeur.

– Pas tout à fait, répondit Brenner. Il m'a tout simplement servi cet argument pour faire valoir qu'il ne peut répondre aux questions de la CIA. Ni de personne, d'ailleurs.

– Sauf du président, précisa Amanda.

– Sauf du président, répéta Brenner. Mais je dois vous dire qu'il a accepté de répondre à mes questions, pour nous aider à faire avancer l'enquête. À condition que je ne dévoile pas son nom. Il connaît bien le Dr Carson. Il a étudié à Harvard en même temps que lui. Je vous rappelle que ses études étaient payées par Carson, père, via sa fondation. Il dit qu'ils ont toujours été proches et que leurs épouses maintiennent encore d'étroits contacts. Son aide a d'abord été sollicitée par le Dr Carson pour convaincre les deux Canadiens d'accepter l'offre qui leur était faite de poursuivre les traitements et d'entreprendre une formation d'agent. Il se voyait comme un médiateur entre eux et son ami. Ensuite, il est intervenu pour faciliter la production des papiers de naturalisation.

– Que sait-il du montant de 1 750 00 $ que Carson a donné à Billy?

– Rien du tout. Il répète qu'il ne connaît pas l'entente entre ceux-ci. Il croyait que Billy recevait le salaire d'une recrue à l'entraînement, c'est tout.

– Et les traitements?

– Même chose. Il savait que Billy recevait des traitements expérimentaux pour un cancer, rien de plus.

– Brenner?

– Oui, monsieur.

– J'aimerais que vous demeuriez à Ottawa encore un peu et que vous ayez Bowman à l'œil.

– Certainement, monsieur.

Avant de terminer les discussions, le directeur leur fit part de la version des faits qu'il avait recueillie auprès du Dr Lacep.

36.

Plusieurs jours s'étaient écoulés, et la santé de Billy s'améliorait peu à peu. Il arrivait à se déplacer lentement, avec l'aide de Marie et d'un préposé, de son lit au fauteuil, près du mur. Il retrouva graduellement le tonus musculaire que l'injection lui avait fait perdre. Il mangeait encore très maladroitement. Mais sa détermination était telle, qu'il défiait toutes les prédictions de ses médecins. Personne ne croyait qu'il aurait retrouvé ses forces aussi vite.

Marie recevait régulièrement des téléphones de monsieur Power, qui s'inquiétait pour sa santé. Le directeur de la CIA avait constamment manifesté une profonde sensibilité au bien-être des deux Canadiens. Mais, en aucun moment n'avait-il abordé la suite de l'enquête menée par son équipe.

Un matin, alors que Billy mettait très lentement les pieds l'un devant l'autre, en se soutenant des deux mains par la rampe encastrée dans le mur du corridor, il entendit des pas inhabituels derrière lui. Certainement un groupe de trois ou quatre personnes. Pendant qu'il se retournait à la vitesse d'un paresseux sur sa branche, il entendit la chaise de l'agent posté à l'entrée de sa chambre glisser sur le plancher.

– Bonjour, monsieur le directeur, fit le gardien de la chambre, étonné, en se redressant à la vitesse de l'éclair.

– Mais où est-il? demanda monsieur Power en voyant Marie qui lisait, bien assise près de la fenêtre.

– Bonjour, M. Power. Quelle belle surprise! dit-elle en se levant d'un seul coup.

Amanda donna une petite tape sur l'épaule de son patron et lui fit signe de regarder au bout du corridor. Billy s'était retourné et avançait vers eux.

– Eh oui! fit Marie. C'est comme ça tous les jours. Il arpente le corridor de sa chambre jusqu'au poste des infirmières. Les tuiles du plancher commencent à se décolorer. Bientôt, il marchera librement. Vous pouvez imaginer ce qu'il fera…

– Comment allez-vous, chère enfant? demanda le directeur, qui se pencha pour l'embrasser sur la joue, à la grande surprise d'Amanda et des deux autres agents.

– Moi, ça va. Maintenant que je suis certaine qu'il est hors de danger et qu'il retrouvera graduellement sa forme d'antan, j'arrive à me détendre.

– J'aurais quelques questions à lui poser. Croyez-vous qu'il soit assez bien pour cela?

– Demandez-lui vous-même, monsieur Power, dit Billy, qui avait entendu les dernières paroles du directeur.

– Billy, mon cher Billy! Comme vous avez l'air bien, s'exclama-t-il en s'avançant près de lui et en le serrant dans ses bras comme un fils.

Encore une fois, Amanda n'en croyait pas ses yeux. C'était la première fois, en quatre ans sous sa direction, qu'elle était témoin d'un geste chaleureux de la part de son patron. Non pas qu'il se montrait toujours directif, agressif et impatient, quoique, en y pensant bien, ces caractéristiques le dépeignaient assez bien, mais il maintenait consciemment une certaine distance et une froideur calculée avec tout le monde.

– Je vais de mieux en mieux, merci. Et votre enquête, elle avance? lui demanda Billy, sachant très bien qu'il s'agissait pertinemment du but de sa visite.

– Pas à mon goût, répondit spontanément le chef des services de renseignements. C'est d'ailleurs pour cela que j'aimerais vous poser quelques questions, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, bien sûr.

– Pas du tout. Passons dans mon bureau, ironisa Billy en pointant l'intérieur de sa chambre.

Le directeur débuta par un résumé des différents interrogatoires et des recherches menés par son équipe. Plus il progressait dans ses explications, plus Marie et Billy s'affaissaient dans leurs chaises. Le directeur n'avait malheureusement pas de grandes révélations à leur faire. Toutes les personnes interrogées s'en étaient tenues aux versions initiales qu'ils avaient données dans les heures qui suivirent les événements à la clinique.

Dr Lacep n'était pas au courant des relations entre Billy et Dr Carson. La caporale Tyson jurait ne rien connaître d'autre que son implication à titre de formatrice. L'ambassadeur Bowman était prêt à fournir tous les renseignements qu'il possédait, sauf qu'il n'avait rien à ajouter à son rôle de médiateur entre le couple et Carson. Dr Hépatant demeurait muet comme une carpe

et les seules conséquences de son geste seraient probablement une extradition et une interdiction de pratique en sol américain.

Il leur fut impossible de vérifier l'exactitude des affirmations de Billy sur les effets des traitements. Il affirmait avoir lu dans les pensées. Il jurait qu'il avait vu l'aura autour des personnes. Il avait expliqué comment il avait déréglé un ascenseur, un wagon de métro et une multitude d'appareils électriques. Mais il était le seul à soutenir ces faits. Même Marie ne put donner de preuves irréfutables appuyant ses affirmations.

Le directeur de la CIA avait donc besoin d'éléments supplémentaires avant de livrer ce qu'il appela une bataille à un adversaire de taille, le lieutenant-colonel Dr Larry Carson, fils. Il leur demanda donc de chercher au plus profond de leur mémoire des souvenirs pouvant apporter des preuves tangibles relativement aux intentions de Carson, ne fût-ce qu'un bout de papier, une conversation enregistrée ou des paroles prononcées devant des inconnus.

Le poids de ses adversaires et les accusations de conspiration étaient tellement énormes qu'il ne pouvait se permettre de faux pas. Des insinuations de ce genre, sans fondements, pourraient lui coûter sa crédibilité et sa réputation en un rien de temps. Il aurait suffi que le fils mette en doute ses capacités et sa loyauté auprès de son père tout-puissant pour qu'il en soit terminé de sa carrière. Ce qu'il semblait d'ailleurs souhaiter…

❋

Les discussions s'éternisèrent. Marie et Billy ressassèrent toute leur histoire dans l'espoir de découvrir une piste qui relancerait l'enquête.

– Et si vous mettiez la main sur mon dossier médical. Je suis certain que Lacep y a tout consigné.

– Nous avons déjà vérifié et fait analyser son contenu par nos spécialistes. Rien de ce que vous nous avez dit n'y apparaît, malgré le fait que toutes les expériences y soient très bien documentées, répondit Amanda.

– Vous n'avez qu'à demander à Dr Lacep de recréer les liquides et de les retester. Vous verrez bien les résultats! fit Marie, de plus en plus impatiente.

– Ah oui! réagit le directeur. Et qui sera le cobaye? demanda-t-il en la dévisageant. Billy n'a plus d'implant à ce que je sache...

– Vos spécialistes… ne peuvent-ils pas dire quels sont les effets potentiels des traitements que j'ai reçus?

– Aucun d'entre eux n'a les compétences requises pour répondre à de telles questions. Vous savez, Billy, ce qu'ils ont fait avec vous était réellement dangereux, et personne n'avait encore exploré des champs semblables.

– Mais si! s'exclama Marie.

– À qui pensez-vous?

– À D^re^ Parley. Vous ne l'avez pas interrogée?

– D'accord. D'ici là, j'ai une proposition à vous faire, fit monsieur Power en s'approchant d'eux.

❋

Amanda contacta la chirurgienne, qui refusa de la rencontrer. Elle prétexta tout d'abord qu'elle ne voulait absolument plus être impliquée dans les entourloupes de son collègue Lacep. Ensuite, elle lui expliqua qu'elle n'avait jamais été partie prenante dans les recherches de Promonde.

L'agent insista en lui faisant valoir qu'elle représentait la dernière chance pour Billy de prouver ce qu'il avançait. La spécialiste finit par lui demander un temps de réflexion.

Ce n'est que trois jours plus tard que la chirurgienne accéda à la demande de l'agent. Mais elle y assortit certaines conditions.

La rencontre se tiendrait à son bureau de Montréal, à l'hôpital Saint-Luc, et ne devait, sous aucun prétexte, excéder deux heures. Elle ne voulait, en aucun moment, être convoquée ultérieurement à des auditions de quelque nature que ce soit, aux États-Unis ou ailleurs.

La date fut fixée la semaine suivante.

Épilogue

– Allez, encore un petit effort! dit Billy, assis sur la grosse roche plate au sommet de la falaise. Ne me dis pas que ça glisse trop. Au prix que tu as déboursé pour ces bottes neuves…

– Moi, je ne monte pas ici tous les jours, répondit sèchement Marie. Je m'occupe aussi du ménage, des repas et du lavage. Tu ne crois pas que tu te surentraînes, Tarzan?

Ils avaient enfin trouvé la perle rare dont ils rêvaient depuis si longtemps. Un assez grand cottage à flanc de montagne. Billy projetait de reprendre le travail à son bureau de Montréal, au début de l'année suivante.

Pour y arriver, il s'astreignait à un rythme effréné de conditionnement physique. D'ailleurs, il se sentait beaucoup mieux qu'au cours de la dernière année, année durant laquelle son dos l'avait énormément fait souffrir.

Marie le rejoignit finalement et prit une grande gorgée d'eau, assise à ses côtés. Ils étaient côte à côte, silencieux, admirant la vue quasi illimitée que le ciel froid de cette fin d'automne leur offrait.

D^re^ Parley avait choisi d'en divulguer le moins possible, se limitant à son intervention chirurgicale à la clinique de Laval et au suivi qu'elle eut à en faire. Elle confirma à Amanda que les effets secondaires allégués par Billy étaient plausibles, mais qu'elle ne pouvait absolument pas les prouver scientifiquement. Les informations qu'elle ajouta à l'enquête ne permirent pas à la CIA de conclure au complot.

Monsieur Power le savait depuis le début. Il avait donc prévu une sortie de scène pour le couple, qui les satisfaisait pleinement. Retrouver leur citoyenneté canadienne. Expliquer leur séjour en sol américain par les traitements exclusifs qui s'y offraient et, surtout, transférer leur argent dans un compte suisse, où personne ne trouverait rien à redire.

Il arriva donc souvent à nos deux aventuriers de demeurer en silence, pendant de longs moments, à savourer la vie dont ils rêvaient avant cette tornade. Il ne s'était écoulé que quatre semaines entre leur arrivée à la base et la dernière injection…

– On redescend, beauté? Je commence à avoir froid, dit Billy en embrassant Marie sur le bout du nez.

– On va se faire un bon chocolat chaud en arrivant à la maison.

– Et je vais nous faire couler un bon bain.

❋

La température de l'eau était parfaite, et les laits au chocolat préparés par Marie, onctueux.

– Qu'est-ce que tu dirais de pratiquer notre technique de fabrication d'un petit Boost, après notre bain? proposa Marie.

– Pourquoi pas maintenant, dans l'eau? Ça en fera peut-être un nageur olympique!

Alors qu'ils déposaient leurs tasses sur le rebord de la fenêtre près du bain, la sonnerie du téléphone se fit entendre. Ni l'un ni l'autre n'y porta attention. «Le répondeur fera le travail», se dirent-ils.

«Billy, Marie... c'est James, James Power. Vous êtes toujours Canadiens, n'est-ce pas? Je suis toujours directeur de la CIA. On a gagné nos élections. J'aimerais que vous me rappeliez. J'aurais une proposition à vous faire…»

ain